MARIE-LOUISE PAILLERON

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS

LA VIE LITTÉRAIRE

SOUS

LOUIS-PHILIPPE

CORRESPONDANCES INÉDITES

DE

F. BULOZ, ALFRED DE VIGNY, BRIZEUX, SAINTE-BEUVE
MÉRIMÉE, GEORGE SAND, ALFRED DE MUSSET, ETC.

AVEC PLUSIEURS ILLUSTRATIONS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

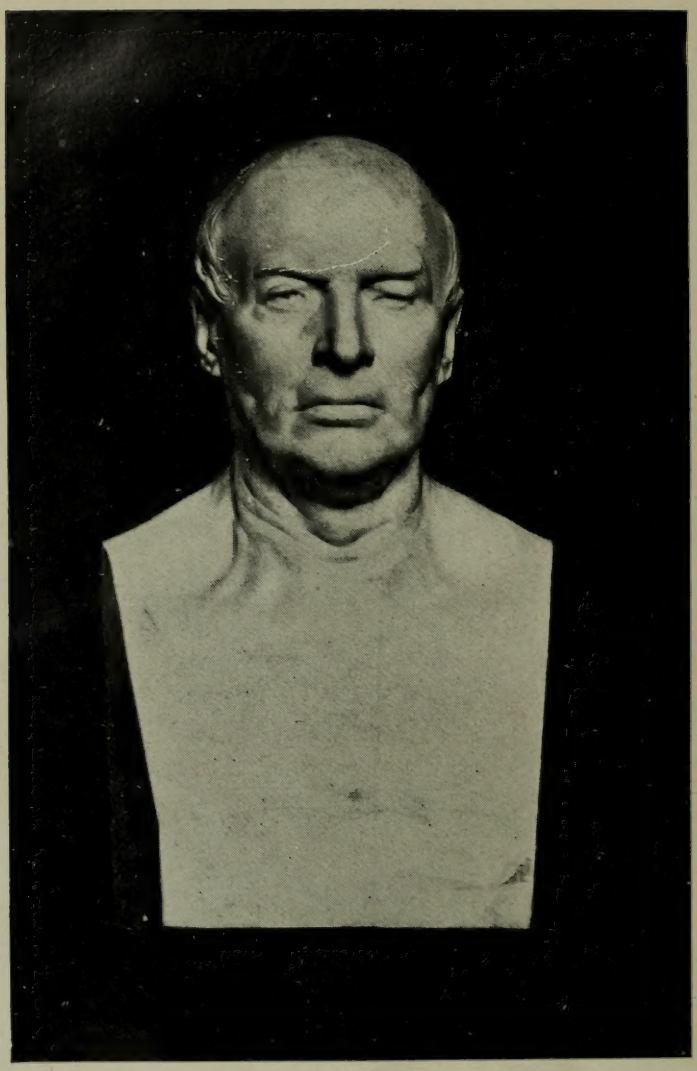
5190
.R4
P3
1919
SMRS

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS

LA VIE LITTÉRAIRE
SOUS LOUIS-PHILIPPE

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1919, by Calmann-Lévy.



François Buloz. Buste de E. Guillaume.

(Musée du Louvre)

MARIE-LOUISE PAILLERON

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS

LA VIE LITTÉRAIRE

SOUS

LOUIS-PHILIPPE

CORRESPONDANCES INÉDITES

DE

FRANÇOIS BULOZ, ALFRED DE VIGNY, BRIZEUX, SAINTE-BEUVE
MÉRIMÉE, GEORGE SAND, ALFRED DE MUSSET, etc.

AVEC PLUSIEURS ILLUSTRATIONS

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN BLANCHET KLÉBER

tous numérotés.

A LA MÉMOIRE TOUJOURS PRÉSENTE

DE

MA MÈRE

JE DÉDIE CE LIVRE QU'ELLE INSPIRA.

INTRODUCTION

On a répandu, depuis qu'elle est fondée, sur la *Revue des Deux Mondes*, tant de légendes, on a conté, sur le caractère de son fondateur tant d'anecdotes, que la vraie histoire de la *Revue*, et le vrai personnage de F. Buloz, en demeurent obscurcis et sont, de ce fait, virtuellement inconnus.

Quoique celui-ci ait dit à A. Dumas en 1845 : « Si l'histoire de la fondation de la *Revue des Deux Mondes* est faite un jour, elle ne peut être faite que par moi, ou avec mes papiers », il n'eut jamais le loisir d'entreprendre cette tâche. Sa fille aurait pu le faire. Née dans ce passé, ma mère connaissait admirablement tous ceux qui y avaient vécu et qui l'avaient illustré ; en outre, elle se souvenait exactement du caractère des hommes qu'elle avait connus, de leur personnalité, de leurs originalités même. Chez son père, elle avait vu Lélia, coiffée de repentirs, et Cœlio pincé dans son habit bleu ; Victor Cousin et

Sainte-Beuve l'avaient tenue sur leurs genoux, elle avait joué petite fille dans le salon de Madame Mérimée, bref, il était impossible de l'entendre parler de ce temps, sans se demander comment elle n'avait jamais songé à noter des souvenirs si précieux pour l'histoire de nos lettres.

Un jour, ma mère me pria d'entreprendre le dépouillement de la volumineuse correspondance de F. Buloz mon grand-père... C'était écrire l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*. Je me suis donc mise à l'œuvre, voilà dix ans déjà — moi qui n'ai connu ni ce passé, ni les hommes qui en firent l'ornement et la gloire. Fidèlement pourtant, j'ai recueilli tous les souvenirs qu'un témoin aussi autorisé me transmettait, et à mesure qu'ils pouvaient jeter quelque lumière sur le caractère ou sur l'époque à laquelle ils se rapportent.

Tout incomplet qu'est ce livre, — et à mesure que je l'écrivais, j'y découvrais de nouvelles lacunes, — j'ai persévéré dans la tâche qui m'avait été confiée, espérant malgré bien des imperfections, atteindre ce double but : rendre plus vivante au moyen de la correspondance et des souvenirs recueillis, l'histoire des débuts difficiles de la *Revue*, et faire mieux connaître celui qui s'honora d'être, pendant quarante-cinq ans, l'appui et le soutien des lettres françaises.

Ronjoux, septembre 1914.

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS

LA VIE LITTÉRAIRE

SOUS

LOUIS-PHILIPPE

CHAPITRE PREMIER

FRANÇOIS BULOZ

Sa foi explique son œuvre,
Son œuvre explique sa vie.
(SAINT-RENÉ TAILLANDIER.)

Sur les confins extrêmes de la Haute-Savoie, pas encore en Suisse, presque plus en France, dans un des replis du Grand Salève, le village de Vulbens est blotti. Ses maisons, échelonnées irrégulièrement à flanc de coteau, sont inégales, basses, et coiffées de grands toits larges, semblables aux bonnets tuyautés qui coiffent les vieilles du pays. Au centre du village, en face du presbytère actuel, dans une de ces maisons entourées de prairies, François Buloz naquit le troisième jour complémentaire, an XI de la République (20 septembre 1803). Ses parents étaient

de fortune médiocre[1], ils avaient sept enfants, et vivaient chichement quand François vint au monde : le huitième.

Lorsqu'il eut dix ans son père mourut et Antoine, le frère aîné, qui était à Paris, quittant l'École Normale, fit venir le cadet et l'interna dans une petite pension de la rue des Écoles, d'où l'on conduisait les pensionnaires deux fois par jour à Louis-le-Grand. Sur les années de François Buloz à Louis-le-Grand, nous n'avons que peu de détails; il y entra en cinquième, et ses débuts furent malheureux; le jour même de son entrée au Lycée, il fut éborgné par le coup de poing brutal d'un camarade, dont il ne voulut jamais dire le nom : ce tout petit Savoyard avait déjà une singulière énergie.

Il sortit du Lycée en 1821. Son rêve était d'entrer à l'École Normale, comme l'aîné[2]. Mais il dut sacrifier ce rêve, car l'argent de la succession paternelle s'épuisait, et il lui aurait fallu deux ans d'études encore, des répétitions, et puis... vivre pendant ce temps. Alors il renonça à Normale, et tâcha de gagner sa vie. Il avait dix-sept ans, sept ans de Lycée, il avait fait de bonnes études, pas brillantes, mais solides. Il savait beaucoup de choses, mais ce n'est guère?

1. Ils avaient jadis fait profession d'horloger; un François Buloz, grand-père du fondateur de la *Revue*, est qualifié sur un acte de 1771, « maître horloger ». Voir à l'appendice A[1].

2. Antoine Buloz entra à l'École Normale en 1811.

Et Antoine, le frère aîné? Ne pouvait-il aider son cadet? Le frère aîné luttait lui aussi. Il était d'esprit aventureux, et aborda les carrières les plus diverses. Ce normalien fut même, plus tard, directeur de mines! En 1825 il écrivait un peu, puis il fut présenté à différents personnages, et je ne sais comment il connut tant de généraux : Savary, duc de Rovigo, et aussi Montholon, la famille d'Elchingen et le général Gourgaud, d'autres encore.

Parmi ces généraux, qui avaient vu les choses belles et merveilleuses de l'Épopée impériale, il s'en trouva qui, ne sachant pas les raconter, chargèrent le jeune normalien d'écrire leurs *Mémoires*, avec leurs papiers et leurs notes. J'ai eu entre les mains un très curieux traité[1], passé entre le jeune Antoine Buloz, et un de ces généraux, qui savait mieux, sans doute, manier l'épée que tenir une plume..... Il est stipulé dans ce traité, que le normalien écrira les *Mémoires du Duc de Rovigo*, avec les renseignements que celui-ci lui donnera, qu'il se chargera de toute la partie matérielle; le traité avec l'éditeur Bossange, etc..., enfin qu'il fera tout, hormis de signer.

L'arrangement est curieux, mais assez fréquent, je pense; ce qui l'est moins, c'est ce billet que j'ai trouvé dans les papiers d'Antoine Buloz :

1. Voir ce traité à l'appendice A².

« Si par vos amis de Vienne, vous pouvez me faire rendre par l'Empereur mes droits sur le *Mont de Milan*[1] (ces droits étaient de soixante mille livres de rente), je vous serais bien reconnaissant, etc. », et c'est signé duc de Rovigo! Comment ce jeune homme si pauvre, si inconnu, pouvait-il être à Vienne, et auprès de l'Empereur, un appui pour le duc?.. Quoi qu'il en soit, A. Buloz s'occupait des affaires de celui-ci, et il ne devait pas s'en tirer trop mal, car un jour, reconnaissant, Rovigo lui écrit : « Mon cher Buloz, je ne sais pas ce qui m'est destiné, mais si je prends un commandement, je compte sur vous pour servir à mon État-Major. Mandez-moi si cela vous convient. » Antoine Buloz n'avait jamais tenu l'épée, ni enfourché un cheval, que je sache, il est vrai que personne ne s'avisait de ces détails.

L'année même où François Buloz termina ses études, il entra pour vivre, dans une fabrique de produits chimiques, une fabrique située en pleine Sologne, et qui n'appartenait pas à un chimiste, ni à un ingénieur, mais à M. de Jouy, qui, je pense, la commanditait.

M. Joseph Étienne, dit de Jouy, ancien engagé dans les troupes de la Guyáne Française en 1781, ancien sous-lieutenant d'artillerie aux Indes en 1787, ancien capitaine de l'armée du Nord

1. Voir cette lettre à l'appendice A³.

en 1791, suspect et émigré en 93, académicien en 1815, fit du libéralisme pendant la Restauration, et fut maire de Paris pendant la Révolution de Juillet; auteur de *la Vestale*, que Spontini illustra, il écrivit *Sylla* et *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, enfin il fut orléaniste, journaliste, librettiste, polémiste, auteur dramatique et chimiste! Que de surprises! Jouy remplaça Parny à l'Académie[1], et s'il écrivit des vers moins légers que ceux de son prédécesseur, il fit bon nombre de livrets dont la lecture n'est pas indifférente. En collaboration avec Hippolyte Bis, notamment, il écrivit le livret de *Guillaume Tell*, et ces vers terribles ;

Aux reptiles je l'abandonne
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau!

Il faut lui rendre cette justice, M. de Jouy se lamentait en lisant ces vers et disait : « Et ils sont signés Jouy! Ah! le scélérat[2]! » Ceci à l'adresse de son collaborateur!

François Buloz, chimiste, ne réussit guère, et ce premier essai dura peu; le jeune homme revint à Paris, suivit les cours du professeur Thénard — encore la chimie — à la Sorbonne, et apprit l'anglais, avec une grammaire et un dictionnaire.

Mais M. de Jouy, qui s'intéressait à ce jeune Savoyard, travailleur entêté, lui trouva un

1. M. Empis lui succéda.
2. E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. I.

emploi à la *Biographie nouvelle des contemporains*[1], ouvrage dont il s'occupait alors. Là, moyennant cinquante francs par mois, François Buloz faisait des recherches concernant les célébrités de l'époque, rédigeait des articles et des notices, grimpait des étages, passait des nuits; il est vrai que tout cela lui rapportait presque un franc soixante-dix centimes par jour, et il devait avoir faim, ayant vingt ans! Un jour, cet emploi lui manqua; il entra alors dans une imprimerie[2], où il apprit le métier de typographe; il y réussit, et devint même assez habile ouvrier. En 1825, il fut admis à l'Imprimerie de l'Archevêché comme correcteur. Ici, de huit heures du matin à huit heures du soir, le jeune Buloz était chargé de la lecture des épreuves; tous les livres latins ou français de l'imprimerie lui passaient par les mains. Ce fut excellent, je pense, pour achever ses humanités.

Les journées étaient laborieuses; bientôt il utilisa aussi ses nuits en faisant des traductions d'anglais — on se souvient qu'il avait appris l'anglais. Il traduisit ainsi *The modern Travaller*, de Duncan, à raison de cinquante-cinq

1. *Biographie nouvelle des Contemporains ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité*, par MM. Arnault, A. Jay, E. Jouy, J. Norvins, et autres hommes de lettres, magistrats et militaires.

2. F. Buloz rencontra là Pierre Leroux, prote à cette même imprimerie.

francs la feuille in-8, pour l'éditeur Beaudoin en 1829; déjà pour le même éditeur, en 1826, il avait traduit *la Chimie appliquée à la Médecine*, de Paris.

Ce furent de rudes débuts. F. Buloz habitait alors une chambre mansardée rue de Fleurus, près de Saint-Sulpice. Plus tard, directeur de la *Revue* déjà prospère, il aimait à rappeler ses commencements difficiles. Volontiers, le soir, il allait avec ses enfants se promener après dîner, et c'était souvent rue de Fleurus, vers la Maison à la mansarde, qu'il conduisait les petits. Du bout de sa canne, il leur montrait la lucarne qui avait éclairé sa chambre pendant ces jours de cruelle misère, et ils étaient saisis d'une respectueuse stupéfaction. Il leur disait son découragement, lorsqu'un soir, en rentrant bien las d'une longue journée de travail, il avait vu un attroupement devant sa maison : les pompiers! Il y avait un incendie, et un incendie qui commençait par le toit. Sa chambre brûlait, sa chambre et son malelas, tout ce qu'il possédait au monde. Où irait-il passer la nuit?

On trouvera peut-être que je m'attarde à ces débuts modestes, et à cette infortune. Que l'on me pardonne, j'aime ces pauvres débuts, j'y puise aussi quelque fierté : « Il faut durer », disait F. Buloz, c'est-à-dire il faut résister, reconstruire sans cesse, et souvent ceux dont on dit : « Ils n'ont pas de chance », sont des victimes qui por-

tent en elles-mêmes les causes de leurs propres défaites.

Enfin, en 1828, F. Buloz entra, comme correcteur encore, à l'imprimerie d'Éverat, 18, rue du Cadran. C'est là que se décida son avenir, et qu'il abandonna le métier de typographe, pour devenir directeur de Revue. Le changement n'est pas petit. Comme correcteur à l'imprimerie d'Éverat qui était importante, ses relations avec les hommes de lettres devinrent plus fréquentes, il put rendre service à quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi qu'il rencontra le docteur Véron, le fameux Véron, plus tard ami de la plus fameuse Rachel; Véron venait de fonder la première *Revue de Paris*. Il connut aussi Eugène Sue, dont il imprima l'*Histoire de la Marine*, Brizeux, Alfred de Vigny, d'autres encore : tous étaient en rapports fréquents avec l'imprimerie, et avec le correcteur Buloz.

Au milieu de ces nouvelles relations, il en retrouva cependant une ancienne, un camarade de collège, M. Auffray, imprimeur aussi, dont la maison, assez importante, était située passage du Caire. Les relations se renouèrent entre eux; leur profession d'ailleurs les réunissait. M. Auffray commença d'apprécier les qualités de son ancien camarade; il l'observa, il vit la compétence professionnelle du jeune Buloz, son sens juste des affaires; l'imprimeur, en outre, eut l'occasion de charger le correcteur de quelques

négociations délicates avec certains hommes de lettres; il put se rendre compte de l'autorité qu'avait déjà acquise le jeune homme, il vit que celui-ci était écouté; dès lors, sans doute, la résolution de M. Auffray fut prise : il proposa à F. Buloz une association en vertu de laquelle ils dirigeraient tous deux un recueil que lui, Auffray, venait d'acheter. Ce recueil, c'était la *Revue des Deux Mondes, Journal des Voyages.*

Fondée quelques mois avant, par MM. Mauroy et Ségur Dupeyron, elle « se mourait », quand M. Auffray offrit à son ami d'en relever le titre. Celui-ci accepta, et un acte fut dressé entre eux. Cet acte, signé le 1er février 1831, contient de modestes engagements; il stipule que F. Buloz sera rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes, Journal des Voyages*, avec une annuité de douze cents francs, et deux francs par abonnement. Voilà de petits traitements, je pense?

Les livres étaient chers, et les revues rares en France à cette époque. Les recueils contemporains ne pouvaient guère prétendre à ce titre encyclopédique de « Revue ». La *Revue Française*, publiée par MM. Guizot et de Broglie, avait précisément cessé de paraître en 1830; le *Globe* existait, Dubois l'avait fondé en 1824; « ce journal sérieux traitait souvent avec supériorité de haute philosophie, de littérature, d'art de toute espèce, mais ne traitait guère que les questions

générales de la politique[1] ». Il y avait aussi le *Mercure du XIXe siècle*. Un contemporain nous dit que ce journal, « tant de fois ressuscité et toujours mourant, avait été abandonné aux célébrités libérales, et à toutes les banalités des partis[2] ». Quant à la *Revue Encyclopédique*, le même contemporain déclare qu'elle ne formait qu'une masse de documents « plus ou moins utiles mais indigestes ». Enfin la *Revue de Paris*, fondée la veille par le docteur Véron, est la seule, j'imagine, qui aurait pu entraver l'essor de la Revue nouvelle : c'est le contraire qui arriva.

Lorsqu'il s'engagea à devenir l'associé de M. Auffray, F. Buloz devait certainement avoir son idée faite sur l'avenir de la petite brochure saumon; pourrait-il, même patiemment, réaliser son rêve?

Au lendemain de la Révolution de Juillet, le pays apaisé espérait enfin tenir, folle espérance! le Gouvernement définitif. Cette sécurité allait rendre à la littérature les esprits, occupés jusque-là, presque uniquement, de politique? La bourgeoisie désarmée lirait-elle? La *Revue* aurait-elle des abonnés? Des rédacteurs, elle en aurait. Déjà l'extraordinaire floraison de 1830 se faisait jour. Il fallait attirer ces jeunes talents, les retenir; ce n'était pas un mince travail. « Songez que son recueil était inconnu », dit Henri Blaze, et « qu'il

1. Delécluze, *Quarante ans de souvenirs*.
2. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*.

n'avait pas d'argent pour payer ses premiers collaborateurs, aussi, pour des embarras il y en eut, et de gros... Durs commencements, créer une *Revue!* Avec beaucoup d'argent, la chose n'est déjà pas si facile, nous en avons l'exemple chaque jour, mais aboutir sans moyens financiers, vaincre sans le nerf de la guerre, et par l'unique effort du labeur et de l'entêtement, voilà le génie[1]. »

Il est certain que François Buloz sut s'imposer; on comprit que son effort aboutirait, il donnait à tous l'impression de la force tranquille et laborieuse, puis aussi, il avait le don de discerner le talent chez les très jeunes. N'a-t-on pas dit de lui que c'était un « sourcier »? Excellente qualité pour un directeur de *Revue*; il croyait à la jeunesse, il croyait aussi aux modestes, car il y avait des débutants modestes. Combien de jeunes ont débuté rue des Beaux-Arts! Musset n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il collabora à la *Revue* pour la première fois; Jules Simon y fut accueilli sortant de l'École Normale (timidement, il avait jeté son premier article dans la boîte aux journaux de la *Revue*; quelques jours après on l'avisa que son travail était à l'impression); Henri Blaze, présenté par Dumas, avait vingt ans, quand parut sa première œuvre... et tant d'autres!

Jules Simon nous dit : « Je pouvais écrire des articles, je me croyais assez bien doué pour

1. Henri Blaze, *Mes souvenirs de la Revue des Deux Mondes.*

le journalisme — excusez cette vanité — je me croyais donc capable d'écrire, mais je me savais incapable de me proposer[1]. » La *Revue* était désignée pour présenter au public ces talents naissants. « Quand on apprit que dans un recoin perdu du faubourg Saint-Germain se formait la ruche aux idées, ce fut partout une envolée soudaine de joyeux et libres talents. Mais personne ne s'inquiéta de savoir si Buloz avait de l'argent, et combien! » Il faut ajouter que « ce monde-là écrivait, chantait, philosophait et dissertait à l'aventure, quelques-uns pour la gloire, le plus grand nombre pour le plaisir[2] ».

En résumé, il y eut entre la *Revue* des débuts, et la génération pensante de 1831 un échange : celle-ci trouva à temps une tribune autorisée qui l'imposa au public; celle-là, en groupant autour d'elle les talents nouveaux, établit son renom, et étendit son influence. En outre, elle fut accueillante avec libéralisme, sans souci d'opinions religieuses ni politiques.

J'ai sous les yeux un des premiers numéros de la *Revue des Deux Mondes*; c'est un mince cahier de début, sa couverture saumon est ornée d'une vignette étrange, une vignette de Tony Johannot, qui représente le Nouveau Monde, nu comme il sied, et la tête ornée de plumes, offrant au Vieux Monde, plus correct, une branche

1. Jules Simon, *Premières années*.
2. Henri Blaze, *Mes souvenirs*, déjà cité.

d'olivier : n'oublions pas que cette composition se rapporte au titre de la *Revue* qui était aussi, à cette heure, *Journal des Voyages*.

Ce numéro — 15 février 1831 — renferme un article de Soult de Dalmatie sur la Grèce, un article de Montalembert; puis « La Vendée après le 29 juillet », d'A. Dumas; « l'Enfant Maudit », de Balzac, et une étude de Sainte-Beuve sur Georges Farcy. En tout, une centaine de pages environ. C'est peu, mais au deuxième trimestre de la même année, le menu est plus abondant. Je relève dans le sommaire : « les Diables bleus », d'Alfred de Vigny; un article de Sainte-Beuve sur les « Poètes et romanciers de la France »; un article d'Hugo sur un voyage aux Alpes; « l'Idole » d'A. Barbier; de G. Planche, « la haine littéraire »; une nouvelle de Balzac, et la fameuse « Rose rouge » d'Alexandre Dumas, qui, donnée à la *Revue* comme inédite, avait déjà été publiée sous un autre titre, et fut cause, vingt ans après, de bien des reproches du directeur à l'auteur... oublieux.

Pendant plusieurs années ces numéros présenteront certaines lacunes, la critique n'y apparaîtra que de temps en temps; il n'est pas non plus question de politique avant le 1er octobre 1831, date à laquelle Jules Janin se chargera de la chronique sous ce titre : « Les révolutions de la quinzaine. »

Sainte-Beuve, parlant en 1844 des débuts de

la *Revue*, et de sa fondation, reconnaît qu'à cette époque, elle avait plutôt l'aspect d'un magazine.

« Lorsqu'il n'y a pas moins de treize ou quatorze ans, au lendemain de la révolution de Juillet, cette *Revue* commença, et qu'elle conçut la pensée de naître, elle dut naturellement s'adresser aux hommes jeunes et déjà en renom, aux écrivains et aux poètes que lui désignait leur plus ou moins de célébrité. M. Hugo, M. de Vigny, bientôt M. Alfred de Musset, George Sand, dès que ce talent eut éclaté, et, au milieu de tout cela, M. de Balzac, M. Dumas, et d'autres personnes, qui ne se piquent pas d'être citées en si haut rang à côté d'eux, tous successivement, ou à la fois, furent associés, appelés, sollicités même (plusieurs s'en vantent aujourd'hui) à contribuer de leur plume à l'œuvre commune. On s'essayait, en cherchant à marcher ensemble. Dans ces premières années de tâtonnements, le corps des doctrines critiques n'était pas encore formé ni dégagé; la *Revue* avait plutôt le caractère d'un *magazine*. Cette lacune se faisait quelquefois sentir, et l'on cherchait à y pourvoir; mais de telles doctrines, pour être tant soit peu solides et réelles, de telles affinités, ne se créent pas de toutes pièces, et l'on attendait [1]. » Petit à petit ces lacunes furent comblées, F. Buloz y veillait, d'ailleurs il veillait à tout.

1. Sainte-Beuve, la *Revue des Deux Mondes*, en 1845.

Lorsque je regarde le buste que le sculpteur Guillaume a fait du fondateur de la *Revue*, figure imposante, un peu terrible même, je ne puis m'empêcher de penser qu'il était l'homme de son œuvre, et que son être donnait l'impression vivante de la plus forte volonté. François Buloz était grand, et d'allure robuste. Sans cesse penché sur une tâche fatigante, il fut de bonne heure voûté. Sa forte carrure, son visage rasé, en faisaient l'image du Savoyard solide; il semblait taillé pour vivre vieux, occupé dans les champs, à surveiller les moissons.... Mais voilà que le hasard malicieux avait fait de lui un homme de bureau et d'étude, un travailleur assidu des choses de la pensée. Car c'était avant tout un travailleur : tout ce qu'il a touché, il l'a étudié avec conscience et passion. Bourru, silencieux, et peut-être timide, il était terriblement pénétrant, et comme il était dur pour lui-même, il n'admettait chez les autres ni fatigue ni découragement, il ne comprenait pas la paresse.

Comme presque tous les observateurs il avait l'esprit mordant, et il trouvait le mot juste, peignant si bien ce qu'il veut peindre, que le mot reste ensuite, comme un surnom. Peu d'hommes ont eu plus de querelles, et de procès, ont déchaîné plus de tempêtes, et cela d'autant mieux que son œuvre grandissait, et que sa Revue devenait moins accessible. De quels noms ne l'a-t-on pas gratifié? Il fut « l'ours de la

Revue »; Philarète Chasles, à qui, plus tard, il fit un procès, l'appelait « le paysan du Danube »; madame Quinet, le « Madré-compère » (quel ami il fut pourtant pour son mari, pendant ses longs jours d'exil!) On a fait sur lui des quatrains, et des quolibets sans nombre, peu lui importait! Toutes ces choses, il les négligeait quand il ne les ignorait pas : il ne se révolta que lorsqu'il fut trahi ou calomnié. Son caractère entier, assez redoutable en somme, effrayait; il fut discuté, il fut aussi détesté, mais il eut des amis délicieux, qu'il garda jalousement.

Une chose domina, gouverna sa vie : sa *Revue*. Il lui sacrifia tout, il lui dut toutes ses transes et aussi toutes ses joies. C'était, cette *Revue*, sa chose, son enfant, il l'aimait comme on aime un être vivant, pour l'avenir duquel on peine, on se prive. Il y pensait sans trêve, il ne pensait qu'à elle. Notez qu'il avait le sens très fin des lettres. On a dit de lui, on a écrit — combien de fois l'ai-je lu! — qu'il n'avait pas d'instruction, qu'il ignorait les lettres, que d'erreurs! Ceux qui parlent ainsi ne l'ont pas connu. Son érudition, il l'avait acquise lui-même, sans doute, mais après des études classiques, autrement sérieuses et approfondies que celles que font actuellement nos fils; et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'hommes instruits, dont les débuts furent difficiles?

Indépendant d'esprit, F. Buloz n'était accessible à aucune recommandation. « Il ne considérait

que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations, et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. » Il n'admettait jamais dans la *Revue* ce qu'il trouvait diffus, l'auteur fût-il un maître. « Que m'importe? disait-il, je suis le public, je ne demande pas mieux que d'être instruit ou intéressé, or, si je ne comprends pas, le public ne comprendra pas non plus », et, lorsqu'il s'était prononcé ainsi, il fallait céder: le plus souvent on cédait.

Jules Simon raconte à ce propos une histoire assez plaisante.

Cousin avait fait un article sur Kant, qui était « un chef-d'œuvre ». Il en était assez fier, le lut à l'Académie des Sciences morales, et en annonça la publication dans la *Revue des Deux Mondes*. Il remit les épreuves de l'article à J. Simon, qui était son disciple, et le pria de les porter à l'impression. « Mais, dit J. Simon, Buloz monta chez moi quelques heures plus tard, et me déclara tout net que l'article ne paraîtrait pas. » Étonnement du disciple qui veut démontrer que cet article est un morceau de premier ordre, bien supérieur aux publications ordinaires de Cousin : « Je n'en doute pas, dit Buloz, mais ça n'est ni pour vous, ni pour Cousin que je fais ma *Revue*, c'est pour les gens d'une intelligence moyenne. J'ai lu cela d'un bout à l'autre, je n'y comprends pas un mot, et *jamais* je ne publierai un article que je ne comprendrai pas. Cousin n'a qu'à le porter au *Journal des Savants!* »

En vain, J. Simon veut-il persuader au terrible fondateur qu'il était amplement couvert par la signature. « Il s'était mis dans la tête de frapper un grand coup, pour se débarrasser à tout jamais de la métaphysique. Je vous laisse à penser si l'affaire fit du bruit. Cousin entra dans une colère sans pareille... Il jura qu'il n'écrirait plus dans la *Revue*. »

Et puis il s'apaisa, je pense, car il y écrivit encore. J'aime cette anecdote, elle dépeint à merveille l'homme qu'était F. Buloz, indépendant, et voulant rester le maître chez lui. Cette indépendance a permis qu'il ne fut l'homme d'aucune coterie, d'aucun gouvernement; de cœur, il était libéral. Mais il imprima Veuillot!

Rien ne comptait en dehors de sa *Revue*, la composition de ses numéros était sa pensée constante; il s'inquiétait lui-même de tout, des abonnements, de l'extension à l'étranger, de la contrefaçon littéraire, qu'il a combattue dix ans, et à côté de ces questions vitales, il s'inquiète aussi de la « netteté de l'impression, de la ponctuation, de la disposition d'un titre, de mille détails qui semblent n'être rien, et qui font une exécution supérieure[1] ».

Il entretient avec les diplomates des plus lointaines ambassades, une correspondance permanente qui lui donne des informations politiques

1. M. Du Camp, *Mémoires littéraires*.

de premier ordre : à Turin, à Rome, à Vienne ou à Londres, à Stockholm et à Madrid, il a des correspondants partout; et les collaborateurs qui voyagent, chargés de missions officielles comme Loève-Veimars, Marmier, de Molènes, A. Thomas, Jurien de la Gravière, sont mis aussi par lui à contribution, et lui envoient, sur ses pressantes demandes, d'intéressantes informations pour la *Revue*, et plus tard, pour l'annuaire de la *Revue*.

Il eut des associés, mais il resta toujours seul maître, car il n'aurait jamais supporté une autre direction, fût-elle obscure, à côté de la sienne : il régna donc seul, et je pense qu'il était de l'avis d'Homère — du moins en ce qui concernait la *Revue* : « Le Gouvernement de plusieurs n'est pas bon, il n'y a qu'un maître. » « Pendant dix-neuf ans, dit Maxime Du Camp, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, se désespérant quelquefois, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable, et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre aurait reculé. »

F. Buloz écrivait à Edgar Quinet : « J'ai une vie de galérien, je travaille dix-huit heures par jour »; et en se plaignant ainsi, il ne comprenait pas qu'on ne s'exténuât pas comme il le faisait, et disait à Gérard de Nerval « Vos belles qualités! qu'en faites-vous? Vous ne travaillez pas? » Alors, de toutes ses poches, Gérard tirait des bouts de papier, sur lesquels il avait griffonné hâtivement :

fragments d'articles, notes, « qui finiraient bien, disait-il, par faire un article entier! » Mais cela exaspérait F. Buloz.

Souvent il lui fallait attendre page par page la chronique de Forcade, envoyer cinq ou six fois chez lui; on imprimait à mesure. Quelquefois, avant le numéro, il recevait un mot de Forcade : « Mon cher Monsieur, ne comptez pas sur moi », et il ne pouvait faire sa chronique, il était malade, au lit. Alors F. Buloz appelait trois ou quatre rédacteurs, de ceux dont il était sûr pour les cas extrêmes, et à eux quatre, ils faisaient la chronique. Le directeur disait : « Vous, Lavollée, vous parlerez de la Chine; vous, Mazade, prenez la politique intérieure; X. fera la partie administrative, pas la question d'Orient! je l'ai donnée tout à l'heure à Z. » Ainsi le numéro paraissait, achevé, malgré les défections. On comprend qu'un tel homme réussisse, et il réussit, je pense, parce qu'il mit toutes ses qualités au service d'une seule œuvre. Songez qu'il commença avec trois cent cinquante abonnés; en 1834, seulement trois ans après ces trois cent cinquante, il en a mille, et en 1838 quinze cents, en 1843 deux mille, et vingt-cinq mille en 1868!

« Personne avant lui, a dit Brunetière, n'avait pu faire ce qu'il a fait, personne, même les Revues Anglaises qui sont encore aujourd'hui dans les mains des partis politiques, dont elles servent d'abord les intérêts, et ceux de la littérature

ensuite, et ainsi, dans la littérature contemporaine, peu d'hommes se trouveront avoir tenu plus de place que F. Buloz, littérateur qui n'a rien, ou presque rien écrit. Les académies elles-mêmes auront moins agi sur l'opinion que la *Revue des Deux Mondes*[1]. »

François Buloz ne se reposa jamais. Même à la fin de sa vie, frappé par la mort dans ses plus tendres affections, accablé lui-même par une douloureuse maladie, « sourd, presque aveugle, il se soulevait encore avec une énergie invincible pour tâcher de surveiller la *Revue*[2] ». Après nos revers, en 1870, il se désespérait d'être trop vieux, pour tenter, par l'organe de cette *Revue*, le relèvement des énergies morales de la France. Si la mort ne lui en accorda pas le temps, du moins le vieux fondateur eut-il la fierté de connaître que l'œuvre qu'il laissait, réaliserait le souhait qu'il avait formé pour elle dans ses débuts difficiles : durer.

1. *Grande Encyclopédie*, F. Buloz, par F. Brunetière.
2. Maxime Du Camp, déjà cité.

CHAPITRE II

LES PREMIERS COLLABORATEURS : ALFRED DE VIGNY. — EDGAR QUINET. — AUGUSTIN THIERRY

Parmi les collaborateurs de la première heure, quelques-uns sont demeurés obscurs, d'autres furent célèbres et leur nom ne saurait périr; aux uns comme aux autres la *Revue* doit un souvenir de reconnaissance, car, lorsque laborieuse et inconnue elle cherchait à vivre, ils furent les ouvriers de sa réussite, et demeurent les associés de sa gloire.

Au début d'une telle entreprise, il est sans doute heureux d'attacher de grands noms; cependant d'autres hommes, plus modestes, se sont voués à la même tâche; dans un labeur souvent ingrat, ils ont fourni l'effort quotidien nécessaire à sa prospérité. Ceux-ci ont partagé vraiment les fortunes diverses de l'œuvre commune, s'intéressant à sa grandeur, s'y dévouant de toute leur

foi. De ces fidèles, la *Revue* était un peu la fille; il ne se passait pas de jour qu'ils ne vinssent prendre de ses nouvelles, causer du numéro prochain, et en escompter joyeusement le succès. Grands ou petits, célèbres ou inconnus, la plupart des rédacteurs se lièrent d'une fidèle amitié avec F. Buloz.

La *Revue* d'alors, redoutée au dehors, était simple et familiale au dedans; sans luxe — et pour cause — le décorum y était inconnu, la façade inexistante, une simplicité extrême y régnait; mais dans le local modeste de la rue des Beaux-Arts, une union étroite s'établit bientôt entre le directeur et les écrivains; de leur contact journalier, ils firent une intimité précieuse, les rédacteurs de F. Buloz devinrent, non seulement ses amis, mais ceux des siens, ils furent traités en familiers et eurent leurs entrées à toute heure dans la maison.

Alfred de Vigny, Edgar Quinet, Augustin Thierry, pour parler d'abord des plus célèbres, furent parmi les artisans du début. Le premier était ce parfait gentilhomme, courtois et hautain, un peu distant parfois, qu'il a esquissé lui-même souvent dans ses œuvres.

Ce lieutenant de la Maison Rouge, mélancolique, ombrageux, sensible comme Chatterton, morose comme Stello, fut toute sa vie fier, indépendant et malheureux; il l'a dit : « Une impression de tristesse ineffaçable blessa mon âme dès

l'enfance. » Né avant Musset, il vit, adolescent, la chute de l'Empire, et il connut « le temps où toutes les fortunes commençaient par une épaulette, et finissaient par un boulet ou par un bâton de maréchal[1] »; il s'engagea à seize ans dans la carrière militaire, rêvant sans doute, lui aussi, de gloire et de combats... mais les Bourbons étaient revenus, l'ère des batailles était close, le comte de Vigny vit s'évanouir ses songes; nulle distinction de la part du Roi ne le rattacha à une carrière, que cependant il aimait. Sa réserve, la hauteur de son caractère, le mettaient au-dessus des solliciteurs, il aurait fallu aller le chercher dans la sphère où il planait, personne ne s'en avisa. Il s'enferma en lui-même, accomplissant rigoureusement son devoir de soldat, avec l'obéissance la plus stricte, et la soumission la plus complète; mais il est permis de croire que déjà en 1820[2], lorsqu'il commença d'écrire, il souffrait de la vie, et de toutes les promesses qu'elle lui avait faites en vain. D'ailleurs, il a dit de lui-même : « Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret de mon cœur[3]. »

1. G. Planche, *A. de Vigny*.
2. Cette date de 1820 est donnée par une lettre de Soumet que M. Biré a publiée dans son ouvrage : *Hugo avant 1830*; « J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé A. de Vigny. » Ceci était avant la *Muse Française*, 1823-1824.
3. *Journal d'un poète*.

On comprend, dès lors, que pour le comte de Vigny, si fier et si lointain, la critique fût une souffrance.... Mais aussi comment échapper à la critique, lorsqu'on est Alfred de Vigny? En 1828 il avait quitté l'armée pour se vouer définitivement aux lettres, et il connut, je pense, F. Buloz à l'imprimerie de la rue du Cadran, car dès la fondation de la *Revue*, le nom du poète figurait au sommaire, accompagnant les *Scènes du désert*, puis les *Consultations du Docteur Noir*. A propos de ce dernier livre, F. Buloz écrivait à Vigny au cours de la publication : « J'avais besoin de vous voir pour vous exprimer tout le plaisir, toute l'admiration que m'a fait éprouver *Stello*, et cependant, je ne suis qu'à la fin du *réfectoire*. Quand une Revue est arrivée à publier d'aussi belles choses, elle est la première du monde. C'est à vous que je dois tout cela. Ma reconnaissance vous est acquise [1]. » Les relations de F. Buloz et d'A. de Vigny furent cordiales, et demeurèrent, en somme, fidèles, — malgré Sainte-Beuve et Gustave Planche : le premier, au début, par son idolâtrie exclusive pour Hugo, le second par sa critique inexorable, faillirent séparer le fondateur de la *Revue* de son collaborateur.

Il vint un temps où Vigny fut opposé à Hugo. C'est une de nos manies françaises : la comparaison. Pourtant quoi de plus dissemblable que

1. Citée par M. Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny*, t. II.

le génie de ces deux poètes? — Cette rivalité fut douloureuse à Vigny, et lorsque la *Revue des Deux Mondes* elle-même inséra une note enthousiaste de Sainte-Beuve sur Hugo, à propos des *Feuilles d'Automne*, et du *Roi s'amuse*, Vigny prit cette insertion au tragique et en fit une affaire personnelle.

Il est vrai que Sainte-Beuve, qui avait ses raisons, ne cessait de porter Hugo aux nues; il disait: « A peine âgé de trente ans, il s'est fait dans notre littérature une place unique et immense; drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain[1]. » Vigny, blessé, se plaignit à F. Buloz... mais comment revenir sur de semblables paroles, « tout relève aujourd'hui de cet écrivain »? Le mécontentement de Vigny, connu à la *Revue* et au dehors, fit rire. Sainte-Beuve écrivit à Hugo[2]. « J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance; un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire, etc. », ce en quoi Sainte-Beuve se trompait!

Cependant, l'auteur de *Stello*, toujours froissé, exigeait une note rectificative que F. Buloz n'était guère disposé à accorder... « il avait promis, seulement, dit encore Sainte-Beuve à Hugo, un mot dans la chronique » et il ajoute irrévérencieusement : « Je suis arrivé hier soir à la

1. 30 octobre 1832. Cette note n'est pas signée.
2. 13 novembre 1832.

Revue, lorsqu'il était en train de fabriquer cette note et j'en ai raccommodé la phrase, de peur que sa plume n'allât trop à droite ou à gauche. Cela lui sauvera peut-être une brouille qu'il redoute fort. Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi[1]. »

Et voici la note insérée dans la *Chronique* du 15 novembre 1832 : « A ce propos, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque récemment, il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand poète dont il s'agissait, serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention. Les Lamartine, les Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas ne relèvent que de leur propre direction ; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils s'expriment. » — Vigny est-il satisfait? Non, il se montre même « plus offensé de la rectification que du premier jugement ».

Ce différend entre Hugo et Vigny, provoqué par la première note louangeuse de Sainte-Beuve (celle du 30 octobre 1832), fit quelque bruit dans le petit cercle littéraire du temps. Depuis lors, bien des écrivains l'ont mentionné : les uns, pour accabler Vigny de sa susceptibilité orgueil-

1. Sainte-Beuve à Hugo, 14 novembre 1832.

leuse, les autres, pour confondre le naïf enthousiasme de Sainte-Beuve. Mais qu'auraient dit les uns et les autres, s'ils avaient su que cette note, dictée par le grand poète des *Feuilles d'Automne* lui-même, avait été envoyée par lui-même à la *Revue?* Voici le passage d'une lettre de F. Buloz à George Sand, très postérieure à ces événements, et qui les confirme :

« Laissez-moi, encore à ce propos, vous citer un fait qui m'est personnel. En 1832 V. Hugo m'envoya lui-même une note dictée par lui, et que vous pouvez retrouver dans la *Revue* de ce temps, 1831, ou 1832. J'étais bien novice alors, et bien admirateur aussi, j'insérai donc cette note, qui commençait ainsi : « Tout relève de Victor Hugo, drame, roman, » poésie, etc. » J'ai encore présent à la mémoire l'orage que ceci me valut d'un côté, les railleries de l'autre, et je me promis bien de n'être plus dupe de pareil charlatanisme; croyez-en mon amitié et mon expérience, louez, mais restez dans la mesure, » etc[1].

L'année suivante Vigny donna à la *Revue*, son charmant proverbe : *Quitte pour la peur*. En l'écrivant pour Marie Dorval, l'auteur se souvint d'une anecdote que la duchesse de Béthune lui avait contée et, dans l'œuvre émue, sombre, tragique ou désespérée de *Stello*, c'est une jolie

1. F. Buloz à G. Sand, 5 mai 1864, inédite. *Collection S. de Lovenjoul*, f. 146.

vision du précédent siècle, ce *Quitte pour la peur*, légère, pleine de grâce.

A ce propos F. Buloz écrivait à Bocage : « Alfred ne me paraît pas vouloir se contenter de cinq cents francs pour son proverbe, tant pour son insertion dans la *Revue*, que pour le tirage à part, il hésite, il veut attendre; c'est cependant fort bien payé; du reste, je ne doute pas que nous ne l'ayons, mais je voudrais couper court à ses hésitations, et savoir sur quoi compter. Je me repose donc sur vous pour en dire deux mots à Madame Dorval, et faire décider la chose promptement. Je vous en prie, mon ami, ne négligez rien [1]. »

L'admirable nouvelle de Vigny, *Laurette ou le Cachet Rouge*, dont F. Buloz eut la primeur, fut, à l'époque des débuts de la *Revue*, la cause d'un procès entre celle-ci et le *Petit Courrier des Dames* (*journal de mode et de patrons*). Le premier procès de F. Buloz! Il en aura d'autres, et de plus redoutables : contrefaçon, propriété littéraire, poursuites contre les auteurs d'insertions calomnieuses, ruptures de traités, etc., ce sera plus grave. Pourtant ce premier procès l'émeut plus que ne devait le faire aucun autre. L'existence de la *Revue* est bien récente, et déjà on plagie la *Revue!* Quatre articles, insérés dans les numéros du 1er mars 1831, novembre de la même année,

1. Inédite.

et 15 février 1833, sont reproduits dans le *Petit Courrier des Dames*; ces articles, tronqués et accommodés à sa petite taille, comprennent, entre autres, une nouvelle de J. Janin, et surtout *Laurette ou le Cachet Rouge*. Poursuites de la *Revue* contre le *Petit Courrier*, qu'elle accuse de contrefaçon, car il a dénaturé les articles, et changé plusieurs de leurs titres. Elle lui réclame, par l'organe de Me Rousset, 2 000 francs de dommages et intérêts. A. Duval plaide pour le malhonnête *Petit Courrier*. L'avocat du Roi, d'ailleurs, reconnaît le délit de contrefaçon, et le Tribunal, après mûre délibération, inflige 160 francs d'amende au délinquant, plus 100 francs de dommages et intérêts à payer à la *Revue des Deux Mondes*. Quelle affaire!

Mais les journaux s'en sont emparés. La plaidoirie de Me Rousset, avocat de Buloz, est citée et commentée par eux; ne lui font-ils pas dire, au sujet de la propriété des œuvres de Vigny, acquise récemment par la *Revue* : « La prose de M. de Vigny est hors de prix! » On devine que le poète se montra blessé d'une telle expression. Me Rousset, cependant, rétablit les textes, et Vigny, apaisé, écrivit[1] :

Monsieur,

Je suis très sensible à vos témoignages de regrets, et à l'explication si loyale, si spirituelle, et si polie

1. A M. Brindeau, actionnaire de la *Revue de Paris*.

de M. Rousset. Je regrette infiniment l'ennui que cela doit lui avoir causé, mais veuillez bien lui dire qu'il n'en doit accuser que la Presse.

C'est cette *commère* seule, comme il l'appelle, qui m'a appris faussement, ainsi qu'à tous les abonnés de la *Gazette des Tribunaux* et du *Messager* (du 3 juillet) *que la marchandise de M. de V. était hors de prix; c'était ce que M. Buloz faisait dire par son défenseur*. Je pensais bien qu'il était difficile que ces expressions eussent été celles d'un homme distingué comme l'est M. Rousset, et que cette plainte fût venue d'une personne aussi véridique que M. Buloz. Je suis bien aise de recevoir de M. Rousset une assurance positive de ce mensonge public, qui devait m'être d'autant plus sensible, que j'ai refusé, pour être utile à M. Buloz, plusieurs autres journaux, rivaux de la *Revue*, et plus opulents qu'elle. Mais l'opulence ne fut jamais une séduction pour moi et je les ai peu regrettés.

« A présent, Monsieur, je crois que pour que rien ne puisse nuire à l'opinion qu'on doit avoir de l'accord du Directeur et des auteurs de la *Revue*, il serait bon que M. Rousset écrivît au Rédacteur de l'un de ces journaux, quelque chose qui ressemblât à ceci :

« Il est faux que j'aie déclaré au nom de M. Buloz rien de pareil à ce que vous me faites dire dans votre numéro du 3[1], sur les manuscrits de M. de Vigny et leur prix excessif. Jamais je n'ai rien entendu dire à personne ni rien dit moi-même qui pût justifier les paroles que vous me prêtez, et qui seraient d'une révoltante injustice.

. . . . . .

1. *Gazette des Tribunaux*, 3 juillet 1833.

Voyez vous-même, et jugez ce qui sera le plus convenable, je ne conserverai de cette bagatelle qu'un vif regret de la contrariété qu'elle cause à M. Rousset. Veuillez le lui témoigner, Monsieur, et agréer l'assurance de ma haute considération.

ALFRED DE VIGNY[1].

Alfred de Vigny fut l'ami de la belle famille de F. Buloz. Henri Blaze, beau-frère du directeur de la *Revue*, avait, disait-il, appris à lire Shakespeare sur les genoux du poète; Blaze l'aimait, mais il n'eut jamais, malgré leurs relations anciennes, aucune intimité avec lui ; il déclarait ne l'avoir jamais vu prendre un repas chez lui : « il murait sa vie ». « Personne, a dit encore Jules Sandeau en parlant du poète, n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. »

Vigny, travaillant la nuit, sortait à l'aube. Lorsqu'il arrivait à la *Revue* dans son manteau romantique, ce solitaire faisait sensation, car il fut « un des derniers à porter cette romanesque draperie ». Paul de Molènes a prononcé sur ce manteau les paroles les plus charmantes : « Monsieur de Vigny, a-t-il dit, porte un manteau pour cacher ses ailes ! »

On a écrit, parlant des relations de F. Buloz et du poète : « Ces deux natures, en dépit de leurs incompatibilités de surface, finissaient toujours par s'entendre... grâce à la médiation de Planche. »

1. Inédite.

Mais je considère que les brusqueries de Planche ne rapprochaient pas le directeur de la *Revue* de Vigny, bien au contraire. Que l'on en juge : Au lendemain de la représentation de *Chatterton*, Planche malmena quelque peu la pièce [1]. L'auteur se froissa de nouveau, rendant F. Buloz responsable de l'opinion du critique; pourtant, dans le numéro de la *Revue* où parut la critique de Planche, le directeur inséra une note élogieuse sur le drame; elle se termine ainsi : « Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur; tout assure, du reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello* la gloire d'avoir tenté le premier une réaction contre le drame frénétique, et le drame à spectacle, et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits. »

Cette note ne plut pas à Vigny, et il écrivit à F. Buloz le 18 février ; « Vous n'avez rien combattu dans votre note; elle ne fait que confirmer votre article. »

« Votre article », c'est-à-dire l'article de Planche. Dans sa lettre, le poète semble supposer que F. Buloz a choisi Planche pour faire spécialement la critique de *Chatterton* alors qu'en réalité Planche écrivait la critique dramatique à la *Revue des Deux Mondes* depuis 1832. A vrai dire, il

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1835.

l'écrivait avec quelque sévérité. — Voici la lettre d'A. de Vigny à F. Buloz :

Je n'ai aucune colère, Monsieur, et je vous réponds dans un calme parfait.

Je prévoyais tout ce qui est arrivé, seulement j'ai voulu laisser aller tout le monde jusqu'au bout, afin de juger les amitiés par les faits, dans une occasion décisive pour moi.

Il est très vrai que je vous ai dit de laisser faire celui qui voudrait me juger. Mais je n'ai jamais désiré que ce fût l'un plus que l'autre. C'était à vous de choisir, vous l'aviez fait depuis longtemps. Si l'on eût suivi mes désirs, que j'ai exprimés à M. Bonnaire, on n'eût fait aucun article sur *Chatterton*, comme on n'en a fait aucun pour *Stello*.

Il est décent qu'un journal ne vante pas celui qui signe ses feuilles, mais il est incompréhensible qu'il les attaque.

Voilà pour le passé.

J'attendrai l'avenir, comme je l'ai dit à M. Bonnaire, pour savoir ce que je dois penser de la résolution que vous dites avoir prise.

Mille compliments empressés,

ALFRED DE VIGNY[1].

Dans le numéro du 1er mars, autre article affirmant le succès de *Chatterton*. « Le *Chatterton* de M. de Vigny obtient décidément au Théâtre Français un succès beaucoup plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugements de la critique... Et avec tout cela la pièce a réussi.

1. Inédite, 18 février 1835.

Le public a applaudi, il a fait mieux, il a pleuré et il y retourne avec persévérance... en matière de théâtre le public est juge souverain.

» Aussi quand il (le critique) vous aura longuement entretenu des vices du poème, du défaut d'agencement des rôles, de tous les griefs plus ou moins fondés que son esprit d'analyse lui suggère, dites-lui seulement : « Tout cela est » vrai, peut-être, mais veuillez m'expliquer com- » ment il se fait que j'ai pleuré [1]. »

A. de Musset exprime à peu près la même idée, dans l'un des deux sonnets qu'il dicta un soir à George Sand sur *Chatterton*, « dans quelque nuit d'exaltation maladive » :

...Messieurs du journalisme,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,
Sept fois au contre-sens, et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré...

« Messieurs du journalisme », c'est G. Planche, que Musset, pour bien des raisons, haïssait.

O critique d'un jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré.
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine
Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré!...

Après la rupture avec G. Sand, Musset, se souvenant de ces deux sonnets, priait F. Buloz de les faire brûler... « Ayez la bonté de prier madame Dudevant, lorsque vous la verrez, de

1. 1er mars 1833.

brûler les deux pages de vers que j'ai laissées chez elle, il y a quelque temps. » Il craignait la publicité pour ces sonnets, et il disait : « C'est une affaire de pure vanité littéraire, je suis faiseur de vers, c'est mon métier, j'agis par intérêt pécuniaire » ; et, parlant de Vigny : « Dites lui, je vous en prie, si vous le voyez, combien j'admire *Chatterton*, et que je le remercie de tout cœur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, dégradés, ou abrutis, nous sommes encore capables de pleurer, et de sentir ce qui vient du cœur. »

S'il n'y réussit guère, F. Buloz essaya toujours de panser les blessures que le sensitif Vigny se plaignait de recevoir des uns ou des autres; et, faut-il admettre, comme on l'a prétendu, que le directeur de la *Revue*, en laissant librement s'exprimer Gustave Planche sur *Chatterton*, fut ingrat envers le poète qui avait naguère secondé ses efforts? Je ne pense pas ; d'ailleurs, d'autres ont accusé également F. Buloz d'avoir transformé la *Revue* en une société d'admiration mutuelle, où l'on ne glorifiait que ceux qui en faisaient partie... Ces deux accusations, contradictoires, sont également injustes : à la *Revue* la critique était libre. Nous verrons par la suite que F. Buloz se refusa toujours à l'insertion d'attaques plus directes, car il estimait que ces attaques servaient alors des rancunes. Il est intéressant aujourd'hui de relire la chronique de Planche sur le drame de Vigny.

Le critique y est sévère, plutôt pédant, il place surtout le véritable Chatterton en face du charmant poète malheureux, sorti de l'imagination de Vigny : celui-ci seul est intéressant, car l'autre ne l'est guère.

Henri Reeve, à ce propos, écrivait : « Si le caractère du héros eût été maintenu tel qu'il était dans la réalité, il eût été pris sur nature, et nous lui aurions départi notre mépris naturel [1]. » Planche est de cet avis, il remarque aussi que les qualités de l'auteur « appartiennent plutôt au style des livres qu'au style dramatique », il traite le drame de Vigny de « drame inactif... » A-t-il donc tort?... Mais, hélas! Vigny était d'une sensibilité extrême, et c'est aussi un de ses attraits... la carrière des lettres ne va pas sans heurts; il faut noter que, dans la suite, le poète d'Eloa se sépara d'Hugo, et aussi de Sainte-Beuve. La critique, les jalousies confraternelles que suscitaient son caractère fier, froissaient l'ombrageux Stello; d'autre part, la longue maladie d'une mère adorée, qu'il entoura d'un dévouement tout féminin, son propre mariage avec une femme sans cesse souffrante, aussi ses amours orageuses avec Dorval, tout ne contribua-t-il pas, dans sa vie, à exaspérer cette trop vive sensibilité?

1. *Mémoires d'Henri Reeve*, cité par E. Dupuy : *Alfred de Vigny*. Plus tard Vigny écrivait, parlant de son héros : « J'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une belle misère. » *Correspondance*, 26 juin 1839.

En ce qui concerne la prétendue ingratitude de F. Buloz à l'endroit d'A. de Vigny, on verra par la correspondance qui suit, ce qu'il en faut penser : quant à la froideur du poète, il ne me paraît pas non plus qu'elle se soit manifestée... Ou plutôt, il me semble que Vigny avait de fréquents accès d'amour-propre blessé, et que les relations, ensuite, reprenaient leur cours. En fait, la confiance et l'attachement réciproques des deux hommes résistèrent à l'absence et aux années.

Un mois après l'incident causé par la chronique de Planche, le poète écrivait à F. Buloz souffrant :

... « Je suis bien fâché d'apprendre votre indisposition, qui, j'espère, ne sera pas longue. La première fois que je pourrai passer les ponts, j'irai m'entretenir avec vous [1]. »

C'est encore au directeur de la *Revue* que Vigny s'adressa, lorsque après le discours de M. Charlemagne à la Chambre, le poète se crut accusé par ce député de glorifier le suicide. Indigné derechef, il chargea F. Buloz de publier la protestation suivante, qui parut, en effet, dans le numéro du 1er septembre 1835 [2] :

1. 28 mars 1835, A. de Vigny à F. Buloz, inédite.
2. *Revue des Deux Mondes.*

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

Monsieur,

Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction; mais que pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.* Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée, et demande au législateur, pour le poète, le Temps et le Pain.

Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

Agréez l'assurance de ma haute considération,

Cte ALFRED DE VIGNY.

La mode des Albums, destinés à recueillir les pensées et poésies des hommes de lettres, sévissait déjà en 1836. Madame F. Buloz, jeune mariée de six mois, avait, elle aussi, son album ; il est sous mes yeux. Habillé de maroquin capucin (le chiffre d'or de la jeune femme : C. B., relève seul la sévérité de cette reliure « janséniste »), ce précieux livre, qui contient maintes poésies signées de noms illustres : Lamartine, H. Heine, Antoni Deschamps,

G. Sand, A. Dumas, Brizeux, Jasmin, fut aussi entre les mains de l'auteur de *Stello*. F. Buloz le lui porta un matin, et réclama la collaboration du poète.

Voici la lettre que celui-ci écrivit à F. Buloz, quelques jours après :

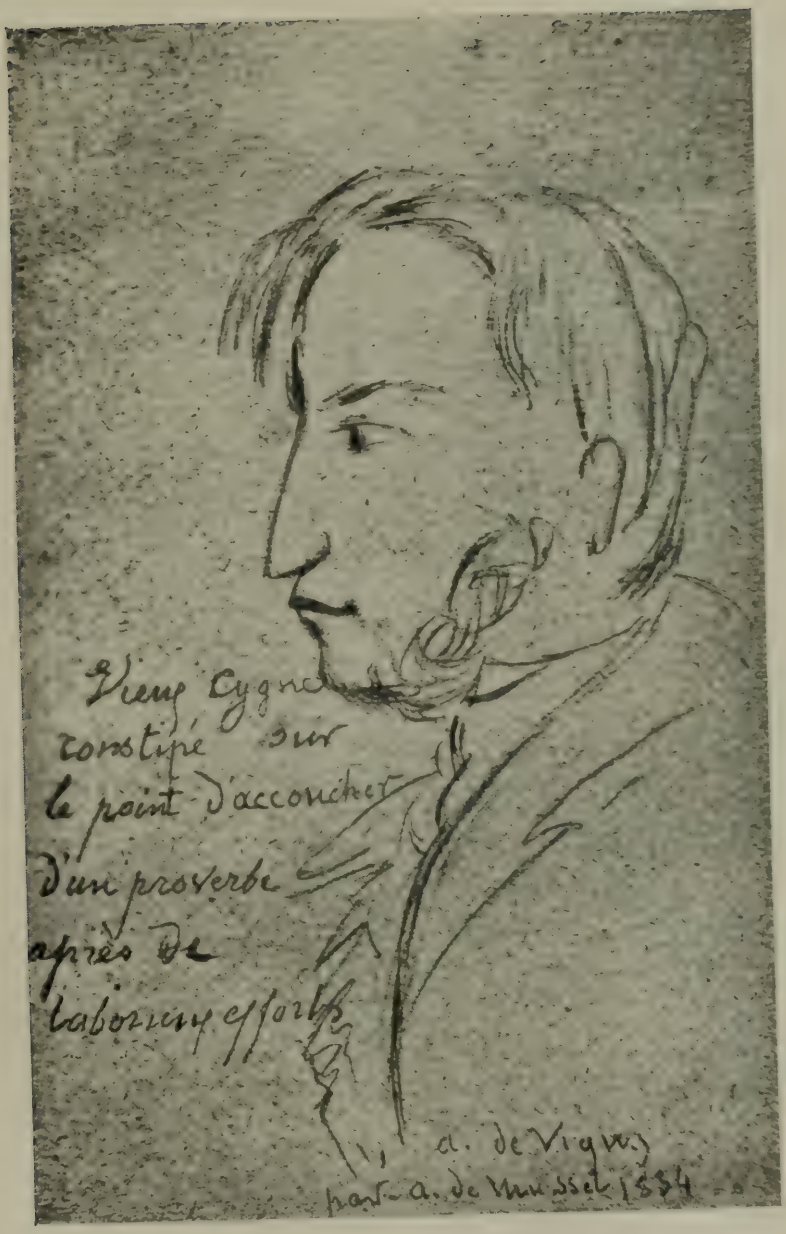
Ne doutez pas du regret que j'ai eu de ne pas me trouver chez moi l'autre jour, ni de mon empressement à être agréable à madame Buloz. J'ai mis quelques vers sur son album, mais je ne vous les envoie point, afin que vous veniez les chercher, s'il vous plaît que nous causions pour bien des choses qui nous occupent. Je ne sortirai avant une heure et demie, ni demain, ni samedi, ni lundi.

Agréez mes compliments, et présentez mes respects à madame Buloz, je vous en prie,

ALFRED DE VIGNY[1].

Le sonnet que le poète inscrivit sur l'album de madame Buloz fait allusion à l'exécution de Pépin, Morey et Fieschi, les régicides qui venaient d'être guillotinés. Ce sonnet, qui est d'un romantisme extrême, et pourrait être illustré par Célestin Nanteuil, ou May, figure dans l'édition définitive du *Journal d'un poète*, aux *Fantaisies oubliées*, sous ce titre « L'esprit Parisien ». — Il a été écrit pour le bal de la mi-carême, au bénéfice des pauvres, en mars 1836

1. A. de Vigny à F. Buloz, 7 avril 1836, inédite.



Alfred de Vigny, d'apres le croquis d'Alfred de Musset.

(Collection S. de Lovenjoul)

SONNET POUR LA FÊTE DE L'OPÉRA
AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

Esprit parisien! Témoin du bas Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Tes gloires du matin, la meilleure et la pire;

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin,
Leur imprimant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Pompant jusques au cœur ta lèvre de vampire,

Tu ris! — Ce mois joyeux t'a livré, trois par trois,
Les fronts guillotinés sur la place publique.
Ce soir, fais-le chrétien, dis, bien haut, que tu crois.

A genoux! roi du mal, comme les autres rois!
Pour que la Charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

ALFRED DE VIGNY.

Avril 1836.

Cette même année 1836, en juillet, Vigny partait pour Londres[1], il écrivait à Sainte-Beuve le 6 :

« Je pars samedi pour Londres. J'ai besoin de vous voir et de vous embrasser avant de m'embarquer. » Et de Londres, avant de rentrer en France, deux mois après, au directeur de la *Revue* :

Dites-moi avant que je parte, s'il n'y a rien à Londres en quoi je puisse vous être utile ou agréable.

1. M. E. Dupuy dans son remarquable travail sur A. de Vigny écrit : « Un autre voyage dont je souhaiterais qu'on apportât une preuve très décisive, se placerait en 1836 » et encore « si ce voyage s'est accompli, il a eu bien peu d'importance ». Voici une lettre de Vigny, qui apporte la preuve décisive — puisqu'il en faut plusieurs, — car doit-on négliger le billet de Vigny à Sainte-Beuve?

En deux jours j'aurai votre lettre, et je serai heureux de vous être bon à quelque chose, à vous, ou à votre fille aînée, la *Revue des Deux Mondes*.

N'y a-t-il absolument rien qu'elle ignore sur l'Angleterre, et dont il lui soit bon de s'instruire? Vous n'avez qu'à m'en écrire.

Quel est donc le nom du traducteur de *Stello?* Je suis étonné qu'il n'ait pas profité de mon séjour ici pour me montrer son travail. Pensez-vous qu'il y eût perdu beaucoup? J'ai fait demander à Sainte-Beuve par Antony, s'il avait quelque commission à me donner, mais mon bon Antony aura perdu ma lettre entre les moulins à vent et le cimetièrre (*sic*) de Montmartre. Répétez donc, s'il vous plaît, cette question à Sainte-Beuve, en l'assurant qu'il n'a pas de meilleur ami que moi. J'ai fait honte à M. Baillière[1] de ne pas avoir *Volupté* sur sa table. Mettez-le donc un peu plus au courant, et faites qu'on ne lui envoie que de bonnes choses. En vérité nous n'en manquons pas. Je vais revenir dans peu de jours. J'ai beaucoup vu dans ce pays, et j'ai amassé d'ineffables souvenirs.

Écrivez-moi un mot pour que je ne pense pas que vous n'avez point reçu ma lettre. Envoyez la vôtre chez M. Baillière, je l'aurai plus vite qu'à la campagne, j'irai tous les jours à Londres jusqu'à mon départ.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame Buloz, et croyez-moi bien tout à vous,

Mille compliments de ma part à M. Bonnaire.

ALFRED DE VIGNY[2].

2 septembre 1836.

1. Correspondant de la *Revue* à Londres.
2. Inédite.

On le voit, aucune rancune de la part de Vigny concernant l'épisode de *Chatterton* : du moins en ce qui regardait F. Buloz; une grande tendresse, il faut le remarquer en passant, pour Sainte-Beuve, une grande admiration pour *Volupté*, toujours.

Dans cette correspondance, si l'on voulait pousser à l'extrême la recherche des mésintelligences qui ont pu naître encore, mais qui, je le répète, furent légères, peut-être les trouverait-on dans le désir affectueux que le poète avait de pousser à la *Revue* des collaborateurs amis, dont F. Buloz n'estimait pas le talent. De là, les visites de Vigny au directeur, continuellement absent dans ces circonstances, les lettres du poète restant sans réponse, etc. Il faut relire à ce sujet, dans le livre de M. E. Dupuy, le passage concernant la poésie d'Antoni Deschamps : *Le retour à Paris*. On verra avec quelle insistance « le bon Antoni », recourait à l'intervention de Vigny. « Je ne vous cache pas, écrivait alors F. Buloz à celui-ci, que je lui en veux de se servir de votre amitié pour me forcer la main, car je répugne d'insérer ses vers. » Il n'inséra d'ailleurs qu'une note.

Les lettres suivantes traitent des mêmes questions, Vigny demande une réponse pour son ami M. de La Grange[1].

1. Ed. de La Grange, ancien officier, ancien diplomate, ami de Lamartine et Vigny.

« Je voudrais savoir de vous si vous insérez les deux articles de La Grange, avant de lui répondre, mon cher monsieur Buloz. J'attendais un mot de M. Bonnaire à ce sujet... ».

Puis, pour activer cette réponse qui ne vient pas :

Il y a longtemps aussi que vous vous en tenez tous deux à l'intention, de m'envoyer le projet de traité en question. Je vous préviens qu'on me presse beaucoup d'un autre côté, et qu'il me faudra répondre.

Mille compliments empressés,

ALFRED DE VIGNY.

Mais F. Buloz n'est pas enchanté des articles de M. de La Grange, d'autre part il ne veut pas blesser Vigny dans son amitié; il propose, ce qu'il propose toujours en pareil cas, de publier le morceau dans la *Revue de Paris*, qu'il dirige aussi à cette époque, et qu'il fait passer en seconde ligne... Mais Vigny :

Je ne crois pas que vous puissiez, sans le consentement de M. de La Grange, insérer ses articles dans une autre *Revue* que celle *des Deux Mondes* à laquelle il les a destinés. Il me semble que vous pouvez retarder jusqu'à ce que j'en aie écrit à Ed. de La Grange.

Je ne comprends pas d'ailleurs quels peuvent être vos scrupules. Lequel des hommes vivants peut croire le plus gros de ses livres d'une valeur plus grande, que celle des plus petits billets de ces grands morts, Rousseau et Voltaire?

La lettre de Jean-Jacques au pasteur Vernes est pleine d'âme et de bonté chaleureuse. Croyez-moi, cela ne peut faire tort à la grave *Revue des Deux Mondes*.

Mille compliments,

ALFRED DE VIGNY [1].

L'article contenant les lettres de Rousseau et de Voltaire au pasteur Vernes, parut dans la *Revue de Paris* [2].

Ces lettres sont d'ailleurs intéressantes; elles appartenaient à la collection du docteur Coindet de Genève; quelques-unes étaient inédites. C'est au pasteur Vernes que Voltaire écrivait :

« Il y a, comme vous savez, plusieurs sortes de fanatisme, celui de Poltrot de Méré, de Châtel, de Ravaillac, celui des juges qui firent brûler le conseiller Dubourg et le médecin Servet, celui de François d'Assise qui se faisait une femme de neige, celui de saint Antoine de Padoue qui prêchait les poissons, celui des faquirs de l'Inde et des brachmanes, qui ont assurément la morale la plus pure et la plus sainte, mais qui la déshonorent par leurs folies. »

Et le philosophe écrit encore ceci au pasteur :

« La morale est la même d'un bout de l'univers à l'autre; elle vient de Dieu, les simagrées viennent des hommes », etc.

L'année suivante c'est pour une dame, madame

1. 1er novembre 1836, inédite.
2. 1837.

St..., que Vigny sollicite son directeur. Cette fois, il demande l'accès de la *Revue de Paris*. Mais F. Buloz demeure froid. Le dimanche 12 février 1837 le poète écrit :

« Il est clair que vous n'êtes jamais chez vous, mon cher monsieur Buloz. Hier et aujourd'hui j'ai tenté de vous rencontrer, et cela bien inutilement. J'aurais pourtant à vous parler. Comment faire? Je vous attendrai demain jusqu'à deux heures. Si dans vos courses, vous avez ma maison sur votre ligne, montez-y, je vous prie, ou que ce soit mardi à deux heures, ou dites-moi quand vous serez chez vous. »

Et un mois après :

« J'attends encore votre réponse pour le manuscrit intitulé *Mademoiselle d'Amilly* que je vous ai remis. Je vous l'ai recommandé deux fois avec insistance. Je vous ai dit que j'en faisais beaucoup de cas, et que la personne qui vient de l'écrire pouvait être utile à la *Revue de Paris* par son talent facile et gracieux. Je trouve tout simple que vous ayez désiré lire et juger vous-même ce manuscrit; vous ne l'aviez pas fait encore lorsque je vous ai vu; je voudrais savoir aujourd'hui si vous en avez enfin pris connaissance. Vous m'avez dit qu'il vous avait paru au premier coup d'œil, que les développements étaient trop longs. Eh bien! quand vous vous en serez assuré en lisant cette nouvelle, envoyez-la à l'auteur avec vos observations, et dites nettement votre intention

sur son travail, très important à ses intérêts. Je désire vivement pouvoir lui transmettre une bonne réponse.

» Je suis au lit depuis le 15 de ce mois, j'ai beaucoup souffert, mais je suis guéri, quoique ne partant pas encore[1]. »

Le mois suivant, Alexandre Dumas publia dans la *Revue de Paris*, une étude intitulée *Rome dans les Gaules*. Parlant de Lyon, et de la place des Terreaux, « où sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de Thou », il produisit la pièce officielle, relatant la mort, « le récit positif et nu, dit-il, conservé par la plume du greffier ». C'est à cette pièce que Vigny fait allusion, dans la lettre qui suit :

« J'avais depuis onze ans précisément chez moi ce rapport de l'interrogatoire de Cinq-Mars et de Thou et de leur mort, dont vous m'avez parlé ce matin; je l'ai cité dans les notes nombreuses de la deuxième édition de *Cinq-Mars*, avec le traité d'Espagne, mais j'ai supprimé toutes les notes dans les troisième, cinquième, et neuvième éditions. Je désirerais vous revoir demain mardi ou mercredi vers midi, je vous montrerai ces documents, et vous me direz si ce sont les mêmes que vous venez d'imprimer dans votre *Revue de Paris*. »

Après cela, Vigny revient sur la question de

1. 29 mars 1837, inédite.

la nouvelle de madame St..., il insiste. Buloz sera-t-il impitoyable? — Il est clair que Vigny, lui, ne l'est pas, mais que Buloz voie cette jeune personne : il compte sur sa gentille timidité pour gagner sa cause auprès du directeur.

« Si je n'étais horriblement souffrant, ce soir, j'irais vous voir pour vous recommander de relire encore la nouvelle dont nous avons parlé, avant de la refuser si impitoyablemant. Conseillez à madame Stewart de l'abréger, voyez-la, vous trouverez en elle la douceur et la timidité d'un enfant, et vous aurez fait une chose juste et bonne.

» Si vous venez demain et avant d'avoir tranché cette petite difficulté, vous me ferez bien plaisir. J'aurai aussi à vous montrer des papiers qui vous intéresseront, et à vous parler de la *Revue des Deux Mondes*[1]. »

Ces papiers « qui intéresseront », et cette conversation sur la *Revue des Deux Mondes*, voilà l'appât, il me semble? D'ailleurs, Vigny, bon et serviable, se dévouait avec élan. Cependant le poète ne donnait plus rien à la *Revue*; il ne publiait rien d'ailleurs, et F. Buloz s'inquiétait. Comme il lui reprochait son silence, Vigny lui répondait plaisamment le 7 mai[2] :

« Je ne crois pas que mon silence cause une émeute d'abonnés, mais je leur donnerais de tout

1. 3 avril 1837, de Vigny à F. Buloz, inédite.
2. 1837, 7 mai, dimanche, inédite.

mon cœur la peine de lire quelques lignes de moi, si j'en avais pu écrire quatre de suite depuis que je vous ai vu. J'ai été malade et garde-malade à la fois, je n'en puis plus. Profitez-en pour venir me voir, si vous voulez bien, lundi ou mardi. J'ai des choses sérieuses à vous dire, dans votre intérêt, que j'ai plus à cœur que vous ne pensez. Voici encore un grand journal qui a la fantaisie d'avoir de mon écriture, toute mauvaise qu'elle est; son général en chef m'est venu voir, j'ai répondu que mon mariage avec la *Revue* ne me permettait aucun caprice de ce genre. Est-ce là de la fidélité? »

De 1835 à 1841, Alfred de Vigny, en pleine gloire, s'enferma donc dans le silence. Déjà son œuvre dramatique était close, mais il n'avait pas encore écrit ses plus beaux poèmes : les poèmes philosophiques. « Ce n'est pas le moindre mérite de Buloz, a écrit M. E. Dupuy, d'avoir accueilli et, je crois, admiré les *Poèmes philosophiques*. Mais pour une raison ou pour une autre, on prit l'habitude à la *Revue* de dauber sur Vigny en son absence, et Buloz ne fut pas le dernier à traiter avec dérision une stérilité que soulignaient certains habitués de la salle de rédaction de la rue Saint-Benoît. »

Je ne sais où M. E. Dupuy a pris ce renseignement. Chez Sainte-Beuve, affirme-t-il; mais Sainte-Beuve n'en dit pas si long : il remarque le rire de F. Buloz, lorsque Vigny lui annonce

qu'il apportera bientôt une quantité de manuscrit qui l'effrayera. « Buloz rit tout haut et ne s'en cache guère. » Quant à *dauber* sur Vigny en son absence dans les bureaux de rédaction, si on l'eût fait, Vigny l'eût su, et si Vigny l'eût su, susceptible et ombrageux comme il était, ne se serait-il pas séparé de la *Revue*? Mais cette mauvaise grâce du rédacteur en chef à l'égard de ses collaborateurs, c'est un des clichés volontiers employés à son endroit. Par bonne fortune les lettres sont là[1].

Pendant une partie des années de silence où il se renferma, le poète d'Eloa subit la grande crise sentimentale de sa vie : sa rupture, ses ruptures, avec Marie Dorval. C'est alors qu'il « sentit la terre lui manquer sous les pieds ». Le malicieux Sainte-Beuve a écrit : « Il s'était avisé un jour de porter dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais des moins préparées à coup sûr pour une telle offrande... l'illu-

1. En 1838 parurent les œuvres complètes de Vigny et, à la Bibliotheca civica de Milan, il existe, à propos de cette publication, une lettre du poète adressée à un directeur de *Revue*. Est-ce F. Buloz? Il n'y a pas de suscription à cette lettre :

« Je vous envoie ces livres du fond de mon lit, où depuis dix jours je viens d'être retenu par de violentes douleurs. Ce n'est pas au directeur de la *Revue* que je donne mes œuvres, c'est à un ancien ami que ses caprices ne me font point oublier. » Ceci, du 30 janvier 1838. Il semblerait bien que F. Buloz en soit le destinataire? Pourtant, je possède les œuvres que Vigny offrit à F. Buloz; sur la page de garde de *Stello*, le poète à écrit : « A F. Buloz, témoignage d'amitié ». Ce témoignage d'amitié ne s'accorde guère avec la lettre de la Bibliotheca Civica.

sion de sa part dura des années. » Le réveil si cruel nous valut, je pense, les plus beaux cris de *la Colère de Samson*[1].

Ce « parfum de saintes solitudes », ce silence que, par fierté, Vigny aimait, il s'y enferma pendant les vingt-huit dernières années de sa vie. « Ce fut pour lui, dit son biographe, un refuge contre les heurts du monde, une thébaïde impénétrable où il demeura seul en présence de sa pensée[2]. »

Pourtant, à la fin de cette même année 1838, le silence de Vigny se prolongeant, F. Buloz s'inquiète derechef. Mais Stello n'est plus à Paris : qu'est devenu Stello? Voici sa réponse :

25 décembre 1838, 42 York Street, Portman Square.

Mais en vérité, je suis dans un pays fort connu qui s'appelle Londres, c'est une grande forge et une belle boutique située au coin de l'Angleterre. Vous aurez pu entendre parler de ce pays-là, et cette ville n'est pas découverte trop nouvellement.

J'y suis depuis le 25 novembre, je n'ai passé qu'un jour à Paris et je suis arrivé tout droit ici avec madame de Vigny dans sa famille. Des affaires

1. L'admirable organisation artistique de Dorval égara Vigny. Comme il s'était évanoui plusieurs fois en écrivant *Chatterton*, Dorval pleura de vraies larmes en jouant *Kitty Bell*... Crut-il voir en elle une autre *Kitty*? Au début de cette passion, il était si respectueux avec l'artiste qu'un jour elle lui dit en le regardant dans le blanc des yeux : « Quand les parents de monsieur le Comte viennent-ils me demander ma main? »

2. Paléologue : *A. de Vigny*.

m'ont fait quitter le midi de la France où je travaillais paisiblement, comme en effet je vous l'écrivais, je crois[1]. On me fait fête ici. Les soirées y sont continuelles et brillantes, et vous savez que c'est le temps où le mouvement commence. C'est toujours la vie aux flambeaux d'ailleurs, car la nuit ne cesse guère, tant le brouillard et la fumée sont amoureusement entrelacés.

Le jour n'est pas plus obscur sous le 70e degré de latitude, où n'est plus, j'espère, Marmier, avec mon cousin. J'ai un peu de calme en ce moment-ci parce qu'il n'y a plus autour de moi que six enfants blonds qui parlent; je puis écrire, il y en a neuf ordinairement, mais si jolis que je n'entends pas leur bruit. Il est bien vrai que tout ce voyage m'interrompt dans mes écrits, mais qu'y faire? On ne compose pas sa vie comme un roman. Il y a un moment où l'on perd ses parents de tous côtés, où il faut se mettre à la tête de ses affaires et dire comme mon cher Sainte-Beuve : Adieu, loisir! Cependant je vais bientôt revenir m'enfermer à Paris, j'espère. Je reçois seulement à présent votre lettre du 10 décembre. Grâce à un mot que vous aviez mis sur l'enveloppe, un colonel anglais qui passe par Londres pour aller à Calcutta, me l'a apportée, et ses nièces ne lui ont donné que celle-là des lettres de Paris que jamais on ne m'envoie comme vous pensez. Ce serait trop de chemin pour des billets d'invitation à dîner, etc. Je suis heureux que vous ayez eu cette bonne pensée qui fait qu'enfin je sais ce que vous m'écrivez. Je

1. Le 10 décembre, il écrivait à P. Busoni : « Vous parliez aussi de mes travaux? Le moyen de les achever s'il vous plaît? Je m'y étais mis à la campagne, et des affaires m'ont appelé à Londres où me voilà en plein luxe et en plein brouillard. »

vous remercie de vos offres de service[1] et de vos nouveaux témoignages d'une amitié dont je ne veux jamais douter. Oui, nous aurons beaucoup à dire pour le Théâtre Français. Il a assez mal entendu ses intérêts véritables jusqu'ici. J'espère que votre main s'y fera sentir un peu fortement. La place que vous occupez est très élastique et peut être tout ou rien selon votre vouloir. Il faut de nouvelles œuvres, et certainement il en viendra; croyez-vous qu'il soit possible de m'envoyer ici des épreuves comme vous me le proposez? Indiquez-moi votre manière, et si mon séjour à Londres se prolonge, j'aurai quelque chose à vous faire passer... Quel est donc s'il vous plaît ce nom que j'ai apperçu (*sic*) à la place du vôtre, au bas de la *Revue*? Je ne sais plus rien. Je n'ai pas ouvert un journal depuis quatre mois. Je voudrais savoir si le Théâtre Français monte quelque nouvel ouvrage? Voici mon adresse, faites-en vite usage, je vous en prie, pour me dire de vos nouvelles, serrez la main de ma part à ceux de mes amis qui m'aiment, et croyez-moi tout à vous,

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Parmi soixante lettres que j'ai trouvées à Paris, il y en avait une de cette bonne petite madame St... qui se plaignait timidement de votre oubli. Une honnête et malheureuse personne qui a du talent, que voulez-vous de mieux? Ne m'enverrez-vous pas de livres?

Écrivez bien cette adresse si vous voulez qu'elle

1. F. Buloz venait d'être nommé Commissaire royal à la Comédie Française, et avait demandé à A. de Vigny des œuvres dramatiques pour la scène de la rue de Richelieu.

arrive, mettez sur l'enveloppe par Boulogne. Si je suis à la campagne on me l'enverra.

42 York Street, Portman Square[1].

En 1839, Sainte-Beuve écrivait aux Juste Olivier : « De Vigny revient d'Angleterre où il va souvent, il a hérité de son beau-père une fortune dans l'Inde : être riche, cela lui sied, et réjouit ses amis. Sa poésie d'ivoire y gagnera. Un peu d'or au pied de l'albâtre. » On sait qu'A. de Vigny avait épousé une Anglaise. On raconte que son beau-père, M. Bunbury, dinant à l'ambassade de France à Florence avec Lamartine, alors secrétaire, dit à ce dernier : « Mon gendre est aussi un célèbre poète français. » On lui demanda le nom de ce gendre, mais il ne s'en souvint pas. On cita alors plusieurs noms de poètes, mais à chacun d'eux, M. Bunbury disait : « Non, non, ce n'est pas cela! » A la fin, Vigny fut cité et le beau-père alors : « Oui, je crois que c'est cela... »

En 1843, A. de Vigny, qui se « recueillait » depuis longtemps, publia dans la *Revue* quatre de ses poèmes philosophiques : *le Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, et *le Mont des Oliviers*. Avant de donner *la Maison du Berger* qui parut l'année suivante, il confiait à son ami, E. de La Grange : « Je fais d'autres poèmes encore, mais

1. Inédite.

qu'ils soient imprimés ou non, que m'importe? Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme *la Mort du Loup!* »

Et à F. Buloz, le 14 juillet 1844, à propos de son dernier poème, *la Maison du Berger* :

« J'envoie demander pour la première fois l'épreuve corrigée, et en page, au farouche autocrate de la *Revue*, qui doit se féliciter d'avoir des compositeurs qui inventent d'aussi jolis petits mots que :

» Le soupir *d'achim*, etc. pour : Le soupir *d'adieu*[1] et la *morsure* pour la *nature*.

» Quelle critique sanglante de mon écriture! et moi qui la croyais lisible!

» Quoi qu'il en soit, j'aime autant que ces légères différences disparaissent de ma main.

» Ayez la complaisance de demander que l'on conserve la composition de ce poème, j'en ferai tirer à part un certain nombre pour moi.

» J'ai regretté de n'avoir pas ainsi gardé les autres... »

Ce nom « d'autocrate farouche », dont A. de Vigny gratifie plaisamment le directeur de la *Revue*, paraît souvent dans les lettres qu'il lui adresse à cette époque. La même année encore :

1. La nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre, etc.

« Je vous prie, autocrate farouche du Théâtre Français, de dire à un de vos esclaves de la Comédie, de m'envoyer par la petite poste, sous enveloppe, rue des Écuries-d'Artois n° 6, deux billets de première galerie dont j'ai besoin pour faire voir Rachel à une personne qui l'admire. Vous m'avez recommandé en pareil cas de vous écrire la veille, j'espère qu'il est temps aujourd'hui pour la représentation d'*Andromaque*, demain jeudi [1]. »

Après *la Maison du Berger*, A. de Vigny garda dix ans le silence. F. Buloz cependant le sollicitait continuellement. M. Glinel m'a communiqué une lettre du poète datée de 1849. Il y répond encore une fois aux prières du directeur, qui demandait avec insistance la Deuxième Consultation du *Docteur Noir*.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

22 février 1849, jeudi.

Enfin, mon cher monsieur Buloz, pour cette fois je reçois très exactement et la *Revue des Deux Mondes*, et votre lettre du 17 février.

J'apprends avec grand plaisir les prospérités nouvelles de la *Revue*. Je ne doute pas qu'elles ne s'accroissent encore, puisque la contrefaçon a succombé. Juste retour des choses d'ici-bas. Je crois qu'il y aura une autre rivalité dont il est heureux

1. Inédite, 11 septembre 1844.

que votre fille la *Revue* soit délivrée, c'est celle du Théâtre Français, qui pouvait vous empêcher de lui donner tous vos soins.

Je ne puis juger des mérites de ces *accessions* nouvelles dont vous vous applaudissez, sans connaître les noms des écrivains éminents qui s'unissent à vous, dans une même et sage intention, mais je pense que le salut de la France sera le seul but de tous leurs efforts. Peut-être ferez-vous bien de laisser chacun entendre l'ordre à sa manière, et apporter sa pensée libre et entière au faisceau que vous semblez vouloir grossir et resserrer à la fois. Pour la responsabilité de sa signature, chacun prêtera ses forces, comme l'a dit l'introduction dont vous parlez; ses forces seules seront comptées et adoptées, ses faiblesses seront oubliées.

Vous me parlez encore de la Seconde Consultation du Dr Noir, ce sera la troisième que vous aurez, car la seconde a été brûlée de ma main. Je m'en félicite aujourd'hui, car je me repentirais de l'avoir publiée.

Elle eût donné une autorité nouvelle à une idée séduisante mais dangereuse. Je me sentais emporté alors comme dans une pente rapide par mon imagination, et séduit par l'originalité de la fable et de la composition de cet ouvrage. Je m'arrêtai à temps, quoique peut-être à regret. La conscience l'emporta sur l'émotion de l'invention.

Ce fut un bon procédé de votre part que de comprendre mes scrupules, de vous y rendre, et de laisser de côté la publication de ce volume. N'en regrettez pas l'abandon, qui n'est qu'un retard, et ne vous repentez pas de cet acte de courtoisie et d'amitié de vous et de M. Bonnaire. Vous avez depuis imprimé bien d'autres choses de moi.

Je ne renonce point à achever cette suite de *Stello* commencée et assez avancée ; mais en ce moment de déchirements et de luttes, un roman philosophique comme *Stello* est une arme moins soudainement utile qu'une discussion directe sans autre forme que celle du discours. Je crois qu'il ne faudrait pas publier ce livre à présent, quand même il serait complet. Je vous ai promis de ne rien livrer de ce genre avant sa publication à aucun recueil, à aucun journal, j'ai tenu parole, quoique souvent et bien vivement pressé.

Ce n'est pas du 24 février que date mon silence, et vous savez bien que c'est à la *Revue* seule que j'ai toujours donné toute idée que je croyais bonne à publier.

Plus que jamais j'ai dessein de le faire, et d'entrer dans vos vues. Je n'oublie pas plus que vous ne le faites, que l'un des premiers j'ai apporté ma pierre dans les fondations de cet édifice de la *Revue*. Dès que j'aurai écrit un nouveau travail qui pourra lui convenir, je vous l'enverrai et la suite de *Stello* ne tardera pas à paraître, si la santé de madame de Vigny continue à se raffermir comme j'en ai l'espoir.

Mille remercîments et mille amitiés,

ALFRED DE VIGNY.

La maladie de madame de Vigny, après celle de sa mère, l'inquiétait : « Je lutte en vain contre la fatalité, disait-il à la fin de sa vie ; j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis maintenant de moi-même[1]. »

1. Le *Journal d'un poète*.

Madame de Vigny, la femme du poète, était fort obèse dans son âge mûr. On me dit aussi qu'elle était d'un esprit assez ordinaire: mais Vigny lui témoigna toujours une déférence et un respect profonds : il écoutait religieusement ses moindres propos. Quand elle fut malade, il ne laissait à personne le soin de la transporter dans les bras, d'une chambre à l'autre. Ce respect des femmes, ces façons un peu cérémonieuses même qu'il prenait volontiers avec elles, c'est un des caractères du poète. Ainsi, quand sa filleule, qu'il aimait tendrement, eut cinq ans, il ne la tutoya plus, et lui baisa la main plutôt que de l'embrasser comme il l'avait fait jusque-là; l'enfant, très choyée d'autre part, demeura interdite. Dès lors son parrain lui imposa.

Même dans sa jeunesse, cérémonieux, silencieux, déférent, tel est Vigny avec les femmes. Sa mère ainsi l'éleva, et le petit carnet si précieux qu'elle lui remit lorsqu'il s'engagea en 1814, est rempli de conseils plus austères que tendres : « Que mon fils gagne lui-même ses grades : ni son père, ni moi, ne ferons rien pour l'y aider. » — Je cite de mémoire, mais tel est à peu près le texte de l'un des avertissements de madame de Vigny à son fils! Pourtant, le dévouement de ce fils fut extrême; on se rappelle les tendres soins qu'il prodigua si longtemps à sa mère malade, et son désespoir devant ce lit de mort : son Journal en témoigne : « Quand son sang coule, mon sang

souffre; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement... » et encore : « 27 mars, jour de ma naissance : je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour, qui sait si elle n'y est pas pour quitter la vie? »

En janvier 1850, Alfred de Vigny fut assez gravement malade d'une fluxion de poitrine; il en prévint son ami Busoni :

« Je suis au lit et assez affaibli par le sang que l'on m'a tiré. »

F. Buloz ignorant la maladie du poète lui écrivit pour lui parler de la *Revue*; le 5 février Vigny répondait :

J'allais précisément vous écrire car je pensais que ceux de mes amis dont me parlent vos lettres auraient eu récemment une bien bonne occasion de me prouver leur amitié. Depuis le 5 janvier je suis au lit, et à peine rétabli aujourd'hui d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre très violente. Pendant plusieurs jours, j'ai été en danger. Je pense que vous l'avez ignoré tout à fait comme eux.

Vous êtes bien bon de vous faire des reproches, vous n'êtes nullement coupable envers moi, car j'ai des volumes de lettres de vous qui me rappellent cette Seconde Consultation, et loin de vous les reprocher, je vous en remercie, et j'ai toujours senti parfaitement que cette insistance était après tout une marque d'estime et même d'attachement. Ce sont ces sentiments-là qui sont les véritables, et doivent demeurer durables entre vous et moi.

Ils suffisent bien à eux seuls pour me décider à de nouvelles publications.

Je suis loin d'oublier la *Revue*, car il ne se passe pas trois mois sans que je refuse d'écrire ailleurs, en donnant pour raison que la *Revue des Deux Mondes*, dont je suis un des premiers fondateurs, a toujours été, et sera toujours mon organe.

La dernière fois que je vous ai vu chez vous, nous étions, ce me semble, plus en accord que jamais, il y a deux mois environ. J'oublie si peu notre arrangement de la suite de *Stello*, que je vous ai écrit longuement de la campagne l'année dernière vers le 28 février. Relisez cette lettre dont vous me parlez si vous l'avez encore, et vous verrez pour quelles raisons je me félicitais de ce que vous, M. Bonnaire et moi, avions alors renoncé à cette publication; j'en aurais des regrets et presque des remords aujourd'hui. La *Revue* combattrait cet ouvrage, elle aurait raison et je crois que je l'y aiderais.

Si vous voulez venir me voir vendredi, ou samedi, ou dimanche, je vous attendrai ces trois jours-là depuis deux heures après-midi jusqu'à six heures du soir. Nous parlerons dans ma cellule du passé, du présent et de l'avenir avec un peu de calme et de silence.

Tout à vous,

ALFRED DE VIGNY[1].

M. E. Dupuy a écrit (car il faut revenir souvent à l'étude de M. Dupuy sur Vigny) que F. Buloz préférait recevoir Vigny chez lui, plutôt que de visiter le poète, car le directeur de la *Revue*

1. Inédite.

« entendait rester sur son terrain ». « Sur son terrain il était inexpugnable », disait aussi H. Blaze. M. Dupuy semble voir là toute une politique? Il est assez compréhensible que le directeur de la *Revue*, si absorbé par son travail, aimât mieux attendre chez lui le poète.

En 1854, F. Buloz obtint de Vigny *la Bouteille à la mer* qui parut dans le numéro du 1er février [1].

Deux ans après, en mai, Vigny souffrant écrivait à son directeur :

Comme je ne peux pas encore sortir, et que les douleurs que j'éprouve des suites de cette blessure me retiennent encore chez moi et souvent au lit, je vous envoie ce billet et ne puis vous rendre encore la dernière note que vous m'avez faite.

Je le regrette pour les choses que j'avais à vous dire et dont j'ai été empêché par la présence d'une autre personne...

Si vous pouvez revenir à présent, puisque l'enfantement de la *Revue* du 1er mai vous laisse un peu de repos, vous savez que vous me trouverez à la même place depuis une heure après-midi jusqu'à une heure après minuit...

Si vous avez une heure à vous, faites-la-moi connaître, et venez la perdre avec un invalide qui souffre jour et nuit.

Tout à vous,

ALFRED DE VIGNY.

Vendredi 2 mai 1856.

1. Ce numéro contient aussi *la Poésie des races celtiques*, d'Ernest Renan, et une étude de V. Cousin sur *la Marquise de Sablé et La Rochefoucauld*.

Voici la dernière lettre du poète à F. Buloz, du moins la dernière que j'ai entre les mains. Certes, il doit en exister d'autres. Mais, où sont-elles? Celle-ci est de juin 1857, — et Vigny n'est mort qu'en 1863.

24 juin 1857, mercredi.

En vérité, quand j'y réfléchis, je commence à penser que je devrais croire à votre amitié plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, car vous avez pour moi toutes sortes d'ambitions, qui ne me sont point venues à l'esprit.

Si vous me parliez d'autre chose que de ces chimères, j'irais plus souvent vous voir, mais vraiment vous revenez bien souvent sur ces châteaux en Espagne, que vous bâtissez à vous tout seul, et dont la chute vous étonne toujours.

Je ne sais point parler de ces choses, et j'aurais, au contraire, beaucoup à discourir sur les *belles-lettres*, qui m'occupent avec une passion toujours croissante, quoique silencieuse en apparence.

Les hautes régions de l'art ont été obscurcies par bien des écrits récents, et ce serait un devoir que d'y porter la lumière. J'irai samedi ou lundi vous en parler le matin.

Il ne me paraît point facile d'aller voir cet être abstrait qu'on nomme la *Revue*, et ce n'est point ce que je veux faire; j'irai vous voir vous-même, et vous seul, et ce sera avec grand plaisir.

Je viens d'être un garde-malade très inquiet pendant un mois, et un peu souffrant moi-même de cette fatigue.

Tout à vous,

ALFRED DE VIGNY[1].

1. Inédite.

Que pense-t-on après cette lecture-là des « mauvaises relations » que Vigny aurait eues avec Buloz?

Le directeur de la *Revue* fut fidèle au souvenir du grand poète. Henri Blaze relate au sujet de la succession d'Alfred de Vigny à l'Académie française, une assez plaisante anecdote, qu'il me faut bien reproduire ici. Elle nous donne une médiocre idée du goût littéraire qui régnait dans les « hautes sphères » de l'administration Impériale.

Donc, au fauteuil de Vigny, il y a un « candidat de la Cour », et on craint, en haut lieu, l'opposition des académiciens, amis de la *Revue*. Mérimée est tout désigné pour servir d'ambassadeur, entre la Cour et la *Revue*; il accorde à F. Buloz « la nullité du candidat », mais il lui demande de « taire l'hostilité de la propagande » qu'on redoute. Bref, il obtient de F. Buloz que celui-ci verra le ministre, M. Fould.

H. Blaze est à la *Revue* quand F. Buloz revient de cette visite, « exaspéré et la mort dans l'âme ». Voici le dialogue qui s'engage entre les deux beaux-frères, celui qui est exaspéré, et celui qui voudrait lui rendre le calme....

— Non, s'écrie F. Buloz, ce que j'ai entendu là dépasse tout, c'est à vous confondre !

— Calmez-vous d'abord.

— Figurez-vous un homme qui nous reproche d'introduire la politique dans cette élection, et lorsque je défends nos amis, et que je lui déclare

que la politique n'est pour rien dans cette affaire, et qu'il devrait plutôt s'en prendre à l'insuffisance littéraire de son candidat, savez-vous ce qu'il a l'audace et le cynisme de me répondre, ce ministre de l'Empereur?

— Dites.

— Il croise les bras, me regarde bien en face, et d'un air tout jovial nous décoche à tous ce compliment : « Voyons, mon cher monsieur Buloz, soyons juste, je ne prétends pas non plus surfaire à vos yeux mon protégé, mais en revanche vous m'accorderez que *cela vaut toujours bien M. de Vigny*[1]. »

Il est fort heureux qu'autrefois, la plupart des rédacteurs de la *Revue* aient vécu à la campagne, comme George Sand, voyagé comme Marmier, ou connu l'exil comme Edgar Quinet. Que de belles, de curieuses pages perdues, si leurs destinées eussent été sédentaires! C'est dans sa correspondance avec les absents, qu'on voit nettement l'union établie entre le fondateur et ses collaborateurs, l'intérêt qu'il prend à leur vie et à leurs travaux, ses efforts pour les intéresser à leur tour aux progrès de la *Revue*. Souvent les rédacteurs passent des mois au loin, les lettres contiennent alors de précieuses confidences; comme au cours d'une conversation, les sujets les plus divers y sont minutieusement traités; ainsi l'éloignement sem-

1. H. Blaze, *Mes souvenirs de la* Revue des Deux Mondes, déjà cité.

blait moins sensible, et la distance moins grande.

Pour F. Buloz, Edgar Quinet fut un ami. Comme Sainte-Beuve, il s'attacha personnellement à la fortune de la *Revue*, il l'avait vue naître; la souhaitait prospère, et quand il le pouvait, s'employait activement à lui attirer les collaborations les plus brillantes, comme celles de Lamartine et de Michelet... il écrivait au fondateur de la *Revue* en 1834 :

Personne[1] ne vous est plus attaché que moi et n'apprécie davantage l'éminent service que vous rendez à la cause, aujourd'hui si délaissée, des idées et du véritable art. Ne vous laissez pas aller au découragement du moment, vous êtes trop utile pour qu'il vous soit permis de désespérer. Je voudrais que vous puissiez avoir quelques jours de repos, j'ai à votre service, quand vous le voudrez, une maison de campagne avec un cheval et des bois.

Vous recevrez bientôt une partie de ce que vous me demandez.

Adieu et bon courage, nous sommes tous dans la lutte, il est juste que vous y soyez aussi. Ne nous séparons pas, et restons ensemble jusqu'à la fin, pour voir comment cela finira.

Tout à vous,

EDGAR QUINET.

Je suis ici tout à côté de M. de Lamartine, chez qui je dois aller cette semaine. Si je peux vous faire

1. L'époque la plus intéressante de la correspondance de Quinet et de F. Buloz est celle de l'exil. Les lettres qui en font partie, toutes inédites, paraîtront dans le tome III de cet ouvrage.

envoyer quelque chose de lui, prose ou vers, je n'y manquerai pas.

Mille amitiés et remerciements à Sainte-Beuve pour sa trop aimable lettre.

En novembre 1831 F. Buloz publiait un travail de Quinet[1] : *De la Révolution et de la Philosophie.* Voici une lettre dans laquelle le directeur réclame à Quinet un autre article : *De l'Allemagne et de la Révolution* qui était entre les mains de Michelet, et dont Michelet refusait de se séparer.

Paris, le 18 novembre 1831.

Mon cher Quinet,

Vous me dites de mettre la main à l'œuvre, de faire composer sur-le-champ votre *Allemagne*; je ne demande pas mieux, mais M. Michelet ne veut pas me la donner encore sans avoir reçu une nouvelle lettre de vous. Cependant la dernière que vous m'avez écrite était bien précise; je la lui ai montrée. Écrivez-lui donc de me remettre bientôt le manuscrit, car je voudrais qu'il parût dans la première quinzaine de décembre et d'une seule fois dans la *Revue.* L'article sur *la Philosophie et la Révolution* est tiré, et paraîtra à la fin du mois. Je vous envoie nos dernières livraisons. J'espère que vous en serez content; nous allons très bien. La *Revue* gagne tous les jours de l'influence et j'espère que votre article sur l'Allemagne ne contribuera pas peu à la maintenir dans cette voie. Nous lais-

1. C'est le second article de Quinet; le premier : *De l'avenir des Religions* parut dans le vol. III-IV, 1831 : la *Revue des Deux Mondes.*

sons derrière nous la *Revue de Paris* qui enrage[1].

Mais quand reviendrez-vous à Paris? Vous ne me dites rien là-dessus[2]. Cependant je suis bien impatient de vous voir arriver.

Adieu, mon ami.

Tout à vous,

BULOZ.

P.-S. — N'oubliez pas les vers de Lamartine[3].

Vous tâcherez de ne pas garder trop longtemps les épreuves de votre *Allemagne*.

Il faut rappeler que Quinet alors commençait à voir clair; *l'Allemagne* de madame de Staël qu'il avait tant aimée, lui aussi, comme ses contemporains les Cousin et les Michelet, se révélait à lui sous un tout autre aspect. Une vue plus précise des choses, un contact plus étroit avec le pays qu'il visitait souvent, et dont il connaissait parfaitement la langue[4], lui avait révélé l'évolution de cette Allemagne nouvelle. « L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, écrivait-il, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther, pour railler ses propres rêves, et sa candeur passée[5]. »

1. La *Revue de Paris* était alors dirigée par le Dr Véron.

2. Quinet était à Charolles, près Mâcon (Saône-et-Loire).

3. Ce n'est qu'en janvier 1834 que Lamartine publia cette poésie tant demandée : *A une jeune Arabe.*

4. Il l'avait apprise pour sa traduction de l'ouvrage de Herder : *Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'humanité.*

5. A la vérité cette révélation de la véritable Allemagne ne lui vint qu'à la suite d'une déception sentimentale, la rupture de ses fiançailles avec Minna Moré en 1831.

Quinet ne se contentait pas de révéler à la France un danger que notre trop loyale patrie ignorait encore; au cours de son article il blâmait hautement la politique du gouvernement de Juillet, qui tenait la France à l'écart de toute intervention généreuse, il écrivait : « La France n'est plus rien à l'Italie, plus rien à l'Espagne, plus rien aux Pays-Bas, plus rien à l'Allemagne. Les libertés qu'elle renie font leurs affaires sans elle, et se retournent contre elle... »; et encore : « trompée dans ses haines, trompée dans ses sympathies, la France vit entre deux mensonges », etc. On comprend que Michelet n'osât se dessaisir de ce travail, inquiétant à bien des points de vue.

Enfin l'article est remis au rédacteur en chef. Ainsi qu'à Michelet il lui semble vif, les amis de Quinet s'inquiètent aussi, et décident de demander à l'auteur certaines suppressions indispensables.

F Buloz lui écrit le 11 décembre 1831 :

... Il y a eu assemblée de vos amis pour lire votre travail. Lerminier, Janin et plusieurs autres de nos rédacteurs étaient présents ; tous ont été effrayés de la violence de la fin, et ont été d'avis unanime d'ajourner, pour vous laisser le temps de la réflexion, craignant que vous ne compromissiez votre avenir, et que quelques parties, que je vais vous signaler, ne détruisent l'effet du tout.

Leurs critiques tombaient principalement sur l'alinéa : *Et puis encore*, etc., sur Philippe Égalité,

et sur celui : *Je me trompe pourtant*, qu'ils vous conjurent de supprimer en entier, ainsi que le dernier paragraphe : *Mais que sert de continuer*, etc.

Je me joins à eux pour vous prier de faire ces suppressions; vous savez qu'une attaque mesurée porte toujours un coup plus terrible. Vos amis pensent que si vous étiez à Paris, où vous pourriez mieux juger de l'attiédissement de l'opinion, vous n'hésiteriez pas à le faire. Je ne suis ici que pour l'organe. Michelet, qui a connu les mêmes craintes, a dû vous écrire dans ce sens.

Si donc vous me renvoyez à temps la fin de l'article, avec ces changements, que l'amitié seule que je vous porte m'engage à vous demander, je ferai tirer sur-le-champ. Mais si vous tardez, il ne pourra paraître qu'à la fin du mois, et Lerminier surtout vous prie de l'ajourner à cette époque, afin que vous puissiez mieux peser le tout, lorsqu'il vous sera renvoyé corrigé.

Tout à vous,

BULOZ.

Si l'article sur *l'Allemagne et la Révolution* paraît aujourd'hui encore violent et, dans une certaine mesure, assez compromettant à publier, même pour un organe libéral, toute la partie concernant l'Allemagne est d'une haute portée.

« Nous qui sommes si bien préparés, écrit Quinet, pour savoir quelle puissance est aux idées, nous nous endormions, je ne sais comment, sur ce mouvement d'intelligence et de génie », et il devient prophétique lorsqu'il remarque : « ces idées se soulèvent en face de nous avec

toute la destinée d'une race d'hommes, et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires ». Ce peuple, c'est la Prusse? Oui, et si on la laisse faire, l'Allemagne pousse la Prusse « lentement et par derrière au meurtre du vieux royaume de France ».

Ainsi prophétisait l'historien en 1831[1].

Edgar Quinet est un des premiers collaborateurs de la première *Revue des Deux Mondes*. En effet *l'Epopée des Bohèmes* est d'août 1831; par la suite il donna à la *Revue* presque tous ses travaux d'histoire, de philosophie, de politique contemporaine, et quelques-unes de ses poésies.

Né à Bourg en 1803, il passa son enfance à l'armée du Rhin, son père étant commissaire des guerres sous la République. N'a-t-il pas écrit :

« France! tout petit enfant, j'ai suivi pieds nus à la pluie, plus loin que la frontière, du côté de Cologne, tes grands bataillons, et tes soldats m'ont pris dans leurs bras pour me faire toucher sans peur la crinière de leur cheval de guerre, etc.[2] »

Tour à tour traducteur de Herder, historien, poète, philosophe, Edg. Quinet fut un « voyageur dans le domaine des idées », et son cerveau

1. Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. Paul Gautier a publié dans la *Revue des Deux Mondes* un article très complet et très documenté sur ce sujet : *Vues prophétiques d'Edgar Quinet sur l'Allemagne* (15 septembre 1916).

2. *Ahasvérus.*

semble avoir été apte à toutes les grandes tâches. ... Tant de travaux amassés, « de rêves, de visions poétiques formaient autour de lui comme un cortège invisible[1] »; de tous ces rêves, Quinet, en 1833, fit *Ahasvérus*, somptueux poème, plein de magnifiques images.

Oublié aujourd'hui, *Ahasvérus* est une œuvre singulière, et certaines parties en sont fort belles. (Quelques-uns de nos modernes poètes le savent.) Elle est divisée en « journées ». Celle du Jugement dernier, qui clôt le poème, contient le « Chœur des Fleurs ». Je rappelle ici ce passage :

« Nous n'avons rien à craindre du jardinier de Golgotha, disent-elles. Nous avons fait la tâche qu'il nous avait donnée. Chaque matin nous avons lavé nos écharpes et notre tunique dans la rosée, pour que le baiser de l'abeille n'y laissât point de traces. Chaque soir nous avons filé, sur notre quenouille, notre fuseau parfumé dans nos doigts. Pas une fois le soleil, en se levant tout éclos au plus haut du feuillage du ciel, ne nous a trouvées endormies sur notre chevet... »

Et le Chœur des Montagnes :

« Comme un troupeau de cavales sauvages qui s'éveillent au jour... notre crinière est faite de forêts, la corne de nos pieds est faite de marbre blanc, l'arçon de notre selle, et le mors de notre bouche, sont de nuage doré; notre écume est un

1. Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, 1858.

fleuve qui blanchit notre frein, et nos naseaux, quand l'aiguillon les éperonne, vomissent leur lave dans l'Océan.

« Chaque soir nous avons enfermé dans le fond de nos grottes les brises embaumées, et les parfums d'été, que nous cueillons le jour, etc. »

Tout le poème est de ce ton. Il suscita, à l'heure où il parut, de violentes critiques. F. Buloz qui n'aimait guère la métaphysique « Ballanchienne », comme il l'écrivait à G. Sand, en reconnut les beautés pourtant. Mais il faut remarquer qu'il ajouta une note, à la suite d'*Ahasvérus* pour féliciter l'auteur d'avoir expliqué lui-même, dans un prologue, son poème au lecteur[1] !

Bien que Quinet, plus tard, « abandonnat ses tendances panthéistes du début pour le sentiment de la liberté individuelle », il demeura poète à travers ses diverses évolutions intellectuelles. L'historien ou le philosophe qui a écrit *la Réfutation de la Vie de Jésus* de Strauss, ou *Marnix de Sainte-Aldegonde*, est accompagné du « barde ». Cette présence se fait sentir dans l'œuvre entière de Quinet; sans y nuire elle la domine incontestablement.

A la fin de 1838, Quinet devint professeur des

1. Après la publication d'*Ahasvérus*, Quinet écrivait au directeur de la *Revue* : « On m'a dit que j'avais été fort attaqué par le *Constitutionnel*, mais Dieu merci, je ne lis pas ces gens-là...; est-il vrai, comme on le dit, que Hugo et Dumas font chacun un *Ahasvérus* pour le théâtre? »

littératures étrangères à la Faculté des lettres de Lyon; il y débuta brillamment. M. de Salvandy vint l'entendre, et quelle audace pour le temps, avait l'éloquence de Quinet! Ne montra-t-il pas dans un de ces cours « Le rapport de l'Évangile de saint Jean avec la religion des Perses »? Son succès fut si retentissant, que Villemain dut le nommer à Paris deux ans plus tard. C'est l'époque orageuse et légendaire des Cours de Quinet et de Michelet au Collège de France, les six leçons de Quinet sur les Jésuites furent « autant de batailles ». Au milieu des cris, des huées, des applaudissements et des sifflets, l'administrateur vint trouver le conférencier, et lui demanda, « pâle d'effroi », de lever la séance. « Je ne sais pas, dit-il, si ce soir il subsistera une pierre du collège de France[1]! » Manifestations suivies de protestations, et pour finir, de suspensions.

Edgar Quinet, orateur, réduit au silence, ne cessa pas d'écrire, mais son œuvre, à cette date, demeure une œuvre de lutte et de polémique.

Après 1848, il rentra au Collège de France aux cris de : « le prophète! le prophète! » poussés par une jeunesse délirante, et enchantée, je pense, de se livrer à quelques manifestations nouvelles. C'est alors que Quinet s'écria : « Au nom de la République nous rentrons dans ces chaires. La Royauté nous les avait fermées, le peuple nous

1. Chassin, *Edgar Quinet*.

y ramène! » Tout cela est pompeux et grandiloquent, comme l'est l'époque de Ledru-Rollin, autre apôtre. Les années d'exil sont presque les plus fertiles pour Quinet. S'il écrivit alors *les Esclaves*, poème dédié par l'Exil aux Exilés, il revint aussi à ses travaux d'histoire qui, actuellement encore, sont d'un vif intérêt.

Sur Quinet poète, on connaîtra plus loin l'opinion de Sainte-Beuve. Je ne crois pas me tromper, la lettre qu'on va lire concerne la pièce de vers intitulée *le Rhin*, qu'Edgar Quinet dédia à Lamartine, et qui est une réponse à *la Marseillaise de la Paix*[1].

Mon cher Buloz,

Ma pensée vraie sur les vers de Quinet est qu'ils sont beaux, et même, sauf quelques mots vagues et impropres, très beaux d'un bout à l'autre d'inspiration et d'exécution. Mais une autre partie très vraie de ma pensée, c'est que de tels vers lyriques ne sont bons à être lus, et sentis, que des poètes dans un livre de poésie, et pas dans une *Revue*, où tout ce

1. Musset, indigné du ton de cette *Marseillaise de la Paix*, y répondit dans la *Revue de Paris* :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Etc.

Il choisit cette Revue non pas, comme l'a affirmé Madame de Janzé, parce que « M. Buloz avait craint que sa grande Revue perdît de ses lecteurs en Allemagne » ; mais parce qu'ayant écrit sa poésie le 1er juin, immédiatement après la lecture des vers de Lamartine, Musset ne voulut pas attendre au 15 juin, et préféra donner les siens à la *Revue de Paris* qui paraissait le 9. (Voir biographie d'Alfred de Musset à ce sujet).

qui environne est en désaccord. Que dirait-on d'un poète qu'on lirait tout haut dans un café, si bien composé qu'il fût, entre un article de critique et une nouvelle amusante? (de Musset par son style net et nerveux rachète ces inconvénients).

Cependant, tout en m'expliquant ainsi que ces vers ne vous plaisent pas beaucoup, et ne vous paraissent pas devoir obtenir grand succès, je crois que pour ne pas désobliger Quinet, et sans compromettre votre *Revue*, vous les pouvez insérer, n'en attendant pas grand succès, mais certain que les poètes qui prendront la peine de les lire avec attention, en jugeront la poésie et le style grandioses et beaux, sauf les défauts.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE.

Je me suis permis une correction à un endroit.

D'après cela, le poème du *Rhin* ne semble pas avoir plu à F. Buloz. Pourtant j'y ai relevé quelques belles idées, si la forme n'est pas impeccable.

A Lamartine qui proclamait :

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité;
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières,
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où sa langue répand ses décrets obéis!
Chacun est du climat de son intelligence.
Je suis concitoyen de toute âme qui pense,
La vérité, c'est mon pays!

Quinet eut le courage de répondre :

Ne livrons pas sitôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal qu'on appelle unité.

Sur ce vague bûcher où tout vent est propice
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité.
. . . . . .
Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide en lambeaux, que l'amour doit ployer;
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer!
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen, dès que son temple est clos;
Au lare domestique interdis la prière.
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos [1].

Quoi qu'il advienne de Quinet poète, son œuvre d'historien me paraît plus durable, et on peut relire avec fruit ses études sur *l'Allemagne et l'Italie*, sur *les Roumains*, sur *les Pays-Bas*, et *Marnix de Sainte-Aldegonde*, etc.

En 1853 [2], au sujet de *Marnix*, il écrivait au Directeur de la *Revue* :

« Le moindre travail que j'ai eu à faire a été d'apprendre le hollandais; et les Français se moqueraient de moi, s'ils savaient le scrupule et la conscience que j'ai mis, pour retrouver une figure tout à fait effacée de l'histoire. Je n'ai pas la prétention que dans un travail aussi étendu,

1. A propos de *Napoléon* Sainte-Beuve avait écrit dans la *Revue des Deux Mondes* :

« Le poète guerrier à opposer aux Uhland et aux Koerner, c'est M. Quinet. » Il reprochait déjà d'ailleurs au poète ses « fumeuses images ».

Cependant, dans *Napoléon*, il en est de fort belles :

...Et la nuit a dit aux étoiles,
L'étoile au mât, le mât aux voiles,
La voile au flot, le flot au bord :
Est-il vrai, dites, qu'il est mort?

2. Bruxelles, 27 novembre 1853, E. Quinet à F. Buloz. Inédite.

tout le monde soit d'accord avec moi sur chaque point, mais vous pouvez au besoin dire hardiment une chose, en note si vous le voulez, c'est que la *Revue* comble par ce travail un vide dans *l'Histoire littéraire politique et religieuse*. Le nom de *Marnix* ne se trouve dans aucun ouvrage historique de notre temps, pas même dans le dictionnaire de Bouillet; pour retrouver ce fragment d'histoire je me suis appuyé sur les publications officielles faites de nos jours par les gouvernements belge et hollandais; sur les ouvrages disséminés et presque introuvables de *Marnix* (français, hollandais, latins); sur les manuscrits des archives de Belgique, et de la Bibliothèque de Bourgogne, etc. En même temps que j'ai écrit la vie de *Marnix*, j'ai écrit, d'après des documents nouveaux, *l'Histoire de la fondation de la République des Provinces unies*. Si vous mettez ce travail en lumière, comme vous savez si bien le faire, je crois en toute sincérité que vous ferez une œuvre nécessaire et honorable, car *Marnix*, que pas un Français ne connaît, appartient surtout à la langue et à la littérature françaises, il convient ce me semble à la *Revue* de combler des vides si extraordinaires; pour moi je viens de vous consacrer cinq mois de ma vie... »

Bien qu'ils fussent historiens tous deux, rien n'est plus éloigné de l'œuvre de Quinet, que celle d'Augustin Thierry. Autant la première est romantique, subjective, et souvent trahit le polé-

miste, autant celle d'Augustin Thierry est sereine, et consacrée uniquement à l'étude du passé.

Quinet se rapprocherait par certains côtés d'Hugo; il en a parfois la fougue, l'amour des mots sonores et retentissants, la poésie aussi. Sa nature véhémente l'entraîne souvent au delà des pures régions de l'histoire, vers celles de l'imagination la plus magnifique. Au lieu des récits imagés de Quinet, A. Thierry nous en donnera d'autres, patiemment étudiés, écrits avec le souci d'une exactitude scrupuleuse, émouvants de vérité et de grandeur. A l'école des Philosophes qui le précéda, et qui chercha trop dans le passé « non la réalité des faits, mais les preuves à l'appui de tel ou tel système », A. Thierry opposa l'étude sérieuse des textes originaux, et des monuments. Son œuvre est donc celle d'un novateur[1]. Songez que cette œuvre a succédé à celle de l'abbé Mably, qu'Augustin Thierry entreprit la sienne en 1817, avant *l'Histoire* de Sismondi (1821) et *les Essais* de Guizot (1822). Les admirables études documentaires d'A. Thierry ont véritablement ouvert la voie aux Gabriel Monod de l'avenir. Remarquons toutefois que ces études ne sont ni monotones, ni austères : l'historien voulut faire à la fois « de l'art et de la science »;

1. Il s'intitule lui-même un *réformateur* quand il écrit : « Guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir, et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre » (*Dix ans d'études historiques*. Préface.)

de charmants tableaux les éclairent à chaque page. Qui ne se souvient, parmi tant de beaux récits, de l'histoire de Galswinthe et de la petite lampe de cristal qui éclaire son tombeau?

Sans doute, à cause de l'infirmité qui l'éprouva, on ne se figure l'auteur des *Lettres sur l'histoire de France* qu'âgé, absorbé dans sa méditation, ou penché sur l'épaule de quelque disciple. Pourtant, on me dit qu'Augustin Thierry eut la jeunesse la plus frondeuse et la plus vivante, mais quand il collabora à la *Revue* — fut-ce sous le patronage de Fauriel? — en 1833, déjà aveugle, il s'était consacré depuis plusieurs années à ses remarquables travaux d'histoire. Au sortir de l'École Normale, après avoir passé un an comme professeur de cinquième au collège de Compiègne, il devint secrétaire de Saint-Simon, et travailla même avec lui, je crois, à divers ouvrages. Il s'en sépara en 1817. C'est alors qu'il écrivit au *Censeur Européen* et au *Courrier français*[1].

Pendant qu'il se vouait ainsi à l'histoire, son frère Amédée, plus jeune, débutait comme précepteur des enfants du prince de Talleyrand.

Si Augustin Thierry fréquentait volontiers à cette époque les salons libéraux de la Fayette, de Destutt de Tracy, ou du général Foy, son temps presque tout entier était donné à l'étude. Il con-

1. Ces divers articles, écrits de 1817 à 1820, réunis et revisés, forment la matière des *Lettres sur l'Histoire de France* et de *Dix ans d'Études historiques*.

sacra huit années, à la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* : cette œuvre eut un retentissement considérable.

En 1820, Augustin Thierry connut Fauriel, « l'ingénieux M. Fauriel, en qui la justesse d'esprit, et la grâce de langage, semblent s'être personnifiés », dit-il, et Fauriel fut pour Thierry un maître en même temps que l'ami le plus fidèle. Il faut relire les pages qu'il lui a réservées; avec quelle émotion le disciple parle de leurs entretiens passionnés, le soir, sur les boulevards extérieurs. « Rarement, dit aussi Thierry, je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté et en décision. »

Mais les travaux de l'historien fatiguaient sa vue et épuisaient sa santé; on ne se donne pas impunément à une telle tâche. Augustin Thierry, menacé de cécité et de paralysie à trente ans, fut aveugle à trente-deux. « A force de dévorer les longues pages in-folio pour en extraire une phrase, et quelquefois un mot », sa vue s'affaiblit, de plus en plus; aux brouillards passagers succéda bientôt la nuit. Presque aveugle en 1826, après un voyage de repos, fait en partie avec Fauriel précisément, dans le Midi, il est déjà soumis à cette immense infortune. « Je me remis à suivre ce que je regardais comme ma destinée, et, presque aveugle, je retrouvai tout mon zèle pour de nouvelles études. »

Un jour vint, cependant, où il perdit subite-

ment et complètement la vue. Travaillant avec son frère Amédée, assez péniblement, à la correction d'épreuves, Augustin Thierry, qui habitait alors 23, quai des Grands-Augustins, fut pris subitement de syncope; quand, après un temps assez long, il revint à lui, il était devenu aveugle. A la suite de ce malheur, il dut se servir d'un secrétaire; Armand Carrel, quelque temps, lui en tint lieu. L'historien a écrit : « La transition toujours si rude d'un procédé à l'autre, me fut rendue moins pénible par les soins empressés d'une amitié, dont le souvenir m'est cher » ... c'est tout; pas une plainte, pas d'amertume, pas même de tristesse. Dans toute cette vie, je ne vois qu'élévation d'idées; une seule passion : l'étude; un seul but dans l'ambition : la science.

Depuis cette fatale syncope, l'historien sera dans la nuit, sans espoir de guérison : il fera *amitié avec les ténèbres*. Mais il semble qu'un pareil malheur, en l'isolant si jeune du reste des hommes, l'ait éloigné aussi des bassesses, des ambitions, et des cupidités humaines. C'est une admirable figure que celle de cet homme, que Chateaubriand a nommé l'*Homère de l'Histoire*, et en effet, comme le Poète, il habita les régions sereines, et sa vie est le plus bel exemple de travail et de foi.

On m'a dit qu'Augustin Thierry était de caractère enjoué, et qu'il avait des traits charmants; son regard limpide ne trahissait pas son infirmité;

en le voyant, en l'écoutant, on ne la devinait pas. Il épousa en 1831, la fille du contre-amiral de Quérangal, qu'il rencontra chez son frère, Amédée Thierry, alors préfet de la Haute-Saône.

A la *Revue des Deux Mondes*, l'historien a publié les *Nouvelles Lettres sur l'histoire de France*[1], et aussi une série d'études sur *le Tiers État*. Son frère Amédée y apporta *le Monde romain et le Monde barbare*, travail considérable, qui contient l'*Histoire d'Attila;* les Récits de l'*Histoire romaine au IVe et Ve siècles*, etc.

Pendant que le frère cadet donnait ainsi ce que l'aîné appelle « une moitié des prolégomènes de l'Histoire de France », ses origines celtiques, les migrations gauloises, la Gaule sous l'administration romaine, etc., l'aîné entreprenait de constituer l'autre moitié : Les Origines germaniques et les grandes invasions... Il se réjouissait de cette association fraternelle, quand un « obstacle » plus fort que lui l'arrêta. Déjà aveugle, Augustin Thierry fut menacé de paralysie, « des souffrances aiguës » l'assaillirent, puis le déclin de ses forces : il dut s'avouer vaincu[2].

J'ai sous les yeux une lettre d'Augustin Thierry,

1. Elles parurent en volume sous le titre : *Récits des Temps mérovingiens.*

2. Augustin Thierry ne laissa pas d'enfants, mais le fils d'Amédée Thierry continua cette glorieuse lignée. Il fut cet autre G. Augustin Thierry, mort récemment, collaborateur fidèle de la *Revue des Deux Mondes*, érudit passionné. J'aurai l'occasion de parler quelque jour de ce dernier, que j'ai connu, admiré, aimé.

timbrée de Vesoul : 13 avril 183
de son début à la *Revue*, la let
premiers travaux, et aussi ceu
dont il propose un roman. L'hist

« .... Je suis extrêmement sen
sement avec lequel vous avez ac
proposition.

» Les morceaux historiques
parlé, doivent servir à complé
édition de mes *Lettres sur l'His*
Je vais m'en occuper immédiate
mier article que vous recevrez
ture, aura pour titre : *Une insurre*
en l'année 591.

» Ma femme est plus avancée q
d'ici à quelques jours, vous en
ments d'un roman intitulé *Phili*

» Nous avons choisi des morc
eux-mêmes de l'intérêt, com
mœurs et de caractères; je cro
trouverez spirituels, et finement
les titres :

» 1° Le salon de madame Nec

» 2° Le souper et l'escalade.

» 3° Un aristocrate malgré lui

Le premier article d'Augustin
effet le 1er août suivant, mais s
Enfants de Clother. Quant au ron
il fut publié en juin et octobre.

trop de longueurs à celui-ci, et Augustin Thierry voulut consulter à ce sujet Sainte-Beuve [1].

Voici l'avis de Sainte-Beuve sur le roman de madame Augutin Thierry :

Ce 19.

Monsieur[2],

J'ai bien à vous prier d'abord de m'excuser pour le long retard que j'ai mis à répondre à votre aimable lettre; mais je me suis trouvé si occupé d'un article à faire pour le dernier numéro de la *Revue*, que mes dix derniers jours ont été absolument confisqués.

J'ai moi-même éprouvé bien des fois dans ces années, le regret de n'avoir pas fait et cultivé votre connaissance. Vos livres m'ont appris tant de choses, et ont ouvert à moi et à tous les hommes de cet âge, tant de perspectives nouvelles et inattendues, qu'ils ont dû faire naître une grande reconnaissance pour l'auteur, augmentée encore de tout ce qui s'est ajouté de douloureux et d'attachant dans sa destinée. Avec quel intérêt, mêlé d'admiration, n'ai-je pas lu et n'avons-nous pas lu toutes vos dernières lettres sur la race mérovingienne? peintures si neuves et si jeunes, d'une réalité retrouvée, et qu'anime un souffle contenu.

Je viens de lire avec attention le manuscrit des *Trois Sœurs*, et je vous dirai avec franchise toute l'impression que j'en ai, tâchant de répondre de mon mieux à votre confiance si obligeante, et de rendre ainsi hommage sincère au talent de madame Thierry.

Tout le commencement me semble d'un intérêt simple, d'une réalité purement dessinée et décrite... Le seul défaut général de cette première partie... me paraît être une réalité un peu longuement, correctement dessinée, sans un je ne sais quoi de poétique et d'idéal, ou du moins pittoresque (quelque part Marie dit: *Vous êtes une poule mouillée*, et autres mots trop familiers, selon moi[1]), pas assez de ces traits comme celui-ci : « Elle faisait rêver de clair de lune, d'amour mêlé de larmes et de bonheur sans joie. »

Le dessin continu et la trame sont un peu trop simples, eu égard au développement.

Ceci, adroitement présenté, ne signifie-t-il pas : « C'est ennuyeux! trop de longueurs! » Sainte-Beuve conseille : « Çà et là, quelques effusions poétiques comme madame du Devant en met quelquefois (et quelquefois de trop), ou bien quelque caprice de description comme Balzac en met à foison, mais discrètement placé sur cette réalité, l'une et l'autre de ces qualités, employées à propos, eussent ajouté à cette calme et fine description de famille, lui eussent donné plus d'émotion et d'efflorescence. » Sainte-Beuve donne là deux exemples difficiles à suivre pour une débutante : George Sand, Balzac. Nul doute que les « effusions poétiques » de l'une, et les « caprices de description » de l'autre, n'eussent embelli *les Trois Sœurs*, et pour la jeune romancière, ce conseil équivaut à ceci : « Soyez George Sand, procédez comme Balzac, et tout ira bien! »

1. Les mots en parenthèse sont en marge.

Enfin Sainte-Beuve termine :

« Vous devez voir, Monsieur, combien j'ai confiance en votre indulgence, et en celle de madame Thierry, pour me permettre de juger si à tort et à travers, et prendre tout d'abord une attitude si critique, là où je ne voudrais qu'exprimer ma reconnaissance pour une relation nouvelle qui m'est si chère, et ma sympathie pour tant de talents et de noblesse d'âme s'associant à travers la vie. J'ai revu ici avec bien du plaisir monsieur votre frère, mais nous n'avons pu causer qu'en passant. Voilà bien des événements depuis peu, qui ne sont guère propres à hâter ce renouvellement d'un lien qui manque à tant d'esprits; et pourtant à quelle époque en a-t-on eu plus de besoin? Mais à défaut de plus d'union, et dans ce détraquement presque universel de la société, il reste au moins des liens individuels, des admirations et des affections qui ne périssent pas; permettez-moi de croire, Monsieur, que je noue en ce moment un de ces liens avec vous, il était prêt en moi depuis déjà longtemps.

Votre très dévoué et respectueux,

SAINTE-BEUVE.

Rue du Montparnasse, n° 1 *ter*[1].

Augustin Thierry apporta, comme on sait, au rétablissement de la vérité historique, une scrupuleuse érudition, et d'abord il voulut reconstituer, intégralement, l'orthographe primitive des noms germains, que notre histoire, avec le temps, avait défigurée, disait-il; il s'attacha avec passion à cette tâche, « feuilletant les glossaires, compa-

1. Timbre de la poste, 18 avril 1834.

rant ensemble les différentes orthographes, tâchant de retrouver le son primitif, et la véritable signification des noms francs[1] ». Voici une lettre adressée à F. Buloz, datée de 1833; on verra combien cette question d'orthographe préoccupe l'écrivain et l'importance qu'il y attache.

. . . . . .

« Il y a déjà longtemps que j'aurais dû répondre à une lettre bien aimable d'Ampère, mais d'abord j'ai attendu que mon article fût terminé; depuis, j'ai presque toujours été malade, j'écrirai pourtant cette semaine; ayez la bonté, monsieur, de vous charger de mes excuses, et aussi de faire de nouveau mes bien sincères remerciements à M. Alexandre Dumas. Je suis confus de tout ce qu'il dit de moi dans sa note, il y a dans son ouvrage[2] de la hardiesse, de la chaleur, de la poésie, et beaucoup d'esprit, et je suis tout glorieux de ce qu'il a osé germaniser avec moi. Je regrette cependant que la seconde édition de mes *Lettres sur l'Histoire de France* ne lui soit pas tombée sous la main, au lieu de la première, car dans cette seconde édition, je suis revenu sur beaucoup de points sur ma première orthographe, dans laquelle j'avais voulu faire entrer trop de choses inconciliables et je me suis arrêté définitivement à un *juste milieu*, qui me paraît en ce point, le meilleur parti possible. En effet *Chlothilde*,

1. *Lettres sur l'Histoire de France*, Avertissement, A. Thierry.
2. *Gaule et France*, A. Dumas, août 1833.

Chlother, *Chlodomir*, *Arnulf*, sont parfaitement germaniques, et *Chlode-hilde*, *Chlode-her*, *Chlode-mer*, *Vien-hulf*, quoique mettant mieux à nu les radicaux, dépaysent vraiment trop le lecteur. Je voudrais bien que M. Dumas se rangeât de cet avis, car c'est l'union qui fait la force. Je lui recommande aussi de germaniser tous les noms, et de ne pas laisser Bodilon, Dadon, Papon, etc. Il ne faut pas qu'il y ait de disparate dans une nomenclature qui a la prétention d'être scientifique. Je voudrais bien être à Paris pour causer avec lui de ces choses, et de beaucoup d'autres, et je l'engage vivement à presser la publication de ses chroniques.

» Pourquoi ne mettez-vous plus rien de Fauriel, c'est mon maître en histoire, c'est un homme admirable d'invention et de sagacité, et qui a en portefeuille les plus belles choses, mais il ne finit rien, c'est son malheur et c'est un malheur pour la science[1] »...

Au sujet du rétablissement des noms germaniques, Augustin Thierry fut pris à partie en 1842 par Charles Nodier, dans un article intitulé : « Diatribe du docteur Néophobus contre les fabricateurs de mots ». Nodier voulut publier cette diatribe dans la *Revue des Deux Mondes*. Augustin Thierry, informé, se fâcha, menaça de quitter la place, car, sans aucun doute, Nodier le visait : « Un historien dont le mérite n'est certainement

1. Inédite.

pas contesté, s'est avisé tout à coup dans une de ces illuminations du génie qui n'éclairent que les grands hommes, de renverser de fond en comble toute l'onomatologie de l'Histoire », écrivait Néophobus. Mais F. Buloz n'accorda au docteur que la *Revue de Paris*, dans laquelle il inséra aussi la réponse d'Augustin Thierry[1]. Celle-ci est un peu solennelle.

«... Je n'ai jamais eu le ridicule des prétentions au génie, écrit-il; personne, monsieur, n'a le droit de me railler avec ce mot... je n'ai point *renversé de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire*, car les deux premières races ne sont qu'une période de cinq siècles dans l'histoire de France, qui, elle-même, n'est qu'une faible portion de l'histoire universelle... Je commençai à m'occuper d'histoire dans un temps où deux écrivains régnaient sur le nôtre, Mably pour la théorie, et Anquetil pour le récit. Mably donne le nom de *Français* aux conquérants de la Gaule, et l'on sait de quels traits faux ou indécis Anquetil marque les figures de ses *premiers rois de France*. Il se peut, monsieur, qu'alors vous eussiez fait par vous-même le partage de ce qu'il y a de germanique, et de ce qu'il y a de romain, dans notre histoire, que vous eussiez nettement aperçu le point où finissent les Francs, et où les Français commencent; mais j'atteste les souvenirs de tous

1. 23 janvier 1842.

ceux qui ont passé l'âge de trente-cinq ans, le public n'en était pas là. Cet aspect vrai, sous lequel, j'aime à le croire, vous vous représentiez les choses et les hommes de nos vieux temps, ne se trouvait point dans les livres où le gros public apprend l'histoire nationale. Je me suis dévoué à la tâche de le rendre clair pour toutes les intelligences... Et en touchant à cette partie de ce qu'on peut nommer le vêtement de l'histoire, j'ai été discret et modéré; je me suis éloigné le moins possible de la tradition usuelle... »

En 1844, A. Thierry perdit sa femme, et se trouva une fois encore seul. C'est alors qu'une grande et belle dame, qui eut son heure de célébrité, et même de gloire, — la princesse Belgiojoso, — admiratrice de son génie, lui offrit l'appui de son amitié, et l'engagea à demeurer auprès d'elle. Sa vigilance, ses tendres soins, l'intérêt fidèle qu'elle lui témoigna, embellirent les dernières années de l'historien, il mourut en 1856. Au lendemain de cette mort, la princesse écrivait à un des amis du disparu :

« Mille remerciements pour votre aimable souvenir. Puisque vous étiez hier à cette triste cérémonie, vous étiez l'ami de mon pauvre Thierry; d'ailleurs je l'ai entendu vous nommer plusieurs fois... Ne m'accorderez-vous pas le moyen de vous remercier de vive voix? »

CHAPITRE III

FÉLIX BONNAIRE ET JULES SIMON. — LES ORIGINALITÉS DE GUSTAVE PLANCHE. — LERMINIER. — CHARLES LABITTE; SA MORT. — BRIZEUX ET SOUVESTRE. — NODIER. — JANIN ET LOUISE COLET. — LES NOMADES : MARMIER. — MONTALEMBERT, ÉCRIVAIN CATHOLIQUE. — LA DUCHESSE D'ABRANTÈS. — LA MAISON DE LA RUE DES BEAUX-ARTS.

M. Auffray se retira assez rapidement de l'association qu'il avait formée avec F. Buloz : en 1832, Félix Bonnaire subventionnait la *Revue*, avec son frère Florestan, notaire à Paris. C'était un brave homme que Félix Bonnaire, accueillant et dévoué. Un troisième frère, Henri[1], fut intéressé aussi, mais passagèrement, dans l'entreprise. Les trois Bonnaire, fils du baron Bonnaire, préfet du premier Empire, « s'associèrent à F. Buloz, dit Joseph d'Arçay, par l'entremise de M. A. Bixio[2] ».

1. Henri Bonnaire était inspecteur aux Finances.
2. Joseph d'Arçay (Dr de Malherbe), *Souvenirs intimes*.

Félix Bonnaire fut « l'homme du monde » de l'association; oisif aimable, il recevait les rédacteurs pressés — de se faire imprimer, — allait chez les jeunes leur demander des corrections, ou leur faire part des refus, ce qu'il exécutait de la meilleure grâce du monde. Il fut donc aussi le chasseur, l'agent, le commissionnaire infatigable. « Buloz, de son œil profond, avait deviné tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cet oisif : il lui donna les courses à faire, et il devint célèbre sous ce titre » : « le juge de paix de la Revue[1] ».

Les courses à faire, c'est possible, mais ces courses étaient souvent des missions qui nécessitaient tout son tact. Cependant il avait quelquefois, lorsqu'il annonçait à un « jeune » que son manuscrit était à l'impression, un rôle charmant à remplir.

C'est ainsi qu'il se rendit un jour chez Jules Simon. L'histoire a été souvent contée, je donnerai la version de J. Simon, qui me parait être la bonne : c'est aussi celle que j'ai toujours entendu raconter autour de moi.

Jules Simon, à vingt-trois ans, avait fait un article sur l'École d'Alexandrie, qu'il désirait beaucoup présenter à la *Revue des Deux Mondes*. Voici donc J. Simon, « agrégé volant », en route pour la rue des Beaux-Arts. Il veut à

1. Ad. Racot, *le Livre*, 5e année, 1884.

toute force voir Buloz, lui parler à lui-même, lui remettre à lui-même son article, mais le pourra-t-il?

« On entrait dans une antichambre où il y avait deux chaises. Sur l'une de ces chaises était un garçon qui vous mettait à la porte (le terrible mais dévoué Bastien). J'entrai, je saluai; je fus mis à la porte.

» Je retournai plusieurs fois sans plus oser, comme la première fois, franchir le seuil de l'antichambre, et affronter le garçon de bureau, si bien qu'un beau jour, furieux contre moi-même, et n'espérant plus me vaincre, je fourrai mon manuscrit dans la boîte aux journaux. »

Et puis il détale.

Environ un mois après cette preuve d'énergie, Jules Simon écrivait, dans sa chambre; il était assez mal logé, place de la Sorbonne, dans la maison du « Père Louis Ménard », ancien libraire, au cinquième (loyer : 150 francs par an). Pour cette somme, il avait une chambre carrelée, meublée sommairement d'une table et d'un matelas. Le jeune homme travaillait nuit et jour, entouré de ses documents, qu'il plaçait par terre « en les assujettissant avec des cailloux ». C'est ainsi qu'il préparait sa thèse sur « Le commentaire du Timée de Platon, par Proclus ».

Or, ce jour-là il travaillait « ventre à terre », comme il en avait l'habitude, lorsque, à son grand

étonnement, la porte s'ouvre, un visiteur entre, et regarde autour de lui avec curiosité. J. Simon croit avoir affaire à un monsieur qui se trompe, lorsque le visiteur dit :

— Monsieur Jules Simon?

Il se lève à la hâte :

— C'est moi.

(Que peut lui vouloir ce monsieur?)

— Je suis Bonnaire, le directeur de la *Revue de Paris*, et je viens de la part de Buloz vous porter les épreuves d'un article sur l'École d'Alexandrie...

« Vous me croirez si vous voulez, écrit J. Simon, je n'étais pas loin d'avoir vingt-quatre ans, j'avais été deux ans professeur de philosophie, je possédais la dignité d'agrégé volant, je voyais pour la première fois Bonnaire, qui était directeur de la *Revue de Paris* et associé de la *Revue des Deux Mondes*, mais je ne pus m'empêcher de danser une sarabande autour de mes paperasses. »

Cela n'est-il pas charmant?

Lorsqu'il s'aperçoit de son « inconvenance », il fait des excuses à son visiteur, mais il s'aperçoit aussi que ce visiteur riait à cœur joie. Jules Simon ajoute : « Je ne sais vraiment pas si ma première élection m'a fait autant de plaisir que mon premier article. » Il est vrai que je commençais par la *Revue des Deux Mondes*. Elle avait alors, comme aujourd'hui, le privilège

d'attirer à elle tous nos premiers écrivains, — et ces écrivains étaient, dans ces temps heureux, pour la philosophie Victor Cousin et Jouffroy, pour l'histoire Augustin Thierry et Mignet, pour la critique Sainte-Beuve et Gustave Planche, pour la poésie Lamartine et Alfred de Musset, pour le roman George Sand, Mérimée, Jules Sandeau, etc.[1] ».

Grands noms célèbres. — A côté d'eux, je l'ai noté, d'autres, plus modestes, ont laborieusement contribué à l'œuvre de F. Buloz.

C'est Jules Janin, Fontaney, Loève-Veimars, qui écriront la chronique de la quinzaine sous ce titre significatif : « Les Révolutions de la Quinzaine ». Puis Lerminier, Planche, de Loménie, Charles Labitte, Louandre, Louis Reybaud, Lavollée, tant d'autres, dont le renom n'a pas survécu... mais qui furent les bons ouvriers de la première heure.

Parmi ceux que l'on connaît encore, Gustave Planche fut un des plus goûtés à la *Revue*, un des plus redoutés au dehors : « Gustave Planche, dit A. Racot, ce critique terrible, effroi des artistes, haine féroce de Victor Hugo, déjà demi-dieu. » Planche a laissé toute une série d'articles de critique très supérieure, écrite de 1831 à 1857. Quelques-uns de ces articles ont été réunis en volume. Qui songe à les relire? Les études sur

1. Jules Simon, *Premières années.*

George Sand, Benjamin Constant, Rembrandt peuvent cependant être considérées comme des chefs-d'œuvre.

Le père de Planche était pharmacien, il aurait désiré que son fils lui succédât, mais Planche n'avait pas de goût pour les drogues, il déserta l'officine paternelle, et abandonna l'École de Pharmarcie pour le Musée du Louvre, où il passa ses heures de loisir à étudier les maîtres.

Cette dualité d'origine et de goûts, chez Planche, fit prononcer à Alexis de Saint-Priest un fort joli mot; on lui demandait si Planche était le fils de l'auteur du dictionnaire grec, ou du pharmacien de la rue de la Chaussée-d'Antin, et Saint-Priest répondit : « De tous les deux! »

Gustave Planche débuta tout jeune critique à l'*Artiste*, dont le rédacteur en chef était Ricourt, et se fit présenter peu de temps après à F. Buloz, par Vigny a-t-on écrit, mais F. Buloz le nia, et dit : « Un talent comme le sien n'avait nul besoin de patronage[1]. » Planche écrivit vingt ans à la *Revue*. « Ses articles, avoue le méchant Mirecourt, eurent un retentissement prodigieux. »

Cependant, il attaqua le « romantisme à outrance », dont Hugo représentait le drapeau ; il trouva fausse la psychologie de la nouvelle école — et il ne paraît pas qu'il ait eu tort? — Il lui reprocha encore de négliger trop souvent la

1. *Correspondance*, F. Buloz.

vérité historique, qu'il voulait « dans ses faits, et non seulement dans ses décors » ; il ne se lassa jamais de conseiller à Hugo de « renoncer à l'amour des mots, pour l'amour des idées ». Bref, Planche représenta, à cette folle époque, le bon sens; George Sand le qualifia de « pompier », lui reprocha sa critique « éreinteuse », cependant cette critique se tut devant Lélia, et elle n'en souffrit pas.

Gustave Planche, on l'a dit, eut sur F. Buloz plusieurs moyens d'action : « son talent d'abord, son humeur rétive, et sa pauvreté ».

On a beaucoup insisté sur les négligences de toilette de Planche. En vain F. Buloz, qui en souffrait, car il lui était sincèrement attaché, l'envoyait-il avec Gerdès à la Belle Jardinière, se nipper de frais aux saisons nouvelles. « Après ces visites, remarque Henri Blaze, on voyait arriver à la *Revue* un Planche tout neuf », puis, brusquement, « l'immonde vêtement reparaissait ». Ayant eu besoin d'argent sans doute, pour payer quelque dette criarde, le pauvre Planche avait vendu son habit neuf, dans lequel aussi il se sentait mal à l'aise.

Paul de Musset, dans son livre de *Lui et Elle*, fait une place, assez maussade d'ailleurs, à Planche, qu'il appelle « Diogène » : « Le second était un homme instruit (le second des amis de madame de B., c'est-à-dire de George Sand), puriste en littérature, à vues étroites en

matière de beaux-arts, à cheval sur les règles les plus rebattues, et qui jouissait d'un certain crédit de connaisseur, même hors du salon de madame de B. ; mais cet esprit cultivé habitait un corps inculte, malpropre jusqu'à incommoder ses voisins, modèle curieux de sans gêne et de cynisme, c'est pourquoi on l'appelait le seigneur Diogène » ; et Paul de Musset n'oublie rien.... « Diogène préparait un grog fortement chargé d'alcool. »

Ma mère m'a maintes fois parlé de Planche, qui fut, à la *Revue*, la terreur des enfants, car ce Diogène avait la main leste, et les petits, quand ils le pouvaient, s'en vengeaient par cent malices. En voici un exemple :

Sortant un soir du cabinet de F. Buloz, Planche ne trouve point son chapeau, un vaste « haut de forme », sur le meuble où il l'avait déposé en entrant. Toutes les recherches du critique sont vaines et il commence à perdre patience, quand il aperçoit, dans une petite chambre encore inexplorée, le second fils de F. Buloz, Louis, alors âgé de six ou sept ans, assis sur une chaise basse, les jambes et les pieds nus plongeant dans le fameux chapeau, qu'il avait rempli d'eau tiède. Une chasse commença, accidentée, à travers le petit appartement ; Louis avait des ailes. Mais Planche parvint à le rejoindre et lui fit payer par quelques vives taloches son amour de l'hydrothérapie.

M. Lavollée, à l'heure où j'écris, le plus ancien collaborateur à la *Revue*[1], dont la mémoire d'octogénaire est demeurée fidèle, me raconte à son tour sur Planche l'anecdote suivante :

« J'ai vu Gustave Planche un jour, conduit par ses amis dans un établissement de bains. Il entre, commande son bain, et pendant qu'on le lui prépare, considère les pancartes accrochées au mur. Sur l'une d'elles il lit : « Choucroute dans l'établissement à toute heure : 0 fr. 40 centimes. » Il sonne le garçon, fait arrêter le bain, demande une choucroute, s'attable, et oublie ingénument pourquoi il est venu. »

Planche travaillait d'ordinaire dans un petit café, le café des Quatre Vents, rue de l'Odéon, ou encore le café Momus, au milieu du bruit des voix et des verres; il sortait de là sa copie au bout des doigts : critique serrée, souvent sévère, il faut le dire. Mais « cette critique sans enthousiasme se sauve parce qu'elle a de la science et du talent », a dit Henri Blaze; d'ailleurs celui-ci se montre dur pour Gustave Planche. Il semble qu'il y ait eu là quelque jalousie. Peu d'hommes furent autant haïs que le pauvre critique qui, lui, ne haïssait personne, mais qui croyait de son devoir de dire tout ce qu'il pensait; pourtant il ne s'attaqua pas aux hommes, mais aux œuvres. Sa critique fut pour lui « un

1. M. Lavollée est mort depuis que j'ai écrit ce passage.

sacerdoce », et il a donné « toute sa vie de judicieuses leçons de goût à cet écolier inattentif et affairé qui s'appelle le public ».

Avant d'étudier la vie de Gustave Planche, je le voyais volontiers avec les yeux de ses contemporains, Hugo[1], Musset, le partial Mirecourt, Beauvoir; je le voyais assez déplaisant, malpropre par une sorte de pose, aimant à écraser de son jugement sévère le jeune talent ou la renommée naissante. Je le croyais, d'après eux, doctoral, assez pédant, rude et hautain, en un mot plutôt haïssable, et guère intéressant, en dehors de son savoir incontestable. Mais voilà qu'en l'étudiant de plus près, je découvre un homme auquel la vie a toujours été cruelle, et qui est resté fier, indépendant et pauvre; consciencieux dans son travail, convaincu de son rôle. Ses idées, élevées et belles, furent sa passion, sa folie, il n'eut aucune ambition personnelle, point d'envie, point d'intérêt.

1. Après la chronique de Planche sur *Angelo*, qui certainement est sévère (*Revue* du 1er mai 1835), V. Hugo écrivit une préface à *Angelo*, diatribe destinée à confondre le critique : « Ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal, éternel ennemi de ce qui est en haut, espion à Venise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Paris... Grinçant des dents à tous les sourires, ce misérable intelligent et perdu, qui ne peut que nuire, etc. » — A son tour, Gustave Planche écrit à F. Buloz : « Faites savoir à Hugo, ou du moins à ses amis, que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople, et les pamphlétaires de Paris, n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant ainsi, etc. »

Convaincu qu'il avait une mission à remplir, des conseils à donner en vue d'éclairer la belle route, il méprisa tout ce qui n'était pas vérité et devoir. Le singulier homme, n'est-ce pas? Sous « l'immonde vêtement », il y a un cœur qui a souffert, que tout a blessé et heurté. Ma mère m'a dit souvent qu'une déception amoureuse acheva d'accabler le pauvre Planche, et comme il ne lui manquait plus que cette peine, on peut dire qu'il connut toutes les peines.

Les débuts de Gustave Planche furent donc très malheureux. D'ailleurs, sa vie tout entière fut « courte, triste, pleine de circonstances déplaisantes, de petites misères subies avec calme, et portées avec dignité »; et si j'ai raconté plus haut les quelques anecdotes concernant son intimité, ce n'est ni pour le railler ni pour l'amoindrir : F. Buloz l'eut en trop haute estime, et lui conserva un trop fidèle souvenir, pour que moi-même je ne lui voue pas une admiration semblable, songeant à sa vie laborieuse, pauvre et infortunée.

Lorsque Gustave Planche mourut, Montégut écrivit[1] sur lui un article ému, qui lui fut probablement inspiré par F. Buloz, Montégut étant d'une génération trop nouvelle pour connaître ainsi les particularités des débuts de Planche, et les déboires de sa jeunesse. Je devine dans le tra-

1. 1er juin 1858, Gustave Planche, la *Revue des Deux Mondes*.

vail de Montégut l'esprit d'équité de F. Buloz, qui voulut, au delà même de la mort, défendre son ami si attaqué, et si injustement haï. Je sais combien il admirait la droiture de son caractère, et Montégut écrit : « Il marcha toujours dans la vie avec fierté, timidité et honnêteté. » F. Buloz encore trouvait en lui un grand fonds de bonté; Montégut le proclame :... « Loin d'être méchant, il était d'une bonhomie presque enfantine.... Bien des œuvres célèbres à juste titre ont dû à ses conseils une pureté et une correction, qu'elles n'auraient jamais eues sans eux... » En cela, il se reportait aux débuts de George Sand, pour qui Planche fut tout dévoué.

F. Buloz excusait toutes les « habitudes » de Planche, il en rendait responsable sa jeunesse malheureuse, cette misère persistante, cette malechance qui le poursuivit toute sa vie, et contre laquelle Planche n'eut « aucun moyen de défense... à tous les échecs, il opposait une résistance passive », et encore : « Sa fierté était calme, digne et muette. »

Sa pauvreté, Henri Blaze la signale « comme un des moyens d'action que G. Planche possédait pour agir sur le directeur ». Cette pauvreté, F. Buloz en a parlé à Montégut en termes émus, car il eut en communication les lettres que le jeune Planche écrivit à son père, à ses heures les plus misérables. F. Buloz a pu se rendre compte de la fierté du jeune homme, que le père

repousse, il a vu les comptes rigoureux qu'il lui rend, les balances minutieuses qu'il établit pour les moindres sommes, son effarement « devant les plus petites dettes comme devant une catastrophe ». Il a constaté aussi, que si le père se montra toujours dur, le fils, dans sa plus grande détresse, ne réclama qu'une affection qu'on lui refusa, et ne s'abaissa jamais à supplier.

En 1836, lorsque Planche, déjà célèbre, envoyait un de ses livres à son père avec une dédicace, le père répondait : « Je remercie mon fils Gustave de son livre, et j'agrée comme sincères les deux lignes qui en accompagnent l'envoi. »

Planche se sépara deux fois de la *Revue*. La première pour collaborer à la *Chronique parisienne* où Balzac l'avait appelé : il y resta six mois. La seconde pour voyager en Italie. Car Planche, en 1840, hérita de 30 000 francs, disent les uns, 70 000 disent les autres, et ce fut une rare fortune que cet héritage, pour un homme « qui déjeunait à quinze sous dans une crémerie ». On dit qu'il mit les 30 000 francs dans un sac de toile, et partit pour l'Italie, où il puisa à même dans son sac pendant cinq ans. Après quoi, le sac étant vide, il revint en France, et reprit à la *Revue* sa plume, qui se rouillait. Gustave Planche connut ainsi la liberté à laquelle il avait jusque-là aspiré en vain, mais quand il s'agissait de lui, il ne savait guère compter, et il perdit cette liberté lorsque le sac enchanté fut vide.

Je n'ai en ma possession aucune lettre de Gustave Planche, pourtant il en écrivit de nombreuses à F. Buloz, surtout pendant le séjour que le critique fit en Angleterre; elles ont malheureusement disparu. E. Montégut cite, dans l'article dont j'ai parlé plus haut, une de ces lettres écrites par Planche à F. Buloz; elle est découragée et maussade :

« Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien, ni sur personne... la franchise, plume en main, est un vice irrémédiable, qui engendre des haines terribles.... Blâmer, toujours blâmer, j'ai l'air d'un fou. » Ce sont les paroles navrantes d'un homme qui éprouve déjà les effets de cette franchise, « plume en main ». On lira avec intérêt cette lettre de F. Buloz à George Sand, concernant la mort du critique :

« Personne plus que moi ne désire rendre hommage à la mémoire de notre pauvre ami... Jusqu'à ses derniers moments, je l'ai entouré, et fait entourer de soins, malheureusement tardifs; s'il l'avait voulu, je l'aurais peut-être sauvé! Que n'aurais-je fait pour cela! Il y a trois ans, quand je le voyais pouvant à peine marcher, refusant de se soigner et de se laisser visiter, je lui offris de le faire entrer dans une maison de santé de Boulogne, où il aurait été à merveille, et où il serait resté tant qu'il aurait voulu : il refusa obstinément et cessa même de venir à la *Revue* pour éviter mes remontrances et mes sollicitations. Je

crois que, s'il avait cédé à mes désirs, je l'aurais encore à côté de moi; il me manque terriblement, il était de ceux que je voyais toujours venir avec plaisir, et dont les conseils m'ont été le plus salutaires; je l'aimais cordialement, et je n'ai jamais pleuré davantage sur un ami.

» Quand il eut refusé d'entrer dans cette maison de santé, je parvins à savoir son adresse, qu'il cachait avec une rare précaution; j'obtins de lui plus de soins pour sa personne en lui parlant de l'Académie; j'allais jusqu'à le pourvoir des choses les plus nécessaires, et je croyais avoir réussi à le modifier un peu dans ses habitudes, car sa santé paraissait meilleure, et son entrain revenait, quand tout à coup, le mal reparut plus intense, sans même être déclaré par lui. C'est très inopinément que la fatale déclaration me vint par un médecin de ses amis, qui était parvenu à visiter le malade et sa plaie.

» Tout de suite, je le fis transporter à la maison de santé du Dr Dubois, où je le confiai à un médecin que je connaissais là; mais dès ma première visite, on ne me laissa aucun espoir. C'est ainsi que je me suis vu hors d'état de rien faire d'efficace, pour l'homme vraiment rare, que j'aurais voulu conserver aux lettres.

» Tout ceci vous dira donc combien j'aurais voulu servir sa mémoire, si tant est qu'on puisse servir la mémoire d'un homme, à qui tout le monde s'est plu à rendre justice *à sa mort*, il est vrai,

jusqu'à ceux qui l'avaient traîné dans la boue de son vivant, et qui sont venus débiter de fausses larmes sur sa tombe, et dont j'ai dû subir les embrassements sur le bord de la fosse... Nos rangs s'éclaircissent, mon cher George[1]... »

« Jean est mon plus intime et mon meilleur ami », prononce le Diogène de Paul de Musset, et Jean, c'est Jules Sandeau. A la mort de Planche, Sandeau écrivait au directeur de la *Revue* :

... « Pauvre Planche! Pauvre Trenmor, comme nous l'appelions ici. On ne sait pas combien je l'aimais : je savais seul, avec vous peut-être, tout ce qu'il valait. Janin a parlé sur sa tombe, moi je n'aurais pas pu, les larmes m'auraient étouffé... Avez-vous su que peu de temps avant sa mort, Planche a dicté à notre intention une lettre adressée à M. Bertin et qu'il a signée? Je n'ai appris cela qu'ici. C'est sa dernière signature. Je ne pense pas que M. Bertin tienne beaucoup à cette lettre, moi je serais heureux de l'avoir, si vous le voyez, dites-le-lui[2]. »

Henri Blaze, plus spirituel qu'indulgent, n'est guère tendre, je l'ai noté, pour Planche, et il voit le critique, lui aussi, avec les yeux de ses contemporains; le dogmatisme de Planche, ses rudes franchises, ne peuvent plaire à Blaze,

1. Inédite, 3 novembre 1858, F. Buloz à G. Sand, *Collection S. de Lovenjoul.*
2. Inédite, 30 septembre 1857.

esprit brillant, épris de fantaisie... Mais le même Blaze est assez dur aussi pour Musset, auquel il est tout près de préférer Arvers... paradoxe? peut-être. Très épris de musique, le fils de Castil-Blaze n'éprouve guère, en dehors de Vigny, de véritable prédilection que pour les musiciens : Rossini, ami inséparable de son père, puis Meyerbeer, avec lequel il collabora, plus tard, à un ouvrage, demeuré d'ailleurs inconnu : la *Jeunesse de Gœthe*[1]. Quelques critiques cependant furent aussi ses amis : Lerminier, mélomane comme lui, ou Émile Montégut[2], épris comme lui de Shakespeare; au temps de la fameuse loge infernale à l'Opéra H. Blaze aimait à y retrouver le professeur Lerminier. Enthousiaste et verbeux, Lerminier était amateur de théâtre, de fêtes et de paradoxes.

Il avait débuté à la *Revue* en 1832, avec les *Lettres philosophiques à un Berlinois*, et Blaze a écrit : « Il nous arrivait, bourré de germanisme au moment où l'éclectisme de Cousin et des doctrinaires, était en train de fusionner avec le catholicisme. »

1. Blaze, bon romantique, n'avait fait avec Meyerbeer aucun contrat. La partition de *la Jeunesse de Gœthe* fut écrite, les deux collaborateurs devaient donner leur œuvre — sorte d'oratorio — à l'Odéon. Meyerbeer avait désigné les chœurs et les chanteurs qu'il désirait, puis... il mourut : la pièce ne fut jamais jouée, et la partition resta à Berlin.

2. Sur Émile Montégut et son œuvre si multiple, un livre nous est promis dans un avenir prochain. Félicitons-nous qu'un érudit, M. Laborde Milaà, ait entrepris cette étude : elle comblera une lacune regrettable.

Professeur de législation comparée au Collège de France (M. de Montalivet avait créé la chaire pour lui), son enseignement du début, qui n'était que du socialisme déguisé, reçut de la jeunesse l'accueil le plus enthousiaste. Rédacteur en chef du *Bon Sens*, collaborateur actif de la *Revue des Deux Mondes*, Lerminier avait parcouru tous les cycles, tous les systèmes, son éloquence était « entraînante, vigoureuse, débordante, presque révolutionnaire ».

Grand et fort, haut en couleur, les cheveux bouclés, le verbe haut, ce colosse était l'homme le plus aimable, le plus obligeant. De fortune indépendante, à ses heures homme de sport, le professeur, après avoir glorifié éloquemment à son cours la souveraineté du peuple, se montrait volontiers, le soir, dans cette loge infernale de Véron, qui n'avait rien d'infernal, ni de maçonnique, mais qui fut un des derniers refuges du romantisme. Faire partie de cette loge était pour un homme, aux yeux des femmes, une séduction irrésistible. Véron naturellement y trônait, spirituel, cynique, bon vivant. Quelques vieux messieurs comme fond de tableau, quelques femmes aimables, quelques médecins célèbres, — Véron n'était-il pas docteur? — et puis, les poètes.

A. Houssaye note que tous les habitués de cette infernale loge moururent de mort violente, et il cite Duranton, qui se brûla la cervelle, Lautour-

Mezeray qui mourut fou à Alger où il était préfet, fou comme Gérard de Nerval... et il clôt cette liste funèbre par le nom du docteur Véron, « le seul mort, dit-il, naturellement de ses indigestions[1] »! Il faut dire que beaucoup de romantiques mouraient fous ou se tuaient, et Gérard de Nerval n'est qu'un exemple au milieu de tant d'autres : Forcade, A. Thomas, Scudo..., ils sont légion.

Le docteur directeur Véron avait fait de cette baignoire, loge infernale, un délicat boudoir, tendu de soie. Des glaces étaient pendues, qui reflétaient de charmantes épaules ; le docteur aimait la joie, il aimait le luxe... et l'argent; d'ailleurs, généreux.

Pour en revenir à Lerminier, ses exigences gastronomiques, dans la mémoire de ses contemporains, sont restées inimitables. Un de ses confrères raconte l'avoir vu attablé au Café Anglais un soir, pendant que lui-même se rendait à l'Opéra-Comique ; Lerminier commençait de dîner. L'autre entre au théâtre, entend deux actes de l'*Étoile du Nord*, puis sort, et en repassant devant le même restaurant, revoit le même Lerminier à travers les glaces, arrosant sa salade de homard, d'un « chambertin réparateur ».

« Nous causâmes un instant, il me parla des vérités morales qui sont toutes dans la nuance,

1. Arsène Houssaye, *Confessions*.

et que les pinces du syllogisme ne sauraient atteindre, compara la logique à une massue avec laquelle on irait à la chasse aux insectes ailés qui bourdonnent dans la lumière d'une matinée de printemps, me prêcha le mépris de l'éclectisme et surtout des éclectiques, qu'il traita de marchands de soupe officielle, de bouillie pour les enfants, et de produits de médiocres, pour les médiocres.

» Jamais je ne l'avais vu plus éloquent. »

Voici une autre anecdote, qu'Émile Montégut se plaisait aussi à conter :

« Lerminier, attablé, toujours, dans un cabaret à la mode, dînait avec appétit comme à l'habitude, et avait déjà dégusté six bouteilles de vin. On débouchait pour lui la septième, lorsqu'un monsieur qui dînait à côté, et qui n'avait perdu de vue aucune des six bouteilles, se lève et s'écrie avec force : « C'est assez, monsieur Lerminier! C'est assez! »

En 1836, sous le patronage d'Odilon Barrot, Lerminier fut candidat de l'opposition à Strasbourg, sa patrie; il échoua, et éprouva de cet échec, une profonde amertume. Deux ans après, M. Molé était au pouvoir. Que se passa-t-il? Le Président du Conseil jugea sans doute le moment opportun pour ramener à un enseignement plus conservateur ce démocrate intransigeant? Avec sa grâce habile, sa diplomatie insinuante, M. Molé entreprit la conquête de Lerminier; il l'invita,

le décora, le séduisit. Bientôt le Roi le reçut, et le nomma Maître des Requêtes en service extraordinaire. Alors la Presse fut déchaînée. Il y eut dans les journaux, dits libéraux, de violents articles contre cette conversion, assez brusque en vérité. Lerminier y répondit[1], et (malgré l'avis de F. Buloz) il y répondit violemment; les articles que le *Courrier français* publia contre lui furent vifs; il y en eut de plus perfides dans le *Charivari*, qui attaquèrent sa personne et ses mœurs. A la suite de cette campagne, on s'attendit à un éclat, à un duel retentissant, car ce bretteur exalté avait déjà fait ses preuves... mais cette fois il se tut, et son attitude étonna.

Bref, cet homme jadis si acclamé, fut conspué et hué au Collège de France quand il y parut, et dut abandonner sa chaire. Dix ans plus tard M. de Falloux tenta de l'y rétablir : la même opposition reprit, blessante, tenace. Il se sépara de la *Revue* à la même époque, et mourut en 1857, l'année de la mort de Musset et du pauvre Planche.

Parlant de ses dernières années, assez pitoyables, Pontmartin a écrit :

1. Dans la *Revue* du 15 octobre 1838 : Lettre à M. le directeur de la *Revue des Deux Mondes* : *la Presse Politique*. Sainte-Beuve écrit à Juste Olivier à ce propos : « L'article de Lerminier a soulevé des tempêtes, cela a remué dans son fond toute cette mare infecte de la presse; pourtant l'infection est bien dans la presse même, et ceux qui l'ont fort attaqué valent moins. »

« Pauvre Lerminier! Je l'ai connu, lui, si superbe alors, si empanaché de sa rhétorique antichrétienne et de sa philosophie d'outre-Rhin, refusant de se découvrir devant la tiare, comme Guillaume Tell devant la toque de Gessler, je l'ai connu quinze ans après, lorsque, désabusé de l'emphase révolutionnaire, traité lui aussi d'apostat, sifflé au Collège de France, proscrit de la *Revue des Deux Mondes*, délaissé de tous ses amis,... il ne trouva de refuge qu'à la *Revue contemporaine*. » Pontmartin ajoute que plus tard encore, au comble de la tristesse et de l'abandon, Lerminier eut pour consolateur un vicaire de Saint-Germain-des-Prés[1]...

Après la révolution de février, Blaze se trouvait au ministère de l'Intérieur dans le Cabinet d'Elias Regnault, « bombardé secrétaire général par les événements ». Ledru-Rollin surgit soudain et voyant Blaze, lui demanda des nouvelles de son camarade Lerminier. Il attendit à peine la réponse, et se répandit dans une de ces harangues ampoulées qui lui étaient familières, débitée sur un ton oratoire, et se terminant par ces mots qu'il lança, « pleins d'emphase, les bras en l'air, l'œil douloureux — : Le malheureux, que ne serait-il pas aujourd'hui, s'il n'avait apostasié! »

Dans les correspondances de l'époque, celle de Tattet, par exemple, à Guttinguer, celle de Sainte-

1. *Souvenirs d'un vieux critique*, vol. II, p. 334.

Beuve aussi, un nom passe souvent, celui de Fontaney. Qui était Fontaney? Musset l'a raillé dans une bouffonnerie rimée, lorsqu'il a écrit :

George Sand est abbesse
Dans un pays lointain,
Fontaney sert la messe,
A Saint-Thomas-d'Aquin!

Mais Fontaney n'était pas enfant de chœur! C'était un poète et un critique, bien oubliés aujourd'hui. Il faisait souvent partie des réunions dont parle Sainte-Beuve, petits cercles littéraires où chacun se passionne, critique, admire, discute... Il y a là Arvers, Musset quelquefois, Beauvoir et Guttinguer, Sainte-Beuve, Marmier, lorsqu'il n'est pas au pays des brumes.

A l'époque du duel entre Dubois, du *Globe*, et Sainte-Beuve (duel fameux où Sainte-Beuve combattit tenant un parapluie d'une main, un pistolet de l'autre, et prononça ces paroles mémorables : « Je veux bien être tué, mais je ne veux pas être mouillé »,) c'est Fontaney qui se procura les pistolets : il les avait conquis la veille, en pleine bataille de Juillet, sur un gendarme! Cet épisode est comique; dans la vie de Fontaney il y en eut de navrants...

Dédaigneux et pauvre, Fontaney, avec son allure britannique, était froid d'aspect, mais délicat et malheureux. Il avait des pseudonymes divers, et signait ses chroniques tour à tour

Lord Feeling, Y, ou *Andrew O'Donnor*[1]. Il s'occupa au début de la critique du livre, et aussi de la littérature étrangère; écrivit des « Souvenirs sur l'Espagne », lorsque le comte d'Harcourt l'eut emmené à Madrid comme secrétaire, au moment où lui-même était ambassadeur. Il épousa la fille de Marie Dorval, Gabrielle, qui mourut phtisique en 1837. On se souviendra que c'est précisément à l'enterrement de Gabrielle Dorval, que se rencontrèrent, après plusieurs années d'une séparation retentissante, ces deux anciens amis, Hugo et Sainte-Beuve. Ils durent suivre le convoi avec Fontaney dans la même voiture, et Victor Pavie, témoin de cette scène, dit : « C'était une amitié morte qui escortait le corps de la pauvre jeune femme. »

C'est *En revenant du convoi de Gabrielle*, que Sainte-Beuve, mélancolique, écrivit :

Quand chacun, tout fini, s'en alla de son bord,
Oh! dites! du cercueil de cette jeune femme,
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort?

Fontaney suivit sa jeune femme de près, et mourut la même année au printemps.

Comme Fontaney, Charles Labitte aussi mourut jeune. Mais celui-ci se tua de travail et de fatigue. Il était né à Château-Thierry en 1816. Camarade de Ch. Louandre, qui fut lui-même conservateur à

1. *Esquisses sur le Parlement anglais.*

la Bibliothèque d'Abbeville, et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, Labitte y débuta en 1836, par un article sur Gabriel Naudé. Il « était résolu à réussir », a dit J. Simon. Sainte-Beuve s'en servit pour ses recherches, Cousin aussi, et quelles recherches ! sérieuses, copieuses, absorbantes, travail de compilation, d'érudition profonde ; tout ceci comme « service d'ami », bien entendu ; les grands hommes ont ainsi d'humbles chercheurs, collaborateurs obscurs, qui ne sont pas sur le programme, mais qui ont souvent trié et choisi les matériaux de la pièce. Ch. Labitte était de ceux-là.

Voyons plutôt. A propos du cours sur *Port-Royal*, que Sainte-Beuve va faire à Lausanne, il écrit un jour à Labitte, qui l'admire, qui le chante en vers tout enthousiastes, dont Sainte-Beuve prise l'encens, il écrit donc à Labitte, et lui demande de faire pour lui « quelques recherches ». Au sujet du manuscrit d'Hecquet, il lui faudra « fixer en quelques phrases, autant que possible empruntées au texte », le but et l'occasion de ce nouvel écrit ; et aussi il faudra « voir si dans le détail de la polémique, il n'y a point d'indication sur les noms propres d'auxiliaires et d'adversaires, etc. »

Mais il y a mieux :

Le 27 octobre 1847, Sainte-Beuve interroge Ch. Labitte « ... Je vois déjà une quantité de petites questions sur lesquelles votre amitié et

votre érudition vont m'être indispensables », et voici les petites questions, — pas si petites!

« 1° N'y a-t-il dans Pierre Corneille, dans sa vie ou dans les vers chrétiens, quelque trace de liaison avec Port-Royal, ou du moins avec Arnauld d'Andilly, son contemporain et rival en vers dévots?

» 2° Quel est le passage de *Clélie* de mademoiselle de Scudéry qui fait l'éloge des solitaires de Port-Royal, et qu'on se passa de mains en mains, au dire du malicieux Racine, dans ses petites lettres à Nicole? L'éloge doit être sous des noms empruntés.

» 3° Y a-t-il dans Fontenelle quelque pièce relative à Port-Royal[1]? etc. ».

On voit que les recherches n'étaient pas nulles, et que ces questions en soulevaient d'autres, qui avaient bien leur importance. Toujours pour son cours sur Port-Royal, il écrit à Labitte le 6 novembre : « Je vous écris encore comme à mon secours! » Et il lui demande de voir dans certains mémoires s'il ne trouverait pas *une phrase* sur le style « grand et étendu à l'espagnole de d'Andilly »; « pourrais-je l'avoir de vous? » Il a besoin de cette phrase, elle fera bien dans son cours..., il faut la chercher, la citer exactement, Labitte va faire cela pour lui? Pauvre Labitte! Mais aussi quelle reconnaissance il a de la reconnaissance du maître! « Mille remerciements,

1. J'emprunte ces détails à l'article de M. L. Séché : « Ch. Labitte et Sainte-Beuve », *Grande Revue*.

cher Labitte, de tous vos bons soins. Je les sens mieux que je ne vous le dis, et j'en profite comme d'une chose toute simple, tant je compte sur votre amitié acquise » : Charles Labitte était payé. Jules Simon lui consacre des pages charmantes[1]. Il constate que Labitte était « venu à bout de Buloz, ce qui était un chef-d'œuvre », non pas comme de Mars, en s'effaçant, mais en se rendant indispensable : « il était prêt pour toute chose et à toute heure ». Charles Labitte s'était logé d'abord dans l'île Saint-Louis, et avait fini par aller habiter rue des Beaux-Arts, en face de la *Revue*. On pouvait l'envoyer chercher à tout moment. « Quand il eut ajouté l'immense travail du Collège de France à tous ses autres travaux, la charge parut à tous accablante. » « On se disait : Comment fait-il? Nous le sûmes bientôt : il se tuait. » De 1836 à 1845, Labitte fit la critique littéraire à la *Revue* avec un remarquable talent, et une rare érudition.

Un soir, J. Simon, qui devait dîner avec lui — il l'avait vu l'avant-veille — va le prendre rue des Beaux-Arts à sept heures. Il sonne à sa porte, personne ; il carillonne de plus belle, une sœur de charité entr'ouvre, et lui dit d'un ton de reproche : « Ne faites pas de bruit. — Qu'y a-t-il? Il est malade? — Non, dit la sœur doucement; il est mort. »

1. J. Simon. *Premières Années*. Déjà cité.

Il avait vingt-neuf ans.

Voici ce que madame F. Buloz écrivait à sa sœur, à propos de la mort de Ch. Labitte. On verra quelle amitié unissait les collaborateurs de la *Revue* à la famille de F. Buloz :

28 septembre 1845, dimanche.

Ma bonne chérie, je viens de passer une bien cruelle semaine, un de nos amis le plus cher, M. Ch. Labitte, est mort presque subitement, presque sous nos yeux, car il demeurait en face de mes fenêtres, au n° 11, et on nous est venu chercher au moment où il venait d'expirer; tu ne saurais croire toute la douleur que cet événement me cause; je ne considère pas la perte que la *Revue* fait en M. Labitte, qui était un de ses meilleurs collaborateurs, mais bien le vide affreux qu'il laisse dans notre intimité; notre père qui le connaissait beaucoup, Marie[1], t'en parleront, et ne feront que t'affirmer ce que je te dirai de son charmant caractère, de sa bonté, de son esprit si vif et si aimable... le pauvre Charles Labitte est mort seul, absolument seul, car son concierge qui le soignait, l'a quitté à six heures et demie pour aller dîner, M. Labitte le lui ayant ordonné en disant qu'il voulait dormir, et à sept heures, lorsque le médecin est venu pour le voir, il s'était éteint sans souffrance, sans convulsion[2]...

Eugène Sue, Deschamps, Marmier, Nodier, autant de collaborateurs que Castil-Blaze, futur beau-père de F. Buloz, introduisit avec Jules

1. Marie, beau-frère de madame Combe.
2. Lettre de Madame F. Buloz à Madame Combe. Inédite.

Janin aux deux *Revues*. F. Buloz connut Brizeux chez l'imprimeur Auffray, qui publia en 1831 le roman-poème de *Marie*. Brizeux rappelle leur liaison ancienne d'un mot, quand il nomme, dans une de ses lettres, François Buloz : « le premier éditeur de *Marie* ».

L'auteur de *Marie*, délicat poète (de l'école de Sainte-Beuve), modeste, fort pauvre, collabora à la *Revue* l'année suivante[1]. *Marie* avait eu un succès inattendu et du meilleur aloi; à cette époque où les rivalités d'écoles étaient extrêmes, un poème frais, sincère, n'appartenant à aucune école, étonna, puis charma. *Marie* n'était pas signée, et je crois que Brizeux ne signa que la troisième édition — il offrit alors son livre à Madame F. Buloz, avec une dédicace qui en établit ouvertement la paternité. C'est un charmant poème, inspiré par ce souvenir : *Marie*, qui ne procède en effet de rien, et ne ressemble à aucun autre. Planche l'a dit jadis quand il a parlé de Brizeux : « Il est demeuré solitaire et vrai. Il n'a consulté que son cœur... qu'on le blâme ou qu'on l'approuve, bon gré, mal gré, il faut accepter ses vers, comme l'expression d'une pensée réelle. » Brizeux chante la Bretagne aimée :

Ensemble harmonieux de grâce et de beauté..

ses coiffes blanches, sa mer sauvage, les fermes familières où il a passé ses jeunes années, et cette

1. 1832, 1er août : *A un Religieux*.

Marie, « fleur de blé noir ». C'est une élégie harmonieuse et simple, qui dut étonner au temps romantique, déconcerter peut-être, un hymne plein de délicates trouvailles :

> ...Nos cœurs et les fruits, pareils dans leurs destins,
> Dépendent bien souvent de leurs premiers matins,
> Du froid qui les saisit, jeunes, dans leurs racines,
> Ou de l'air doux et tiède à l'abri des collines[1].

Un tel sentiment devait plaire au directeur de la *Revue*. Brizeux y eût écrit davantage[2], si diverses absences, un cours de littérature qu'il fit à Marseille en 1834, ses voyages, ne l'en eussent souvent tenu éloigné. Il faut noter aussi, que F. Buloz goûta surtout en lui le poète, le « Barde », et accueillit moins favorablement l'auteur de ces traités esthétiques, ou de ces romans en prose, dont Brizeux offrait volontiers les plans au directeur de la *Revue*.

Après ce cours à l'Athénée de Marseille, où le poète suppléa Ampère, Brizeux s'en fut en Italie; déjà il avait passé les monts quelques années auparavant avec Barbier. Il les passa souvent, car ce Breton aima la patrie du Dante avec ardeur, « cette belle Toscane », et Florence, qu'il appelle « la ville la plus italienne de toute l'Italie. »

1. *Marie*.
2. Il est très surprenant de ne pas rencontrer le nom de Brizeux dans la correspondance de Vigny à F. Buloz. Sans doute n'eut-il jamais besoin d'user de son influence pour le faire bien accueillir à la *Revue*, comme il l'avait fait pour des collaborateurs dont F. Buloz appréciait moins le talent?

De retour dans sa Bretagne, il parcourt le Finistère, le bâton à la main, « sac au dos »; à cette heure, il songe à son grand poème des *Bretons*. Il travaille, et il a maints projets en tête, la poésie du pays l'a repris. Dans cette lettre à F. Buloz, il annonce les *Bretons*. Mais il garda le poème dix années encore, avant de le livrer à la publicité!

Puisque mon silence va toujours se prolongeant, j'ai pensé, mon cher Buloz, qu'il fallait vous donner signe de vie. Souvent il m'est venu de vos compliments par Barbier, qui a dû aussi vous transmettre les miens. Il vous aura dit que je travaillais beaucoup pour votre *Revue*. Réservez-moi donc de la place pour l'hiver prochain, car j'inonderai vos grandes pages de prose et de vers. Quant au Poème, vous l'aurez cet automne. Sans le voyage de Marseille, sans des événements survenus dans ma famille, il serait terminé. Enfin, me voici sur ma terre et je travaille avec amour. Les espérances de la *Revue* seront, j'espère, remplies. Mais que la *Revue* me vienne en aide! Depuis que *Marie* a révélé la Bretagne, quelques-uns se mettent à écrire sur ce pays; ce serait donc, comme vous l'avez déjà fait, d'insérer le poème des *Bretons* dans vos principales annonces, et une fois de le désigner en quelques lignes dans la chronique. Ceci principalement. Me direz-vous où est Auffray, et si l'édition de *Marie* est enfin épuisée? En cas d'une édition nouvelle, j'écrirais cinq cents vers nouveaux. Cette lettre, mon cher Buloz, est presque une lettre d'affaires, mais depuis un an et demi, tous les autres

rapports avec Paris me sont étrangers. Dans cet éloignement de mes amis, il y a pour moi de l'ennui et de la tristesse, mais aussi quelque contentement d'être en dehors de ces animosités littéraires, si funestes à la liberté de l'art, et qu'à cette distance d'où je vois les choses, on ne comprend pas. Ainsi, adieu encore, jusqu'au mois de mai et bien des amitiés.

A. BRIZEUX[1].

Lorient, 14 avril 1835.

Brizeux est repris par le charme du pays. Paris lui semble maussade, hostile même, et on retrouve ici le poète qui écrivit jadis :

Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte,
Mourez dans la maison où votre mère est morte,
Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté....

En 1839, A. de Vigny obtint de Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, pour Brizeux, une pension; modeste « subvention annuelle » de 1200 francs qui, quatre ans plus tard, devait être doublée par le Ministère de l'Intérieur. Sous le ministère Fortoul, Lamartine, fort admirateur de Brizeux, d'ailleurs généreux et serviable, dit à Henri Blaze : « Vous connaissez Brizeux? Quel homme est-ce? Il doit avoir de la fortune? Les vers ne sont pas un gagne-pain? »

Mais Blaze répondit que Brizeux n'avait d'assuré que ces deux pensions — assez médiocres — et Lamartine, dressé dans son fauteuil, stupéfait,

1. Inédite.

s'écria : « Deux mille quatre cents francs! un tel poète! » Et deux jours après, il annonce à Blaze : « J'ai vu le ministre, la pension est augmentée de quinze cents francs[1]. »

Le poème des *Bretons*, que Brizeux caressa, refit, épura, avec tant d'amour, n'eut pas le grand succès qu'avait eu *Marie*; le poète éprouva quelque déception à voir son œuvre accueillie moins chaleureusement qu'il ne l'avait espéré. Un morceau de ce poème parut dans la *Revue*, « *La Baie des Trépassés* », mais, « malgré les articles suffisamment élogieux de Sainte-Beuve dans la *Revue Suisse*, et de Magnin dans la *Revue des Deux Mondes*, dit M. E. Dupuy, cette épopée sur laquelle le poète avait fondé tant d'espérance, n'eut qu'un succès de sérieuse estime ».

L'année suivante, il donnait ses *Lieds Bretons*. Voici la lettre qui annonce ce travail au directeur de la *Revue* :

Mon cher Buloz,

C'était mon désir de vous envoyer cet hiver quelques pages pour la *Revue*, ma mauvaise santé m'en a empêché. Je tiens cependant à votre disposition un certain ensemble de chansons, un peu dans le genre de ce que les Allemands, je crois, nomment Lied. L'imagination ou le sentiment en sont le principe, et quelques-unes peuvent avoir un attrait populaire. Vous me répondrez. C'est le fruit de cette

1. H. Blaze, *Mes souvenirs*, déjà cité.

saison passée à la campagne, mais l'année ne finira pas sans que je vous envoie un petit roman, qui déjà est tout entier en moi, et n'attend que le soleil pour naître. Mes obéissances, je vous prie, à madame Buloz, et croyez-moi bien tout vôtre,

A. BRIZEUX[1].

Scaer, par Rosporden (Finistère), 6 janvier 1846.

Très peu de temps après, F. Buloz perdit son petit enfant, et Brizeux, qui avait reçu une lettre désolée de son ami, lui répondit :

Mon cher Buloz,

On ne saurait être frappé d'un plus grand malheur que celui qui vient de vous atteindre. Aussi vous et votre pauvre femme, je vous plains de tout mon cœur, car il n'y a point de consolation à une telle peine, sinon dans les enfants qui vous restent, et sur lesquels se concentrera toute votre affection. Cependant ne repoussez pas les marques d'intérêt de vos amis, lesquels, j'en suis sûr, ne vous auront point manqué. Pour moi, il me semble que si j'avais été là en ce triste moment, vous m'auriez accueilli, puisque vous avez bien voulu me montrer tout votre chagrin. Je vous remercie ; c'est vous souvenir, avec cette malheureuse mère, que je suis parmi les plus anciens, pour qu'elle s'assure avec vous de toutes mes sympathies.

Votre dévoué à tous deux,

A. BRIZEUX[2].

23 mars 1846.

1. Inédite.
2. *Id.*

Brizeux, toute sa vie, ne voulut être, ne fut qu'un poète. En 1831, — il venait de publier anonymement *Marie*, — Brizeux, malade, était logé dans une mauvaise mansarde, lorsque Sainte-Beuve le vint visiter, avec un ami. Tous deux l'engagèrent à écrire quelques articles littéraires pour sortir de cette misère, mais le poète, qui méprisait la prose, répondit sèchement : « Non, je veux que ma carte de visite reste pure ! » Sainte-Beuve même prétend que cette horreur de la prose, Brizeux la poussait si loin, qu'il n'écrivait plus, à la fin, ses billets qu'au crayon, « de peur, sans doute, que les lignes qu'il risquait ainsi ne vinssent à être lues un jour et à le compromettre ». De fait, les dédicaces de ses livres — du moins de ceux que j'ai entre les mains — sont écrites au crayon.

M. E. Dupuy a noté : « Après vingt-huit ans d'une vie littéraire silencieuse et désintéressée, Brizeux fut mordu par cette ambition : l'Académie[1]. » Mais c'est bien avant la date que signale M. Dupuy que Brizeux fut « mordu », et lorsqu'il parlait de l'Académie dans les billets qu'il adressait à Vigny, il y avait huit ans qu'il y songeait. J'en trouve la preuve dans la lettre suivante, que Brizeux écrivit à F. Buloz après la mort de M. de Jouy[2] :

1. E. Dupuy, *A. de Vigny*, déjà cité.
2. M. de Jouy mourut en septembre 1846.

30 janvier 1847.

Mon cher Buloz,

Des souvenirs si anciens m'associent à votre *Revue*, que je crois pouvoir compter en cette occasion sur votre aide, qui peut m'être très secourable.

Que dois-je faire devant cette vacance qui s'offre à l'Académie? Déjà, je le sens bien, je suis devancé; mais absent et souffrant, il fallait, avant tout, sortir de cette souffrance. Aujourd'hui, je ne veux pas qu'il soit dit que je m'abandonne moi-même.

Or, voici à peu près ce que je viens d'écrire à M. Charles de Rémusat, dont les très bienveillantes intentions me sont connues : « Il me répugnerait, disais-je, de frapper et d'attendre aux portes. Je suis impropre aux jeux d'élections, et j'aurais les ennuis sans le succès. Lorsque l'Académie nommera un poète (et elle en a besoin), vous êtes, m'avez-vous dit, le représentant de la poésie pure. Cette heure est-elle venue?

» Si quelques membres considérables et d'accord, me désignaient, ma résolution serait vite arrêtée, ils n'auraient pas un soutien plus assuré de la dignité des lettres. »

Voilà, mon cher ami, la position déjà prise. Elle me semble digne. Je ne voudrais pas arriver par l'intrigue : que ce soit par mes seuls titres. Plusieurs sont déjà inscrits dans votre *Revue* qui, plus d'une fois, les a fait valoir. A présent, c'est de m'en remettre au zèle de la bonne amitié, et à l'espoir de la justice.

Votre très anciennement dévoué,

A. BRIZEUX.

Tâchez, avant une semaine, que j'aie de vous une ligne.

Jusqu'à mon prochain retour, que votre dame reçoive mes bons souvenirs auxquels s'ajoutent ceux de Madame Taillandier, et de notre ami Saint-René [1].

Il ne devait jamais être de l'Académie. Et pourquoi? A la fin de sa vie : « Après chaque disparition il revenait autre, et presque pas reconnaissable, plus saccadé, plus brusque, plus négligé : ces longues solitudes ne lui étaient pas bonnes », dit Sainte-Beuve qui cite une lettre, bien éloquente, de madame Desbordes-Valmore à madame Duchambge sur ce sujet. La lettre est du 27 décembre 1855... « J'ai revu ton Breton ferré qui est venu s'asseoir cordialement avec nous. Il ne sentait plus la lavande. Mais quoi? Ses vers sentent toujours le ciel. Quel poète! Combien la vie est dure et marâtre, puisqu'elle amène des hommes d'un tel mérite à devenir ce que celui-ci devient... et deviendra! Gustave Planche est bien mille fois pire. Vois-tu, ces hommes divins ont froid dans leurs affreuses chambres d'auberge *ruineuses*, et leur soleil les brûle en dedans. Je t'assure qu'ils vivent comme des somnambules. Regarde leurs yeux [2]. »

Henri Blaze assure aussi, qu'un membre de l'Académie française dit assez cruellement, faisant

1. Inédite.
2. *Nouveaux Lundis*, t. XII : *Madame Desbordes-Valmore, Sa vie et sa correspondance.*

allusion à une prétendue habitude contractée par Brizeux, et repoussant cette candidature : « Nous avons bien assez de M. de Musset! »

La lettre suivante est écrite de Sorrente, où Brizeux se trouvait en 1849, déjà atteint du mal qui devait, neuf ans plus tard, l'emporter, et cherchant là un soleil plus clément que celui de sa patrie.

Sorrente, 24 septembre 49.

Ne croyez pas, mon cher Buloz, que je vous aie oublié durant ce long voyage, entrepris pour le soin de ma santé. Je suis encore tout à vous, et à la *Revue*.

Il est vrai, le roman en prose que je vous annonçais, n'est pas encore prêt, ma pensée naturelle, la poésie, m'a encore entraîné, et ce sont trois histoires en vers que je puis vous envoyer.

La première de ces histoires, dans l'ordre de la publication, n'attend de vous qu'un appel pour vous être adressée : c'est tout à fait un petit roman, et dont j'espère beaucoup, et je dis, selon mes forces.

La seconde sera dédiée à notre ami Alfred de Vigny.

Ces trois histoires peuvent, avec quelques vers ajoutés à ce que publiera la *Revue*, former un volume de 2 400 vers.

Mon intention est de les tirer à part, et de les éditer successivement, puis de les réunir après la troisième publication, sous un titre commun. Si vous, le premier éditeur de *Marie* (et je m'en souviens), voulez vous charger de ce nouveau livre, vous aurez un nouveau droit à ma reconnaissance.

Vous le voyez, les frais de remaniement seront à peu près les seuls.

Après ces trois poèmes; j'ai un petit traité d'esthétique, presque entièrement achevé et que je vous destine.

Ensuite le roman en prose.

Répondez au plus vite, mon cher Buloz, au plus ancien, sinon au plus actif des vôtres, et croyez-moi votre tout dévoué,

A. BRIZEUX.

S'il vous plaît, mes obéissances et mes souvenirs à votre dame : j'attends quelques détails sur votre famille. C'est mon tour pour vous dire quelque chose de ma santé, elle se trouve fort bien de ce climat, et des eaux thermales qu'une grave infirmité commençant avait rendues nécessaires.

Puissé-je quelque temps encore prolonger mon séjour! Vous voyez que je ne m'y endors pas[1].

Un autre Breton fervent, Émile Souvestre, fut accueilli à la *Revue* en 1833. J'ai sous les yeux sa correspondance avec F. Buloz, il dut beaucoup à ce dernier. comme conseils et direction à ses débuts.

En 1828, je crois, il avait écrit un drame reçu aux Français. Ce drame fut interdit. Son rêve était de revenir à la scène, je ne sais pourquoi, car il n'y eut jamais de succès, et il restera, malgré ses quelques œuvres dramatiques, l'auteur des *Derniers Bretons*, et du *Philosophe sous les toits*.

1. Inédite.

Voici une lettre de Souvestre, datant de 1834, et concernant ses premiers articles :

Monsieur,

Je suis vraiment touché de l'intérêt que vous me témoignez dans votre lettre ; j'ai besoin de vous en remercier sur-le-champ. Il est si rare de voir ainsi favoriser les essais des hommes obscurs et placés loin de Paris, que lorsqu'il se trouve quelqu'un d'assez généreux pour le faire, on doit lui élever un autel dans son cœur.

Je partage votre opinion sur les *Quatre Souffrances*. J'aurais pu mieux en soignant davantage, mais c'était mon premier essai en ce genre ; j'étais pressé de jouir, de voir un tout achevé. Je ferais mieux une seconde fois, j'en suis sûr. Néanmoins je mettrai vos conseils à profit. Je vais revoir, retoucher tout cela. Tout n'y est pas d'un goût pur, dites-vous? et comment en serait-il autrement? Songez, monsieur, que je n'ai personne ici qui puisse me conseiller. Il faut que je sois à la fois l'auteur et le critique ; cette situation est fatale pour l'écrivain.

Vous avez raison, il est mauvais de s'effeuiller dans les journaux, et je ne veux plus le faire, puisque vous voulez bien m'ouvrir la *Revue*, je travaillerai pour elle seule, et ce sera pour moi une bien douce pensée que cette certitude de trouver une tribune pour faire connaître des œuvres graves, travaillées, consciencieuses. Je me débarrasserai peu à peu de certaines exigences d'amitié, qui m'obligent à jeter dans de petits journaux de petits articles, sans résultat et sans portée.

Je travaille pour vous à un fragment intitulé *Poèmes populaires de la Bretagne*. Je soigne beau-

coup le morceau, et je serai heureux s'il vous plaît.

Maintenant, voici pour mes *Quatre Souffrances* : je n'ai rien terminé avec Renduel, il m'édite à des conditions extrêmement onéreuses pour moi. Si l'éditeur auquel vous avez eu la bonté de parler, m'offre quelque chose d'avantageux, je suis prêt à terminer avec lui; il y a cependant une difficulté, l'impression de mon roman est commencée. Je le fais imprimer à Brest, sous mes yeux, parce qu'il m'est ainsi plus facile de faire les très grands changements que j'y veux effectuer. Voici donc ce que je puis proposer à l'éditeur de Paris....

En attendant votre réponse, j'arrête l'impression de mon livre; veuillez mettre le comble à vos bontés, monsieur, en me faisant connaître le plus tôt possible la réponse de l'éditeur, afin que je n'éprouve pas un trop long retard, s'il ne s'arrange pas; encore une fois merci pour toute votre bienveillance.

Votre dévoué,

E. SOUVESTRE[1].

21 juillet 1834.

Émile Souvestre a parlé de la poésie, du théâtre, des mœurs en Bretagne, il en a conté les histoires populaires, il a consacré aussi plusieurs travaux intéressants aux épisodes de la Terreur en Bretagne, car il possédait sur cette époque de curieux papiers de famille :

« J'avais déjà pensé à un travail sur le souvenir révolutionnaire de la Bretagne; sur les Chouans, etc. J'ai des notes précieuses, laissées

1. Inédite.

par mon père; puis d'autres recueillies par moi. J'avais même déjà commencé ces *Mémoires d'un sans culotte Breton;* votre avis va me remettre à cette besogne.

» Croyez que je ne confonds pas l'artiste et l'ouvrier littéraire. Si j'ai confondu des noms dans la préface de mon livre, il ne faut pas s'en scandaliser. J'ai voulu parler des idées philosophiques qui avaient été soulevées par les divers auteurs que j'ai nommés, mais sans prétendre mettre sur la même ligne leur talent. J'aurai dit également : « D'Holbach et Voltaire ont combattu le fanatisme », et il n'en faudrait pas conclure que je confonds ces deux hommes. Peut-être n'ai-je pas suffisamment indiqué ma pensée, et c'est un tort, mais je tiens à ce que vous, vous ne preniez pas le change à cet égard. Nul n'admire autant que moi le vrai artiste, George Sand, Sainte-Beuve, de Vigny, je leur ai voué un culte de cœur qui en vaut bien un autre, et je tiens plus à une approbation de leur part, qu'aux éloges de tous les feuilletonistes de Paris.

» Adieu, monsieur, encore une fois merci de vos amicales confidences. Je ne suis point exigeant pour les lettres, mais quand vous trouverez un moment, de loin en loin, écrivez-m'en d'aussi bonnes que la dernière, cela me donne du courage. »

Au moment de publier son livre des *Derniers Bretons*, Émile Souvestre écrivait encore au directeur de la *Revue* :

Je sens comme vous toute l'importance des *Derniers Bretons*; c'est mon *va-tout* que je joue, aussi ai-je tâché de me faire de bonnes chances. J'envoie le tout à Charpentier (sauf le dernier chapitre que j'achève de corriger et de remanier), il vous communiquera le manuscrit, et j'espère que vous aurez le temps d'y jeter les yeux. Notez à la marge ce qui vous déplaira, je corrigerai. J'ai tâché de faire de mon mieux, je crois le style plus châtié, plus fort et plus vrai que dans l'*Echelle*[1]. Plaise à Dieu que vous soyez du même avis; du reste, dites-le moi, j'attends de votre complaisance que vous lisiez mon manuscrit, et que vous me communiquiez vos remarques, avant que l'on commence à imprimer...

Adieu, monsieur, mille remerciements (car c'est toujours ainsi que je suis forcé de finir ma lettre) et mille amitiés aussi.

Tout à vous de cœur,

E. SOUVESTRE[2].

Les lettres de Nodier à F. Buloz seraient fastidieuses à lire ici, elles se ressemblent toutes, et n'ont guère qu'un intérêt de dates et de « métier ». Souvent Nodier est gêné, ses demandes d'ailleurs sont douces et courtoises : « Je suis vieux, je ne vais pas me perfectionnant, et il faut être modeste », écrit-il, et plus tard, réclamant encore à F. Buloz : « Cet excellent service qu'il attend de sa vieille amitié », il admet... « si vous avez des raisons péremptoires de me le refuser, il suffira de me l'écrire en un triste mot, alors je rabattrai

1. *L'Échelle des Femmes*, 1835, 2 vol.
2. Inédite.

mon bonnet sur les yeux, je me roulerai dans ma couverture, et je m'arrangerai pour mourir avant le premier janvier, ce qui m'est d'ailleurs assez indifférent, je n'ai besoin que d'y mettre un peu de laisser aller... Voilà, mon cher Buloz ce que j'avais à vous dire. Je sais que je puis vous gêner un peu, car je ne suis pas le seul à vous adresser semblable requête, mais en vous gênant un peu, vous m'aiderez beaucoup, et je vous connais... »

Charles Nodier collabora surtout à la *Revue de Paris*.

Le charmant esprit que fut Nodier! Se rappelle-t-on ses Souvenirs? A Dôle — il était Comtois — il connut Benjamin Constant, en 1806; et prononça déjà, à douze ans, au club de Besançon, des discours! Enfin « sa jeunesse fut errante, poétique et fabuleuse »; pendant la Terreur, il étudia paisiblement la botanique au château de Novilars, avec M. Girod de Chantrans, cet officier du génie que Sainte-Beuve baptisa : « une espèce de Linné Bisontin »; tandis qu'on massacrait à l'Abbaye, le jeune Nodier classait des mousses et des plantes, aussi y eut-il plus tard, à côté du poète, du conteur, et du philologue, un entomologiste passionné qui découvrit, dit-on, « l'organe de l'ouïe chez l'insecte[1] ».

Nodier a écrit quelques vers, un poème même,

1. Sainte-Beuve dit « qu'une dissertation publiée à Besançon en l'an VI (1798) en fait foi ».

aujourd'hui égaré, je crois, sur ses études d'entomologie. Sainte-Beuve en a parlé, et a cité le début du poème; il est adressé aux insectes, et me semble charmant :

> Hôtes légers des bois, compagnons des beaux jours,
> Je dirai vos travaux, vos plaisirs, vos amours...

A l'Académie, Mérimée succéda à Nodier; il ne semble pas qu'il ait fait son éloge avec goût... Il alla trouver la charmante fille de Nodier, la fameuse « Marie », à laquelle Arvers dédia son non moins fameux sonnet, elle le documenta. Dieu sait si Nodier a touché de choses, et avec quelle grâce! Mais rien ne plut à Mérimée. Rien, sauf une anecdote sur le petit Nodier à neuf ans, qu'il écrivit à madame de Montijo : « Charles Nodier à neuf ans, tomba amoureux d'une femme de Besançon, et lui donna rendez-vous dans un lieu écarté. Elle y vint, et lui donna le fouet, dont il pensa crever de rage et de honte. »

M. Filon parlant de cette répulsion de Mérimée pour Nodier dit : « La vérité est que Nodier a été le contraire de ce que Mérimée voulait être. En amour, en politique, en histoire, il avait été le jouet de son imagination, il avait vécu dans une perpétuelle imposture, à demi volontaire. »

Et Mérimée pensant à ce discours redouté écrivait : « J'y pense comme à la mort. C'est un vilain moment qu'on ne peut éviter.... »

De fait, rien n'est plus éloigné de Mérimée,

sec, froid, concis, surveillant ses moindres émois, que Nodier, premier romantique peut-être, « gaillard qui faisait le bonhomme et avait toujours la larme à l'œil[1] ».

Concernant l'imagination complaisante de Nodier, on a raconté ceci :

Un jour, Castil-Blaze vante devant Nodier le mérite de Weber, dont on donnait alors, à l'Odéon, le *Robin des Bois*. Nodier s'exclame, s'enflamme aussitôt, et déclare éprouver pour cette partition de Weber un vif enthousiasme. Mais Castil-Blaze : « Vous l'avez donc entendue?

— Sans doute », affirme Nodier, et il rappelle à Blaze qu'il venait chaque jour à l'époque des répétitions le chercher pour le mener à l'Odéon.

« Mais avant d'entrer, je vous reconduisais chez vous? continue Blaze. Et Nodier : — C'est ma foi vrai! »

C'est ainsi que Nodier croyait avoir entendu Weber. ... Ah! romantisme! Une autre fois, n'a-t-il pas, dans sa généreuse admiration, découvert à Sir Walter Scott, le front d'Homère, et le sourire de Rabelais? et il n'avait vu, en Écosse, que son buste... Alfred de Vigny, qui le vit en personne, chercha vainement ce front, et ce sourire...

Le salon de Charles Nodier à l'Arsenal, ses soirées présidées par la belle Marie Nodier, et

1. Mérimée.

chantées par Musset furent illustrées aussi. Il existe une amusante gravure de T. Johannot, représentant le salon de Nodier. On y voit J. Janin, le menton enfoncé dans une ample cravate, avançant coquettement un brodequin découvert sur une chaussette blanche; plus loin, la grosse tête de Paul Foucher se penche; la Muse du jour, la charmante Delphine aussi est là! et peut-être Vigny, dans la foule, mélancolique... Car il aima Delphine, et sacrifia cet amour à sa mère. On se souvient du sonnet qu'il écrivit pour cette Muse? Ce sonnet qu'il appela *Pâleur* :

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu.
. . . . . .
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur[1].

Ch. Nodier fut arrêté à Strasbourg en 93 — il avait douze ans — et jamais, je pense, enfant de cet âge ne fut mêlé à plus d'aventures, ne vit plus de tragédies.

Donc, il est arrêté[2], et mené devant Saint-Just. Celui-ci lui demande ce qu'il fait à Strasbourg,

1. 15 avril 1848.

2. Le petit Nodier dit à son hôtesse, lorsque les sbires révolutionnaires eurent fait main basse sur ses papiers : « Je ne crains rien de mes papiers, pourvu qu'on ne me les perde pas; car j'aurais bien de la peine à retrouver dans ma mémoire les quatre cents premiers vers de ma tragédie de *Théramène*, qui sera un fort bel ouvrage. » Mais il ne craint rien pour lui, « n'ayant pas l'âge requis pour la guillotine ».

et le petit : « J'y étudie, citoyen,... j'y suis venu dans l'intention d'apprendre le grec.

— A quoi bon le grec, *puisque les Lacédémoniens n'ont pas écrit*? Mais quel est donc le savant qui se mêle à Strasbourg, de donner des leçons de grec? »

Nodier répond que c'est Euloge Schneider[1]. Alors Saint-Just : « Le capucin de Cologne? » et tout de suite : « Va, va apprendre le grec avec Euloge Schneider! Si je croyais que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferais étouffer! puis il renvoie le petit Nodier, en maugréant contre cette arrestation. « C'est ainsi que ces misérables se flattent de faire aimer la Montagne », gémit-il.

Après cette aventure, l'écolier fut trouver Pichegru, ami de sa famille, pour lequel son père lui avait donné une lettre de recommandation : il le rejoignit au quartier général de Hohenheim. Le général « l'accueillit comme son fils », et lui dit : « Je te ferai voir comment nous traitons nos ennemis! » et le petit l'accompagna aux armées de la République. Sur cette campagne du Rhin, Nodier écrivit de belles pages : « A huit heures ou huit heures et demie tout le monde était à cheval, un quart d'heure plus tard, le canon retentissait partout, un quart d'heure plus tard, l'ennemi était battu. »

1. Euloge Schneider fut guillotiné le 12 germinal an II, lui « qui allait jadis promener de village en village un échafaud nomade ».

Le général faisait alors ses délices de la lecture des *Mémoires* de Custine (comte de Custine, beau-père de Delphine, que le Tribunal révolutionnaire n'oublia point). Mais comme il se plaignait devant le petit Nodier du désordre de ces *Mémoires*, celui-ci les lui transcrivit en secret. Le général reconnut l'écriture de Nodier, et lui fit faire, en guise de récompense, un uniforme de secrétaire d'État-Major, avec « la petite toque d'ordonnance »! On juge quelle joie fut celle de l'enfant!

Nodier, qui vécut ainsi avec Pichegru, nia toujours la trahison dont on accusa le général. Il a affirmé : « Entre Pichegru et la pensée d'une trahison, il y avait toute la distance qui séparerait les deux pôles de l'infini, si on pouvait la mesurer. »

Arrêté plusieurs fois, plusieurs fois proscrit ou en fuite, peut-être comme auteur de *la Napoléone*, peut-être comme ami d'émigrés qu'il servait de son dévouement, Nodier fut aussi accusé d'avoir pris part à l'évasion de Bourmont. Pendant ces périodes agitées que faisait ce rebelle? *Un Dictionnaire des Onomatopées!* — J'ai souvent entendu dire aux miens que Nodier était un causeur délicieux, et que personne mieux que lui, n'aimait à se raconter, il le faisait avec esprit, finesse, une grande bonhomie.

Ces vers, écrits dans sa jeunesse, font allusion à Quintigny, village qui « recélait » pour lui une

« espérance charmante »; ils me paraissent être inspirés à la fois du XVIIIe siècle défunt, et du naissant romantisme :

O riant Quintigny, vallon rempli de grâce,
Temple de mes amours; trône de mes printemps;
Séjour que l'espérance offrait à mes vieux ans,
Tes sentiers mal frayés ont-ils gardé mes traces?
Le hasard a-t-il respecté
Ce bocage si frais que mes mains ont planté.
Mon tapis de pervenche, et la sombre avenue,
Où je plaignais Werther, que j'aurais imité!..,

Le singulier temps que celui qui suivit les journées de Juillet! Tout y est nouveau, tout y est instable et bouleversé, et les bouleversements sont si fréquents, que lorsque la chronique prend place à la *Revue des Deux Mondes*, elle s'appelle *les Révolutions de la Quinzaine*! Étrange titre pour une chronique? C'est Jules Janin qui fut chargé de ces révolutions, et il ne s'occupa guère que d'elles à la *Revue*; les quelques relations historiques qu'il y publia d'autre part, sont insignifiantes.

Ami et collègue de Castil-Blaze, aux *Débats*, où il écrivait la critique théâtrale à côté de la critique musicale de Castil, Jules Janin fit partie de l'intimité de la rue des Beaux-Arts. Ma mère m'a parlé jadis d'une certaine histoire fort comique, dans laquelle Jules Janin joua un rôle à côté de madame Louise Colet. Je la veux conter ici. Il est inutile de rappeler, je pense, qui était madame

Louise Colet, alors fort belle[1], aimée naguère de Cousin, attaquée vivement par Karr, qui « reçut d'elle », à ce propos, « un poignard dans le dos ». La poétesse célèbre aimait fort le bruit, les singularités qui le font naître, les racontars qui le propagent. Or, cette Muse, que ses excentricités, ses liaisons universitaires et académiques avaient mise à la mode, rencontre un jour (vers 1850) dans le salon de la *Revue*, la fille de F. Buloz toute enfant. Louise Colet (Sapho, comme l'appelait Pradier) venait de terminer une ode le matin même, elle s'écria avec éclat devant la petite fille : « J'ai fini mon ode! je vais pouvoir enfin changer de chemise! »

L'enfant, très amusée de ce propos, vit Jules Janin dans la soirée. Chose singulière, elle garda par devers elle, pour la redire à lui seul, l'exclamation de la Muse, et n'en souffla mot à personne; mais lorsque Janin entra, elle se jeta à son cou, et lui annonça à brûle-pourpoint :

— Madame Louise Colet va enfin changer de chemise!

— En vérité! dit Jules Janin, surpris par cette révélation inattendue.

La petite fille continua : « Oh! oui! si tu savais

1. Pontmartin, qui ne l'aima guère, a dit en parlant d'elle : « D'un talent contestable, d'une moralité suspecte, tellement avide de bruit, qu'elle aurait volontiers brûlé dix maisons et un temple pour faire parler d'elle... Fière de sa beauté blonde, elle n'en était pas économe, et nos *loustics* l'avaient surnommée madame Colet peu monté » (*Souvenirs d'un vieux critique*).

comme elle est contente! » etc. Mais la petite Marie Buloz fut grondée sévèrement, car Janin alla porter cette histoire dans tous les salons qu'il fréquentait, et dans les bureaux du journal des *Débats*, où elle eut grand succès.

Legouvé raconte que Rossini fit parfois des vœux aussi étranges : M. de Jouy rencontra le maëstro sortant de chez lui un matin avec une barbe de quinze jours. « Vous regardez ma barbe, dit Rossini en riant : c'est un vœu »; et il lui explique qu'il ne la coupera, que lorsqu'il aura terminé l'orchestration de *Guillaume Tell*, à laquelle il travaille[1].

Pour en revenir à madame Louise Colet, on dit que Musset l'aima, mais en fut bientôt si excédé, qu'il confia le portrait de cette Muse à sa concierge en lui recommandant : « Toutes les fois que l'original viendra, vous direz que je suis en Amérique — sur le lac de Côme. » Car c'était une terrible maîtresse. Flaubert en sut quelque chose, elle lui fit des scènes de jalousie telles, qu'à la gare de l'Ouest, un jour, les employés durent intervenir pour le dégager des griffes de cette lionne; il en était alors, lui aussi, si las, qu'il ne se risquait dans les rues de Paris qu'en

1. M. de Jouy lui demande s'il est content (M. de Jouy écrivit, hélas! le livret de *Guillaume Tell*) et Rossini répond : Oui, il est content, il s'est beaucoup occupé des récitatifs; il ajoute ceci qui est excellent : « Écoutez aussi les airs de danse. Ils sont un peu tristes *comme il convient à un peuple dans cette situation!* » (Legouvé, *Souvenirs*.)

fiacre « stores baissés », et il lui écrivait gracieusement : « Nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres [1]. »

Il eût été facile de réunir ici bien des rédacteurs, souvent éloignés de la *Revue*, et de les grouper dans un chapitre intitulé : les *Nomades*. Mais il est préférable, je crois, de suivre l'ordre chronologique adopté tout d'abord. Il évite l'inconvénient de mêler la société de 1830 à celle de 1850, et de confondre des hommes qui eurent des mœurs et des idéologies si différentes.

Xavier Marmier fut un des *nomades* de la *Revue*; il paraissait et disparaissait. On apprenait qu'il quittait la Hollande pour l'Université de Lünd, celle-ci pour la Finlande et Pétersbourg, qu'il revenait en France par Gœttingue, ou qu'il ne revenait pas du tout. Il passa ainsi bien des années au loin, mais ne manqua pas, chemin faisant, tout en s'occupant des missions dont il était chargé, d'écrire à ses amis, et de travailler pour la *Revue*.

En mai 1837, Marmier est en Danemark, à Copenhague, et il écrit à F. Buloz :

« Je pars demain pour la Suède. Je quitte à regret Copenhague, car j'ai été reçu comme un frère, par tous les hommes avec qui je désirais faire connaissance. Mais j'espère revenir ici après ma tournée, et je voudrais y passer plusieurs

1. Marquis de Ségur, *Une Muse*.

mois. Je crois qu'il y aura en littérature, d'intéressants sujets à traiter. En attendant, je vous écrirai de la Suède, je verrai Tegner à Wexiœ, et je ferai un article sur lui[1]. Je veux aussi décrire tout mon voyage, je désire voir la Suède très bien, voilà pourquoi je prends la route de terre qui est fort longue, et bien pénible, au lieu de m'en aller par le Canal. Soyez sûr du reste, que je n'oublie point, et que dans tout le cours de mon voyage je n'oublierai pas un instant les intérêts de la *Revue*. Je m'en occuperai par devoir, et je m'en occuperai par affection pour vous, et pour la *Revue*[2]. »

Dans une lettre précédente, F. Buloz avait-il attaqué Guizot? Sans doute, car Marmier répond : « Peu importe les reproches qu'on adresse en politique à M. Guizot, vous savez que je ne suis guère politique. Je n'allais pas chez lui quand il était au pouvoir, mais je l'aime comme savant, comme écrivain, comme un des hommes qui a le plus fait pour le mouvement des études en France. Je l'aime comme homme d'impulsion littéraire, et je suis heureux de lui donner, dans le temps où je n'ai rien à attendre de lui, une preuve de sympathie que beaucoup de gens qui l'ont encensé, lui refusent maintenant. Soyez donc assez bon pour lui faire remettre la lettre que je vous ai adressée pour lui.

1. 15 décembre 1837, *Revue des Deux Mondes*.
2. Toutes ces lettres sont inédites.

» Je serais bien heureux d'avoir de vos nouvelles et de celles de mes amis... ».

De Stockholm, après ce voyage, le 22 juin, Marmier écrit de nouveau : « Mon cher Buloz, je viens de faire 200 lieues à travers la Suède. J'ai vu un beau et un triste pays. J'ai passé huit jours au milieu de professeurs, et des livres de l'Université de Lünd, et deux jours avec Tegner, l'évêque poète[1]; d'ici je vais à Upsal, puis à Christiania, et à Copenhague, et à Paris. J'ai amassé un grand nombre de notes et un grand nombre de livres. Je commence à lier mes gerbes. Quand je croirai ma moisson faite, je partirai, et après cela, c'est fini, je dépose le bâton de pèlerin sur le seuil de votre porte, et je ne bouge plus.

» J'ai été bien heureux de l'accueil qu'on m'a fait. J'ai été reçu comme un frère par tous les hommes de Suède que j'ai été voir. Je ne manque que d'un peu plus de force, pour soutenir l'innombrable multitude de toasts, qui attendent l'étranger. »

Non seulement Marmier amassait documents et notes en vue de ses travaux, mais il faisait à la *Revue* une ardente propagande; très amicalement, il s'ingéniait à la faire connaître dans ces pays

1. Sur Wexiœ, ville épiscopale du poète Tegner, Marmier a écrit : « C'est une petite ville de la Smalande, une ville de trois mille âmes, bâtie en bois comme la plupart des villes de Suède, et entourée de bruyères et de sapins. Jamais je n'oublierai l'impression de tristesse qui me saisit, quand j'entrai là pour la première fois. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1837.)

éloignés. « Le lien littéraire est jeté, il suffit de le soutenir. M. Renterdahl, le bibliothécaire de Lünd, est venu la veille de mon départ, me montrer la lettre par laquelle il demandait un abonnement à la *Revue*. Il veut acheter la collection entière, probablement à son prochain budget, et le bibliothécaire de Copenhague m'a écrit qu'il l'achèterait aussi. Tegner m'a promis de prendre un abonnement pour la bibliothèque de Wexiœ. J'espère bien ne pas quitter la Suède sans en avoir encore d'autres. »

Dans son voyage, Marmier a rencontré des commissionnaires qui propagent une contrefaçon belge de la *Revue*, et il s'indigne : « Les libraires de Paris sont-ils donc endormis de leur dernier sommeil? Ne peuvent-ils pas se réunir et envoyer aussi dans le Nord un commis voyageur pour arrêter l'effet de cette infâme contrefaçon belge? »

F. Buloz, pendant ce temps, agissant sur M. de Salvandy, alors ministre, a fait confirmer officiellement à Marmier la mission officieuse que Guizot lui avait confiée.

Et Marmier : « Je vous envoie une lettre pour M. de Salvandy[1]. Puisque vous avez eu la bonté de me faire confirmer la mission que M. Guizot m'avait donnée, ayez encore celle de me faire donner quelque chose. Depuis que j'ai quitté

1. 8 août 1837.

Paris, j'ai toujours vu l'horizon se rembrunir (comme dit le *Constitutionnel*), et c'est un indigne métier que d'être en pays étranger, de travailler avec assiduité, et de n'avoir pas le sol. Soyez donc assez complaisant pour voir M. de Salvandy. » Marmier voudrait que cette affaire se traitât « sans la participation de M. Nisard ». « Je vous en serai obligé, je ne me soucie pas plus d'entrer en relations avec lui maintenant qu'autrefois, car c'est un pédant. »

Marmier annonce aussi le départ, par l'intermédiaire des affaires étrangères, de trois articles destinés aux deux *Revues*...

« J'ai encore une série d'articles à vous donner sur Tegner, Geiier et la littérature moderne de la Suède, sur la littérature en Danemark, sur l'état de la presse dans le Nord, sur la manière dont on juge la littérature française dans le Nord, etc. J'ai été à Stockholm deux heures entières, seul avec le Roi. Il m'a dit des choses fort intéressantes, que j'ai écrites, et qui formeraient quelques pages curieuses pour la *Revue*. L'article sur *Œhlenschläger* a été traduit en allemand, en danois, et en suédois, et l'on traduit maintenant à Copenhague les lettres sur l'Islande.

» Dites après cela que je ne suis pas un grand homme...

» ... Il y a ici un homme très instruit, M. Molbe, qui est passionné pour les vers de Barbier, il a

écrit sur ses *Iambes* un long article dans un journal littéraire. Le chapitre sur la manière dont on juge la littérature française dans le Nord pourrait être bien mieux. Mais il faudrait que je fusse à Paris pour y puiser la méchanceté que je n'ai pas. » Et Marmier ajoute en post-scriptum : « J'ai touché 600 francs du ministère de la Marine, mais j'en ai dépensé 800 pour voir la Suède et la Norvège, ainsi je suis en déficit. Mais j'aime mieux souffrir mille fois que de faire une démarche inconvenante. » Car il est préoccupé de la lettre qu'il adresse à M. de Salvandy...

Enfin son rapport est fait en septembre[1] et il l'envoie au ministre; il déclare à F. Buloz que ce travail est « mortellement ennuyeux, il faut lire pour cela un tas d'ordonnances et de règlements qui sont diablement insipides. Mais que faire? J'ai promis, et j'ai besoin d'argent ». D'ailleurs il annonce son retour : « Je regretterai sans doute un pays où j'ai reçu plus de marques d'estime et d'affection que je n'en ai jamais reçues dans mon propre pays, où tout le monde, depuis le Roi jusqu'au dernier professeur, m'accueille avec cordialité. Je me vois déjà jeté au milieu de ce tourbillon de Paris, dont je ne puis suivre ni le mouvement, ni le but ambitieux. J'ai peur de Paris comme un homme a peur de l'eau quand il ne sait pas nager, et cependant je sens que c'est

1. 1837, 3 septembre.

là qu'il faut aller pour être vraiment littérateur. Donc à la garde de Dieu et des bonnes gens!

» Adieu, mon cher Buloz, je vous remercie encore du soin avec lequel vous avez ménagé mes intérêts et de l'amitié que vous m'avez gardée... Comptez aussi sur moi. Je regrette de n'avoir pas une plume d'or à votre service, mais si l'esprit est faible, le cœur du moins vous est dévoué. »

Quinze jours après, de Lyngby[1] :

« Nous pourrons très bien obtenir des articles des principaux écrivains de ces pays, mais il ne faut pas vous attendre à ce qu'ils soient faits comme nous le voudrions. Les hommes du Nord ne savent pas écrire pour nous. Il faut regarder ce qu'ils font comme des matériaux, il est presque impossible de les suivre dans leurs lentes et consciencieuses énumérations, et de les traduire fidèlement. J'écris pourtant à Geiier, pour lui faire part de votre désir. C'est, je crois, celui dont nous aurions les meilleures choses à attendre. Œhlenschläger ne fait que des vers, et Tegner ne fait plus rien...

» Je vois annoncer chaque jour dans les *Débats* quelque nouvelle Revue. Mais ne vous laissez pas effrayer pour cela. Ayez bon courage. Nous tenons dans nos mains le Nord et le Midi. »

Deux jours après X. Marmier écrit de nouveau :

« Cette lettre était écrite, mon cher Buloz,

1. 16 septembre 1837.

quand j'ai reçu celle où vous me demandez un article sur les relations politiques du Danemark. J'accepte avec grand plaisir votre proposition, car c'est là une importante question, dont je me suis occupé sans y songer, pour ainsi dire chaque jour, par mes relations avec les hommes de chaque position et de chaque parti. Cette question est beaucoup plus vaste même et beaucoup plus compliquée que vous ne le croyez. Il s'agit non seulement de la succession de la Suède, il s'agit de l'état de la Norvège, qui est dans un état de protestation continuelle contre le royaume auquel elle a été réunie. Il s'agit de la succession du Danemark après le prince Christian, du démembrement des deux duchés de Holstein et de Schleswig. Il s'agit de l'état de ce pays, si embarrassé dans ses vieux ressorts administratifs, si malheureux dans ses ressources financières. Il s'agit peut-être de la réunion des trois royaumes, et comment se fera-t-elle, et avec quelle constitution? Je suis très content que vous m'ayez mis sur ce sujet. C'est une question politique d'une importance très grande. On ne s'en est pas occupé en France et personne n'en sait rien. Les journaux ont écrit il y a quelques semaines une lourde bêtise quand ils ont annoncé que les mineurs d'Upsal avaient reconnu le fils de leur ancien roi :

» 1° Il n'y a point de mineurs à Upsal.

» 2° A en juger par l'article que je vous ai envoyé vous pouvez croire que les mineurs de

Danemark (12 lieues de Thalin) si occupés de leur travail, si faibles, si peu nombreux, ne sont guère en état de faire une révolution; je crois pouvoir vous dire, sans trop de présomption, que je ferai l'article dont vous me parlez et que je le ferai bien. Je suis pour cela dans une exception toute particulière. Je connais tout le monde et je vois tout le monde. On n'a aucune raison de me cacher ce qu'on cache aux diplomates, et ce que les hommes de cour ne me disent pas, les professeurs, les journalistes, les marchands me le disent quand je m'assois le soir à leur table, et que je cause avec eux en fumant un cigare. D'ailleurs j'ai vu plusieurs fois le roi, et j'ai passé des jours entiers chez le prince Christian. Pour faire un travail complet, je retournerai en Suède. Lünd n'est qu'à quelques lieues d'ici, de l'autre côté de la mer. J'ai là plusieurs amis. J'irai passer deux semaines auprès d'eux. Je recueillerai toutes les notes nécessaires, et j'irai faire le travail à Paris, ou tout au moins le terminer... ».

Cependant, Marmier renoncera à son voyage de Paris, il remettra son retour à plus tard; il ira en Suède de nouveau, car « en y regardant de plus près », il a vu « combien il lui manquait encore de documents littéraires et historiques ». Il écrit ceci à la fin de décembre : « La résolution que je prends ne peut d'ailleurs que vous être utile; plus je resterai dans le Nord, plus je créerai

des relations aux deux *Revues*, plus j'amasserai de documents pour vous. Vous m'avez promis de compter sur votre appui, j'y compte... »

Et pendant que Marmier s'éternise en Suède, Sainte-Beuve, de Lausanne où il est installé pour son cours sur *Port-Royal*, lui promet d'être de retour à Paris en même temps que lui, sans doute pour juin? « Quelle joie de se revoir et de dîner en riant aux éclats, dans le petit cabinet de Pinson! Combien vous me raconterez de choses et d'hommes, cher ami, depuis les poètes Œhlenschläger et Tegner, que vous nous faites déjà connaître, jusqu'à ces beautés du Nord, qui ne nous apparaissent dans vos lettres qu'à travers un tendre nuage. Tâchez, s'il n'y a pas de cœur à briser, de rester libre, et de nous revenir léger... ».

Rester libre! Sainte-Beuve est loin de compte. Madame F. Buloz aussi a cru libre le jeune Marmier, et a songé à le marier au retour. Mais Marmier répond :

« Je remercie bien sincèrement et avec une profonde reconnaissance madame Buloz. Tout ce que vous me dites de la jeune fille qu'elle m'avait choisie me plaît infiniment, etc. Mais je suis devenu amoureux ici, et je voudrais me marier — quand et comment? — Dieu sait, attendu que la pauvre fille du Nord n'a pas le sol, ni moi non plus. Il faut d'abord que je retourne à Paris et que je m'y cherche un gîte. Notre séparation

commence après-demain... » Ensuite le voilà à Stockholm, où il reprend son travail de plus belle. Mais il se plaint d'être sans nouvelles de France : « Nous vivons ici dans une atmosphère septentrionale qui ne permet plus aux courriers d'arriver qu'à de longs intervalles. Le mois dernier, nous n'avons pas su ce que c'était qu'une poste pendant plus de trois semaines. La France aurait pu être engloutie dans un tremblement de terre, que nous n'en aurions pas moins dormi tranquillement entre nos barrières de neige. De tout ce qui peut affliger le plus un pauvre pèlerin, à une si grande distance de son pays, c'est cette privation de nouvelles. Écrivez-moi donc, et dites-moi que vous ne m'avez pas tout à fait oublié, tandis que je travaille pour vous, et que je recommande la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* comme les deux évangiles du monde moderne. J'ai vu dans un Journal allemand que Heine vous a quitté pour la *Revue du XIX*e *siècle*. Si cela est vrai, je puis vous assurer que c'est une perte qui ne vous fera pas grand tort [1]. Ils ont aussi adopté à cette Revue, un Suédois qui est un grand coquin. C'est un nommé Lumblad, qui était consul à Greyswald, qui est parti un beau matin emportant la caisse du gouvernement, et l'argent que les pauvres bourgeois de la ville lui avaient confié...

1. En effet depuis les *Nuits Florentines* (1836) jusqu'à *Atta Troll* (1847) H. Heine ne donna rien à la *Revue*; mais il n'y a pas là de quoi se féliciter, au contraire.

» J'ai écrit à Quinet qui ne m'a pas répondu. Il est sans doute occupé maintenant de sa création de *Prométhée*, et il est bien juste qu'il oublie un pauvre être comme moi... »

En mars [1] il écrit de nouveau : « Stockholm est toujours au beau milieu de l'hiver, et ses rues ressemblent à une mer de neige. On nous promet le premier brin d'herbe pour la fin de mai. C'est une bien jolie perspective. Heureusement que j'ai trouvé ici d'intéressantes choses à étudier, et que notre Ministre le comte de Mornay est une de ces excellentes natures d'hommes auprès desquelles on aime à aller se nicher, autrement on pourrait s'endormir ici comme des marmottes, et ne se réveiller qu'avec le soleil.

» Vous avez eu d'excellentes chroniques depuis quelque temps dans la *Revue* : les vers de Musset [2], et la nouvelle de Frédéric [3], qui sont deux charmants morceaux; les articles de George Sand [4], et l'expédition de Constantine [5], qui est extrêmement intéressante. La lettre de George Sand au grand Lerminier est pleine de malice et d'esprit. Quelle étonnante femme! On a traduit ici ses œuvres, dans une bibliothèque populaire suédoise. Les bonnes gens de ce pays lisent

1. 28 mars 1838.
2. L'*Espoir en Dieu*, 15 février 1838.
3. 15 février 1838, Frédéric Mercey : *Patrick Stuart.*
4. *La Dernière Aldini. Lettre à M. Lerminier sur son examen du* Livre du peuple, 1er février-1er mars 1838.
5. Un officier de l'armée d'Afrique : *Expédition de Constantine.*

ces beaux et singuliers romans, et sont tout surpris et tout émerveillés... »

Sainte-Beuve comptait accueillir son ami vers le mois de juin. Mais voici Marmier en route pour le Nord, il en rapportera cette intéressante suite d'articles : *Expédition de la* Recherche *au Spitzberg*, que la *Revue* commencera de publier en novembre. « Au lieu d'aller à Christiania, il faut que je me rende à Drontheim, ce qui est un trajet de quinze jours à travers des montagnes, sans gîte, et des routes encombrées de neige. Mais c'est une belle et sauvage nature et je me réjouis de la voir... Je n'ai pas oublié les travaux que je vous ai promis sur l'état des royaumes scandinaves. Mais je ne veux les faire que lorsque je serai de retour à Paris. Je compte aussi sur l'*État de la Presse* dans le Nord. Pour cela et pour plusieurs autres choses, il faut, je vous le dis, que je sois près de vous. Je viens de terminer la copie d'un article sur la Finlande, qui a obtenu les suffrages de plusieurs Finlandais à qui je l'ai lu, et je le joins à cette lettre. »

De Drontheim, il parle assez mélancoliquement à F. Buloz de ses projets de mariage : — « Tout cela n'est plus, il y a longtemps que j'ai reconnu l'impossibilité complète où je me trouve d'épouser une jeune fille, à qui je n'avais rien à offrir que mon humble position de voyageur et de journaliste, et je regrette bien vivement que les journaux aient livré au public un projet et un nom

qui devraient être à jamais ensevelis dans un respectueux silence. Non, je ne me marierai pas. Si j'en ai eu le désir, j'en ai reconnu, comme je vous le dis, l'impossibilité, je n'ai rien... je n'aurai vraisemblablement jamais rien. C'est assez de porter moi-même mon fagot d'épines. Je ne veux pas qu'on me reproche de le faire partager à une autre. Avec ma pauvreté, j'ai du reste le sentiment de mon indépendance, et c'est ce que je veux garder avant tout...

» Notre corvette part demain pour Hammerfest. Comme elle s'éloigne beaucoup des côtes, et ne fait aucune relâche, j'ai préféré prendre le bateau à vapeur avec lequel je visiterai plusieurs points intéressants. Je pars un jour plus tôt que la *Recherche*, et j'aurai probablement aussi quelques jours de plus à passer à Hammerfest. J'ai commencé hier à copier pour vous un article sur Drontheim, je le laisserai ici à notre consul, qui l'enverra par le Ministère... J'ai un autre article pour la *Revue de Paris*... »

Tout en voyageant, et en travaillant, Marmier revient. Le voici enfin en France — et Sainte-Beuve écrit : « Marmier nous arrive de Laponie, par malheur nous le garderons peu. » En effet, le voyageur sera nommé professeur à Rennes, — d'ailleurs il n'y restera guère. Mais en attendant ce départ pour Rennes, il retrouve la vie de Paris avec plaisir; ce Scandinave aime fort les dîners chez Pinson, et les joyeux propos. — Sainte-

Beuve prétend même qu'il se « débauche » avec lui ; il reconnait que Marmier est revenu le même : « jeune, frais, non marié »; puis ce sont des réunions dans la « chambrette » de Marmier, où l'on dit des vers, « petits, courts, vifs, comme le punch que nous buvons », dit Sainte-Beuve.

Enfin Xavier Marmier part pour Rennes, où ses cours de littérature sont suivis avec entrain. Beaucoup de dames ont fait invasion dans ce cours, car les dames raffolent du nouveau professeur, et il a des succès féminins. « Cousin a tonné là-dessus dans le conseil », écrit son ami aux Juste Olivier. Mais voici le professeur de littérature en route, encore une fois, pour le Nord, madame Buloz l'annonce à sa sœur : « M. Marmier est parti le 8 juin pour les îles Feroë, de là il ira au Spitzberg, et ne sera de retour en France qu'au mois de novembre ou de mars[1]. »

Lorsqu'il revient, après avoir passé par la Russie et la Pologne, Marmier s'arrête en Allemagne, en vue de futurs travaux, et de Leipzig, il écrit à F. Buloz, le 10 août :

« J'ai été accueilli en Russie et en Pologne avec une grande bonté. On voulait même me garder à Pétersbourg et le ministre de l'Instruction publique m'a fait les plus belles offres. Mais tous les bons et affectueux souvenirs ne m'empê-

1. 1839.

cheront pas d'en parler librement. J'ai vu le tombeau de la Pologne, Cracovie, la plus malheureuse ville qu'il soit possible d'imaginer. La manière dont on traite cette ancienne capitale, en dépit des traités de Vienne, est quelque chose d'infâme, et on ne peut le dire assez haut.

» J'ai acheté ici plusieurs livres récents, plusieurs brochures d'une étonnante liberté de langage, pour un pays où la censure existe, et je prépare une Revue allemande[1], mais impossible de savoir quel est l'auteur de l'ouvrage sur la Prusse. L'ouvrage est interdit dans toute l'Allemagne, et lorsqu'un ouvrage ici est interdit, il est défendu d'en rendre compte, de le nommer, de le citer. C'est la mort même, laquelle mort seulement n'empêche pas qu'on n'en vende une quantité d'exemplaires. Je vous rapporte aussi la chanson de Becker qui circule en manuscrit de ville en ville, de main en main. C'est l'illustre chanson du Rhin, travestie et transformée en apostrophes contre les souverains de l'Allemagne. Voilà comment le peuple se console de toutes les libertés qu'il n'a pas... »

En 1840, M. de Rémusat chargeait Marmier d'une mission en Hollande; Sainte-Beuve dit que cette mission est un prétexte et « qu'en réalité » son ami repart « pour compléter ses études sur le Nord, et faire un livre sur la littéra-

1. *Revue littéraire de l'Allemagne*, 1er mars-1er avril 1840, etc.

ture hollandaise ». Il ajoute : « Ce sera neuf et joli. »

A cette époque le voyageur reprendra, avec F. Buloz, la correspondance interrompue, il écrit de Bourgfelden : « Je compte passer encore ici deux ou trois semaines. Puis je descendrai le Rhin, et je crois que je pourrais vous envoyer de Dusseldorf un article intéressant, si déjà il n'a été fait. Dites-moi un mot à ce sujet. J'irai ensuite à la Haye, et de là jusqu'à l'extrémité et jusque dans les petites îles de la Hollande...

» J'ai été l'autre jour invité à la fête que l'on célébrait à Bâle en l'honneur de Gutenberg. C'était une curieuse chose. Un prêtre qui montait en chaire et remerciait Dieu d'avoir donné au xve siècle l'imprimerie, un sermon de deux heures, puis un dîner de trois cents personnes dont nul convive (excepté moi) n'est sorti que quand il n'y avait plus une goutte de vin à l'hôtel. De plus un recueil de poésies en allemand, en hébreu, en français, en grec, en latin, etc. Dans la poésie française l'auteur fait apparaître l'invention de l'imprimerie dans une vision de Thomas Kempis, le reste n'est pas moins original... »

A mesure que le temps s'écoule, les lettres sont plus rares. Sans doute, X. Marmier, qui s'est marié entre temps, devient-il moins « nomade ». Ses billets, plus courts, ne contiennent plus les descriptions des lointains pays qu'il aimait naguère; il n'en travaille pas moins, et il n'en demeure pas moins attaché à la *Revue*. « Je suis

tout dévoué à la *Revue* », affirme-t-il dans une de ses lettres, « je l'aime comme ma patronne et ma mère nourrice... »; et encore : « Vous n'aurez jamais sujet de m'accuser ici de paresse ou de négligence. Mon intérêt est lié à celui de la *Revue*, et mon affection s'unit ici à mon intérêt... »

Après le mariage de Marmier, Sainte-Beuve resta un des derniers célibataires, représentant la bande du dîner Pinson. Le nouveau ménage ayant offert à madame Sainte-Beuve une liqueur miraculeuse « de longue vie », elle répondit par cette lettre :

Je prie les aimables et jeunes époux d'agréer mes sincères remercîments et reconnaissance pour tout ce que me dit d'aimable votre charmante petite lettre, dont je fais le plus grand cas, mais je crains que la bonne liqueur magique, qui est excellente, n'opère plus de miracles sur l'âge de soixante-dix-neuf ans. Sainte-Beuve prétend que c'est par coquetterie que je dis mon âge, j'accepte malgré cela vos bons souhaits, et l'espoir de vous voir encore longtemps heureux. Je suis très flattée que vous m'ayez toujours gardé un des petits côtés d'un cœur si bon, et si aimant pour sa famille et ses amis.

J'espère que votre aimable épouse se porte bien pour son état de grossesse, et qu'elle vous donnera bientôt une joie de plus, qui complétera tout le bonheur que vous méritez : c'est le vœu que je forme pour vous jeunes mariés, et suis avec amitié votre dévouée

VEUVE SAINTE-BEUVE[1].

1. Cette lettre, qui est actuellement en ma possession, est

En 1844, Marmier perdit sa femme. On lira la lettre qu'il adressa alors à François Buloz. Je la donne tout entière, pour montrer quel attrait le travail exerçait sur cet homme, puisque, dans sa bien profonde douleur, il ne compta que sur le travail pour l'aider à la supporter.

« Mon cher Buloz, je vous remercie bien cordialement du témoignage d'affection que vous m'avez donné, en assistant au convoi de ma pauvre malheureuse femme. Vous ne pouviez rien faire qui me touchât davantage, et m'imposât plus de reconnaissance, et je vous prie de vouloir bien remercier pour moi Bonnaire d'avoir pris part à la même bonne action.

» Je pars dans quelques jours, pour m'en aller porter ailleurs le deuil de mon cœur. Je ne me sens plus en moi ni force, ni espoir, ni rien de ce qui m'aurait guéri, cependant je comprends bien que le travail peut être pour moi un utile remède... »

Quoique F. Buloz fût voltairien, comme on disait alors, et le soit resté, il ne ferma jamais la *Revue* aux opinions opposées aux siennes, estimant avant tout le talent, à quelque parti qu'il appartînt, et pensant aussi que la *Revue* devait

d'une écriture très nette et très lisible, elle n'est pas datée de la main de madame Sainte-Beuve, mais celle-ci y mentionne son âge : 79 ans, or, elle est née le 22 novembre 1764, donc la lettre est de 1843.

rester pour tous une tribune libre. C'est ainsi que le père Gratry y écrivit, le terrible Veuillot, et aussi Montalembert, dont le catholicisme, pourtant, était la « spécialité », ainsi qu'il le dit lui-même. Je raconterai en son temps, comment le directeur imposa Ernest Renan, et tint tête avec fermeté aux partis, qui firent d'abord une vive opposition à ce grand esprit.

Le comte de Montalembert, après avoir donné à la *Revue* des articles de voyage, y avait écrit, sur *le Vandalisme*, en 1833, une lettre adressée à Victor Hugo; puis il cessa d'y collaborer pendant quatre années. Il fut de nouveau sollicité de reprendre sa place par F. Buloz en 1837, et voici sa réponse :

... « Vous savez, monsieur, que ce n'est pas ma faute si je ne compte plus au nombre de vos collaborateurs; je vous ai offert l'année dernière un chapitre de mon *Histoire de Sainte-Elisabeth*, dont vous n'avez pas voulu. Mais vous savez également que ma spécialité à moi, c'est le catholicisme, et le travail que vous recevrez un ou deux jours après cette lettre, vous en fournira une nouvelle preuve[1].

» Si, comme je me le suis quelquefois figuré, la *Revue des Deux Mondes* est une tribune élevée pour toutes les opinions sérieuses et consciencieuses, je ne conçois pas pourquoi les opinions

1. *De l'État actuel de l'art religieux en France*, 1er décembre 1837.

catholiques, lorsqu'elles n'ont rien de commun avec le légitimisme, en seraient exclues, surtout à une époque où l'on parle tant à tort et à travers de Christianisme, de retour au sentiment religieux, etc... Enfin, vous verrez, l'essai que je vous envoie est la suite et le corollaire de l'article que vous avez bien voulu insérer il y a quatre ans. Cet article, si vous vous en souvenez, vous fit quelque peur, et vous le fîtes précéder d'une sorte de note apologétique[1]. Cependant, il a eu quelque retentissement, je puis le dire sans vanité, parce que c'était au mérite des idées aujourd'hui populaires qui y étaient exprimées, et non au mien. Souvent encore aujourd'hui, je le vois rappelé et cité avec indulgence dans les journaux et les ouvrages qui s'occupent d'art. Je me flatte que les idées que j'exprime aujourd'hui sur l'art en général, vu du point de vue religieux, sont celles qui circulent dans un grand nombre d'esprits, et que dans peu elles paraîtront tout aussi peu bizarres, que ne le seraient aujourd'hui celles que j'émettais avec hardiesse en 1833. Quoi qu'il en soit, je ne vous demande qu'une

1. Voici cette note : « La *Revue des Deux Mondes* en s'en tenant d'habitude aux articles de collaborateurs dont les travaux constituent sinon une doctrine rigoureusement complète, du moins une tendance philosophique analogue et homogène, ne s'est pas interdit d'accueillir les morceaux de talent écrits d'après d'autres convictions, pourvu que ces convictions fussent élevées et consciencieuses. Elle a cru surtout pouvoir en agir ainsi, à l'égard d'un des écrivains les plus chaleureux, et des plus brillants, de l'école de M. Lamennais (N. du D.) ».

grâce, c'est de me traiter sans aucune cérémonie, et de ne pas me faire languir... Vous êtes naturellement le maître de faire précéder l'article, dans le cas où vous l'insérerez, de toutes les observations que vous jugerez convenables, seulement, je vous prie de ne plus me désigner comme disciple de M. de Lamennais, parce que cela n'est plus exact[1]. »

Cette dernière observation répond, il me semble, assez bien à l'observation que Sainte-Beuve malicieusement a transcrite :

« Après avoir entendu un discours de M. de Montalembert, l'abbé Lacordaire disait : « Cet homme sera toujours le disciple de quelqu'un ! »

Si François Buloz, au début, eut souvent quelque peine à composer ses numéros, il n'en eut pas moins à se défendre de la collaboration de certains rédacteurs, fort dévoués, en vérité, à leurs amis, qui faisaient souvent le siège de la *Revue* dans le but de les servir, à charge de revanche. Le directeur les écartait souvent. Quelques-uns prenaient assez mal les refus, s'irritaient, ou menaçaient; la duchesse d'Abrantès, elle, ne se fâche pas, elle insiste seulement, et avec ardeur.

Ancienne collaboratrice de la *Revue de Paris*, sous la direction précédente, auteur de mémoires

1. Inédite, 24 octobre 1837, Villersexel, Haute-Saône.

célèbres, la femme de Junot fut, en 1834, fort entichée du marquis de Custine [1]. Celui-ci, après de désastreuses aventures, et de nombreux voyages, destinés à les faire oublier, était rentré en France. Il écrivait des romans et des comédies, que la duchesse, critique à ses heures, traitait de productions remarquables. Elle sollicitait F. Buloz, et désirait qu'il publiât dans la *Revue de Paris* les louanges qu'elle prodiguait à Custine; il semble que le directeur s'en défendit. Mais la duchesse était active. Dans la lettre suivante, adressée par la femme de Junot à F. Buloz, on jugera de l'ardeur de celle-ci à servir son ami. La note que le directeur écrivit au dos de la lettre en explique le motif d'une façon décisive... quoique cruelle; — on la trouvera à la suite des lettres de la duchesse.

Il y a bien longtemps, monsieur, que la *Revue de Paris* et moi n'avons eu de relations. Écrasée par un travail continuel, et peu maîtresse de mon temps, je me suis vue, à mon grand regret, obligée de suspendre quelque temps une alliance qui, je puis le dire, m'était chère, mais du moins ne lui ai-je pas fait d'infidélité. Aujourd'hui je voudrais bien qu'elle se souvînt de notre vieille amitié, la bonne *Revue*, et que nous célébrions notre renouvellement de liaison.

Je voudrais que vous *voulussiez* bien à votre tour insérer le petit article que je joins à lui *et que je*

1. Fils du marquis F.-P. de Custine guillotiné, et de Delphine de Sabran.

signe, mais que je voudrais aussi qui pût trouver sa place dans la partie littéraire, ainsi que je l'ai fait pour y être. Je porte un excessif intérêt à ce très petit article, je le *signe*, donc je le prouve. Mais je voudrais que cet article, qui fera peut-être trois ou quatre pages de la *Revue de Paris*, pût passer dimanche, attendu que le roman paraît dans quinze jours, et qu'il doit *lui* (l'article) le précéder. J'attacherai un grand prix à ce que vous l'insériez, il est littéraire et *consciencieux*. Quant au roman c'est en effet une œuvre admirable[1]. J'aurai l'avantage de vous en envoyer deux exemplaires, au nom de M. le marquis de Custine qui, s'il est revenu de Saint-Gratien, aura l'honneur de vous dire que cet article ne porte avec lui aucune rétribution, quoiqu'il soit signé.

Je voulais aussi avoir le plaisir de vous écrire, monsieur, pour vous dire qu'en qualité d'ancienne collaboratrice de la *Revue de Paris*, je voulais réclamer de son nouveau chef la même bonne relation qui existait entre M. Pichot et moi. Je travaille beaucoup, mais cependant je prends du repos. Ces moments sont d'autant plus précieux pour moi, qu'ils sont rares. J'y ai consacré un jour dans la semaine. C'est alors que quelques amis se rendent sur ma montagne pour y passer la soirée avec moi. *C'est le lundi*. Je serai toujours charmée de vous voir, monsieur, je ne vous donnerai pas un *Rout* parce qu'ils m'ennuient, mais vous aurez une bonne

1. *Le monde tel qu'il est* fut différemment apprécié. Le comte Rodolphe Appony en parle; il dit : « Si le monde était tel qu'il (Custine) le voit, ce serait à fuir. Le sien est méchant, égoïste, pervers, etc. » (*Souvenirs du comte Appony*, année 1835.) Le meilleur ouvrage de Custine est sans contredit *La Russie en 1839*.

conversation, chose à laquelle vous savez si bien prendre part. Je serai heureuse, je le répète, monsieur, de vous y voir au milieu de nous.

Veuillez agréer l'assurance de toute ma parfaite considération.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS[1]

Trois semaines après, le 9 janvier, la duchesse revient à la charge.

« C'est un vrai service que je vous demande, monsieur, en vous suppliant de faire insérer *comme réclame* les dix lignes que je vous envoie pour le roman de M. de Custine, afin que ces lignes soient insérées dans la *Revue* de dimanche. Vous voudrez bien me dire ce qu'il y aura pour cela à acquitter au bureau de la *Revue*, et je le ferai faire à l'instant.

» Je le répète, monsieur, c'est un service que je vous prie de me rendre, et personnellement... »

Voici maintenant la note explicative que F. Buloz écrivit au dos de la première lettre :

« Cette vieille farceuse voulait se faire épouser par le marquis de Custine : 200 000 livres de rente font faire bien des turpitudes. » Le marquis de Custine n'épousa pas, d'ailleurs, la veuve de Junot, le mariage ne lui plaisait guère[2], et il

1. Inédite, cette lettre est datée de la main de F. Buloz : 1er décembre 1834.

2. Il désira cependant épouser Rachel au début de sa carrière. Voir leur correspondance dans l'ouvrage de M. Fleischmann, *Rachel intime*, p. 60.

avait ses raisons. Sa réputation équivoque, connue de la société parisienne de la Restauration, ne l'empêcha pas de souhaiter, et de solliciter la Pairie. Un parti d'amis dévoués soutint même la cause du marquis, auprès du roi. Parmi ces amis était Chateaubriand, qui protégeait, je pense, ce singulier candidat, par affection pour Delphine, la charmante Reine des Roses, qu'il avait aimée. Mais Louis XVIII, bien informé, paraît-il, des faiblesses de ses sujets, fit cette jolie réponse aux amis de Custine, touchant les mœurs de ce dernier; le Roi prononça finement : « Ça n'est pas ainsi qu'on devient Pair! »

A. Houssaye a écrit : « Quelquefois les jeunes enfants de Buloz, échappés des bras de leur mère ou de la gouvernante, » (mais ceci est de la fantaisie, on n'était pas assez riche pour avoir une gouvernante rue des Beaux-Arts) « apportent dans le bureau leurs poupées, ou leurs toupies, sans se douter que les rédacteurs des *Revues Buloziennes*, sont des hommes marqués du sceau divin, ce qui ne les empêche pas, pour la plupart, d'habiter des taudis, et de vivre en Spartiates. »

Certainement, les enfants étaient souvent là, et ma mère surtout, constamment dans les jupes de la sienne, a assisté, enfant, au défilé de tous les hommes illustres de son temps : madame F. Buloz ne se séparait pas volontiers de sa fille.

Faut-il attribuer à cette présence de l'enfant

auprès des grands, dont ici quelques-uns furent des hommes de génie, dont tous furent des hommes supérieurs, une partie de l'extraordinaire culture qu'elle avait acquise, culture qui embrassait tout; son sens si fin des lettres; son jugement droit et sûr? Sa mémoire admirable, qui s'était exercée dès l'enfance, à retenir les allures, les silhouettes, les mots de tous ceux qu'elle avait vus, écoutés et admirés, faisait de sa conversation la chose la plus étincelante du monde.

La *Revue* habita, au début, le numéro 6 de la rue des Beaux-Arts, puis le numéro 10. La modestie de cette demeure est toujours un sujet d'étonnement, même chez les contemporains, pourtant plus simples que nous.

La vieille maison existe encore, avec son allure effacée. Tout y est resté vieux comme au temps de ce lointain passé : façade noircie, porte basse, au seuil usé par les pas, tant de pas, et d'illustres... vieux carrelage disjoint, murs sombres. Sous la voûte, à droite, un escalier conduisait à l'entresol, qu'il séparait en deux. L'appartement (400 francs de loyer) se composait d'une partie habitée par la famille, à droite de l'escalier, et donnant sur la rue; et d'une partie, contenant les bureaux, à gauche et donnant sur la cour. En entrant dans l'appartement, on traversait une antichambre noire, une salle à manger carrelée, et une chambre à coucher, avant de

pénétrer dans le salon meublé d'acajou, recouvert de drap rouge avec grecques noires (sur la cheminée, une pendule dans une borne de marbre). A la suite du salon se trouvait une chambre d'enfants, où s'entassaient les trois garçons, et enfin un petit couloir menant à la cuisine.

De l'autre côté du palier, s'ouvraient les bureaux de la *Revue*. Les bureaux : mot somptueux! Ces bureaux c'étaient : une antichambre où se tenait Bastien le garçon, l'antre de Gerdès, et le cabinet de F. Buloz. Ces pièces, « éclairées chacune sur la cour par une petite fenêtre, étaient meublées l'une et l'autre de cinq ou six chaises de paille, et de deux tables de sapin noirci, en mauvais état; il y avait aussi quelques casiers pour serrer les papiers et correspondances ». — Et c'était la *Revue des Deux Mondes*

Jules Simon écrit : « Comment la Grande Revue occupait-elle un logement dans cette pauvre rue? Et un très pauvre logement, je vous assure. » Malgré cela, il ajoute : « Nous autres débutants dans la carrière des lettres, nous n'entrions pas là sans trembler. »

CHAPITRE IV

SAINTE-BEUVE

LA VOCATION. — LES DÉBUTS. — LES INIMITIÉS.
BALZAC. — LES VOYAGES DE SAINTE-BEUVE.

Lorsque les rédacteurs sortaient des bureaux, ils traversaient souvent le palier pour aller causer avec madame F. Buloz, dans le salon acajou à grecques noires. Elle était toujours là, volontairement modeste, penchée sous la lampe, sa broderie à la main; derrière sa jupe bouffante, surgissait la tête aux cheveux d'or de sa petite fille.

Un jour Sainte-Beuve était assis dans ce salon. Il venait d'être nommé membre de l'Académie, et parlait avec ses amis de maintes choses, concernant cette nomination, des rivalités dont il avait triomphé, de son discours... A la pensée de sa réception, il s'animait fort... Enfin il se leva gaiement et d'un ton enjoué : « Allons! je vous quitte, il faut que j'aille acheter mon épée! »

Mais une petite voix flûtée s'éleva :

— Tu ferais mieux d'aller t'acheter une perruque!

Tel fut le conseil que la petite fille aux cheveux d'or donna à son illustre ami, en considérant sa calvitie.

Cette Académie fut une des ambitions de Joseph Delorme, et pour l'Académie, la *Revue* le servit. Pourtant, M. Molé, qui le recevait affectueusement, résista, paraît-il, longtemps aux sollicitations pressantes de F. Buloz en sa faveur. Quand enfin il eut promis sa voix à Sainte-Beuve, très peu de jours avant l'élection, il dit au directeur de la *Revue* : « Depuis six semaines je ne lis plus rien de lui *pour ne pas m'ébranler*[1]. »

Voici comment madame F. Buloz parle de la réception de Sainte-Beuve, et de son discours :

2 mars 1845.

J'ai été jeudi[2] à la réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie; quoique Sainte-Beuve m'eût lu son discours, et que le discours m'eût paru excellent en tous points, j'étais très inquiète de l'effet qu'il produirait sur le public, et de la façon dont on l'accueillerait. Le succès a été complet, tout ce qu'il y avait

1. *Mémoires inédits de Dubois* (du Globe). Les extraits qu'on en lira plus loin, m'ont été communiqués en 1908 par M. Lair, de l'Institut.

2. Sainte-Beuve, nommé le 14 mars 1844, fut reçu par Hugo le 17 février 1845.

d'ingénieux et de spirituel dans ce charmant morceau a été profondément senti par un auditoire, il faut le dire, bien disposé, et bien prévenu en faveur du nouvel arrivant. Je t'enverrai par Marie un exemplaire de ce discours, que Sainte-Beuve m'a remis pour toi [1].

Sainte-Beuve, étrange physionomie de chanoine spirituel, un peu concupiscent, étrange physionomie et insaisissable; face pleine, rasée, rusée, petits yeux pétillants de malice, fureteurs, pénétrants, sous des sourcils roux embroussaillés, crâne recouvert de cette éternelle calotte de velours noir que sa main pétrit sans cesse. Voilà Sainte-Beuve âgé. Il parle vite, ses phrases sont souvent hachées, coupées, il appuie sur certains mots... « sa conversation est sautillante ».

« C'est un des esprits les plus pervers et les plus ambigus de ce temps », a dit Dubois, qui le connut, je crois, mieux que personne...

Tout de suite Musset l'avait surnommé Madame Pernelle, à cause de son « furetage tracassier » et aussi *Sainte-Bévue* [2]. Musset ne l'aimait pas. De beaucoup de femmes il fut le confesseur; en matière d'amour il conseillait, il consolait aussi... Après sa rupture avec Alfred de Musset, alors que George Sand, de retour à Paris, souffrait encore, pleurait son poète, et ne

1. *Lettre de madame F. Buloz à madame R. Combe*, inédite.
2. On a attribué le mot à la duchesse d'Abrantès, mais il est de Musset.

se décidait à rien, elle se confiait à Sainte-Beuve, elle lui demandait : « Qu'est-ce donc que l'amour? » et il répondait : « Des larmes! » Mais elle aimait à pleurer!

Joseph Delorme, dilettante, goûtait les confessions, les intrigues, les correspondances subtiles; il aimait les femmes, leur charmante admiration flatteuse, et leurs confidences, qu'il écoutait d'un air paterne, en caressant leurs mains; et ne pourrait-on dire de lui ce qu'il a dit lui-même de Balzac : « Il sait beaucoup de choses des femmes, leurs secrets sensibles ou sensuels, il s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur. » Si Balzac a joué ce rôle dans son œuvre, Sainte-Beuve fut, lui, ce confident féminin. Mais c'est maintenant le Sainte-Beuve jeune qu'il faut évoquer ici, le Sainte-Beuve d'Adèle; et à cette heure il n'est pas laid. Une lithographie du temps nous le montre de profil, mélancolique, le nez trop long, mais le front intelligent, réfléchi, presque soucieux, déjà creusé d'un pli; le bas du visage s'enfonce dans une haute cravate : c'est le Sainte-Beuve des *Consolations*, Joseph Delorme, l'Amaury de *Volupté*.

C'est lui que Juste Olivier voit derrière son carreau, quand tout de go, il se présente à lui en 1830. Sa mère, sur la demande du visiteur, l'appelle : « Sainte-Beuve, es-tu là? » et l'on voit un jeune homme derrière une petite croisée;

puis voilà Sainte-Beuve dans sa chambrette, abrité par un paravent, et dans cet étroit enclos, des tables chargées de livres et de journaux; dans cet enclos, qu'il soit situé rue Notre-Dame-des-Champs, passage du Commerce, à Lausanne, à Liége, ou encore rue du Montparnasse, Sainte-Beuve passa sa vie : des livres, des journaux, un paravent pour limiter le champ de ses rêves... De ses rêves, mais non de ses idées, qui dans sa petite chambre naquirent profusément, et furent quarante ans ingénieuses, subtiles et étincelantes.

Sur la personne de Sainte-Beuve que n'a-t-on dit? de quelles trahisons aussi n'a-t-on pas chargé son ombre?

Malgré ses défauts, et il en a, combien il est attachant...

J'aime à le suivre depuis sa studieuse enfance à la pension Landry, à travers sa vie de jeune homme, ses débuts au *Globe*, alors qu'une « sombre mélancolie dévorait cette jeune âme », et cette mélancolie, bientôt, ce sont *les Consolations*, puis *Volupté*. J'aime sa jeunesse laborieuse et pauvre, son avidité à lire, son désir d'apprendre, l'activité de son esprit, sa conscience dans le travail... Déjà à cette époque il est divers, inquiétant un peu et déjà son esprit « c'est un de ces parfums composés et précieux, où l'on respire à la fois vingt essences choisies, et adoucies par leur mutuel accord[1] ».

1. Taine.

Je possède quelques-uns des carnets de l'étudiant[1]; j'en veux donner ici quelques extraits. On verra d'après cela le Sainte-Beuve de seize ans, le chercheur qu'il est déjà. Dans ses carnets, rien n'est classé ni apprêté, et c'est ce qui me plaît en eux, car j'y trouve la révélation de sa jeune vie intellectuelle, et au jour le jour. Il y indique ses lectures, — il lit terriblement; — il y jette çà et là des pensées qui l'ont frappé, une note, une appréciation; il blâme, il loue, ainsi il se découvre à nous dans le passé. Ici, c'est l'étudiant studieux et inexpérimenté; là, c'est déjà le critique. En vérité la lecture de ces petites notes est émouvante, comme tout ce qui touche à la formation d'un esprit supérieur, à son développement.

Et d'abord, aux premières pages, cette citation :

Le plus homme de bien est celui qui travaille.

Comme il note ses lectures chaque jour, on peut voir que cette semaine (du 10 au 17 avril 1820) il lit les auteurs latins et grecs : Ovide, *le Cyclope* de Théocrite, la *Germanie* de Tacite, et aussi Catulle (ce qui ne l'empêche pas de lire *le Distrait*, *Attendez-moi sous l'orme*, *le Joueur*, enfin le théâtre de Regnard, cette semaine encore) et c'est déjà le même Sainte-Beuve, que celui qui notera vingt-six ans plus tard : « Aujourd'hui 13 septembre 1846,

1. Voir la *Revue hebdomadaire*, Les petits carnets de Sainte-Beuve, 29 juillet 1916-31 mars 1917.

j'ai achevé la lecture des lettres de Rancé, et j'ai traduit une idylle (la quatrième) de Théocrite : *Croisons nos plaisirs.* »

Un peu plus loin l'étudiant de seize ans écrit :

« Je me rappelle toujours avec un nouveau plaisir, cet hymne à l'hyménée, et ce vers enchanteur :

Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ,
. . . . . .
Saxea effigies Bacchantis.

Voltaire occupe beaucoup le jeune Sainte-Beuve, et nombreuses sont les citations qu'il fait de ses œuvres; *Œdipe*, *Adélaïde du Guesclin*, *Alzire*, *Zaïre*, *le Fanatisme*, *Mérope*. D'*Alzire* il a noté ces quatre vers :

Des dieux que nous servons connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Non seulement il lit beaucoup, ce qui n'est rien, mais il retient admirablement ce qu'il lit, s'en souvient à propos, compare les auteurs entre eux, fait des rapprochements, les oppositions lui sautent aux yeux. Ainsi il transcrit :

Cicéron qui d'un traître a nourri l'insolence
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme la patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.

Les vers sont médiocres, et ça n'est pas pour leur beauté que le jeune Sainte-Beuve a noté ce

passage, car après l'avoir noté : « Rapprochez de cela, ce qu'en dit Shakespeare dans *Jules César*[1]. »

De même pour Rousseau; il cite ce passage sur le printemps :

« Au printemps la campagne presque nue n'est encore couverte de rien, ne fait que poindre, et le cœur est touché à son aspect — en voyant renaître ainsi la nature on se sent ranimé soi-même... Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières... Mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable, on le voit toujours d'un œil sec; pourquoi cette différence? etc. »

Sainte-Beuve répond à Rousseau : « La terre parée des trésors de l'automne, étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est pas touchante, elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Voyez Delille dans sa charmante épître *A une demoiselle de huit jours...* »

A la date du 9 juin l'étudiant écrit :

« Quelques malheureux pédants, pour prononcer en connaisseurs, disent à leurs élèves en parlant de l'immortel Tacite :

Brevis esse laboro,
Obscurus fio.

1. *Brutus.* — Ne parlons pas de lui (de Cicéron), il n'exécutera jamais un projet que d'autres ont conçu.
Cassius. — Laissons-le en dehors.
Casca. — En vérité il est indigne. (*Jules César*, acte II, scène I.)

» Insensibles, ils critiquent ce qu'ils n'entendent pas. »

Si l'on ne rencontrait de temps en temps sous la plume du jeune homme, quelques-uns de ces petits traits, dirigés contre les professeurs, on ne croirait pas que ce laborieux, cet érudit, a seize ans.

Bien entendu, les vers qu'il transcrit sont ceux qui l'ont frappé pour une raison ou pour une autre... Je n'ai pas besoin d'indiquer pour quelles raisons le jeune homme se plaît à relire ceux-ci :

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
. . . . . .
Je sens de veine en veine une secrète flamme
Courir par tout mon cœur sitôt que je te vois,
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue :
Je ne vois plus, je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Je pousse un long soupir, je tremble, je me meurs[1].

Que l'on rapproche ces vers, dont Sainte-Beuve s'émeut à seize ans, de ceux qu'il écrivit plus tard pour Adèle :

... L'oiseau dans le feuillage
Aux instants les plus doux n'a de chant ni de voix.
. . . . . .
Il soupire, il se tait, il palpite, il expire,
. . . . . .
Tout son souffle amoureux est à la volupté.

1. Ode de Sapho, citée par Boileau dans la traduction du *Traité du Sublime* de Longin. Le texte de Sainte-Beuve diffère légèrement de celui que donnent les éditions de Boileau.

Ce sont les mêmes images, le même rythme...

On en a assez vu, je pense, pour se rendre compte de la culture de Sainte-Beuve adolescent. Mais dans ces cahiers, aucune trace de cette station qu'il va faire comme « roupiou » à l'Hôtel-Dieu ; aucune révélation non plus de ce « goût décidé pour l'étude de la médecine ». Il suivra cependant, en faisant sa philosophie avec Damiron, un Cours de physiologie, de chimie, etc. ; il n'en parlera pas une fois, il ne parlera que des lettres.

Mais il nous faut quitter l'étudiant, pour retrouver le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

Sainte-Beuve entra à la *Revue* en 1831 ; il a écrit : « M. Buloz, homme de grand sens, et d'une valeur qu'il a montrée depuis, débutait alors fort péniblement, il essayait de faire une Revue qui l'emportât sur la *Revue de Paris*. Il avait le mérite, dès lors, de concevoir l'idée de cette Revue élevée et forte, qu'il a réalisée depuis. Il vint nous demander à tous, qui étions plus ou moins en vue, de lui prêter concours[1]. »

D'après la correspondance qui s'établit entre le directeur de la *Revue* et Sainte-Beuve, il me semble que celui-ci s'intéressa tout de suite au succès de l'entreprise ; plusieurs lettres en témoignent, la *Revue* c'est Sainte-Beuve ; son succès est le sien, il la considéra un peu, au début,

1. *Ma biographie, Souvenirs et indiscrétions*, Sainte-Beuve.

comme lui appartenant, et s'il s'en sépara par la suite, je pense que c'est parce qu'il ne s'y sentit pas suffisamment le maître. Certes, il y eut d'autres causes aussi à cette séparation, mais celle-ci a dû prévaloir : il n'est pas le maître. Il s'en plaint à M. Gaullieur en 1844[1]. « Je dois pourtant vous prévenir bien franchement d'un point, bien qu'il doive coûter à mon amour-propre; c'est qu'il ne dépend aucunement de moi de faire insérer dans la *Revue* un article, même intéressant, et que j'insérerais si j'étais le maître; j'ai mon blanc-seing personnel (dont je n'abuse pas), et c'est tout. »

Ceci n'est pas une défaite vis-à-vis de son correspondant. Ce qu'il écrit en 1844, il le répète deux ans après, et c'est toujours avec amertume : « La *Revue des Deux Mondes* me cause bien des ennuis, malgré l'utilité dont elle nous est... » et il trouve cette utilité dénuée « de tout agrément, de toute gaieté, de tout sentiment du chez soi... » « Après quinze ans de collaboration, je m'y sens moins chez moi que le premier jour... » Et ce sont des reproches : « Buloz, homme de sens et de vigueur, manque d'horizon étendu, d'élévation dans ses vues. »

Il lui fait un grief aussi de ne connaître que les hommes politiques, et d'ignorer « tous les ressorts qui meuvent les natures littéraires »! Certes,

1. Sainte-Beuve à M. Gaullieur, 25 octobre 1844. (*Bulletin de l'Institut national génevois*, 1895.)

que de ressorts devaient mouvoir le délicieux et ingrat Sainte-Beuve, « nature littéraire » s'il en fût! Encore : « Il ne croit qu'au positif, à l'intérêt du moment. » Voilà les griefs; cependant Sainte-Beuve répète que F. Buloz est « nécessaire », mais « ai-je jamais pu y installer (à la *Revue*) les Olivier comme je l'aurais voulu? ils lui auraient été pourtant utiles[1] ».

Il n'y installa pas les Olivier; il y installa Cousin, et c'était mieux; du moins, il l'y attira, et ainsi il flattait Cousin, servait la *Revue*, et préparait, pour lui-même, l'avenir.

« Vous devriez bien demander à Peisse, écrit-il en 1836 à F. Buloz, un article un peu étendu sur la publication de l'*Abeilard* en tête duquel Cousin a mis un morceau, selon moi, de la plus grande beauté! Peisse s'est fort occupé de ces matières, et son amitié pour Cousin le déciderait. *Il le faudrait également pour plusieurs raisons, d'équité d'abord, et autres que je vous dirai*[2]. »

Cette préface qui, au dire de Jules Simon, « était un livre », et dont le philosophe avait fait précéder l'ouvrage autrefois célèbre d'Abélard, le *Sic et non*, le directeur l'avait déjà demandée pour la *Revue;* il arrivait trop tard néanmoins, et Cousin répondit : « Je suis extrêmement flatté que la *Revue* pense à Abélard et à moi... mais le morceau que je devais lire est un *mémoire*, lequel a

1. Sainte-Beuve à M. Gaullieur, 2 juin 1846.
2. Sainte-Beuve à F. Buloz, inédite.

passé par les épreuves régulières, et a été admis dans la collection officielle. Il ne m'appartient plus, et son sort est d'être enseveli dans les mémoires de notre classe... je vous avoue que votre proposition me donne quelques regrets[1]. »

Une autre fois, Sainte-Beuve (toujours pour rendre service à Cousin) envoie à F. Buloz un billet du philosophe. Je ne sais ce que celui-ci désire, mais il le désire ardemment, prie Sainte-Beuve de porter le « coup décisif », il lui en saura, lui, Cousin, un gré infini. Au bas de ce billet le critique astucieux ajoute :

« Je reçois ce mot, je prie Bonnaire de ne pas perdre le fruit de la bonne grâce en trop tardant. *Ingrate gratia tarda venit.* » Et en échange de ce coup décisif, voici le fruit de la bonne grâce demandée :

« Cousin vous fait un article pour la *Revue des Deux Mondes.* » Selon lui ce dernier argument devait l'emporter, et peut-être l'emporta-t-il.

Pourtant, quand cet article est terminé, F. Buloz ne se presse pas de le publier; le trouve-t-il trop sérieux pour ses lecteurs? Sainte-Beuve s'inquiète :

Mon cher Buloz,

J'ai vu ce matin Ampère, lequel avait vu Cousin, lequel paraissait un peu fâché, ou du moins étonné, que l'article qu'il vous a donné n'ait point passé. Je

1. V. Cousin à F. Buloz, 1836, inédite.

vous le rappelle donc pour cette *Revue*, c'est un nom à désirer que celui de Cousin, quand l'article ne serait pas très amusant, c'est d'ailleurs un article non payé [1], mais il paraît désirer une douzaine de tirages à part. Tâchez d'accommoder cela, et de le satisfaire pour les relations futures possibles [2].

Sainte-Beuve a écrit : « J'ai éprouvé de la part de Cousin à des époques différentes, diverses sortes de procédés, et à une certaine époque, les meilleurs, les plus cordiaux, et les plus empressés. »

L'époque des bons procédés, de 1836-1837 à 1840, c'est l'époque où Cousin, grand maître de l'Université, nomma Sainte-Beuve à la Mazarine. Pourtant, même à cette époque, et non sans raison, celui-ci se méfiait, et écrivait à Juste Olivier avant de partir pour Lausanne : « Si on l'écoute, il me nuira. »

Cette nomination, on le sait, n'alla pas sans difficultés, le Sainte-Beuve républicain ne voulant rien recevoir du « tyran ». Voici l'intéressant entretien que Dubois (du *Globe*) eut avec F. Buloz [3] à ce sujet; il fait partie de ses mémoires inédits, et éclaire bien des points inconnus.

« En 1838, dit F. Buloz à Dubois, lorsque je tourmentais M. Molé pour faire quelque chose

1. D'après ceci, cet article devait être le premier que Cousin écrivit pour la *Revue*, 1er décembre 1836, *Visite à l'École primaire de Harlem*.

2. Inédite.

3. Communiqué par M. Lair.

pour lui — à quoi celui-ci répugna
et lorsque Salvandy vint sans crier
à la tête la croix de la Légion d'hon
Beuve, qui était alors au *National*,
matin même inséré une lettre de re
vint me trouver de bonne heure,
les motifs de son refus. Il ajouta : *j*
pas pour si peu. Aujourd'hui en eff
un peu mieux : 1 500 francs par n
teur.

» En 1839, sous le ministère du
mis de nouveau en campagne, n
manqua. En 1840, Cousin, et Rém
mirent l'empressement le plus bienv
une combinaison qui plaça Naud
thèque Royale, on put faire vaqu
la Mazarine, et M. de Rémusat me
me l'annoncer, en me chargean
m'assurer de l'acceptation. L'affair
tout à fait en dehors de Sainte-B
touché, me remercia avec effusion,
dit qu'il irait faire lui-même ses r
M. de Rémusat. Cependant, l'af
vieille mère allait disant partout
pas fait assez pour son fils... Je
ajoutait Buloz, de lui avoir lais
M. de Rémusat. C'était, entre m
preuve du zèle que j'avais mis à l

quelque temps après : « Je suis là comme u
épicier en détail à son comptoir, voilà pourta
mes invalides de poète, et je dois écrire à m
porte : *Deus otia fecit*[1]. » C'est l'amertume d'u
homme qui s'estime fort au-dessus de sa tâch
certes, c'est aussi le *de profundis* jeté à son pas
de poète.

Sainte-Beuve était aigri sans doute, et méchan
les contemporains l'ont tous dit, F. Buloz le di
comme eux, et lui-même : « Si je suis si méchan
si passionné, si inégal, c'est que je suis livré a
caprices de mon misérable cœur. » Mais avec c
caprices-là, dus à de réelles souffrances il est vra
n'y eut-il pas, dans sa vie, bien des causes à cet
méchanceté?

L'éclat des grands noms, comme ceux de Vig
et d'Hugo, nuisit au sien. Les poètes louèrent,
est vrai, sa poésie et avec emphase, mais ne po
vait-il espérer mieux que des louanges? Ne po
vait-il souhaiter quelque renommée plus étendu
et en lisant les louanges qu'ils lui prodiguaie
précisément, prendre de lui-même une idée ass
haute, pour prétendre, lui aussi, à la gloire?

« Il m'empêche d'écrire, il m'empêche de sor
et de penser à autre chose qu'à ses vers : il fa
bien que je vous parle de lui... *Le Suicide*,

tout éplorée, et avec laquelle on vit... Ce jeune homme, ce Joseph... Ah! ma foi, bonsoir, ce masque me gêne, vos vers, votre prose, vos sonnets, vos élégies m'enchantent, me ravissent, comme André Chénier et La Fontaine, comme Young et Rabelais... *Vous êtes un poète qui ne périra jamais....* » Qui donc parle ainsi? C'est Vigny lui-même, et il n'est pas le seul.

Donc, la renommée universelle, la renommée splendide des autres, Sainte-Beuve la désira, il ne la connut pas. Il ne la mérita pas au même titre qu'eux? peu importe, c'est elle qu'il envia, et c'est d'elle qu'il se trouva frustré. Il souffrit donc comme poète, bien qu'il ait fait école, incontestablement, et comme romancier, bien que *Volupté* soit un beau livre. Comme critique, Sainte-Beuve est un inventeur. Qu'avait-on fait dans ce sens avant lui, je dis dans ce sens? lui accorda-t-on sa vie durant l'admiration que nous avons pour lui aujourd'hui? Je n'en suis pas sûre, et pourtant : « Il y a plus d'idées dans son œuvre que dans celle de Voltaire », a dit M. Faguet.

Vieux, il écrivit à la Princesse : « Le sort, en somme, ne m'aura point maltraité! Il m'aura traité bien mieux qu'un nombre infini de mes semblables, qui valaient autant, et mieux que moi... » Mais il écrivit ceci en 1867, assez blasé, et sénateur; plus jeune, son ambition, son ardeur, ses déceptions, ses rancunes, tout était différent.

Il est hors de doute que Sainte-Beuve est l'in-

venteur de la critique moderne, la critique documentaire, rigoureuse et vivante. Avant lui, que voit-on? Je pense qu'on ne saurait lui opposer La Harpe, et, de son temps, Villemain? (auquel d'ailleurs, il faut rendre hommage). Aucune œuvre n'est comparable à l'œuvre de Sainte-Beuve, car sa méthode est à lui. D'autres critiques avant lui ont pu être étincelants, délicieux, profonds, ils n'ont pu donner au même degré que l'écrivain de *Port-Royal* et des *Lundis*, le sentiment de Vérité et de Vie qu'il donne.

Ce qui distingue Sainte-Beuve, c'est le souci de toute recherche, de tout renseignement nouveau, il ne quitte un sujet qu'après avoir examiné tout ce qui le touche, l'anime et le rend vivant; ce souci est bien neuf, il date de lui, je le répète. Avec ses lectures, un rapprochement se fait dans son esprit, un nom vient sous sa plume, une strophe chante à sa mémoire. Il ne laisse rien au hasard, il veut dire tout ce qu'il sait, en apporter les preuves, y renvoyer son lecteur, et ce travail du critique, qu'il est agréable à ce lecteur! quelle confiance il lui inspire, comme les peintures que fait Sainte-Beuve dans ses portraits, « faits de cent touches ajoutées et superposées », lui laisseront dans la mémoire de belles et saisissantes images!

Avec cette passion de la vérité, comme il est loin des études, faites à la manière allemande, qui nous ont envahi depuis. Chez lui, aucune

lourdeur; le document n'encombre pas le récit, toujours alerte, ni ne le retarde; il l'embellit et le pare, et celui-ci, plus animé, plus vrai, plus vif, se poursuit, attachant, et bien de chez nous. C'est aussi, je pense, dans la conscience et l'exactitude de Sainte-Beuve qu'est le secret de son œuvre qui s'impose; peut-on s'en passer aujourd'hui?

De tous les siècles qu'il a peints, on ne sait guère auquel donner la préférence; peut-être la donnerait-on au XVIIe, qu'il a certainement étudié avec plus de goût, en vue et à côté de son *Port-Royal*. Avec Retz, Huet, Saint-Simon ou La Rochefoucauld, il le voit magnifique et corrompu, aussi, plein de faste et de noblesse. Il en a relevé les caquets et le côté de la petite histoire, qui lui plaît tant, avec Tallemant; et lorsqu'il fait revivre les petits poètes de ruelle, comme Pavillon ou madame Des Houlières, il est malicieux et charmant[1]. Comme Sainte-Beuve encore, aime madame de La Fayette, « esprit solide et fin », et même la revêche Maintenon; ces portraits-là ne seront-ils pas plus durables que ceux de Cousin?

1. « Madame Des Houlières, a-t-il dit, qu'on voit de loin dans un costume couleur de rose, était triste. A côté de ses libertés de Muse, elle avait la vie pure, irréprochable, disent ses biographes, et peut-être assez de pratique religieuse au moins pour la bienséance d'abord, et vers la fin (selon toute apparence) avec sincérité », il la compare à madame Dufrenoy et son Fontanes, à elle, c'est le prince de Condé : « *il y eut quelque chose entre eux d'assez particulier* ».

J'ai noté que Sainte-Beuve au début considéra la *Revue* comme sa maison. « La *Revue des Deux Mondes*, ma patrie depuis longtemps », a-t-il écrit. Et en effet, chaque jour, c'est un billet nouveau, écrit de sa main, et la concernant : « Voici la note de M. de la Tour du Pin sur Bougie, tâchez qu'elle aille dans l'une ou l'autre de vos *Revues*, vous qui portez deux mondes! Pour moi je n'en porte pas un seul, et je suis bien en désarroi de travail[1]... »

Un autre jour... « Je viens de lire la chronique. Je me suis mis à la place de la *Revue*, à votre place, je n'ai pas eu besoin de beaucoup d'effort d'esprit pour cela. J'ai tâché de me dépouiller de toute espèce de partialité d'ailleurs. Et je puis vous assurer que je la trouve très satisfaisante, dans une haute et sage direction, prudente et convenable; si vous renonciez à cette habileté-là, vous feriez une perte irréparable selon moi. Agissez sur le pilote, causez avec lui, chantez-lui une gamme, mais surtout, gardez-le[2]. » Tel est l'avis de Sainte-Beuve vers 1840, alors que la critique, prenant de jour en jour plus d'importance, était, en haut lieu, surveillée, menacée.

C'est encore Sainte-Beuve qui recrute Lamennais et qui annonce ses premiers articles; déjà en juillet 1834, il a commenté les *Paroles d'un croyant*; deux ans après : « Vous recevrez demain

1. Inédite.
2. Inédite.

l'article de Lamennais, il faudra le faire imprimer bien vite; il passera dans le prochain numéro. » Mais l'ami qui a porté l'article repart lundi, et « il serait bon qu'il pût emporter le prix de l'article, qu'il faudrait payer le plus possible, n'est-ce pas? »

Au moment où Hugo, mécontent, se sépare de la *Revue*, la lettre que F. Buloz écrit au poète, c'est avec Sainte-Beuve qu'il l'écrit; quand G. Sand envoie son roman d'*Horace*, qui paraît trop « radical-socialiste » au directeur, c'est encore à Sainte-Beuve que le directeur demande son avis. « L'affaire Balzac, dira un jour F. Buloz... dont la colère n'éclata qu'à la suite d'un article de vous, qu'il ne m'a jamais pardonné..., etc. » On verra aussi en 1835, la part que prit Sainte-Beuve au procès Balzac.

Maintes notes dans la *Revue des Deux Mondes*, ou la *Revue de Paris*, que F. Buloz dirige depuis juin 1834, sont de Sainte-Beuve, sans signature... Le 11 décembre de cette année 1834, il écrit au directeur : « Je vous enverrai une petite et courte note demain, sur la vacance de l'Académie, et les candidats nouveaux. J'y parlerai de Ballanche et de Hugo : je tiendrai fort à ce que cette petite note passe. »

J'ai cherché cette « petite et courte note », avec soin dans les deux *Revues*... Dans la *Revue de Paris*, il y a bien, à la fin de 1834, une note sur l'Académie et la vacance laissée par M. Parseval-

Grandmaison, mais elle n'est ni petite ni courte, et il n'est pas question là de Ballanche, et puis, comme date, elle ne concorderait pas avec celle que Sainte-Beuve annonce dans sa lettre du 11 décembre, et qui a dû paraître le 15. Par contre, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre, après le compte rendu officiel que Planche consacre à la « réception de M. Thiers à l'Académie », il y a une « petite et courte note », qui ne me paraît tenir aucunement à l'article précédent. Pourtant, elle fait partie de l'article, qui est signé G. P. et on peut, on doit l'attribuer à Gustave Planche... Dans cette note, Hugo est loué, certes — on conseille à l'Académie pour se réhabiliter (elle venait de nommer Scribe sur le fauteuil d'Arnault) d'appeler dans son sein « M. Ballanche ou M. Hugo; que M. Hugo se présente et qu'il ne recule pas devant l'ennui d'une candidature officielle ». Un coup de patte cependant... « Si chacun des membres de l'Académie peut aller jusqu'à proclamer individuellement la supériorité de l'auteur des *Orientales*, on ne peut pas exiger d'un corps tout entier, la même humilité et la même abnégation. Une société littéraire qui peut nommer comme siens Chateaubriand, Lamartine, Lemercier, Cousin, est en droit de traiter avec le poète le plus illustre et le plus populaire, sur le pied d'une égalité parfaite. » Visiblement, c'est pour Hugo que Sainte-Beuve a écrit cette note, Ballanche n'y

apparaît qu'en second plan, c'est pour « le poète le plus illustre », etc...

Or, si l'on veut se souvenir qu'Hugo et Sainte-Beuve étaient brouillés depuis avril 1834, officiellement brouillés, et définitivement cette fois, après beaucoup de ruptures et de réconciliations déjà, cette note sur Hugo, que Sainte-Beuve glisse sous la signature de Planche, est curieuse, et d'autant plus à cause de la situation actuelle de Sainte-Beuve et de madame Hugo :

> Approche, ô ma Délie, approche encor ton front,
> Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront,
> La faute disparaît dans sa constance même[1]...

Sainte-Beuve, chassé par le mari, et s'entretenant ainsi avec la femme, ne peut ouvertement engager Hugo dans une candidature académique... Pourtant il veut complaire à Délie... — « Nous en avons tous fait autant, me dit un de mes amis, à qui je soumets ce cas, quand nous étions jeunes, et que nous avions des Adèle... » Déjà en 1829, lorsqu'il était ami innocent encore, Sainte-Beuve avait écrit pour lancer les *Orientales* une note préface « superbe réclame », qu'il n'avait pas voulu signer. — « Il convient... que des initiales quelconques seraient nécessaires », écrit Hugo à l'éditeur... « il faudrait donc deux lettres, ou mieux encore, le nom en toutes lettres de quelqu'un qui le voudrait bien[2]... »

1. Sainte-Beuve, *Le Livre d'amour*, pièce XXV.
2. Biré, *V. Hugo après 1830*, vol. I.

Mais personne ne prête son nom, et le « prospectus » paraît signé au hasard E. T. [1]. Le procédé n'était donc pas nouveau en 1834, mais que la situation était différente!

Sainte-Beuve d'ailleurs, dans un de ses livres [2], a noté que pendant les quinze années de collaboration active et continue à la *Revue des Deux Mondes*, il eut maintes fois à faire des articles « impersonnels et collectifs »... « Des articles ou morceaux *faits pour d'autres*, et quelquefois *signés par d'autres* » — et voilà l'histoire de la note académique confirmée... Il remarque aussi que « la lettre du vieux ami de province, cité dans l'article de George Sand, sur Maurice de Guérin [3] » est de lui. Il y a bien d'autres exemples, et on pourrait les multiplier, aussi bien pour la *Revue des Deux Mondes* que pour la *Revue de Paris*. Cependant, pour me fixer, j'ai cherché dans les comptes de la première, et les relevés de caisse de la seconde, que je possède. Je pensais trouver les reçus du critique pour cette collaboration constante et anonyme, mais les acquits des collaborateurs, à cette date, ne comportent aucun détail : « M. Sainte-Beuve, en mars 1835, tant », « en avril, tant ». Les lettres et les billets du critique à F. Buloz, les déclarations

1. Voir le chapitre que M. S. de Lovenjoul consacre à la préface des *Orientales*. M. S. de Lovenjoul prétend que ces deux lettres seraient les deux dernières lettres d'Amédée Pichot.

2. Table générale et analytique des *Causeries du lundi*, p. 40.

3. *Id.*

qu'il a faites dans sa correspondance, ou ses cahiers, demeurent donc, encore à cette heure, les seules garanties de la rédaction anonyme de Sainte-Beuve aux deux Revues.

C'est par Hugo que Sainte-Beuve fut mis en relation avec la *Revue des Deux Mondes*. Au début de la fondation (en avril 1831) le directeur vint demander au poète des *Orientales* sa collaboration, et celui-ci l'engagea à frapper aussi à la porte de Sainte-Beuve; Hugo écrivit à son ami :

« ... Permettez-moi de vous adresser M. Bulos[1], directeur de la *Revue des Deux Mondes*, recueil qui se régénère, et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Bulos, qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

» Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez[2]... »

Aussitôt à la *Revue*, Sainte-Beuve s'applique à servir le grand homme; sa reconnaissance qu'on a niée, se manifesta, il me semble, aussitôt et de la façon qui put plaire davantage, non seulement par des articles louangeurs, qu'il signa, mais par ces petites notes de rappel au public, dont il usa et abusa pour Hugo. On a vu celle qu'il glissa sous une autre signature, à la suite de leur rupture; en 1833, après la critique de Planche

1. Le nom de Buloz est souvent écrit par les contemporains avec un s.
2. *Correspondance* de V. Hugo.

sur *Lucrèce Borgia*, qui mécontente le poète, il écrit à celui-ci : « J'ai regretté l'article de Planche, mais du moment que ce n'était pas tel ou tel mot à rayer, mais l'article entier, j'ai dû m'abstenir... j'ai tâché dans quelques lignes de la Chronique de marquer que c'était une opinion personnelle, et de rétablir le fait extérieur du grand succès de *Lucrèce...* », etc. Encore une note! assez faible d'ailleurs... : « Une société brillante et la majorité de la jeunesse remplissaient le théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on allait représenter la *Lucrèce Borgia*, de M. Hugo..., etc. »

En 1831, à son arrivée rue des Beaux-Arts, le zèle de Sainte-Beuve est amical et généreux. Naturellement, le directeur lui a demandé un article sur Hugo, et il s'empresse :

« Mon cher ami, Buloz me tourmente pour un article; il voudrait que je lui en fisse un sur vous. J'ai pensé que cet article biographique repris[1], complété, développé surtout dans les dernières parties avec un jugement littéraire, ferait l'affaire de Buloz. Mais serait-ce la vôtre, mon ami? » Cette question est assez comique. Sainte-Beuve devait pourtant savoir qu'Hugo ne se dérobait pas à ce genre de louanges. « Cela vous accommodera-t-il? Il désirerait aussi que la pièce dont j'ai cité quelques vers sur votre naissance s'y

1. Déjà, le 1er juin il écrivait à Hugo : « Je suis en train de faire votre biographie », etc.

trouvât, sinon entière, du moins en grande partie[1]... » et il termine en demandant à son ami comment il va..

(C'était quelque temps après l'explication qu'ils eurent ensemble au sujet de madame Hugo.)

Il veut savoir « s'il est plus content », si « les nuages s'en vont de ce front, et les soupçons de ce cœur », s'il y « a toujours sa place », lui, Sainte-Beuve, dans ce cœur... « cruelle pour vous et irritante », etc.[2].

Et Hugo, en lui envoyant la pièce de vers à insérer dans l'article de la *Revue*[2], lui dit : « Vous êtes mille fois bon de vous occuper encore de moi. »

Malin Sainte-Beuve! et pervers, oui, en vérité, car cette lettre du 19 juillet dans laquelle il propose un article qui ne sera qu'un long chant de louange, cette lettre suit de très près une autre lettre d'Hugo, belle et confiante, dans laquelle le poète déclare : « Votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne, tout est dans ma malheureuse tête, mon ami![3] » Et pendant qu'Hugo, magnifique, s'accuse ainsi, le subtil Sainte-Beuve écrit des hymnes pour le mari, et pour la femme ceci :

Oui — si tu m'aimes plus que l'ombre de l'amie,
Que ta mère, martyre au cercueil endormie,

1. Ceux-ci, alors inédits : « Ce siècle avait deux ans ».
2. 19 juillet 1831.
3. 7 juillet 1831, Victor Hugo à Sainte-Beuve, *Correspondance* de V. Hugo.

Plus qu'un premier enfant ou qu'un suprême adieu,
Que l'époux dans sa gloire et ta fille, et ton Dieu,
Oui — si jusqu'à la mort, dans nos charmantes ruses,
Aux plus divins moments de nos âmes confuses,
Tu me redis...[1].

Si Hugo amena Sainte-Beuve à la *Revue*, Sainte-Beuve, nous l'avons vu, y amena Cousin et Lamennais, il y retint Michelet, en 1833, qui s'éloignait; il écrit, le 3 mai, à F. Buloz : « M. Michelet, que je vois, m'apprend qu'il a un morceau étendu de faits historiques qu'il imprimerait volontiers, et volontiers chez vous; mais il faudrait pour cela que vous le lui demandassiez, car il vous croit fâché... il hésite à prendre l'initiative. Comme je crois que c'est une bonne chose pour la *Revue*, je vous en informe. »

Et Michelet rentra au mois de juillet suivant[2].

Quoique Sainte-Beuve se plaigne de n'être pas suffisamment libre sous la férule du directeur, il n'en fait néanmoins qu'à sa tête... A une demande de F. Buloz pour le changement d'un mot dans un article, il riposte assez sèchement : « J'ai le regret de vous dire que je ne puis rien changer. Le mot d'*irriter* substitué à celui d'*offenser* était déjà un changement de nuance, et je m'en tiens là... » Puis il se plaint de son prétendu esclavage : « Je deviens du reste de plus en plus persuadé que la critique des contemporains est impos-

1. *Le Livre d'amour*, pièce IV, l'enfance d'Adèle, 9 août 1831.
2. *La Bretagne* (fragment de la préface de l'Histoire de France), 15 juillet 1833.

sible, à moins d'avoir un journal à soi, et de n'être que trois au plus, parfaitement d'accord de conscience et de direction, et ne cédant jamais à ces petites considérations de relations et d'intérêts. »

Évidemment Sainte-Beuve ici oubliait la « courte note » sur la candidature d'Hugo, qui lui avait pourtant été dictée par une de ces petites « considérations de relations » qu'il blâme. Il oubliait aussi les « ménagements » qu'il préconisait à l'égard de Cousin, etc.; il oubliait beaucoup de choses enfin.

Il faut répéter que, dans ses débuts, tout ce qui concerne la *Revue* l'intéresse, il y attire les collaborateurs célèbres, il y introduit les jeunes gens chez qui il devine un talent quelconque, de l'avenir. Il y voudrait voir aussi M. Damiron, « qui désire entrer à la *Revue* maintenant qu'il y flotte tant de bannières amies... » Il donnerait quelques morceaux « sur la philosophie du XVIIe siècle, Descartes, Malebranche et Gassendi, ce qui n'a jamais été fait... » Puis : « En causant également avec Vitet l'autre jour, il m'a paru très disposé à entreprendre pour la *Revue* une histoire de la peinture française au XVIIe siècle, etc. » Il se mêle de tout — pour le bien de la *Revue*, et, bien entendu, il est écouté.

En 1846, c'est lui qui parlera de M. Aubert Hix, jeune professeur de l'Université... il lui est très recommandé par M. Patin comme un « jeune homme de talent »; de M. de Bezins « qui a passé

des années en Italie, jeune homme dont je crois qu'il y aurait à tirer parti », et dans le même billet : « Avez-vous jeté les yeux sur l'article de M. Gaullieur, son histoire de la fabrication du papier? Ne pourrait-on donc pas insérer dans la *Revue* son travail?[1] »

Tout l'intéresse, il furette, et s'applaudit de « dénicher »; notez que ce n'est pas uniquement de lettres qu'il s'enquiert; dans son billet de 1836, il écrit : « M. Fauriel, que j'ai vu hier, me recommande vivement pour que vous l'insériez dans la *Revue* un article savant sur la grammaire égyptienne de Champollion. Il n'y a, m'a-t-il dit, que deux personnes bien compétentes à juger ce travail. C'est M. Étienne Quatremaire, et M. le docteur Dujardin. L'article est précisément de ce dernier. Il est en certains points opposé à Champollion, mais avec modération. L'article n'est pas long, et n'a pas une feuille : Fauriel l'a et me l'enverra. Ce serait une bonne chose d'après ce qu'il m'en dit...[2] »

Et l'article paraît le 15 juillet.

En 1834, Sainte-Beuve donne à la *Revue des Deux Mondes* un article sur Balzac; le romancier est collaborateur aux deux revues... et ce n'est pas un collaborateur ordinaire : inexact, insaisis-

1. C'est sans doute après le refus d'insérer cet article de M. Gaullieur, que Sainte-Beuve écrivait à celui-ci la lettre citée ci-dessus, 2 juin 1846.

2. Inédite.

sable, constamment absent, reprenant, la veille de la publication, ses épreuves, pour les revoir, et ne les rendant qu'un mois après... proposant des romans qu'il assure avoir terminés, et dont il n'a encore écrit que le titre, etc. Mais enfin c'est Balzac, il faut bien composer avec lui, et voici Sainte-Beuve, qui « depuis *Volupté* est son ennemi », préparant un article à sa louange. Néanmoins cet article contiendra aussi des critiques, relèvera des faiblesses, — tout cela déplaira au Maître.

On lira les deux lettres suivantes, qui ont rapport à l'article de Sainte-Beuve :

Mon cher Buloz,

Merci de tous ces livres, il ne me manque plus pour faire mon article que le volume où est : 1° *le Réquisitionnaire*; 2° *la Femme abandonnée*; 3° *Eugénie Grandet*; 4° *la Physiologie du Mariage*; de plus, je voudrais savoir sous quels noms divers l'auteur a publié ses premiers romans.

Dès que j'aurai cela, je m'y remettrai et avec goût. Ce sera fait vers la fin de la semaine prochaine. Mais pas assez à temps pour entrer dans le numéro du 1er[1]. Ce sera sans doute dès les premiers jours du mois que vous aurez mes pages.

Après cela je passerai à madame de Staël, ou à madame Dudevant[2].

Parlant, dans son article, des pseudonymes de Balzac, qui le préoccupent ici, Sainte-Beuve écrira :

1. Du 1er novembre, l'article parut le 15 novembre 1834.
2 Inédite, le timbre de la poste porte 25 octobre 1834.

La Bibliographie romancière en main, nous étions ballotté de M. Horace de Saint-Aubin, bachelier ès lettres, à M. de Villerglé, de M. de Villerglé de Saint-Alme à Lord O'Rhoone, enfin nous avons eu la satisfaction de dresser une filiation aussi complète qu'il nous a été possible, bien que nous y sentions encore beaucoup de lacunes.

Et il cite la longue liste des premiers ouvrages de Balzac : *les deux Hector, le Centenaire, le Vicaire des Ardennes, Charles Pointel*, etc. Il reproche aussi en passant au libraire Pigoreau, chargé de la vente de ces ouvrages, de les avoir comparés aux romans de Pigault ou de Restif...

Voici la deuxième lettre de Sainte-Beuve à F. Buloz — je l'ai retrouvée dans la collection Lovenjoul; elle est sans doute inédite, mais je ne puis l'affirmer.

1834, ce mercredi matin.

Mon cher Buloz,

Vous avez oublié que dans la dernière liste que je vous donnais de Balzac, il y avait non seulement *la Physiologie du Mariage*, mais *Eugénie Grandet* et le volume de *Scènes de la Vie de Province* où est *la Femme abandonnée*. En quelle année a paru, d'abord, *la Physiologie du Mariage*? Car ça a été le premier ouvrage notable de Balzac. Qu'avez-vous donc pour vous tourmenter ainsi? La *Revue* va bien, vos peines prospèrent. Vous vous fatiguez beaucoup mais le succès vient : il ne faut pas prendre à cœur ces fatigues d'intérêt, au point d'en faire des

chagrins, pour quelques lenteurs, comme dans des affaires d'amour.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE.

P.-S. — Il s'est imprimé en 1832, chez Félix Locquin, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16, sous le titre de *Hermès dévoilé*, une histoire vraie toute pareille à celle que Balzac a voulu donner dans *la Recherche de l'Absolu*. Ne pourriez-vous me faire acheter cette brochure chez l'imprimeur, ou savoir où elle est. Je vous demande pardon de toutes mes demandes; mais, courir moi-même pour ces objets, est une énorme distraction. Je suis aussi obéré de fatigues et de travaux. Quand j'aurai fini, je vous rendrai exactement tous vos livres.

En somme, cet article de Sainte-Beuve (qu'il signe C. A.) est plutôt favorable, et ce n'est pas lui qui déchaîna « la colère de Balzac[1] ». Ici, certes, ce n'est pas la longue suite de louanges accordées à Hugo jadis, non, et pourtant, sauf quelques chicanes de style, l'article est élogieux. Mais Sainte-Beuve, puriste, ne peut s'empêcher de noter certaines expressions qui le choquent : « mnémotechnies pécuniaires », « un enfant dont je partageais l'idiosyncrase » (*Louis Lambert*); « une raison coefficiente des événements », « des phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle... » (*les Céliba-*

1. Quoi qu'en dise Sainte-Beuve dans l'appendice de *Port-Royal*.

taires), etc. De cet article, Balzac se souviendra dans sa *Revue Parisienne*, mais grossièrement, à mon avis.

Enfin, aux deux dernières pages, voici venir la brochure de Félix Locquin, *Hermès dévoilé*, que le critique réclamait quelques semaines auparavant à son directeur... F. Buloz la lui a procurée. Sainte-Beuve est enchanté de pouvoir parler de cette brochure... et il en parle à propos de *la Recherche de l'Absolu*. C'est une histoire vraie qu'il a lue, et qu'il présente, lui, à Balzac :

« Nul doute que si M. de Balzac avait connu ce petit écrit, il n'eût donné à son livre le cachet de réalité qui y manque, et se fût garanti de beaucoup d'à peu près. » Voilà Sainte-Beuve tel que l'a vu la Princesse : « souriant à toutes les malices, en découvrant partout ».

Deux ans plus tard, Balzac est en procès avec la *Revue de Paris*... Dans le dernier numéro de mai 1836, un article non signé explique aux abonnés la querelle... car il y a querelle. J'ai toujours pensé que Sainte-Beuve était pour quelque chose dans cet article, et, quoique F. Buloz ait écrit (à G. Sand) « vous verrez *mon récit*... et vous jugerez, etc. », il me semble parfois y reconnaître certaines expressions familières à Sainte-Beuve, et celui-ci aurait-il laissé échapper si belle occasion? — A la fin de 1835, après beaucoup d'aventures, Balzac, subitement, quittait la *Revue*, et annonçait la rupture dans la *Chro-*

nique de Paris. On plaida, Me Boinvilliers pour Balzac, Me Chaix d'Est-Ange pour la *Revue de Paris*, car si F. Buloz était mécontent de son collaborateur, celui-ci ne l'était pas moins du directeur.

La plaidoirie de Me Chaix d'Est-Ange est fort spirituelle. En voici quelques extraits, concernant les inexactitudes du romancier :

« M. de Balzac donna d'abord (à la *Revue de Paris*) un ouvrage : c'était *Séraphita*. *Séraphita* était un roman des plus intéressants, comme sont tous les romans de M. de Balzac : Après la publication des deux premiers articles, M. de Balzac... j'allais dire disparut, mais non, M. de Balzac va se promener... emportant avec lui 1700 francs — (qu'il avait reçus d'avance sur son roman).

» La *Revue de Paris* avait fait son deuil de *Séraphita*, lorsque M. de Balzac revint à la fin de 1834. Il dit à la *Revue de Paris* qu'il allait lui donner... quoi? la fin de *Séraphita*? Pas du tout, mais un nouvel ouvrage, *le Père Goriot*, et ce moyennant 3500 francs. Plus tard, il propose *les Mémoires d'une jeune mariée*. C'était un titre piquant, on lui remet 1000 francs, et il remet en échange... je me trompe, il promet de livrer le manuscrit de *Séraphita*. Puis il s'en va encore, il voyage. A son retour il va apporter à la *Revue de Paris*... la fin de *Séraphita*? Non, *les Mémoires d'une jeune mariée*? Pas du tout — « Je

vais, dit-il, vous donner *le Lys dans la Vallée...* » On donne à M. de Balzac 2000 francs (acompte) pour *le Lys dans la Vallée.*

» Le 21 novembre paraît le premier article.

» Le 29 novembre paraît le second.

» Le troisième ne paraît que le 29 décembre, et alors le roman s'arrête là, nous apprenons que M. de Balzac passe à un autre journal, etc. »

Me Chaix d'Est-Ange ensuite fait différentes citations du *Lys dans la Vallée...* Bien entendu il les choisit parmi les plus savoureuses... Je ne vois pas d'ailleurs l'opportunité de ces railleries — sert-il là son client, qui précisément se plaint de n'avoir pu donner la suite de ces œuvres? — Mais Me Chaix d'Est-Ange ne résiste pas à divertir son auditoire, il lit : « L'auteur veut faire la peinture des pâtiments[1] subis en silence par les âmes, dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique... » et ceci : « Il ignorait les blandices de la buvette... le Monde oriental et sultanesque du Palais-Royal, car le Palais-Royal et lui furent deux asymptotes... » Enfin cette psychologie qui réjouit fort le public : « Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau (il s'agit de la prononciation de madame de Mortsauf dans *le Lys*), le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle

1. Dans le volume le mot « pâtiment » a été remplacé par le mot tourment.

attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. » Et l'auditoire de rire.

« On ne lui reproche pas de manquer d'idées, dit encore l'auteur anonyme dans la *Revue de Paris*, on lui reproche de vendre des ouvrages dont il n'a trouvé que le titre... » Certes, on ne pourrait lui reprocher de manquer d'idées! « Mais, après quinze mois d'attente, M. de Balzac nous remet, vers le milieu d'août 1835, une partie de *Séraphita*, le commencement et la fin, mais non pas le milieu que nous n'avons jamais pu obtenir.

» *Séraphita*, promise solennellement pour le 27 septembre, n'est pas venue encore le 11 octobre.

» Le 20 octobre, M. Balzac remit une partie des épreuves, mais le milieu, cet inexorable milieu manquait toujours. L'*ascension* de la Vierge n'était pas encore expliquée, mais M. Balzac devait l'expliquer dans la nuit, et envoyer le lendemain à l'imprimerie la solution du problème.

» Cependant l'imprimerie ne reçut pas la solution du problème. »... Etc.

Voilà donc des griefs de F. Buloz.

Mais ceux de Balzac?

Balzac se plaint de n'être pas, à la *Revue de Paris*, traité avec toute l'importance qu'il mérite : « l'opinion personnelle du Directeur de cette Revue n'est pas favorable à M. de Balzac, et tend à le présenter comme un Paul de Kock ». On annonce à la *Revue de Paris* les livres de Balzac sur la même ligne que ceux du bibliophile Jacob,

ceci dans une intention blessante, etc. Pourtant, un autre grief, qui peut sembler sérieux, le voici : La *Revue de Paris* a communiqué à la *Revue de Saint-Pétersbourg* la première partie du *Lys dans la Vallée*, et cette première partie a paru à Pétersbourg avant de paraître à Paris. Pourquoi? La *Revue de Saint-Pétersbourg* était un recueil français paraissant en Russie, « composé d'un choix des meilleurs articles de nos journaux parisiens; cette Revue les imprime quand bon lui semble, voilà quatre ans que la *Revue de Paris* communique les bonnes feuilles de cet ouvrage, sans désagrément ». Alors que s'est-il passé? Ceci, qui est dû aux inégalités du fantaisiste Balzac :

Le Lys devait paraître à Paris dans les premiers jours d'octobre; « les premiers numéros sont imprimés, les bonnes feuilles sont prêtes... » Ces bonnes feuilles sont alors envoyées à Saint-Pétersbourg. Mais « M. de Balzac vient relire ses épreuves »... il n'est pas content de sa première partie, il l'emporte chez lui; « il force l'éditeur à composer en toute hâte un numéro différent », car *le Lys* ne paraîtra pas cette fois-ci — ni les autres fois, il ne paraîtra qu'à la fin de novembre; — pendant ce temps, les bonnes feuilles arrivent en Russie, et paraissent dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*. Colère de Balzac, qui accuse le directeur de la *Revue de Paris* de je ne sais quelles louches menées. Celui-ci demanda à ses collaborateurs de reconnaître la régularité

de ses procédés, concernant cette *Revue de Saint-Pétersbourg*. — Il y eut même une pièce versée aux débats, une pièce signée A. Dumas, Gozlan, R. de Beauvoir, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Méry et Jules Janin. Ce dernier ajouta aux signatures ces mots :

« Je dirai même plus, c'est tout à fait le droit de la *Revue*; la contrefaçon, cette ruine de la littérature moderne, étant maintenant dans le droit des gens, quoi de plus juste? »

Parlant de ce procès, et de cette pièce, M. Biré dans son livre sur *Honoré de Balzac* écrit : « Ils signèrent (les méchants confrères) une déclaration dans laquelle ils jurèrent leurs grands dieux que la contrefaçon, horrible à Bruxelles, était charmante à Saint-Pétersbourg; cette pièce étrange portait les signatures d'Alexandre Dumas, etc. » Mais en vérité, quel rapport la *Revue de Saint-Pétersbourg*, correspondante de la *Revue de Paris*, avait-elle avec la contrefaçon belge, qui, frauduleusement, copiait nos Revues françaises, et grâce à d'habiles connivences, publiait des textes soustraits, sans que nos auteurs, et nos Revues ainsi pillées, en eussent le moindre bénéfice?

Pour l'affaire Balzac, il n'en reste pas moins que les épreuves de deux placards furent envoyées en Russie, sans corrections suffisantes. Balzac reproche fort au directeur d'avoir livré « cette ébauche informe » à la publicité (cela s'est passé

en l'absence de F. Buloz alors à Nohant pour quelques jours). Mais que dire aussi d'un auteur qui donne à l'imprimerie une prose qui n'est qu'une « ébauche mal dégrossie »? Cependant, cette erreur-là, F. Buloz ne la nie pas, il nie tout le reste.

Le 27 décembre, il écrit à George Sand : « Je me brouille avec Balzac, qui s'en va travailler à une gazette obscure qui nous a maltraités bien des fois, la *Chronique de Paris*[1]; je vous assure que je ne regrette pas Balzac, je n'ai jamais pu m'entendre avec lui...

» Ce qui a amené la brouille, c'est un détournement d'épreuves qui a été fait pendant mon voyage à Nohant; mais le véritable motif, c'est qu'il voulait insérer dans la *Revue des Deux Mondes*, *le Lys dans la Vallée*, que je n'ai voulu que pour la *Revue de Paris*. (F. Buloz craignait les inexactitudes de Balzac pour ses abonnés de la *Revue des Deux Mondes*, qu'il préférait visiblement aux autres.)

» A propos, j'oubliais de vous dire la merveilleuse, l'étonnante, l'effroyable nouvelle que voici : c'est l'alliance de Planche, d'Hugo et de Balzac!!! pour faire, dit-on, le journal que je vous ai nommé. Planche nous doit 2 600 francs, il ne veut pas travailler, j'ai refusé de continuer

1. La *Chronique de Paris* qui réunit un moment Balzac et Planche eut aussi J. Sandeau comme collaborateur, Ch. de Bernard et Théophile Gautier; elle parut quelques mois.

le métier de dupe, et il a enlevé Balzac, qu'il aimait tant, vous savez, et il a adoré Hugo qu'il vénérait tant. Oh! l'admirable alliance! quels hommes bien faits pour s'entendre et s'aimer, n'en riez-vous pas? et comme cette coalition est redoutable pour moi?

» Dans trois mois Planche viendra à merci, Balzac aura rempli sa mission providentielle, et Hugo aura fait un enfant à Juliette. Tremblez pour moi[1]. »

Il est assez piquant de rappeler qu'une des causes de la brouille de Planche et de Buloz, fut le jugement du critique sur Balzac lui-même; à propos des *Contes bruns*, Planche écrivait :

« A vrai dire le talent de l'auteur de *Sarrasine* sent l'opium, le punch, et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie, etc. » — « M. Balzac nous reproche de nous être brouillés avec M. G. Planche, dit la *Revue de Paris*, ignore-t-il donc encore de qui sont ces lignes foudroyantes? M. G. Planche s'est brouillé avec nous pour les avoir publiées[2]. »

Au cours de ce procès, en juin 1836, G. Sand, qui plaidait elle-même contre M. Dudevant, écrivait à F. Buloz : « Vous avez fait, je crois, une folie d'entamer ce procès contre Balzac, parce que tout procès (je vous en parle sciemment) est

1. Inédite.
2. *Revue de Paris*, mai 1836.

un voyage à pied sec entrepris sur la mer... [1] »

F. Buloz répond, le 29 mai... « Vous verrez dans ce même numéro (de la *Revue de Paris*)... mon récit sur mes différends avec Balzac. Je regrette beaucoup, je vous assure, que Balzac m'ait mis dans la nécessité de publier ces détails; mais ils sont vrais, je n'ai pas assez d'esprit pour inventer cela; et quand un homme de la moralité de M. Balzac vous accuse, vous menace de police correctionnelle, parce qu'on fait une chose dont on ne se cache pas [2], que je faisais pour retrouver les énormes corrections de M. Balzac, on ne doit plus rien ménager.

» Si j'avais dit tous les griefs que M. Balzac m'a envoyés lire, c'eût été bien autre chose. Un de ces griefs, que j'ai omis, était qu'il recevait moins vite sa *Revue que George Sand ou Alfred de Musset*, que je ne le traitais pas avec la même considération...

» ... Balzac se vante partout que M. Debelleyme est à lui, je sais que M. Debelleyme est un homme fort suspect en fait de moralité, mais tous les tribunaux du monde ne feront pas que je n'aie raison : si j'avais tort, je ne me serais pas exposé à la publicité.

» La seule chose que Balzac puisse me reprocher avec quelque raison, c'est que l'imprimerie donna,

1. *Coll. S. de Lovenjoul*, inédite.
2. La reproduction de bonnes feuilles de la *Revue de Paris* dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*.

pendant le voyage que je fis à Nohant, deux ou trois placards, qui n'avaient été corrigés que deux fois.

» C'est là tout. Vous verrez mon article, et vous direz que l'homme qui publie de pareils faits est tranquille dans sa conscience. Pour le reste il en arrivera ce que Dieu voudra[1]. »

Mais George Sand plaint Balzac. « S'il a réellement commis tous les actes de mauvaise foi que le plaidoyer lui reproche, je suis loin de l'approuver, mais la vengeance n'est-elle pas bien dure? Balzac se plaignait de *manque de procédés*, c'était ridicule et voilà tout. Pour vous justifier vous le déshonorez. »

... Ici G. Sand va un peu loin, vraiment; car tout cela s'est borné à des polémiques de presse. « Là où la punition n'est pas proportionnée à l'offense, y a-t-il bonne et sage justice? Le dommage qu'il vous faisait, est-il comparable à celui que vous allez lui faire? C'est bien dur, et je ne vous cache pas que je plains Balzac[2]... »

F. Buloz réplique assez vivement : « Mon cher George, vous plaignez Balzac, mais vous devriez bien un peu me plaindre... il l'a bien voulu : il *voulait me mener en police correctionnelle*; c'est lui qui voulait me déshonorer. J'ai fait proposer quatre fois de se concilier; l'outrecuidant a toujours fait des réponses folles; il

1. *Collection S. de Lovenjoul*, inédite.
2. Inédite.

demandait des dommages-intérêts de 15 000 francs. Quand on a tiré la langue pour obliger un homme, cet homme n'a pas le droit de vous faire une chicane à la première fissure qu'il aperçoit; quand on a eu la vie de M. de Balzac, on est mal reçu à vouloir faire du scandale, à vouloir jeter de la boue aux autres. D'ailleurs l'homme qui a l'impudence de dénaturer les faits, comme il l'a fait dans son plaidoyer, ne mérite pas de ménagements.

» J'aurais pu lui en jeter à la face quarante fois plus que je ne l'ai fait hier encore; j'aurais pu lui dire que l'expédition de 1835 que j'ai faite pour avoir des abonnés[1] (expédition qui certes n'a rien que de très honorable pour moi), je l'avais faite pour lui avancer de l'argent que je ne lui devais pas; il s'est bien gardé de dire cela en racontant ce fait. Il a menti tout le long, et fait mentir les autres; ne va-t-il pas m'opposer le témoignage de Planche? Aussi les démentis lui pleuvent de tous côtés. Comment! M. Balzac va faire un mensonge au Tribunal, il sera cru : moi je ne le serai pas, moi qui n'ai jamais eu de procès, et je devrais me taire?

» Non, dussé-je y laisser mes os... » Il est clair que F. Buloz est fort en colère. Le Tribunal a jugé; — il n'y a eu (dit le Tribunal) « préjudice

1. Balzac avait fait allusion au voyage de F. Buloz à Londres; voyage que le directeur fit pour l'extension de la *Revue des Deux Mondes* à l'étranger.

d'aucun côté, attendu que Balzac s'offre à rembourser 2 100 francs sur les sommes qu'il a touchées »; mais il condamne le demandeur aux dépens, et la *Revue de Paris* (F. Buloz, ou Sainte-Beuve?) écrira : « Les avances de la *Revue* lui seront rendues, elle gagne à ce débat 2 100 francs et la fin du *Lys dans la Vallée*, que M. de Balzac ne lui livrera pas... » Mélancolique elle conclut : « Elle a eu tort de se fier à M. de Balzac sans convention écrite. »

A George Sand qui lui conseille de poursuivre si le jugement est erroné, F. Buloz déclare : « Tout le barreau voulait que j'en rappelasse; je refuse cependant, parce que je ne veux pas me traîner dans ces misérables lieux. Les honnêtes gens n'ont rien à y faire, et y perdent toujours. Je n'aurai plus de procès, quand je devrais y perdre à l'avenir le fruit de mes sueurs. J'en connais assez de ces antres, pour ne plus y remettre le nez... vous me connaissez assez pour savoir que je n'aime pas les chicanes. »

Et George Sand : « Triste et hideuse chose que tout cela! N'en prenons pas l'habitude, ni vous ni moi. La victoire est aussi triste que la défaite. » Cependant quatre ans ne passeront pas, sans que tous deux, l'un contre l'autre cette fois, plaident...

Mais la grande colère de Balzac? « Elle éclata, comme l'écrira plus tard F. Buloz, à la suite d'un article de Sainte-Beuve que Balzac ne par-

donna jamais » au directeur de la *Revue*, ni à Sainte-Beuve, bien entendu, sur la *Littérature industrielle* — et certes, le romancier y était visé, nommé même : « J'y frappe à droite et à gauche, et le plus de la pointe que je puis », dit Sainte-Beuve. Cet article eut un retentissement énorme : « On a crié, on m'a répondu des injures. » — Aussi lorsqu'en 1840, Balzac fut une fois encore à la tête d'une Revue — la *Revue Parisienne*, il se vengea vivement, et Sainte-Beuve fut un des premiers à recevoir de lui, sa « volée de bois vert ».

Pour cette *Revue Parisienne*, Balzac compta sur un succès analogue à celui des *Guêpes*, en cela il se trompa. Cette publication qui contient une « Étude sur Beyle », contient aussi un pamphlet concernant Sainte-Beuve et *Port-Royal*, à la vérité, assez brutal. Qu'on en juge; le critique venait d'être nommé conservateur à la Mazarine : « Il faut féliciter M. de Rémusat d'avoir mis à un poste littéraire un homme qui s'occupait *peu ou prou* de littérature... Contrairement à l'axiome de Figaro qui régissait les résolutions ministérielles — qui mettait des Italiens à la Chambre des pairs, *des Suisses, anciens chercheurs de produits chimiques, au Théâtre Français...* » et de deux!... car *les Suisses*, c'est F. Buloz, né d'ailleurs en France, mais ayant été employé, jeune étudiant, dans une fabrique de produits chimiques... On le retrouvera ce « Suisse », dans le même article, d'ici peu... Continuons : « La

muse de M. Sainte-Beuve est de la nature des chauves-souris... elle aime les ténèbres... sa phrase molle et lâche, impuissante et couarde, côtoie les sujets, se glisse le long des idées, elle tourne dans l'ombre comme un chacal... » Encore : « sa blafarde muse a rouvert les cercueils où dormait toute la famille entêtée, vaine, orgueilleuse, ennuyeuse, dupée et dupeuse des Arnauld. » Il blâme, cela va sans dire, ce réveil, le trouve inutile : parler de Port-Royal après Racine, après Bossuet et les Jésuites... dans une époque *où ces questions n'existent plus!* En 1834, Sainte-Beuve avait reproché à Balzac ses métaphores : « la raison coefficiente des événements, etc. » Aujourd'hui le romancier raille les « coteaux modérés », les « zéphyrs mûrissants » de Sainte-Beuve..., et il redevient violent. « Ces tropes faux où la pensée est à l'état de germe, et qui le constituent l'inventeur du têtard littéraire. Quel autre nom donner à ses embryons d'images, flottant sur une mare de mots!... le style de M. de Sainte-Beuve est intolérable... la langue y est constamment outragée... », et ses poésies « m'ont toujours paru être traduites d'une langue étrangère, par quelqu'un qui ne connaîtrait cette langue qu'imparfaitement... Nous devons cet auteur à la crasse ignorante du *Suisse* qui possède le recueil où, dans sa candeur, M. Sainte-Beuve s'est tranquillement livré à ses excès. » Telles sont les vengeances de Balzac.

Se souvient-on qu'à la mort du romancier, Sainte-Beuve écrivit un article sur l'ensemble de son œuvre? Le ton en est mesuré, et le jugement excellent; enfin, faisant allusion à cette petite pecque de *Revue Parisienne*, il écrit simplement en note : « Voir dans la *Revue Parisienne* de M. de Balzac l'article qui me concerne. Si je l'ai oublié, qu'on sache bien que je ne crains pas que d'autres s'en souviennent. De pareils jugements ne jugent dans l'avenir, que ceux qui les ont portés. »

On préférera ce ton à celui de l'appendice qu'il écrivit naguère à *Port-Royal*[1].

Il est toujours curieux de voir aujourd'hui, combien les passions littéraires, chez les romantiques, furent ardentes... et il faut reconnaître que le grand Balzac, parmi ceux-ci, fut un des polémistes les plus passionnés. On se souvient de son affaire avec Roger de Beauvoir, qu'il accusa simplement de ne s'appeler ni Roger ni Beauvoir[2].

Beauvoir, qui le provoqua, après cela, en duel, n'en obtint rien (Balzac n'avait jamais tenu une

1. Il y écrit notamment : « J'ai quelquefois causé de lui (de Balzac) avec ceux qui l'ont le plus loué depuis sa mort... J'ai fait à ces spirituels auteurs mes objections sur son compte, je leur ai dit en quoi il me paraissait avoir manqué, pour être le génie éminent qu'on semble désormais saluer en lui, de toutes parts. Et l'un d'eux, allant au-devant de ma pensée et résumant ses bizarreries, disait : « C'est encore plutôt un *monstre* ». Je n'en demande pas davantage. »

2. Il s'appelait en effet Roger de Bully, son nom de famille était Roger.

épée), que quarante pages d'excuses, que Planche lui porta, de la part du romancier. Mais Beauvoir (qui était au bain) dit noblement : « Je me moque de la prose de M. de Balzac, je ne veux que sa peau ! » et Planche repartit comme il était venu. Pourtant, Balzac dut rétracter tout ce qu'il avait écrit, dans un numéro de la *Revue Parisienne*[1].

On a vu plus haut la part que Sainte-Beuve prenait aux succès, et aussi aux difficultés de la *Revue des Deux Mondes*. Malgré son labeur, il y est constamment, se tient au courant de tout ce qui s'y passe, reste en contact avec elle chaque jour; les inquiétudes de F. Buloz sont les siennes, et s'il critique souvent son directeur, plus souvent il l'admire... Un jour, il constate combien F. Buloz, attaqué par la petite presse, « la racaille », reste froid devant ces attaques. « Si on lui dit : — Un tel est furieux contre vous, il y a dans le *Vert-Vert* de ce matin un article contre vous, qui doit être de lui; il hoche la tête et dit en grognant avec une sorte d'indifférence : — Bah! ils reviendront, il y a de l'argent à l'auge... » et Sainte-Beuve : « Ce mot-là est du Tacite dans son genre, et peint toute une époque en littérature. ... Suétone, Procope, Dangeau, Buloz, il sera, s'il le veut, historien du gros de la littérature de ce temps-ci. »

Une autre fois, Sainte-Beuve s'inquiète; le direc-

1. La *Revue Parisienne* n'eut que trois numéros.

teur de la *Revue* va être nommé Commissaire royal. S'il se retire, qui en sera le chef? Bonnaire ne pourrait tenir longtemps à cette rude manœuvre... et si on vendait la *Revue*. « C'est un vaisseau qui coulerait sous nous, très probablement »... Aussi Sainte-Beuve ne fut-il jamais partisan de la vente quand, dès 1839, il en fut très sérieusement question.

Cependant cette admiration souvent manifestée, et une fidélité de dix ans, n'empêchèrent pas les brouilles; avec la *Revue* il y en eut, certes, et je pense que Planche fut l'auteur d'une des premières, avec son article sur les *Pensées d'Août*. Sainte-Beuve le jugea sévère à son endroit, il se froissa (et en vérité comme ces auteurs étaient susceptibles)[1], il se froissa surtout de la fin de l'article, car Planche reprochait au poète son manque de clarté, mais après des louanges délicates, qui auraient dû lui plaire (d'ailleurs ce livre n'est pas son meilleur livre, il s'en faut). — Ceci se passait en octobre 1837, époque où Sainte-Beuve se préparait à partir pour Lausanne, et à y faire son cours sur *Port-Royal*... A la suite de l'article de Planche, Sainte-Beuve boudera la *Revue*, ne lui donnera pas la chronique sur les *Mémoires de La Fayette*, qu'il devait publier avant son départ, et il écrira à F. Buloz :

1. Voir cet article, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1837.

Mon cher Buloz,

Ne vous ayant pas trouvé ces dernières fois, quand j'ai passé à la *Revue*, et n'ayant pas eu le temps hier d'y retourner, je tiens avant de partir à régler un ou deux points avec vous [1].

Vous me demandez l'article *La Fayette* pour le 15. Je n'aurais guère le temps, même en m'y mettant tout entier. Mais quand je le pourrais, j'en serais empêché par un motif de convenance. Il ne me paraît pas très convenable pour moi, en effet, de rentrer dans la *Revue* immédiatement après l'article de Planche sur moi.

Cet article, dont je n'ai nullement à discuter et contester le fond, est, dans les trois dernières pages, d'un ton qui m'a choqué et a dû me choquer. Entre gens qui, de part et d'autre, savent (j'ose le dire) au moins également la langue, il est incongru de venir se régenter à ce point, et sur ce ton, en reprenant les éléments de la syntaxe avec une complaisance souverainement pédantesque. On est tout à fait dans son droit de critiquer en le prenant sur ce ton ; mais de l'autre côté, on est tout à fait dans son droit, aussi, en trouvant que cela est d'un homme malappris, sans bon goût et tout à fait malôtru (sauf ses autres qualités).

On peut s'entendre régenter ainsi en face, mais non pas à côté, dans ses propres rangs, et par-dessus l'épaule. Planche, qui a de mauvaises habitudes jointes à de hautes qualités, objectera en vain, et vous m'objecterez vous-même inutilement, qu'il ne

1. Cette lettre ne porte aucune date. Mais elle doit être située entre l'article de Planche, 1er octobre, et le départ pour Lausanne, 15 octobre, donc vers le 8, je pense.

fait autrement avec personne. Je n'ai pas pour habitude de me régler sur les autres, en ce qui touche ma convenance personnelle; Planche m'a dit des choses peut-être vraies, sur un ton que je trouve incongru, et j'en suis quitte pour lui tourner le dos; la *Revue* a participé quelque peu à cette incongruité envers moi, et je suis obligé de mettre quelque intervalle et quelque quarantaine, avant de lier de nouveaux rapports avec elle.

Cela au reste est moins fâcheux, mon cher Buloz, à un moment où je vais être bon gré mal gré, dans l'impossibilité de vous servir...

Il achève d'ailleurs sa lettre par ces mots : « tout à vous quand même ».

Cependant, en décembre, Sainte-Beuve écrivait à Marmier « Je me suis réconcilié avec la *Revue* après l'avoir boudée un peu, mais au fond, cette bouderie n'était que pour *la forme*, et je tenais seulement à paraître un peu digne, et à avoir l'air de *quelqu'un*, tandis que Planche, vers la fin, m'avait un peu troussé sans façon [1]. »

Le voici réconcilié cette fois. A Lausanne, il a commencé son cours : « Tristesse à part, je suis content (car il ne faut pas oublier qu'il allait à Lausanne pour effacer de trop charmants souvenirs), et il écrit à F. Buloz :

« Je suis très absorbé par mon cours, trois fois par semaine j'improvise ou à peu près, moyennant force notes. Cela ne va pas très mal. S'il ne

1. Lettre du 29 décembre 1837, *Correspondance*.

vous contrariait pas trop d'insérer mon discours d'ouverture, plein de *Messieurs*, plein de compliments au début, pour le Conseil d'État, le recteur, l'Académie, etc., toutes choses dont je ne peux retrancher un *iota*, si vous vouliez insérer un tel discours, d'ailleurs très substantiel, et je crois important, au fond, je vous l'enverrais[1]. »

Bien entendu, F. Buloz accepte, et Sainte-Beuve envoie la leçon d'ouverture, qui doit paraître le 15 décembre. Le 23 novembre, il écrit à nouveau : « Je vous envoie l'article *à une seule condition*, c'est qu'il ne passera pas le premier. C'est impossible que je reçoive d'ici là les épreuves, et il est de toute nécessité que je les voie. Faites-le composer avec soin et relire, et puis adressez-moi-le par la poste... Je garderai l'épreuve aussi peu de temps que je pourrai, pourtant je suis si entièrement occupé, qu'il vous faudra peut-être attendre quelques jours... Je vais d'ailleurs assez bien, j'en suis à ma neuvième leçon; il y a grande foule, et je ne m'en tire pas trop mal. Il y a ici, comme partout, des critiques et quelques méchants, mais beaucoup de bienveillants et d'honnêtes gens. Je suis en somme content du parti que j'ai pris, mais sans rien de décidé pour l'avenir »...

A propos de « l'avenir » cette phrase sur Molé, qui était à cette heure « très bien disposé » pour

1. Inédite.

Sainte-Beuve : « Je vous remercie de ce que vous me dites de M. Molé ; mais tout cela est devenu impossible, et je ne vois réellement rien qui me convienne et à quoi je convienne. Je ne vois aucun jour à vous envoyer de longtemps *La Fayette*[1], étant à la lettre absorbé dans toutes mes minutes : mais j'y gagnerai d'amples matériaux, d'où je vous tirerai plus tard plus d'un article... »

A Lausanne, Sainte-Beuve, avec ses trois cours par semaine et son travail, — « toutes ses leçons étaient écrites dans l'intervalle d'une séance à l'autre », — était absorbé, fatigué et d'autant plus que sa voix, souvent lui manquait, il écrivait sur ses feuilles volantes : Je n'ai pas de poumons, je n'ai pas de mémoire, rien de l'orateur !

Il travaillait à l'hôtel, chaque jour assidûment, jusqu'à quatre heures — trois heures les jours de cours. Après le dîner, il reprenait son travail de recherches et de rédaction, « jusqu'à ce que le sommeil le prît... Je ne crois pas, dit M. Séché, que pareil labeur ait jamais été accompli par un écrivain dans des conditions aussi tyranniques. »

Sauf une légère opposition de quelques esprits malveillants au début, le cours sur *Port-Royal* fut goûté, les relations de Sainte-Beuve avec les Juste Olivier devinrent, pendant ce séjour, plus étroites, et celles qu'il forma avec Vinet, Espérandieu, Lèbre, qu'il amena à la *Revue*, lui furent

1. Toujours l'article sur les *Mémoires de La Fayette*, qui ne parut dans la *Revue des Deux Mondes* que le 15 juillet 1838.

un attrait. D'ailleurs, au pays de Vaud, Sainte-Beuve demeura fidèle. Combien de fois, dans ses lettres aux Olivier, ces noms paraissent-ils : Aigle, le Léman, Rovéréa.

Étrange est la musique aux derniers soirs d'automne,
Quand vers Rovéréa, solitaire j'entends
Craquer l'orme noueux et mugir les autans[1]...

Sainte-Beuve affirmait (le 1er décembre) : « Je travaille beaucoup mais sans pouvoir me distraire de l'unique objet, je vous reviendrai avec force matière sur toutes choses... », puis il aborde un sujet qui visiblement le préoccupe, et c'est Cousin : le passage de Cousin à Lausanne ; il redoute le terrible homme, déjà il avait prévenu les Olivier : « Vous avez en ce moment en Suisse un de mes amis voyageurs que je redoute un peu : Cousin[2] », et à F. Buloz :

J'ai appris à n'en pas douter, que M. Cousin, dans son passage ici, avait dit de ces petits mots sur mon compte faits pour me *desservir* ; mais il n'y a pas réussi. Je ne serais pas fâché qu'il sût que je le sais. C'est un grand esprit, mais une âme de laquais et de boue. Enfin, cela ne m'a pas étonné ; car apprenant de Paris qu'il était à Lausanne, j'avais à l'instant écrit à mes amis pour leur dire de prendre garde, et qu'il m'arrivait là un *ami de Paris*, qui pourrait nuire par des mots perfides à mon affaire, si elle n'était pas déjà arrangée[3].

1. *Correspondance* avec M. J. Olivier, déjà cité, p. 155.
2. 26 septembre 1837.
3. Son cours à Lausanne.

Vivez avec tous ces gens-là, mon cher Buloz, avec vos ministres, avec Thiers et autres, mais sans vous y fier, et en ne vous *donnant* jamais à eux ; car il faut avoir contre eux ses garanties toujours prêtes, c'est le seul moyen de se tenir, et de se faire ménager.

Mille amitiés à nos amis, mes respects à madame Buloz, et à vous de cœur.

Compliments à Bonnaire.

SAINTE-BEUVE.

Que fait Marmier[1]?

Et voici le souhait de Sainte-Beuve pour l'année 1838 :

Bonjour, mon cher Buloz : je vous souhaite, ainsi qu'à la *Revue*, une bonne année. Je vous arriverai pour le second semestre, et tâcherai de donner alors avec quelque vigueur et de réparer l'absence. Il m'a semblé que mon article avait été imprimé sans faute[2], ce qui m'est très à cœur, vous savez ; je vous remercie de ce soin.

Je voudrais, vous qui êtes une puissance, vous prier de négocier près de M. de Salvandy ceci : ce serait qu'il voulût bien accorder en présent à la bibliothèque de l'Académie de Lausanne la *Collection des documents historiques publiés par le Ministère de l'Instruction publique et de la Guerre* (les Mémoires sur la succession d'Espagne, les Albigeois, etc.) Il fait ce présent très volontiers, il ne saurait le mieux placer qu'ici, où de plus, cette gra-

1. Inédite.
2. Sa leçon d'ouverture.

cieuseté irait bien pour effacer les préventions que cette affaire du blocus hermétique a laissées au cœur de la Suisse française. Soyez assez bon pour lui en parler : accorder à la bibliothèque de l'Académie de Lausanne une collection des souvenirs historiques qu'il publie.

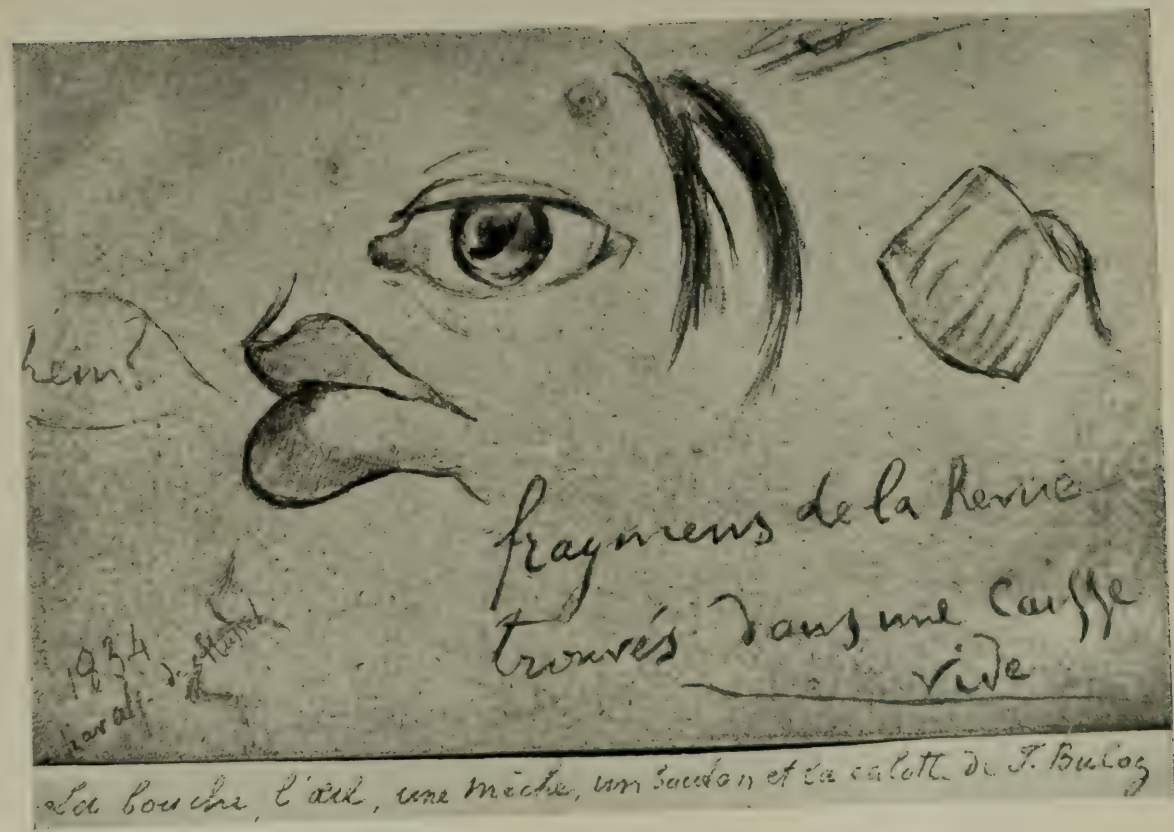
Mille amitiés à nos amis, à Quinet, à Cochut, à Bonnaire, à M. Gerdès... J'offre mes humbles hommages à madame Buloz avec tous mes vœux[1].

Sainte-Beuve revient le 2 juin 1838.

A peine arrivé, le voici à la *Revue des Deux Mondes*; il revoit F. Buloz qui l'accueille, Sainte-Beuve le note, — « plus en ami qu'en intéressé ». Il est heureux de retrouver ses confrères, d'entendre mille petits cancans auxquels il s'attarde. (Musset ne l'appelle-t-il pas Madame Pernelle?) Il revoit C. Labitte qui lui a été si dévoué pour son *Port-Royal*, et Ampère, Lerminier, Guttinguer... il apprend que Vigny ne fait rien, et il rit sous cape : « il est réputé ne plus pouvoir rien faire... Mais quand il voit Buloz il dit : — Je travaille beaucoup, vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous porterai bientôt... et Buloz rit... » Malicieux Sainte-Beuve ! Lausanne ne l'a pas changé, quoi qu'il dise.

Et puis, à l'Abbaye au Bois, madame Récamier est satisfaite; *Port-Royal* a plu : c'est Ampère qui vient le lui dire... il a revu en quelques jours

1. Inédite.



Une page de l'album d'Alfred de Musset

(Collection S. de Lovenjoul)

madame de Tascher, et la délicieuse Valmore, qui va publier *Pauvres Fleurs!* il a repris sa place au cours d'Ampère; il était professeur, le voici auditeur à nouveau. Enfin il trouve Paris beau, la Seine « souveraine », et après avoir admiré Rovéréa et les Alpes, il se reprend à aimer la vieille cité, les tours de Notre-Dame, et la flèche pointue de la Sainte-Chapelle, dont il regarde la fine silhouette dans la brume dorée des soirs.

Cependant, il a repris son labeur, il travaille à cet article sur La Fayette, qu'il refusait après la critique de Planche, il commence la publication de *Port-Royal* — effort colossal; — entre temps il s'occupera de madame de Charrière[1].

L'année suivante, Sainte-Beuve est en Italie. Il a eu tout d'abord d'autres projets : aller à Lausanne chez ses amis Olivier, en passant par le midi de la France — Mormoiron — où il devait faire un séjour chez la sœur de madame Buloz, madame Combe. Il aurait retrouvé là tous ses amis. Mais la chute du ministère Molé, et la prolongation de la crise, empêchent F. Buloz de s'absenter. Sainte-Beuve change donc son itinéraire, et le voici en route pour l'Italie. Les deux lettres qui suivent sont datées de Naples :

1. Ce portrait n'a paru que le 15 mars 1839.

Naples, ce mercredi, 22 mai [1].

Mon cher Buloz,

Depuis que je vous ai quitté, il n'y a que peu de jours encore, mais j'ai fait bien du chemin, vu bien des choses; vous-même, de votre côté, me paraissez avoir eu vos petits événements aussi. Je ne sais que très sommairement l'émeute et la constitution du ministère : on en est encore ici aux journaux du *8*.

J'ai beaucoup pensé à vous et à la *Revue*; dans ces secousses, les républicains ont rendu là un nouveau et grand service à Louis-Philippe; ils n'en ont jamais fait d'autre. Tâchez dans ces crises de louvoyer le plus prudemment possible sans trop engager l'avenir de la *Revue*, et en vous souvenant de son passé. J'ai lu avec contrariété, dans un journal à Marseille, la proposition faite dans un bureau de la Chambre de supprimer les Commissaires royaux : j'espère que cela n'aura pas eu de suite. Dans tous les cas, cela m'a paru un acte d'inimitié contre vous, de la part de quelque Chambolle, ou autre; on n'aurait pas eu cette idée autrement.

J'ai vu de bien beaux lieux depuis mon départ, à commencer par Avignon, Nîmes, Arles. J'ai eu le temps de parcourir le palais et les églises à Gênes : je n'ai aperçu madame Dudevant à aucun balcon. On dit qu'elle y est. J'ai eu le temps d'aller de Livourne à Pise, et maintenant je suis à Naples, dans cette belle lumière, et m'y plongeant dans tous les sens. J'ai à voir beaucoup encore : j'avalle (*sic*),

1. Inédite, 1839.

cela ressortira un jour par quelque ouvrage. Je n'ai pas encore travaillé pour vous, je le ferai dès qu'il le faudra : et il le faudra bientôt, car l'argent coule vite dans ce pays, où chaque beauté est taxée, et où l'on ne voit que moyennant finance. Sans cette lèpre, ce serait trop délicieux.

Ecrivez un mot, s'il vous plaît, qui me donne de vos nouvelles, et celles de la *Revue*... faites bien mes respectueuses amitiés à madame Buloz; où en sont ses projets de voyage? Amitiés à Bonnaire, Marmier, s'il y est encore, M. Gerdès, à tous nos amis, à Lerminier.

Tout à vous d'amitié,

SAINTE-BEUVE.

Le 30 mai, il écrivait encore[1] :

J'ai déjà vu de Naples et des environs ce qui est le plus cité : il y a de bien belles choses, mais pourtant on a fait bien des phrases là-dessus, dont une moitié au moins serait à rabattre; chacun voyant dans les objets, ses propres impressions plutôt que les objets mêmes, a fait une Naples, un cap Misène, un golfe de Baïa à sa fantaisie : les beautés les plus réelles n'ont pas été assez distinguées du reste, et là comme ailleurs, on s'est succédé, on s'est copié, on a été la gent moutonnière, on s'en est tenu au célèbre. N'allez pas me croire toutefois désappointé; plus on vivrait ici, moins on le serait. Ce sont des beautés de nature, et celles-là sont de plus en plus profondes et variées dans l'habitude même.

Si rien ne m'a paru plus désolé que Baïa, rien ne

1. A F. Buloz, inédite.

m'a paru plus enchanté et plus délicieux que Sorrente. Je resterais volontiers ici encore quelque temps, pour compléter mes excursions et me reposer dans une société fort aimable qu'on y rencontre, mais *le mot* des choses est un peu trop court pour cela...

Tenez-moi au courant de la *Revue* et de sa fortune en deux mots; je suis en arrière de tout, et le moins que vous me direz sera une grande lumière sur l'état où vous êtes pour le quart d'heure? Je n'ai pas encore travaillé à proprement parler, avec les journées de voyageur c'est très impossible, j'écris quelques notes; pour tirer parti de tout cela, il faudrait disposer d'une quinzaine quelque part, et ce serait sans doute à Lausanne seulement. Mon séjour à Rome sera court : ce que j'ai voulu, en venant, c'est surtout reconnaître les lieux, et jeter le premier coup d'œil qui n'est pas si trompeur, quand on ne le croit pas trop profond.

Je sais combien madame Buloz a de bontés pour ma mère; remerciez-la, et offrez-lui mes respectueuses amitiés. Je voudrais donner un bonbon à Paul, mais il attendra mon retour. Amitiés à nos amis Labitte, Lerminier, Bonnaire, Marmier, le fidèle Gerdès.

Concernant son beau voyage, ce pèlerin n'est guère lyrique! ne semble-t-il pas apporter ici quelque méfiance? Il ne veut pas être dupe de l'enthousiasme général... il trouve — et en cela il demeure encore critique — que Naples a été trop chantée, trop vantée, il semble qu'il dirait volontiers de l'admiration pour Naples ce que La

Rochefoucauld disait de l'amour : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour... » et il se garde.

Après cette lettre, il y a encore une autre lettre de Marseille à F. Buloz; mais ici le voyageur est « las », et « si pressé » qu'il « charge sa mère » de lui « en dire plus sur son compte ». « Je n'ai que le temps de vous saluer du cœur, ainsi que madame Buloz... Un mot à Lyon, dites-moi comment va la *Revue*? »

Enfin le voici encore de retour à Paris, et, tout de suite au travail. Aussi bien a-t-il besoin d'argent.

Cette année 1839 fut, pour la *Revue*, difficile à traverser. Sans cesse harcelée, et menacée même, par Guizot qui voulait, à cette heure, la rallier. Mais F. Buloz désirait maintenir son indépendance, et s'irritait fort de ces tentatives. Sainte-Beuve, lui, déplore la situation : « On le fait menacer (Buloz) tous les matins de destitution, on veut l'effrayer pour éteindre son opposition... » Quelquefois il s'indigne : « c'est d'un cynisme révoltant »... Bref, F. Buloz obtient une audience du maréchal Soult, alors président du Conseil, et après cela, Sainte-Beuve écrit : « Nous sommes occupés d'y rallier (à la *Revue*) pour le quart d'heure, les doctrinaires, M. Guizot, de Rémusat, l'ancien *Globe*, de faire une vraie coalition (le mot était alors en faveur) de bon

sens et de bon goût et non de passion, y réussirons-nous? »

Dans ces occasions, Sainte-Beuve savait prêcher la patience et vanter à son directeur l'efficacité de vertus que lui, Sainte-Beuve, ne possédait guère, malgré sa « souplesse »; il lui écrivait dans un moment de crise semblable à celui-ci : « Je vous en supplie, ne faites pas de coups de tête ni même de coups de cœur, voyez le fond des choses, voyez-les comme vous les verrez dans un mois ou dans deux au plus tard... Tâchez d'arriver sans rompre et par transaction... »

Et en vérité, tout ceci le démontre avec évidence, Sainte-Beuve fit mieux que de collaborer à la *Revue*, il la soutint et la défendit, il revendiqua ses difficultés, et endossa ses querelles. Il répondit à M. Walewski en 1840, lorsque celui-ci, dans son journal *le Messager*, attaqua F. Buloz, et il lui répondit si vertement, que vingt-cinq ans après, M. Walewski se souvint de cette algarade, dont il avait gardé rancune au critique [1].

J'ai encore sous les yeux de nombreux billets de Sainte-Beuve avant sa première rupture, avec la *Revue des Deux Mondes*, mais je n'ai plus de longues lettres de lui à cette époque. Je donnerai ici pourtant un de ces billets, écrit du Marais [2], où Sainte-Beuve, on le sait, allait volontiers, — il y retrouvait mesdames de la Briche, d'Arbouville

1, Voir *Lettres à la Princesse*, p. 175.
2. 1843, août, inédite.

et Molé; il aimait le château du Marais... les longues causeries féminines, les promenades sur les pelouses, à l'ombre des arbres :

...Bouquet des ormes d'autrefois.
. . . . . .

Il a écrit :

Nous foulions doucement ces doux prés arrosés,
Nous perdions le sentier dans les endroits boisés...

Dans ce billet, il s'agit de la pièce de vers *La Fontaine de Boileau*, écrite justement au Marais. F. Buloz a, sans doute, demandé à Sainte-Beuve d'y insinuer quelques strophes sur l'actuelle sottise?

« Je viens de finir cette pièce sous forme d'épître, sérieuse, de 150 vers environ. J'y ai trouvé moyen de faire entrer quelque chose sur la sottise, ce n'est pas tout à fait ce que vous demandiez, mais il y en a un grain... Si vous vouliez la mettre dans la prochaine *Revue* du 1er septembre, cela me conviendrait assez.... »

Voici dans les vers qui suivent, le « grain » sur la sottise :

... Tous cadres sont rompus, plus d'obstacle qui compte,
L'esprit descend, dit-on, la sottise remonte,
Tel même qu'on admire, en a sa goutte au front...

Nous touchons au moment où la *Revue* sera privée de la collaboration de Sainte-Beuve... éclipse de quatorze années, pendant lesquelles un jeune écrivain prendra presque sa place, et c'est

Émile Montégut, esprit varié, brillant, plume vivante.... Mais ce n'est pas Sainte-Beuve!

La cause de la brouille... les causes, les voici :

Le 25 décembre 1846, Sainte-Beuve écrit à madame Bascans :

« Je suis dans une grande contrariété depuis quelque temps, et j'ai besoin de m'en ouvrir à vous. Il m'est survenu toutes sortes de mécomptes avec la *Revue des Deux Mondes*, par suite de mauvais procédés qui ne me laissent aucune voie honorable de raccommodement. Une action que j'y avais prise et qui devait m'être remboursée[1], si on m'avait tenu parole, est retenue, par le directeur de cette *Revue*; j'en avais payé la moitié, et loin de rentrer dans ces fonds, je me vois à la veille d'être obligé de payer le restant, qui n'est pas moins de trois mille francs. »

Il est bon, avant d'aller plus loin, de rappeler que les actions de la *Revue des Deux Mondes* furent émises à cinq mille francs et non six mille, comme Sainte-Beuve l'écrit ici[2]; d'ailleurs il pouvait se libérer moitié en argent, moitié en rédaction. Mais il devait une somme à cette madame Bascans[3], il craignait de ne pouvoir la lui payer, et

1. Il est clair que Sainte-Beuve n'avait pas acheté cette action pour qu'elle lui fût remboursée immédiatement?

2. Sainte-Beuve n'avait qu'une demi-action ainsi qu'en témoignent les trois reçus de remboursement que je possède, dans lesquels il n'est question que du remboursement d'une « *demi-action* de la *Revue des Deux Mondes*, que j'avais prise et qu'il me rend, etc. ».

3. Cette madame Bascans : maîtresse de pension à Chaillot.

exagérait le chiffre de ses charges; ceci n'est rien à côté des mots : « si on m'avait tenu parole ». On lira tout à l'heure le récit de Dubois du *Globe*, concernant cette affaire, récit que Dubois tenait de F. Buloz lui-même, on lira aussi les lettres...

Un mois après, et toujours à cette créancière, madame Bascans, qui lui prêchait la conciliation : « Non, non, mille fois non, et quoique vous vouliez bien me le conseiller, je ne ferai pas cette démarche. Ce n'est pas moi qui dois aller à la *Revue*, c'est elle qui doit venir à moi. La rupture n'est point, à le bien prendre, de mon fait : elle tient à une autre cause que je vous ai déjà expliquée, et sur laquelle je préfère ne plus revenir. Il y a là une question d'honneur et de dignité qui doit passer avant la question vitale. Vitale! le mot est dit. Oui! cette rupture gêne ma vie. »

Voici maintenant le récit de F. Buloz à Dubois, que celui-ci a recueilli dans ses mémoires inédits :

« En 1846, lorsque éclata un dissentiment entre les propriétaires de la *Revue* (je ne me rappelle pas bien quelle en fut la cause, que cependant Buloz m'a dite)[1], je me trouvais dans un grand embarras. Sainte-Beuve eut l'idée de mettre la

1. On verra que les Bonnaire, commanditaires de la *Revue*, étaient tentés depuis plusieurs années d'en faire un organe officiel du gouvernement.

propriété en actions, et souscrivit lui-même pour une action de 5000 francs payable, moitié en argent, moitié en rédaction. Je ne croyais pas beaucoup au succès[1], cependant cela réussit et très vite : il se présenta des actionnaires en nombre double de ce qui était nécessaire. Au bout de quelque temps, Sainte-Beuve voulut retirer sa signature. Je lui remontrai tout le mal que cela pouvait faire, etc... il insista avec insolence, nous eûmes une scène violente, il nous quitta. Trois mois après, il me rencontra dans la rue des Petits-Augustins; d'une manière assez insolente et m'apostrophant : « Ah çà! vous ne voulez donc pas me rendre mon action? » Il ajouta à cette parole hautaine, un autre mot que j'allais punir d'un coup de canne. Je l'avais déjà levée, lorsque je fus arrêté par X. qui l'accompagnait, je le traitai du reste d'importance.

» Au bout de quelque temps, je fus bien surpris de voir M. de Rémusat intervenir à sa prière comme médiateur; avec son insistance aimable, et si insinuante, il me décida, régla toutes les conditions de la reddition. J'ai tenu strictement, pour ma part, tout ce que j'avais promis. Quant à Sainte-Beuve, il s'en garda bien; — 1848 étant survenu, il partit, se sauva à Liége, et depuis, il est resté notre implacable ennemi... »

On voit combien la version de F. Buloz,

1. Madame F. Buloz et Sainte-Beuve y croyaient.

recueillie par Dubois, s'éloigne de celle de Sainte-Beuve. Mais cette cause de brouille n'est pas la seule cause.

« Outre son mauvais caractère, son inimitié contre Planche, continue F. Buloz (suivant Dubois), Planche qu'il ne pouvait pas souffrir, il y avait une autre cause de pique entre nous. En ce temps-là, nous avions une parente, assez jolie femme, que ma femme et moi, nous voyions souvent. Il s'impatronisa dans la maison, lui fit la cour, et poussa l'inconvenance jusqu'à se faire porter chez elle, pendant une maladie au pied qu'il eut assez longtemps. Le mari, inquiet, nous consulta; nous lui conseillâmes de ne pas faire d'esclandre et de l'évincer doucement. Un jour cependant, devant moi et devant quelques autres rédacteurs, il se mit à faire le petit Lovelace, et alla jusqu'à... se vanter grossièrement. Blessé du mauvais ton, et plus encore de l'intention que je lui supposai, de faire allusion aux inquiétudes qu'il avait causées à mon parent, et de perdre ainsi de réputation cette femme, eût-il ou non réussi à la séduire, je l'accablai de sarcasmes sur sa laideur, sa chétive personne, etc. Il sortit furieux, pour ne plus revenir. Du reste, ajoutait encore Buloz, il avait eu le front de nous dire ici à moi et à d'autres, que les lettres de madame de ... dans son roman de *Volupté*, n'étaient autres que celles de madame Hugo. »

Ma mère avait gardé de cette scène, dont sans

doute aussi on avait souvent reparlé devant elle, le souvenir le plus vif. Elle disait avoir vu Sainte-Beuve très en colère, s'agiter, et trépigner dans sa longue redingote marron à col de velours; il reprochait à madame Buloz d'avoir, par ses conseils à madame d'O..., interrompu une amitié bien innocente, de l'avoir brouillé avec cette charmante femme; et il terminait en disant : « Voilà ce que vous avez fait avec tout votre esprit, car vous avez de l'esprit, madame, et du meilleur!... » La pauvre madame Buloz, à ces reproches, demeurait interdite, et toute rouge sous ses anglaises.

Mais Dubois, continuant son récit, parle à son tour du républicanisme de Sainte-Beuve.

« Sainte-Beuve, en effet, à la Révolution de juillet, fut pris avec Lerminier et Leroux d'un beau zèle républicain. J'en sais quelque chose; c'est lui qui échauffa la tête de ces deux pauvres fous, au moment de la liquidation du *Globe*, me manqua dans la réunion générale des actionnaires, et fut, en retour, sinon souffleté, du moins si insolemment effleuré par moi du gant et du geste qu'un duel s'ensuivit. Ce n'est pas le lieu d'en parler ici. Je ne veux que rappeler ici, que c'est lui qui pendant trois semaines ou un mois maintint le *Globe* républicain, puis passa avec Lerminier et Leroux au Saint-Simonisme, sans entrer toutefois dans la Communauté du père Enfantin, et sans prendre l'*habit bleu*, premier insigne du

sacerdoce de la rue Taitbout, mais se tenant aux confins et applaudissant. De là il passa au *National*, et de là ensuite, par diverses transitions, étapes de journaux et de salons, jusqu'au *Journal des Débats*, où il n'a pas tenu plus de deux ou trois articles. »

Sainte-Beuve collabora encore à la *Revue des Deux Mondes* en 1847, 1848, 1849, mais à de longs intervalles, et rarement. Après 1849, le silence. La rupture est faite.

Le 14 décembre 1850, F. Buloz écrit :

Revue des Deux Mondes, Paris, 20, rue Saint-Benoît.

Mon cher Sainte-Beuve,

J'avais pensé que le temps, et le souvenir de nos anciennes relations, vous ramèneraient à de meilleurs sentiments envers moi, à plus de justice et d'égards, à l'endroit de la *Revue*. Je vois avec peine, pourquoi ne le dirais-je pas? que je me suis trompé, puisque vous restez sourd à l'appel tout amical, bien modeste aussi, qui vous a été fait, appel qui n'avait la prétention ni d'entraver, ni de déranger vos engagements ailleurs, et que je devais vous faire, non seulement par suite de nos anciens rapports, mais par suite de bonnes paroles toutes récentes, et de promesses formulées autrefois d'accord, avec vous sans doute, ou du moins en votre nom.

Il me reste à vous faire une observation ; j'ai rempli loyalement mes engagements lors de la négociation dont je veux parler. Avez-vous aussi bien rempli les vôtres? Ou ignorez-vous qu'on en ait pris alors en votre nom?

Si M. de Rémusat vous a laissé ignorer les termes dans lesquels j'avais posé la radiation de la signature donnée, et le remboursement de vos fonds, je ne sais qu'en penser, et je vous prie de vous faire préciser ces termes, car non seulement je les ai déclarés verbalement, mais je les ai écrits dans une lettre remise en ses mains, et confiée à son jugement comme *notre arbitre à tous deux dans le présent et dans l'avenir.* (Ce sont mes paroles mêmes).

J'avoue que si on vous a laissé ignorer (et je suis porté à le croire, car sans doute alors vous ne vous seriez pas éloigné complètement de nous, et notez que ces dix-huit mois de complète absence, je les ai acceptés, sans vous ennuyer de mes doléances), j'avoue que si on vous a laissé ignorer les termes de ce rapprochement et de votre remboursement, ce serait entendre la mission d'arbitre autrement qu'on ne l'entend d'ordinaire ; et j'ajoute bien vite à ce sujet que je sais encore moins ce qu'il en faut penser, car j'étais habitué à plus de bienveillance, et à plus d'équitable sollicitude de la part de M. de Rémusat. (Je ferai remarquer encore par occasion, que ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative d'un rapprochement que je désirais pourtant, mais que j'ai reçu à ce sujet, en juillet 1847, une lettre de M. de Rémusat, de la Haute-Garonne.)

Si, au contraire, vous avez eu connaissance des termes posés verbalement par moi, d'abord chez M. de Rémusat, puis formulés dans ma lettre, je vous fais juge de la question, et j'en appelle à vous-même pour prononcer si mes intérêts sont sauvegardés, et si je n'ai aucune plainte à élever. Il tombe sous le sens que je n'aurais jamais consenti à annuler sans condition un engagement pris *proprio*

molu; M. de Rémusat est là d'ailleurs pour le dire. La vérité est que, vous étant séparé de la *Revue* pour une question d'argent, vous demandiez pour y rentrer qu'on fît disparaître cette question, c'est alors que, de concert avec M. de Rémusat, je la fis disparaître, mais la rentrée, je crois pouvoir vous le dire, n'a pas été telle que je l'entendais, telle que je devais l'entendre, d'après les termes posés en 1847.

C'est, du reste, la seule réflexion que je me permettrai de vous faire ici, et c'est avec tristesse que je vous dis adieu, puisque vous n'hésitez pas à vous séparer tout à fait de nous, malgré vos assurances.

Adieu et tout à vous.

F. BULOZ.

A ceci Sainte-Beuve répond le lendemain[1] :

« Je veux répondre à votre lettre sur deux ou trois points, et amicalement, pour ne pas laisser accumuler les malentendus, et dans l'intérêt même de l'avenir. »

Le début de cette lettre est conciliant, aimable même. « Je puis vous assurer que je n'avais dans les derniers temps rien que de bons sentiments à votre égard. J'ai été touché de l'intérêt que vous et madame Buloz m'avez témoigné dans une circonstance douloureuse, et la dernière fois que je vous ai vu, mon intention était même de vous demander si vous pensiez convenable que j'allasse de vive voix l'en remercier chez elle.

» Il est évident pour tous ceux qui me connaissent

1. 15 décembre 1850.

et qui veulent entrer dans mes raisons, que je ne puis faire aucun autre travail, tant que je donne un article chaque lundi au *Constitutionnel*. Tout autre travail que j'attaquerais serait mal fait; cela est évident pour quiconque est au fait des travaux de l'esprit; il faudrait donc que je dérangeasse mon mode de périodicité, et je n'ai pas encore voulu prendre de détermination à cet égard. Je n'ai voulu me fixer aucun terme à l'avance. Cela est si vrai, que j'ai refusé, il y a peu de temps, l'offre de quelques amis qui voulaient me porter au *Journal des Savants*, où il n'y a pourtant que trois articles à faire par an. Mon libraire, M. Hachette, m'avait demandé de surveiller une petite édition des *Pensées* de Pascal : j'ai dû refuser également. Encore une fois, il y a là une impossibilité, et tant que je cours ma carrière là-bas, je suis comme un homme en voyage, ou en mer. Je ne suis bon à rien ailleurs : c'est un fait en quelque sorte *physique*... »

Tout cela va bel et bien jusqu'ici. Mais quand Sainte-Beuve aborde la question de l'engagement pris devant M. de Rémusat avec la *Revue*, il nie formellement les droits de F. Buloz, et fait même preuve d'une loyale indignation!

Si on lui demande un article, il en sait gré et il expose, ainsi qu'il vient de le faire, ses raisons; mais « si vous paraissez croire que vous avez un droit à me demander cet article comme exécution de je ne sais quel engagement, si vous élevez une

telle prétention, ici, je vous l'avoue, je me *révolte* et je m'*indigne*.

» J'ai très présentes à la mémoire les paroles avant et après ce rapprochement de 1847, et je puis vous assurer qu'il y a là quelque grand malentendu de votre part... » Et Sainte-Beuve propose de montrer à M. de Rémusat la lettre de F. Buloz, il affirme qu'en échange de ce « raccommodement, » comme il dit, avec la *Revue*, il a écrit, pour le prouver, un article dont M. de Rémusat lui-même était le sujet[1]. « J'en ai donné quelques-uns depuis ce temps, notamment un grand travail sur Chênedollé. Le reste et la suite étaient laissés à nos convenances mutuelles, et au cours naturel des choses... » Que convient-il de faire? (il se réserve prudemment l'avenir) « A rester, je le crois, dans les termes de convenance et de bon rapport possible pour l'avenir. Nous avons encore une quinzaine d'années peut-être à nous rencontrer dans la vie active. Si je deviens libre, je n'aurai aucune répugnance à écrire à la *Revue*, et à vous le demander. »

Cependant on verra ses restrictions : Sainte-Beuve ne veut pas qu'il soit dit qu'il a quitté la *Revue* sur une question d'argent :

« Non, je n'ai pas rompu avec la *Revue* sur une question d'argent, mais sur une question d'*intérieur*, ne revenons pas là-dessus. Quant à

1. *M. Charles de Rémusat, Passé et Présent*, 1er bocreo 1847.

l'argent, puisque vous touchez cette question, je tiens pourtant à vous dire que... si jamais je reviens à la *Revue*, j'exigerai d'y être traité sur le pied où j'étais quand j'y suis entré en 1831. La *Revue* a beau faire des doléances, elle n'est pas devenue plus pauvre qu'elle ne l'était alors, et comme écrivain, je n'ai pas baissé depuis 1831. »

Enfin Sainte-Beuve — toujours prudent — autorise la *Revue* à s'exprimer librement sur son compte quand elle le voudra, mais avec « égards et avec justice. Je suis trop raisonnable pour ne pas tolérer même les critiques, si ces critiques ne sont inspirées, comme il arrive trop souvent, par le désir de rabaisser et de punir un collaborateur, qu'on croit avoir perdu. Dans ces terrains-là, restons dans les rapports qui conviennent à de vieilles connaissances, je ne demande pas mieux; le jour où ma position redeviendra moins changée, je ne suis pas fier, et je serai le premier à vous dire : Voulez-vous? — En voilà bien long; n'attribuez cette longueur qu'au désir que j'ai de ne pas violer le sentiment de conciliation... »

Pour terminer, voici, le 16 décembre 1850, la dernière lettre de F. Buloz sur ce sujet :

Mon cher Sainte-Beuve,

Je réponds de suite à votre lettre, surtout pour deux méprises, involontaires sans doute, que j'y remarque avec peine, mais que je ne puis laisser sans réponse, et qui ne sont ni justes, ni bienveil-

lantes, ni aimables, il me semble, quoique vous désiriez, dites-vous, être conciliant.

Vous paraissez croire que je vous ai écrit en partie pour rendre à la *Revue* sa complète liberté, vis-à-vis de vous comme écrivain, en ajoutant que sa critique a été souvent inspirée par le désir de rabaisser des rédacteurs qu'elle avait perdus.

Non, Dieu m'est témoin que je n'ai pas pensé une minute à ce côté misérable de la question, et voici ma réponse à une insinuation qui n'est pas digne de vous, car vous savez mieux que personne que jusqu'à ces dernières années, et je dis ceci sans intention, la *Revue* ne s'est jamais séparée de ses rédacteurs que sur des désaccords radicaux d'opinions et de tendances, comme ce fut le cas avec madame Sand; ou pour des dissentiments imprimés librement dans la *Revue* même, par la critique sur leurs livres, comme ce fut le cas avec M. Victor Hugo et bien d'autres. Vous-même vous avez imprimé cela, et certes on ne vous influençait pas, dans un article de 1844, à mon éloge, et que je n'oublie pas malgré notre séparation actuelle, que je ne vous avais pas, non plus demandé. La *Revue* n'a donc perdu alors que ce qu'elle a voulu perdre; ce qu'elle ne pouvait garder sans manquer à sa direction, et sans manquer aux obligations de la critique, que vous représentiez surtout.

Avez-vous donc oublié la lettre que nous avons écrite *en commun* à ce sujet, à M. Hugo dans un cas pareil? Je l'ai encore. Avez-vous donc oublié que la séparation avec madame Sand est arrivée, sur mon refus d'imprimer un roman radical et socialiste... Ceci est bien vieux, mais cela se passait dans votre petite chambre du passage du Commerce. Avez-vous donc oublié aussi l'affaire Balzac, dont la colère

n'éclata qu'à la suite d'un article de vous qu'il ne m'a jamais pardonné...

Vous nous avez quittés depuis dix-huit mois. Jamais la *Revue* ne vous a autant loué, et certes ses griefs subsistaient. Avons-nous donc manqué aux convenances, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes en ce point aussi? Quand serez-vous juste avec vos amis, ou avec vos *connaissances de la veille*, comme vous dites?... Mais pour ne pas donner lieu à une interprétation du genre de celle contenue dans votre lettre, je prends volontiers l'engagement de faire garder à la *Revue* le plus absolu silence sur vous, et vos œuvres, à l'avenir, à moins que, je ne sais quel incident, que je ne puis prévoir, me force à le rompre.

J'en viens à la question d'argent, que vous éloignez avec persistance, je ne demande pas mieux, mais qui revient toujours entre nous, mon cher Sainte-Beuve, bon gré mal gré... La *Revue*, il est vrai, n'a pas (et elle n'a aucun regret à cet égard) une caisse commerciale à côté d'une caisse littéraire, si je puis ainsi parler, pour payer à un prix régulièrement et généralement impossible une rédaction aussi exceptionnelle, je le reconnais, dans le milieu où elle se trouve. Est-ce aux hommes littéraires comme vous à le lui reprocher? *Quantum mutatus ab illo!* suis-je tenté de m'écrier. Depuis quand, d'ailleurs, le prix si élevé qu'il soit, est-il le représentant exact de la valeur d'un écrivain. Le *Juif errant* laisserait, à ce compte, bien des gens en retard....

Pour le point fondamental qui m'a fait vous écrire ma première lettre, je n'ai rien à y changer, rien à y ajouter. Je vois seulement que M. de Ré-

musat ne vous a pas montré mon engagement, et les termes posés à votre remboursement. Faites-vous-la montrer, elle vous dira si j'ai tort. Si vous le voulez, je la chercherai, et vous en donnerai copie : je me permettrai seulement à ce propos, une seule remarque nouvelle, puisque vous remarquez bien que la révolution de février m'a, malgré moi, empêché de tenir toutes les dates précises de votre remboursement, c'est que la question d'intérieur que vous aviez soulevée vous-même, assez injustement, n'était pas très sérieuse, puisque vous consentiez à la laisser disparaître devant la question qui vous inquiétait réellement, la radiation de votre signature et de votre remboursement. Je reprends donc. Sans doute il serait absurde de prétendre qu'il a été stipulé que vous donneriez un article dans les premiers mois de 1850, on ne pouvait prévoir les malheurs de si loin, et votre observation est peu sérieuse, mais il avait été stipulé que vous reprendriez à la *Revue*, la place que vous y teniez.

Or, la tenez-vous, l'avez-vous même tenue depuis, dans le principe?... Du reste, puisque M. de Rémusat n'a pas stipulé pour moi les conditions écrites dans ma lettre, que je l'avais prié de garder *pour nous juger l'un et l'autre comme arbitre*, je n'exige rien, je n'ai le droit de rien exiger. Etes-vous content? La seule chose que je vous demande, c'est de montrer mes deux lettres à M. de Rémusat, que je ne vois que de loin en loin, afin qu'il y puisse lire les griefs que je crois avoir à votre sujet, comme au sien, à l'endroit de notre rapprochement de 1847...

Je n'ai plus rien maintenant sur le cœur non plus; je me trompe, j'ai encore une chose qui me touche assez gravement et que vous auriez dite à l'un de

vos amis en octobre dernier, c'est-à-dire, après notre rencontre fortuite et amicale dans la rue avec M. Cousin, si j'en crois les paroles mêmes de votre ami, qui me les a rapportées très naïvement et sans méchante intention, mais je m'en expliquerai avec vous, la première fois que nous nous rencontrerons.

Après cela, si l'avenir nous réserve quinze ans de vie active pour nous retrouver, ce que je désire, sans beaucoup l'espérer, nous serons peut-être mieux disposés à nous reprendre mutuellement.

Vous voyez, mon cher Sainte-Beuve, que je vous fais, sans réserve, toutes mes longues confidences pour n'y plus revenir[1]. »

Je n'ai pas la réplique de Sainte-Beuve ; d'ailleurs, Sainte-Beuve répliqua-t-il? Il semble bien qu'il n'avait pas raison, et il n'aimait guère avoir tort. Toujours est-il qu'il ne rentra à la *Revue* qu'en 1863[2].

Avant de quitter Sainte-Beuve, — et on le quitte à regret, tout inégal qu'il est, — voici encore un passage assez curieux des mémoires inédits de Dubois le concernant.

« Un trait de bonne et insoucieuse facilité de Rémusat, raconté naïvement par lui-même à F. Buloz. Aux funérailles de madame Bertin, Sainte-Beuve était là, isolé comme il l'est à l'Académie, vraie brebis galeuse dont tout le monde fuit le contact depuis ses articles contre Cousin et Villemain ; Rémusat en eut pitié ; s'approcha, lui

1. Inédite.
2. Sainte-Beuve, *Ch. Magnin*, 15 mai 1863.

adressa la parole, et l'autre, ému, de se confondre en remerciements, et de lui témoigner combien cette attention lui était sensible, dans le délaissement immérité, disait-il, qu'on s'efforce de lui rendre si cruel. Valait-il cette bonté de Rémusat? On peut en douter. Mais c'est précisément ce qui relève la bonne grâce et la générosité de ce charmant esprit, et de ce cœur à bons mouvements. La reconnaissance a percé dans quelques mots de je ne sais quel article du *Moniteur*, par une flatterie de bon goût, dont je n'aurais pas eu le secret sans le récit de Buloz. La question est de savoir s'il ne croira pas ainsi sa dette payée, et lui-même libre de sa malice au besoin. »

Telle est l'opinion de Dubois sur la reconnaissance de Sainte-Beuve. Le fondateur du *Globe* est assez sévère, et ses paroles, comme celles de F. Buloz, trahissent quelque ressentiment.

Plus tard, Sainte-Beuve revint à la *Revue* : le temps apaise bien des rancunes. F. Buloz écrivit alors sur une lettre du critique, datée du 23 avril 1863 : *Lettre de Sainte-Beuve rentrant à la « Revue » : j'en suis fort honoré.*

Sainte-Beuve reprit donc sa place, et écrivit encore quelques articles, brillants et délicieux. Inutile de dire qu'il fut accueilli de nouveau avec amitié, et choyé, dans cette maison, qu'il appelait jadis « sa patrie » ; mais de temps en temps, malgré tout, et peut-être malgré lui, il justifia l'opinion de Dubois... terrible Sainte-Beuve !

CHAPITRE V

PROSPER MÉRIMÉE RUE DES BEAUX-ARTS. — PHILARÈTE CHASLES. — L'AFFAIRE LIBRI. — CORRESPONDANCES. — LOÈVE-VEIMARS CONSUL. — VICTOR COUSIN ET LE « JOURNAL DES SAVANTS ». — HENRI HEINE. — SON ESPRIT. — BÉRANGER. — LA « REVUE DE PARIS ». — JULES SANDEAU. — PONTMARTIN ET SCHAUNARD. — LES AMIS D'AMPÈRE.

Au-dessus de la *Revue* et de l'appartement du directeur, habitait un peintre[1], et de 1844 à 1846, Mérimée et sa mère. Les visites de madame Buloz à madame Mérimée étaient fréquentes, la jeune femme venait en voisine, accompagnée de sa petite fille, et les deux dames parlaient de « Prosper ».

Quoiqu'il eût à cette époque quarante-trois ans, il était demeuré le même Mérimée que Delécluze recevait naguère, dans sa petite chambre du cin-

1. Il fit le portrait de madame Buloz en robe de soie puce, coiffée de longues anglaises, tenant à la main un lorgnon d'or. Sainte-Beuve dit, en voyant ce portrait : « Madame Buloz a l'air de revenir des vêpres. »

quième étage, avec Viollet-le-Duc, Ampère, et Duvergier de Hauranne. « Mérimée avait les traits fortement caractérisés; son regard furtif et pénétrant attirait d'autant plus l'attention que le jeune écrivain, au lieu d'avoir le laisser aller et cette hilarité confiante propres à son âge, aussi sobre de mouvements que de paroles, ne laissait guère pénétrer sa pensée que par l'expression fréquemment ironique de son regard, et de ses lèvres. » « Prosper Mérimée, disait plus simplement ma mère, avait absolument les traits de la statue de César, aux pieds de laquelle nous jouions aux Tuileries, lorsque nous étions enfants. » Cette statue, adossée aux vieux marronniers, est toujours debout, en face des parterres à la française, dans les jardins du Roi. Je ne passe jamais là, sans songer à cette parole, et comme il est singulier que Mérimée, admirateur de César, lui ait ressemblé si nettement.

C'était, a écrit M. Filon, « le meilleur *forban* du monde », qui vivait, jeune, quatre existences à la fois. « Après le spectacle ou le bal il rentrait chez lui, disait bonsoir à sa mère, entrait dans son cabinet où sa lampe était allumée, caressait ses chats, et corrigeait ses épreuves. » Le secrétaire de M. d'Argout, le viveur, le mondain, l'homme de lettres : voilà les quatre existences. « Et il trouvait encore le temps d'écrire à des petites filles inconnues, et d'aller boire de l'orangeade au sommet des tours Notre-Dame. »

Du jeune Mérimée dont parle ici A. Filon, du Prosper ami de Jacquemont et de Stapfer, secrétaire du comte d'Argout, je possède une longue lettre, adressée à ce dernier, et datée de Londres 1833. Comme cette lettre est charmante, et écrite avec la plume qui écrivit à l'Inconnue, je la donne ici. Dans la correspondance, Mérimée est incomparable, et quoique les lettres adressées à ses amies soient de beaucoup supérieures aux autres, celle-ci m'a paru devoir intéresser, à d'autres titres, les lecteurs de ce livre.

Londres, 14 décembre 1832.

Monsieur le Comte,

Je vous remercie beaucoup de l'aimable et bon souvenir que vous me donnez dans votre lettre du 31. Elle m'a été remise hier, au moment où je sortais de chez le Prince de Talleyrand où j'avais dîné. L'introduction était déjà faite, mais votre lettre me procurera le plaisir de voir plus souvent, et d'étudier un homme, vraiment extraordinaire. J'ai trouvé le Prince hier, au-dessus de sa réputation. Je ne puis assez admirer le sens profond de tout ce qu'il dit, la simplicité, et le *comme il faut* de ses manières. C'est la perfection d'un aristocrate. Les Anglais, qui ont de grandes prétentions à l'élégance et au bon ton, n'approchent pas de lui. Partout où il va, il se crée une cour et il fait la loi. Il n'y a rien de plus amusant que de voir auprès de lui, les membres les plus influents de la Chambre des Lords, obséquieux et presque serviles. Le Prince a pourtant une drôle d'habitude. Après son dîner, au lieu de se rincer la

bouche comme il est d'usage à Londres et à Paris, c'est le nez qu'il se rince, et voici de quelle manière. On lui met sous le menton une espèce de serviette en toile cirée, puis il absorbe par le nez deux verres d'eau, qu'il rend par la bouche. Cette opération, qui ne se fait pas sans grand bruit, a lieu sur un buffet à deux pieds de la table. Or, hier, pendant cette singulière ablution, tout le corps diplomatique, les yeux baissés et debout, attendait en silence, la fin de l'opération, et derrière le Prince, Lady Jersey sa serviette à la main suivait tout le cours des verres d'eau, avec un intérêt respectueux. Si elle avait osé elle aurait tenu la cuvette. Cette Lady Jersey est la femme la plus hautaine et la plus impertinente de toute l'Angleterre. Elle est très belle, spirituelle, instruite, et très noble par-dessus le marché. Il faut que le Prince soit un bien grand séducteur pour obtenir tant de condescendance de sa part. « C'est une bien bonne habitude, mon Prince, a dit Lady J. — Oh! très sale, très sale », a répondu le prince, et il lui a pris le bras après l'avoir fait attendre pendant cinq minutes. On a parlé politique, littérature et cuisine, et il m'a paru que le Prince était également supérieur sur ces trois points. Il m'a dit qu'il me félicitait beaucoup d'apprendre les affaires et les hommes sous votre direction; car il était impossible qu'un homme de lettres fît quoi que ce soit de bien, s'il n'avait pas été de bonne heure dans les affaires. A l'appui de cette opinion, il m'a cité M. de Chateaubriand, qui n'a jamais pu apprendre à connaître les hommes dans son cabinet, au milieu de ses livres, et qui, arrivé aux affaires, a fait les bévues les plus comiques. A propos de M. de Ch. il m'a cité sur lui un mot, qu'il dit être de madame Hamelin, et que je

le soupçonne d'avoir fait. Cette dame, mécontente d'une entrevue avec Ch., dit que « Chactas n'avait qu'une plume de corbeau pour écrire ses ouvrages ».

J'ai assisté à l'élection de Westminster, qui devait être la plus contestée de toutes celles de Londres. Le spectacle était très gai, mais tout s'est passé d'ailleurs assez bien. Il est vrai que François Burdett et Hobhouse, candidats ministériels, ont été couverts de huées et d'un peu de boue, mais il n'y a eu ni pierres ni bâtons. Pendant le discours de Hobhouse, le shériff de Westminster attrapait au vol avec un rare bonheur, les ognons et les trognons de choux qui étaient adressés à l'orateur, lequel pérorait avec la plus admirable impassibilité. Le plus applaudi de tous les projectiles qui lui ont été adressés, c'était un chat mort. C'était à la fois une épigramme et une arme assez dangereuse. Les soldats anglais sont punis d'un certain nombre de coups de fouet, que l'on appelle *le chat*. Or Hobhouse étant député de l'opposition, a demandé l'abolition du chat; devenu sous-secrétaire d'État de la guerre, il propose un bill pour augmenter l'usage de cette punition. Vous comprenez l'excellente plaisanterie de jeter un chat à sa tête. Quoi qu'il en soit, elle a été perdue pour Hobhouse, mais non pour ses amis qui s'en sont peut-être mal trouvés. Les élections ont été plus tranquilles cette année, qu'à aucune autre époque. On en fait honneur à la réforme. Au reste les Whigs et les Tories disent maintenant « la réforme » comme M. Purgon disait « le poumon ». Il faut excepter l'élection de Hertford à six milles de Londres, que malheureusement je n'ai pas vue. Les candidats s'étaient fait seconder chacun par une centaine de boxeurs, et de bâtonnistes. Après le dis-

cours, on a commencé à en venir aux mains, et cinq ou six hommes sont restés sur la place. Il a fallu envoyer un escadron de life-guards pour mettre le holà. A ce propos, on m'a conté que l'un des boxeurs, étranger au Comté, était en train d'assommer un électeur quand Lord Ingestrie qui le payait, lui cria : « Don't you see you are knocking down the wrong man? » En effet c'était un électeur de son parti.

Les élections ont surpassé l'attente des Whigs les plus confiants. Les Tories sont battus presque sur tous les points, et les radicaux presque partout repoussés. A Londres, il n'y en a pas un seul. Il est vrai qu'ils sont d'une assez grande force, à peu près du calibre de M. Cabet. Par exemple M. le Colonel Jones dit qu'il faut établir une guillotine au bout de Portland-place, et une potence à l'extrémité de Regent-Street, puis faire fonctionner la guillotine pour la moitié des aristocrates, et la potence pour l'autre moitié. Le même homme ne manque jamais de donner un dîner, l'anniversaire de la mort de Charles Ier, où figure une tête de veau au naturel; et il dit d'un ton contrit à ses hôtes : « Je n'ai pu me procurer la tête du Roi, veuillez vous contenter de celle-ci. »

Les radicaux sont d'ailleurs les mêmes partout, celui-ci bat sa femme et ses enfants, ne paye pas ses créanciers, et s'écrie qu'il n'y a pas de liberté, parce qu'on va le mettre en prison, à la requête de son tailleur.

Je n'ai pas pu voir lord Palmerston qui canvasse à Falmouth pour son élection. A son retour, qui sera prochain, je lui remettrai la lettre que M. le duc Decazes m'avait donnée pour lui. J'ai rencontré

dans le monde plusieurs membres de l'Ancien parlement, ou des employés supérieurs du gouvernement. Tous se félicitent de la marche de nos affaires. Si le parti du mouvement avait le dessus, la liberté, disent-ils, serait perdue en Angleterre, car les Tories pourraient reprendre le pouvoir, en se servant encore du vieil épouvantail de la Révolution française. Mais heureusement il paraît que nous n'en sommes pas là. Le ministère a une majorité imposante qui tend même à s'accroître. Ç'a été pour moi un bien vif plaisir, Monsieur le Comte, d'entendre parler partout avec les plus grands éloges, de la direction que vous imprimez à notre commerce, et des utiles changements que vous faites aux anciennes mesures. Les Anglais sont peu louangeurs de leur naturel, et ils sont connaisseurs en matière de commerce. J'ai pensé que vous apprendriez avec plaisir qu'ils vous rendaient justice. Vous êtes, avec le maréchal Soult, le seul ministre français dont le nom soit connu, car vous savez que John Bull est fort ignorant de tout ce qui se passe hors de son île. Dans quelques jours, les élections du Comté vont avoir lieu, et commenceront la grande bataille électorale. Je compte y assister, puisque vous voulez bien me permettre de prolonger un peu mon séjour, je serai à Paris pour la nouvelle année, et j'espère être l'un des premiers, et des plus dévoués de ceux qui vous souhaiteront santé et bonheur.

On compte (*sic*) ici l'histoire d'un Irlandais qui, écrivait une lettre aussi longue que celle-ci, et qui s'apercevant un peu tard qu'il abusait de la patience de son correspondant, terminait sa lettre ainsi : « Vous pouvez passer les six premières pages, et ne lisez que ceci — etc. ». Je suis comme cet Irlandais.

Je vous inviterai à passer toute cette longue lettre, et à ne lire que l'expression des sentiments de respect et de dévouement avec lesquels je suis, Monsieur le Comte,

Votre très obéissant serviteur,

P. MÉRIMÉE

En revenant de ce séjour à Londres, Mérimée verra pour la première fois à Boulogne Jenny Dacquin, célèbre Inconnue...

On pense que ce n'est pas ce Mérimée-là, qu'enfant, ma mère connut, mais un Prosper un peu hautain, très fermé, et souvent absent; car il était « à la fois nomade et casanier », sa mère régnait au logis désert.

Madame Mérimée fut une mère admirable, et une curieuse vieille dame. On dit qu'elle éleva son fils avec fermeté et sans grâce, je ne sais, mais elle l'adorait, et avait pour lui aussi de l'admiration. Elle donnait volontiers à son propos maints détails, parlait de ses exigences, disait combien il était difficile « pour la maison ». Elle seule devait préparer son feu, car « il ne souffrait même pas que la vieille Caroline (servante aux yeux éraillés qui ouvrait la porte) y touchât ».

Toujours soignée et nette, coiffée d'une sorte de bonnet à la Charlotte Corday, un fichu croisé sur la poitrine et des mitaines aux mains, madame Mérimée était immuablement assise dans une grande bergère, entourée de ses chats — Mérimée en avait la folie, — comme plus tard Baudelaire,

et aussi Hugo : le chat est romantique. Dans le petit appartement sombre, à mi-voix, madame Mérimée et madame Buloz chuchotaient. Pendant ce temps, la petite fille blonde qui avait la permission de toucher aux bibelots dont l'appartement était encombré, se glissait le long des meubles et des vitrines qu'elle entr'ouvrait sans bruit : une odeur de fleurs séchées s'échappait. Il y avait là des choses qui ravissaient l'enfant : des bonbonnières d'écaille transparente ornées de portraits de Messieurs poudrés, et de dames entourées de grands fichus, comme la maman de Prosper; des petits animaux de Saxe, elle les caressait doucement; des petits carnets, des « Souvenirs », des « Almanachs du roi », des nécessaires de nacre, enchâssés dans des étuis de velours vert, et de grands coquillages roses qui ressemblaient à des bonnets tuyautés... Madame Mérimée causait, de temps en temps, lorsqu'elle toussait, sa main maigre dans la mitaine noire, atteignait un bol d'argent ciselé, dans lequel étaient des feuilles de roses : madame Mérimée crachait dans les feuilles de roses.

C'était une vieille dame d'autrefois, qui avait le verbe net... et appelait un chat un chat. Un jour, parlant d'une amie, sans cesse mère et nourrice, elle disait à madame Buloz avec quelque mépris : « Que voulez-vous, ma chère, que voulez-vous attendre d'une femme qui est toujours aux œufs et au lait? » Elle-même avait nourri

Prosper; elle racontait en riant qu'à l'époque où il tétait, elle avait reçu un soir inopinément la visite d'un Anglais de ses amis. On avait offert du thé, mais comme il n'y avait plus de lait dans la maison à cette heure tardive, madame Mérimée subrepticement avait donné le sien, pour que le visiteur n'en manquât pas !

Les chats couchaient dans la chambre de son fils, un d'eux lui servait de boule d'eau chaude l'hiver, et avait sa place attitrée sur les pieds de Prosper. Cette place, « il la prenait de lui-même », disait avec une certaine admiration madame Mérimée. Un autre, Mistigris, était toujours assis à côté du fauteuil de la vieille dame [1].

Mérimée, collaborateur de la *Revue de Paris*, y publia ses premières œuvres, il y obtint même, avec *le Carrosse du Saint-Sacrement*, en 1829, le désabonnement de la Duchesse de Berry! Il n'apporta *les Ames du Purgatoire* à la *Revue des Deux Mondes*, qu'en 1834.

A l'époque des visites de madame Buloz à madame Mérimée, « Prosper », plus âgé, est membre de l'Académie, Inspecteur des monuments historiques, il a écrit *la Chronique de Charles IX*, *Colomba*, et *Arsène Guillot*; il est célèbre. Constamment en voyage, les noms de pays lointains passent dans les conversations. Les

1. « Suivant Mérimée, a dit Champfleury, le chat prouve sa susceptibilité par son extrême politesse. » *Lettres aux Lagrenée*, introduction, p. XXIX.

Thermopyles, Rome, l'Espagne.
Sainte-Beuve, Mérimée ne « veut
d'enthousiasmes tout faits », d'aille
« être dupe de rien ». La petite
entend tout cela; elle entend parler
l'Académie, de l'éloge de Nodier, c
s'occupe, de Besançon, autre voy
prend Prosper; elle éprouve un g
pour lui, un peu de peur aussi; un
faufilera dans sa chambre vide, ve
préparée sur la table de travail, pu
éperdue...

Prosper Mérimée, pincé, souriai
pas, pour la petite fille, un ami co
Sainte-Beuve, Jules Janin, le doux
même M. Babinet.

M. Babinet! homme excellent et
mais il adorait les enfants et était
ses poches étant toujours pleines, à l
de mousses, de pierres étranges ou
le dévalisaient. Un jour on le vit
de ces poches magnifiques un
hérisson à la *Revue des Deux*
succès! Ce brave homme, qui é
savant de premier ordre, « n'ar
dit Philarète Chasles, pas même à
avec une cargaison extraordinai
d'originalité, de verve, de profon

qu'il achetait plus volontiers « un dodécaèdre
cristal précieux quand il avait 300 francs, qu'i
songeait à dîner. Hérissé, le costume débrai
toujours en transpiration qu'il essuyait s
cesse »; mais point « hargneux, ni méchant,
lâche ». Voilà ce qu'en dit Chasles, et il sem
bien que cela, cette fois, soit exact; pourtan
plume de Chasles, d'habitude, est perfide et p
tue. C'est ainsi que ce critique fait prononcer
bon Babinet une terrible sortie contre la *Re*
des Deux Mondes qu'il fréquentait assidûmen

« Oui, messieurs, se serait-il écrié dans une
ses péroraisons, la plupart des livres modernes
sont pas faits. Dans cette *Revue des Deux Mon*
on enfonce comme dans de la pâte, et même
la glu! Le pain n'est ni pétri, ni levé, ni c
Encore moins a-t-on extrait la quintessence
l'idée. C'est de la farine, et qui servira, mais p
tard. Les boulangers viendront. Il n'y a eu jusqu
que les meuniers. »

A la suite de quoi, Prévost-Paradol lui au
demandé s'il était lui-même meunier ou b
langer?

« Moi? Je suis casseur de pierres, je
homme! » et il lui tourna le dos.

Telle est l'histoire que raconte Philar
Chasles : il n'en faut rien garantir. Ce fils

Revue, prit F. Buloz en haine, l'attaqua violemment dans une correspondance que publia une *Gazette* de Russie[1], fut poursuivi et condamné. L'affaire fit quelque bruit. Les injures dont il gratifia F. Buloz et la *Revue* se retrouvent d'ailleurs dans les portraits qui figurent au cours de ses mémoires, qu'il avait d'abord baptisés du nom gracieux de *Ménagerie*. C'est un méchant homme ce Chasles, plein de talent, ce qui arrive aux méchantes gens comme aux autres — mais pas plus souvent. Ces mémoires sont fort venimeux, les contemporains, les confrères de Chasles y sont traités de terrible façon. Quelques-uns de nos modernes polémistes, toutefois, ont su les dépasser encore en violence.

« Cousin et Mignet! Frisez à droite et à gauche deux boucles égales, perruquier de l'amour! Oscillations d'une pendule idiote qui marque les heures banales de votre rhétorique. C'était (Mignet) le grand chef de l'école moisie, je détestais toute cette friperie littéraire ! » Que ne détestait-il pas?

Hugo : « a une bosse et fait de sa difformité un mérite. Il est charlatan et cyclope. »

Thiers n'est « ni un cerveau puissant, ni une âme libérale, ni une main vigoureuse, c'est une rétine immense, un œil, il voit » et c'est tout.

1. La *Gazette de Saint-Pétersbourg*.

« Un beau discours prononcé par M. Guizot, dit encore Chasles, mettait M. Molé aux portes de la mort. C'était une vieille femme plutôt qu'un homme. Commère dans le genre de Humboldt », etc. Concernant Gustave Planche, Chasles est plus violent encore : « Quoi, sots! vous ne voyez pas qu'il n'y a rien là, sinon l'amitié de Buloz, une grande chose il est vrai! Vous ne voyez pas que cette poésie est sans ailes, cette caricature de l'art sans visée, cette critique sans yeux, cette vertu faite de plâtre, statue creuse comme en créait Robespierre? Négatif, éliminateur, ignorant, Planche », etc.

Jules Janin est un « léger écrivain, gros, pansu, mafflé, le plus faux des hommes, le plus subtil des faux bonshommes ».

Plus tard, les livres du charmant Feuillet seront traités par Philarète Chasles de livres de chasublier, d'entrepreneur de maçonnerie, qui oublient l'idée, et qui sont le contrepoids ridicule d'un excès ridicule.

Quant à F. Buloz, sa bête noire, il est à la fois « fin spoliateur, rhinocéros à épaisse carapace, bœuf de ses montagnes » (par l'entêtement silencieux), que sais-je? Il a « exploité sans vergogne toute une génération de littérateurs de génie affamés, et en les forçant à travailler et à produire sur commande et à dates fixes, il a accru la brutalité et la grossièreté de leur sève littéraire »; puis il cite : Alexandre Dumas, Louandre,

Emile Montégut. Enfin il finit mag
s'écriant : « Je n'ai jamais pu trav
mitrons! »

Malgré cette affirmation, il trav
à la *Revue*, et y écrivit, pour le
volumes.

Son érudition était prodigieu
« homme singulier en tout », réso
l'éducation de son fils ne ressembl
cations communes[1]. A huit ans F
le latin, et lisait pêle-mêle Jean-Ja
Anacharsis, Plutarque, Richards
jour une page de « prose républi
souvient que lorsque madame Saint
à Paris, en 1818, avec son fils, on
père de Philarète Chasles comme p
Sainte-Beuve, alors âgé de treize
de vins de la place Dauphine,
l'entrevue, le père Chasles fit mo
sur la table, et lui fit déclamer un p
cœur : c'est ainsi qu'il se glorifia
de sa pédagogie. A la *Revue*, Cha
lisa dans la littérature étrangère. S
l'Angleterre sont de premier ordre

F. Buloz se sépara de Phil
en 1848, et la séparation n'alla pa
deux scènes des plus vives. Chasl

me dit-on, à la suite de l'une d'elles... déposé dans le jardin de la rue Saint-Benoît avec quelque rudesse par son directeur. Comme il sortait de la maison d'assez méchante humeur, il rencontra un de ses créanciers, cocher de son état, qui l'ayant vu entrer, attendait sa sortie pour s'expliquer aussi avec lui : c'était le jour; et cette fois, encore, l'explication fut chaude. Ce cocher avait-il une revanche à prendre? Chasles traitait parfois légèrement ses créanciers, et dans une des lettres versées aux débats du procès (1853) je relève ce passage, écrit de la main de F. Buloz : « M. Chasles dit tous les jours à M. Scudo qu'il est prêt à payer[1], j'ai peine à le croire, car l'autre jour, il a enfermé un de ses créanciers *à clé* dans une pièce de la Mazarine[2], et il en est résulté une scène de garde. »

Dans le dossier du procès, qui est curieux, figure aussi une note écrite par le directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Celui-ci semble se défendre d'un reproche qu'on lui fit souvent en effet. Cette note était destinée à M. Ramond de Croisette, qui « occupait » dans cette affaire, pour F. Buloz. La voici :

1. Les frais du procès.

NOTE

On ne manquera pas de dire au Tribunal que la *Revue* ou plutôt M. Buloz s'est séparé de beaucoup d'écrivains de renom. Je ne le conteste pas, mais voici ma réponse :

D'abord j'ai *pour principe* de gouverner moi-même la *Revue*, et de ne pas l'abandonner au gouvernement d'écrivains, très peu capables de se gouverner eux-mêmes, et qui ne se tiennent pas deux jours de suite aux mêmes sentiments et à la même conduite. Je me suis toujours bien trouvé de cette conduite.

Il en est résulté nécessairement des séparations regrettables; mais la *Revue* eût succombé aux prétentions de chacun.

1° Il y a eu la séparation G. Sand, d'abord. M. de Sèze[1] pourra-t-il nous en faire un crime, lui catholique et légitimiste, quand il saura que cette séparation a eu lieu parce que j'ai refusé d'insérer dans la *Revue* un roman *socialiste* et *radical*, le roman d'*Horace*. Il n'y a pas eu cependant pour cela une brouille éternelle, comme on peut le voir par les lettres de madame Sand, qui se contenta de créer *la Revue indépendante* en 1841.

2° Il y a eu aussi la séparation Lerminier et Chasles en 1848.

Après l'esclandre du Collège de France pour Lerminier[2], il n'y avait pas à hésiter. Le renvoi de Chasles, en dehors de ses plagiats, tient bien un peu aussi à la même cause. Puisqu'on peut me forcer de

1. M. de Sèze était l'avocat de Philarète Chasles.
2. Voir chapitre III.

le dire, je reçus plusieurs sommations des plus honorables écrivains de fermer la *Revue* aux amis de M. de Custine (ceci quoique très intime est formel).

On voit que toutes les séparations dont on voudrait tirer parti contre nous, ont eu des raisons suffisantes, et que nous n'avons pas à décliner les motifs de notre conduite.

3° Enfin on pourra mettre en avant la séparation Sainte-Beuve.

Celle-ci n'est pas néanmoins une séparation; c'est un éloignement *momentané*, que nous avons toujours regretté, et qui a eu son motif dans des causes indépendantes de la volonté des deux parties.

M. Sainte-Beuve avait à trouver et trouvait un traitement de mille francs par mois au *Constitutionnel*, puis au *Moniteur*, un traitement que ne pouvait lui faire la *Revue des Deux Mondes*, hors d'état d'imprimer *quatre* articles par mois de M. Sainte-Beuve, puisqu'elle ne paraît que deux fois par mois.

Si M. Chasles avait la prétention de se servir du nom de M. Sainte-Beuve contre nous, il ne le ferait certainement que contre le gré de celui-ci.

Voici un dialogue entre M. Sainte-Beuve et moi, en mars dernier, précisément au sujet de M. Chasles.

— Où en est votre procès avec Chasles?

— Il va venir; j'attends encore des papiers de Saint-Pétersbourg.

— Chasles ne laissera pas aller les choses jusqu'au bout; il viendra faire ses soumissions.

— Je ne le pense pas; il serait déjà venu.

— Il m'est arrivé une chose singulière à propos de Chasles, reprit Sainte-Beuve. J'ai eu à rendre compte il y a un an de *la Vie de Franklin*, par M. Mignet; je me suis rappelé que Chasles avait fait

un article sur Franklin, et je voulus le relire. Je trouvai dans cet article des paroles de Franklin qui me parurent singulières; c'était à peu près ceci : « De l'apparence, jeunes gens, de l'adresse et peu de sincérité, et l'on arrive à tout. » (Ce n'est pas sans doute le texte même de Chasles, mais c'est le sens). Je voulus vérifier dans le texte anglais, reprit Sainte-Beuve, et j'y trouvai tout le contraire : « De la sincérité, de la droiture, de la probité, jeunes gens, et le succès ne vous manquera pas. » C'était à confondre l'esprit, continuait Sainte-Beuve, de voir une pareille falsification[1].

Si F. Buloz, qui ne l'aimait pas, fut souvent occupé de procédure, son rôle ne fut pas toujours celui de plaignant; et il dut subir à son tour les poursuites de la Justice!

Une fois, entre autres, la *Revue* fut assignée pour avoir accueilli la défense de Mérimée en faveur de Libri, récemment condamné et en fuite, en 1852.

Ce procès, qu'il faut mentionner ici, me ramène à Mérimée, qui, on s'en souviendra, y joua un rôle capital, et fut toujours partisan de l'innocence.

L'affaire éclata en 1848 et fit scandale. Mérimée, si réservé d'habitude et froid, prit hardiment parti pour le pseudo coupable, F. Buloz soutint aussi son collaborateur de tout son pouvoir; d'ailleurs, leur exemple fut suivi par Panizzi,

1. Inédite. *Affaire Buloz-Chasles*, 1853-1854.

M. Jubinal, Lacroix, T. Mamiani, Guizot, P. Pâris, d'autres encore, et non des moindres.

L'affaire Libri!...

Elle est demeurée troublante, malgré le temps écoulé, car elle a dépassé les limites d'une simple affaire judiciaire. Elle a divisé bien des partis, passionné le public lettré du temps, fait fuir Libri en Angleterre, et conduit Mérimée en prison!

Libri était Toscan. Il fit ses études à l'Université de Pise, et fut nommé à vingt ans à la Chaire de physique mathématique de cette université. Il vint à Paris en 1825, continua ses études scientifiques, et publia des mémoires remarqués dans les recueils des sociétés savantes. « Il travaillait sans relâche, dit Mérimée, et lisait à l'Académie des Sciences des Mémoires appréciés par ceux qui s'y connaissent aux *x*. » Mais Libri n'était pas que savant, et son défenseur remarque « qu'il parlait sciences avec ses pairs, littérature avec les lettrés et philosophie transcendante avec les femmes ». Séduisant, ardent, vindicatif, il avait le mot vif et le ressentiment profond[1]; autant

1. Sur Libri, *la Bibliographie de l'affaire Libri*, M. Perret, Paris, 1890; Léopold Delisle, *Catalogue des fonds Libri et Barrois*, Paris, Champion, 1888; *Notes sur Prosper Mérimée*, Chambon; *Lettres aux Lagrenée*; *le Procès de M. Libri*, P. Mérimée, la *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1852; *Réponse de M. Libri au rapport de M. Boucly*, 1848, chez tous les libraires, Paris; *Lettres à M. Hatton sur l'incroyable accusation intentée contre M. Libri*, par P. Lacroix, Paulin, 1849; *Les Cent et une lettres bibliographiques*, P. Lacroix, etc.

dire qu'il se fit de bonne heure des ennemis, et dans tous les partis. Il s'en fit en politique, par les idées démagogiques dont on l'accusa en Toscane vers 1830, ses biens furent alors mis sous séquestre. Il s'en fit parmi ses rivaux de France, jaloux peut-être de sa jeune renommée; il s'en fit de terribles parmi les cléricaux en attaquant rudement le clergé et les Jésuites dans la *Revue des Deux Mondes*[1]. « Il frappait sur tous impitoyablement, il en voyait partout[2]. » Secrétaire de la commission instituée par Villemain, pour la rédaction d'un catalogue des manuscrits existant dans les bibliothèques françaises, Libri déclara devant la commission qu'il ne s'occuperait plus des travaux en cours « si un seul élève de l'École des Chartes » travaillait à côté de lui! C'est qu'il

1. « Un ancien élève de l'École des Chartes, feu M. Géraud, releva le gant au nom des Jésuites dans le journal *l'Univers*, le débat s'aigrit et devint irréconciliable. » — Il faut remarquer que M. Libri n'avait fait que répondre aux attaques nominatives auxquelles il s'était vu en butte dans la publication du chanoine Desgarets (*Lettres à M. Hatton au sujet de l'incroyable accusation intentée contre M. Libri*, Paul Lacroix, 1849). Libri, dans la *Revue* (1er mai 1843), fut très violent; non seulement il répondit dans son premier article de *l'Influence du Clergé* au chanoine qui l'insultait lui et ses contemporains, Michelet, Cousin, Quinet, Ampère, mais il attaqua l'institution des Jésuites dans le second (15 juin 1843) : *Y a-t-il encore des Jésuites?* et il écrivit : « Oui, les Jésuites sont en France. On les reconnaît à leurs œuvres, à la violence de leur polémique, à l'agitation qu'ils répandent dans le pays, à l'oppression qu'ils font peser sur le clergé, à leur morale tant de fois flétrie et qu'ils n'abandonnent jamais. »

2. Le procès de M. Libri, P. Mérimée, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1852.

voyait des Jésuites parmi les élèves de l'École des Chartes[1].

« Admirablement doué, dit M. Filon, avec une énergie et une volonté indomptables, il possédait une mémoire digne d'un mezzo-fanti, ou d'un Pic de la Mirandole, une acutesse d'esprit qui le rendait propre aux problèmes des mathématiques, comme à ceux de l'érudition. C'est par la supériorité de son esprit, qu'il avait gagné la bienveillance de M. Guizot, la sympathie de M. Buloz, l'amitié d'hommes comme Jubinal et Mérimée. »

Naturalisé en 1833, Libri est nommé membre de l'Institut la même année ; l'année suivante, professeur de calcul des probabilités à la Faculté des Sciences, puis suppléant de M. Lacroix au Collège de France. Dès 1832, il devient collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* ; son premier article est consacré aux *Sciences en Italie*. D'autres suivirent — non signés — sur l'Institut de France, et particulièrement sur Arago, secrétaire perpétuel. Ceux-ci eurent pour résultat de faire à Libri quelques ennemis de plus, dont l'un d'eux irréconciliable : Arago. Malgré ces inimitiés, les études de Libri sur *Galilée*, *Fermat et ses travaux*, *Leverrier*, et tant d'autres, furent accueillies avec faveur par ses collègues, mais la collaboration de

1. « Personne alors n'ignorait que l'exclusion des élèves de l'École des Chartes avait été formellement demandée par M. Libri, et qu'il en avait même fait la condition de sa participation au Catalogue général des Manuscrits. » (Discours de Mérimée au Sénat, 11 juin 1861.)

Libri à la *Revue* ne fut pas uniquement consacrée aux sciences. Dans les lettres que F. Buloz lui adresse, — la Bibliothèque Nationale en possède quelques-unes, — le directeur de la *Revue* réclame à son rédacteur bien d'autres articles, politiques, littéraires, bibliographiques, que celui-ci écrivit en effet [1].

Au milieu de ses études, dont le champ était si vaste et si absorbant, Libri avait conservé la passion, la manie, la folie des livres. Cette passion, il l'avait contractée jeune homme; il y consacrait alors toutes les ressources qui lui venaient de sa mère; et en 1847 encore, n'avait-elle pas versé à son fils, en une année, 17 000 francs pour l'achat de livres curieux? Madame Libri d'ailleurs se lamentait de ces folles dépenses, et s'écriait à chacune d'elles : « Tu me ruines! » mais ne résistait guère aux impétueuses convoitises de ce fils tant aimé. Chez lui, à la Sorbonne, les livres « par milliers étaient accumulés à terre [2] », il y entassait les éditions rares de la Renaissance, les manuscrits du moyen âge, les autographes aussi, et les reliures délicates, dont ses mains

1. F. Buloz, qui désirait alors vivement l'entrée libre de l'Italie (surtout de Rome et du Piémont) pour la *Revue*, poussait Libri à s'occuper de sa patrie : « Pour arriver au résultat que j'ai en vue, lui écrivait-il en 1846, il faudrait que la *Revue* s'occupât davantage de l'Italie, personne mieux que vous ne peut nous rendre de bons services sous ce rapport » (B. N., f. 279). Libri écrivit en effet plusieurs chapitres sur *L'influence française en Italie*, *De l'esprit de réforme*.

2. *Réponse de M. Libri au rapport de M. Boucly*.

expertes savaient faire revivre les couleurs fanées, et refleurir les ornements éteints.

En relations fréquentes avec les conservateurs des plus fameuses bibliothèques, ami des Panizzi et des Requien, Libri faisait, pour ses travaux, de fréquentes visites dans nos villes les plus riches de documents précieux. N'était-il pas secrétaire de la commission de rédaction pour le catalogue des Manuscrits de France, commission que présidait Villemain? En outre, ses communications à l'Institut, sa collaboration au *Journal des Savants*, l'obligeaient à faire, dans ces bibliothèques, de longues recherches; souvent aussi de précieux manuscrits lui étaient envoyés en communication. Qu'arriva-t-il? Cette bibliomanie dégénéra-t-elle chez le savant en kleptomanie? Fut-il véritablement l'auteur des substitutions audacieuses dont on l'accusa dans les bibliothèques de Dijon, Lyon, Grenoble, Carpentras, Montpellier, Poitiers, Tours, Orléans[1]? Ce membre de l'Institut déroba-t-il les œuvres de Théocrite et d'Hésiode[2] à Carpentras, les lettres de l'Arétin à Paul Manuce à Montpellier, celles de Coligny à Jeanne d'Albret à la Mazarine, l'*Orlando Furioso*, les lettres de Descartes, d'Hévélius, les feuillets

1. Léopold Delisle, Catalogue des fonds Libri et Barrois, Paris, 1888, H. Champion.

2. Dans la réponse à M. Boucly, Libri établit que le *Théocrite* avait été échangé par lui contre un autre ouvrage. M. l'abbé Laurans, bibliothécaire de la ville, avait négocié cet échange qui alors, paraît-il, ne pouvait étonner personne.

de Léonard de Vinci, l'Homerus, les papiers de Bonaparte à Lyon, les cinq volumes *in folio* contenant la correspondance et les manuscrits autographes de Peiresc, etc.? La liste de ces délits serait trop longue à énumérer. Enfin Libri fut-il coupable? Malgré le rapport des experts, l'accusation, le verdict lui-même, la situation de l'accusé, je le répète, est troublante, son attitude d'ailleurs l'est aussi. S'il est innocent, pourquoi fuir? car il fuit; s'il est coupable, comment des hommes tels que Mérimée, Panizzi, Jubinal, F. Buloz, ont-ils été si longtemps sa dupe, l'ont-ils soutenu et défendu avec tant de courage, et de persévérance?

Voici comment débuta « l'affaire Libri ».

En 1846[1] le Préfet de police fit remettre à M. Boucly, Procureur du Roi, une note anonyme concernant Libri. C'est la suivante :

« M. L... (*sic*) qui a la réputation d'un bibliomane peu scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer les manuscrits qui lui conviennent, a vendu à la maison Payne et Foss de Londres, pour le prix de 7 000 francs, un manuscrit très curieux, ayant appartenu autrefois à la Chartreuse de Grenoble[2], et qui fut classé dans la

1. Le 5 février.

2. Le 4 juillet 1855 Mérimée écrivait à Panizzi à Londres pour lui recommander M. de Lagrenée et sa fille. Il lui demandait de leur montrer le manuscrit de la Grande Chartreuse, qui lui avait causé tant d'ennuis (*Lettres à Panizzi*, I, 8). Concernant ce manuscrit, P. Chambon a écrit : « Nous ignorons à quel Mss il

bibliothèque de cette ville, où bon nombre d'amateurs l'ont vu. Comment ce manuscrit passa-t-il dans les mains de M. L...? Ce qu'on peut dire, c'est que tout le monde fut surpris de l'en voir possesseur. »

» *P.-S.* Il y a eu des soustractions à Montpellier, de la part de la même personne. »

A cette note anonyme, une autre, signée Henri de Baisne, était jointe; celle-ci dénonçait au procureur du roi[1] :

« M. Libri, membre de l'Institut, comme étant parvenu à réunir, à l'aide de soustractions commises dans les bibliothèques publiques des villes du Midi, notamment à Carpentras, des livres rares, des manuscrits précieux, d'une valeur de 3 à 400 000 francs ».

Libri était accusé aussi « pour écarter les soupçons, d'avoir effacé les cachets empreints sur les livres indiquant leur provenance, de les avoir fait ensuite relier différemment en Italie[2], et vendre en Angleterre ».

est fait allusion. M. Fagan n'a pu nous renseigner davantage. » (Note 3, p. XIX, *Introduction de P. Chambon aux lettres de Mérimée à la famille Lagrenée.*) Ce manuscrit de la Grande Chartreuse, ne serait-il pas celui que Libri vendit, très ouvertement d'ailleurs, à Londres, que le British Muséum acquit par la suite de M. Payne, l'acquéreur de Libri, et qu'on accusa Libri d'avoir dérobé pour le revendre? Voir *Réponse de M. Libri au rapport de M. Boucly*, déj. cit. p. 18, note 1.

1. Cette note était parvenue à la Préfecture de police le 3 décembre précédent.

2. M. Léopold Delisle accusa également Libri d'avoir fait « revêtir les manuscrits volés d'une reliure inusitée en France,

A la suite de ces dénonciations, le procureur du Roi s'informe auprès de ses collègues de Carpentras, Montpellier, Grenoble, et leur demande nettement si les ouvrages dont il est question dans les billets, ont été dérobés aux bibliothèques de la ville? Deux de ses collègues répondent à M. Boucly, qu'aucun des livres et manuscrits indiqués ne manque; le troisième collègue, celui de Carpentras, ne répond pas.

Dix-huit mois plus tard, nouvelle dénonciation anonyme adressée au procureur général près la Cour royale, et signalant, cette fois, divers vols commis dans les Bibliothèques Mazarine et de l'Arsenal à Paris; à Carpentras, et encore à Troyes, Poitiers, Albi... L'auteur désigné de ces vols? C'est toujours M. Libri; « tout le monde le connaît, dit la lettre, mais personne n'ose le divulguer ».

Nouvelle enquête du procureur du Roi auprès des procureurs de province. Réponse : quelques-unes des bibliothèques désignées ont été lésées, il est vrai (mais est-ce Libri qui a dérobé les pièces qui manquent)? Cinq ouvrages de prix ont disparu de la bibliothèque de Troyes. « Ils n'ont pu être pris, dit le bibliothécaire de cette ville, que par un de ces amateurs de fine trempe, par un de ces visiteurs hardis, opiniâtres, dont la position sociale commande une confiance entière, et qui arrivent munis, sinon d'ordres, du

et qui consiste en planchettes de bois réunies par un dos de cuir ». (*L. Delisle*, déjà cité.)

moins de recommandations supérieures. » « Or, mon collègue de Troyes, reprend M. Boucly, qui insiste, m'a envoyé sur ma demande la liste des personnes de marque qui ont visité la bibliothèque de cette ville, dans les années contemporaines de la disparition des livres signalés, et parmi ces personnes, figure M. Libri, qui a visité deux fois les manuscrits très particulièrement[1]; et suivant un mot qui m'a été rapporté, on a dit à Troyes, que la bibliothèque de cette ville offre beaucoup moins d'intérêt aux amateurs, depuis que M. Libri l'a visitée. »

Libri répondit quand il en eut connaissance, à ce rapport, et, en apparence, assez nettement : « Oui, je possède des manuscrits précieux, je les échange et je les vends, quoi d'étonnant à cela? Oui, j'ai acheté des livres portant des estampilles et des cachets de bibliothèques. D'ailleurs j'ai souvent fait don à ces bibliothèques lésées, des ouvrages que j'avais acquis pour mon compte. Ces estampilles se rencontrent quelquefois sans que les bibliothécaires s'en étonnent, nos bibliothèques depuis soixante ans n'ont-elles pas été souvent remaniées? Les pièces les plus curieuses

1. C'est exact, Libri avait visité deux fois la bibliothèque de Troyes. La seconde fois, accompagné de Sainte-Beuve, qui avait des recherches à y faire. « M. Harmand, le bibliothécaire, dit Libri, nous affirmait qu'on avait tout récemment trouvé au domicile de l'ancien bibliothécaire, des livres et autographes précieux appartenant à cette bibliothèque. » Dans *le Journal des Savants*, Libri avait signalé en 1841, la perte de 4 000 volumes à la bibliothèque de Troyes.

de mes collections ont été publiées par moi au *Journal des Savants*. Est-ce là le fait d'un homme qui se cache? J'empruntais souvent aussi, pour mes travaux, des ouvrages importants aux bibliothèques de province, sous la responsabilité des maires; est-ce là les avoir dérobés? »

En ce qui concerne ses acquisitions, il donne des références, produit des actes de vente passés devant notaire, des attestations de témoin.

En 1847, Libri fit une vente importante de livres. En janvier 1848, il apprit par un commissaire-priseur, un M. Commandeur, qu'il circulait sur lui, Libri, des rumeurs fâcheuses, et justement ce commissaire-priseur avait été récemment interrogé par le substitut, M. Delalain, sur la provenance de certains livres vendus récemment à la vente Libri.

Le membre de l'Institut, vindicatif et violent, après avoir prouvé, pièces en main, à M. Commandeur que les livres vendus étaient bien sa propriété, s'élança chez Guizot et annonça qu'il poursuivrait ses calomniateurs. Guizot l'apaisa, lui promit de faire passer au Garde des sceaux une note constatant l'origine des livres suspectés, ce qui fut fait. « La réponse à ma note, dit plus tard Libri, ce fut le rapport de M. Boucly[1]. » Ce rapport parvint au Ministère quelques jours avant la révolution de février; Guizot, déjà

1. Voir plus haut les extraits du rapport de M. Boucly, procureur du Roi.

menacé, préoccupé de maintes affaires, l'oublia.

Survinrent les journées de février, et la révolution, qui porta au pouvoir l'ennemi de Libri, son adversaire à l'Académie des Sciences : Arago.

Notez qu'à cette heure, Libri ignore le *Mémoire* Boucly, il ne connaît que les rumeurs et les suspicions dont il s'est défendu chez Guizôt. Mais depuis la chute du Gouvernement, son crédit n'est plus le même, il sent ses adversaires plus puissants, ses ennemis plus nombreux, il reçoit de fréquentes lettres anonymes qui l'accusent d'avoir soutenu, dans la presse, la politique du gouvernement vaincu, et le menacent — de quoi?

Libri s'exagéra-t-il le danger qu'il courait en restant à Paris? Ses amis, au lieu de l'apaiser, semblent l'avoir engagé à fuir. Un jour, il assiste à une séance de l'Institut, — et ceci est tout à fait du roman feuilleton, — une personne[1] l'aborde, lui glisse dans la main un billet, et Libri apprend qu'un document « épouvantable » a été trouvé au Ministère des Affaires étrangères. Un document contre lui[2], puis : « Épargnez au peuple français un de ces actes de vindicte populaire, qui répugnent au caractère de notre nation. Ne venez plus à l'Institut; disparaissez! »

Parlant de ce billet, Mérimée a écrit : « En

1. « Un M. T. bien placé, dit Libri, pour connaître les sentiments du peuple à mon égard. »

2. M. L. Delisle affirme que Libri fut prévenu le 28 février, à l'Académie des Sciences, de la découverte du rapport Boucly.

février 1848 un tel avis n'était pas à négliger... » Malgré l'opinion de Mérimée, il semble que Libri, innocent, eût dû faire face à l'orage, mais il fuit : il s'embarque pour l'Angleterre.

Le Gouvernement provisoire s'installait. On trouva dans les papiers du Ministère déchu, le rapport de M. Boucly, procureur du roi, sur l'affaire Libri ; et contre toute règle, contre toute justice, ce rapport fut publié dans le *Moniteur* du 19 mars 1848. Voilà Libri dévoilé s'il est coupable, déshonoré s'il est innocent[1].

Inutile de dire que l'affaire fit grand bruit : un savant aussi illustre, membre de l'Institut, de l'Académie des Sciences, professeur au Collège de France, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes* et aux *Débats*, accusé de vols importants dans nos plus riches bibliothèques ! Mais, cet accusé, qu'on sait si violent, qui a souvent attaqué ses ennemis, va sans doute se défendre avec éclat? Non. Cet accusé est en fuite : désastreuse affaire !

Pendant ce temps, « la justice saisit ses papiers », et cinq élèves de l'École des Chartes font, chez lui, l'inventaire de ses livres et de ses manuscrits.

Mérimée a écrit : « On raconte bien des choses étranges de cette enquête, le secrétaire de l'accusé forcé, ses papiers, ses livres saisis, sans formalité et sans inventaire, nulle précaution prise pour la conservation des pièces à décharge, comme fiches,

1. Qui a livré ce mémoire à la presse? On ne l'a jamais su... ou dit.

catalogues, etc. Si j'en crois les rapports qui me semblent dignes de foi, des papiers jugés inutiles auraient été jetés au feu, des livres auraient été emportés du domicile de M. Libri, et rapportés sans qu'on en tînt note, et avec si peu de soin, que des personnes charitables en ont ramassé dans les escaliers, et jusque dans la rue. « Les » scellés, dit l'acte d'accusation, ont été régu- » lièrement levés et réapposés. » Il est fort bien d'avoir fait régulièrement ces deux opérations, mais si dans l'intervalle on a emporté et réapporté des livres, si l'on n'a pas tenu de procès-verbaux exacts, à quoi bon les scellés? »

On devine la pensée de Mérimée? « Si on a emporté et *réapporté* des livres...[1] »

On pense que les experts répondirent à ces accusations, ils dirent : « Libri avait fait enlever

1. En 1861, Mérimée répétait devant le Sénat : « Ils n'ont pas fait d'inventaire, ils n'ont ni compté, ni parafé les livres et les manuscrits (il aurait fallu des années pour faire ce travail, dit le rapporteur!). Les experts, de 6 furent réduits à 3, encore élimine-t-on un des experts qui était favorable à l'accusé. Le travail des experts, dit-il encore, a dominé toute l'instruction. »

En 1850, après sa condamnation, Libri a écrit à Hortense Allart : « Demandez à M. de M. (magistrat) si les articles 184, etc. du Code pénal permettent que, pendant des mois entiers, des étrangers (je ne parle pas des experts ici) puissent entrer (malgré l'opposition et les réclamations les plus vives) dans le domicile d'un individu, y rester des journées entières, à leur gré, apporter et emporter ce qui leur plaît, sans aucune formalité; si enfin les *magistrats avertis directement* par des *protestations*, par des lettres de ces énormités, remplissent leur devoir en les tolérant, etc. » (cité par Séché : *Hortense Allart*).

Séché dit : « Madame de Meritens a toujours été persuadée que Libri fut la victime des Jésuites. » (P. 67, appendice).

avant notre arrivée, non seulement ses dix-huit caisses de livres, mais encore les vingt-cinq ou trente mille volumes de sa bibliothèque, il recommandait de brûler ses papiers quand il quittait la France », etc. Après cela, on peut croire que l'appartement de Libri était vide. Alors, qu'y faisaient les experts[1]?

Certes il faut admettre que Mérimée se trompait avec tous les amis de Libri, et que Libri était coupable, puisqu'il a été reconnu par des hommes dignes de foi, qu'il avait bien réellement dérobé livres et manuscrits, ou du moins qu'on a trouvé chez ce membre de l'Institut des pièces qui appartenaient à d'autres collections que les siennes. Parlez de l'affaire Libri actuellement à un bibliophile instruit, à un conservateur, il vous répondra : « La culpabilité de Libri a été prouvée »; pourtant, quel malaise on éprouve à lire aujourd'hui les actes de ce procès, et à voir comme les ennemis de l'accusé sont actifs, acharnés, ingénieux...

Le 22 juin 1850, Libri fut condamné par contumace à « dix ans de réclusion, et à la perte de ses titres et dignités », à la suite de quoi, Mérimée le défendit dans un article assez vif que F. Buloz publia, et dont on a lu plus haut quelques passages. L'article parut le 15 avril 1852; le 24 mars, le défenseur écrivait à l'Inconnue :

1. L'expertise dura 15 mois.

« Plaignez-moi, il n'y a que des coups à gagner à ce métier-là, mais quelquefois on se sent si révolté par l'injustice, qu'on devient bête. »

Quand le condamné apprit à Londres, par F. Buloz[1], que sa défense allait paraître dans la *Revue*, il écrivit au directeur[2] : « Je ne saurais vous dire combien j'ai été sensible à la bonté que vous avez eue d'ouvrir la *Revue* à ma défense. C'est là le fait le plus considérable que, depuis quatre ans, ait présenté ma défense; et pour ma justification, je ne pourrais désirer rien de plus efficace que de voir insérer dans la *Revue* un article de M. Mérimée. Veuillez agréer, et lui faire agréer, l'expression de ma sincère gratitude. J'espère que l'effet produit par cette publication (qu'on attend déjà avec une extrême impatience à Londres, à Berlin et à Florence) me permettra de repousser radicalement les attaques de mes ennemis....

» Vous m'aviez dit dans une lettre précédente, que vous aviez l'intention de venir de nouveau à Londres, pour vos affaires avec l'Inde[3]. Si vous venez ici, et si vous ne trouvez pas Bayswater trop éloigné du centre des affaires (les omnibus abrègent toutes les distances), nous avons ici une petite chambre d'amis où nous serons très

1. Madame Libri était venue à Paris et à la *Revue*; elle avait dû rapporter cette nouvelle à son mari.

2. Cette lettre est datée de Londres le 9 avril 1852, Florence House, 3, Chepston villa, Bayswater (inédite).

3. F. Buloz cherchait à introduire la *Revue* aux Indes.

flattés, madame Libri et moi, de vous recevoir sans cérémonie. Si vous ne pouvez pas venir encore à Londres et si vous voulez bien me charger de cette négociation, je connais beaucoup la famille Wilcox[1] dont le chef, membre du Parlement, est le directeur réel de *la Compagnie Péninsulaire*, avec laquelle vous aurez à traiter pour cela. Donnez-moi, s'il vous plaît, vos instructions, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour réussir.

» Nous sommes tellement impatients, madame Libri et moi, de lire l'article de M. Mérimée, que je vous prie instamment de vouloir bien m'envoyer par la poste sous bande, le numéro de la *Revue* du 15 avril, qui doit contenir cet article...

» Dans une lettre, je vous parlerai de quelques travaux que je pourrais vous adresser, si la législation actuelle de la presse ne s'oppose pas à leur publication. »

Le 16 avril, Libri écrit de nouveau à F. Buloz, après avoir lu la courageuse « défense » de Mérimée :

« Mon cher Monsieur, j'ai reçu hier au soir votre très aimable lettre, et ce matin, je reçois la *Revue* avec l'admirable article de M. Mérimée. Je ne perds pas un instant pour vous exprimer toute ma reconnaissance, ainsi que celle de madame Libri. Nous sommes tous dans l'enchan-

1. On voit qu'en Angleterre, Libri, malgré la condamnation, avait gardé ses relations d'autrefois.

tement, et je dois vous offrir aussi les remercîments de MM. Panizzi et Holmes, conservateurs du *British Museum*, avec lesquels je suis *dans ce moment-ci*, et qui m'arrachent la *Revue*, pour la lire. »

Et en post-scriptum :

« Je vous écrirai à propos des articles que je ferai certainement. Vous pourrez maintenant les accepter sans crainte, je crois, et je puis vous les adresser sans aucune hésitation. Cet article aura eu le meilleur effet[1]. »

Et le 21 avril :

« Je ne saurais assez vous remercier de ce que vous avez fait pour moi en ouvrant les pages de la *Revue* à l'*admirable* article de M. Mérimée. Tous les jours je reçois de France et d'Angleterre des preuves irréfragables de l'immense effet produit par cet article. Il y a deux jours que le duc d'Aumale en parlait à un de mes amis comme d'une chose qui renversait toute l'accusation. Je vous ai déjà dit l'effet que cet article produisait au *British Museum*. Nous attendons avec impatience le *tirage à part*, et M. Panizzi veut le faire traduire en italien et en allemand.

»... Je suis encore plus touché, *si c'est possible*, de l'intérêt que vous me témoignez dans vos lettres (j'en ai reçu 3 depuis le 15) que du ser-

1. Aucun article ne parut dans la *Revue des Deux Mondes* après 1848, sous la signature de Libri.

vice immense que vous m'avez rendu. Veuillez remercier aussi madame Buloz de notre part.

» Mille choses pour M. Mérimée, mille et mille remercîments pour tous les deux, bien vifs et bien sincères[1]. »

On sait que Mérimée, pour avoir défendu Libri, et la *Revue* pour avoir publié Mérimée, furent poursuivis. Le condamné, apprenant les nouveaux ennuis qu'il faisait fondre sur la *Revue*, écrit encore à F. Buloz le 28 avril :

« ... Je ne saurais vous dire combien je suis douloureusement affecté par la nouvelle que vous me donnez. Cette persécution que vous vous êtes attirée par votre amitié pour moi, par votre courage, et par votre amour de la vérité et de la justice, retombe de tout son poids sur mon cœur; j'espère que vous saurez repousser une injuste poursuite, je n'en suis pas moins rempli d'amertume, pour les chagrins que l'on vous donne.

» Faites, je vous prie, tout ce que vous croirez utile à la *Revue*, et ne pensez qu'à vous. Dites-moi si je puis faire quelque chose qui vous soit utile, et disposez de moi dans tout ce que je puis[2]... »

Le 24 mai, autre lettre de Libri :

« ... Nous attendons avec une vraie anxiété jeudi prochain, pour avoir des nouvelles de ce qui se sera passé mercredi au Palais. J'ai déjà écrit à

1. Inédite.
2. Inédite.

Paris pour savoir le résultat de cette nouvelle persécution, et je vous serais très reconnaissant si vous pouviez me rassurer par un mot, après mercredi. »

Car mercredi, le jugement sera prononcé, mais ce jugement, c'est la condamnation de Mérimée à 1 000 francs d'amende, et 15 jours de prison; celle de la *Revue* à 200 francs d'amende.

On pense que Mérimée reçut la nouvelle de cette condamnation avec quelque amertume; d'autant qu'elle lui fut signifiée dans une cérémonie publique, « devant la fleur de la canaille et trois imbéciles en robe noire, roides comme des piquets, et persuadés qu'ils sont quelque chose [1] ». Voilà ses juges jugés!

Le soir même, le mercredi, Mérimée s'excuse auprès de F. Buloz.

Mon cher Monsieur Buloz,

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis mortifié de tout le tracas que cette malheureuse affaire vous a coûté. Vous allégeriez un peu mes remords en me permettant de prendre votre amende à mon compte. C'est presque un service que je vous demande, et je suis assez malheureux de vous avoir mis dans d'autres embarras, dont je vous demande très humblement pardon.

P. M.

Mercredi soir [2].

1. *Lettre à une Inconnue.*
2. Inédite.

Mérimée propose de prendre à son compte l'amende de la *Revue*, les Lagrenée offrent de prendre au leur celle de Mérimée, et Libri veut se charger des deux! C'est un assaut de dévoûment généreux. Mais Mérimée décline l'offre des Lagrenée.

Madame,

Messieurs (vous savez ce que *Messieurs* veut dire), Messieurs me feront tourner la tête d'orgueil. Je leur dois de voir quels bons amis j'ai, et cela au moment où les gens prudents devraient se tenir à l'écart. Il y a longtemps que je comptais sur l'amitié de M. de Lagrenée, mais je n'avais pas le droit de m'attendre à tant de chaleur et de gracieuseté. J'ai vu ce matin que j'étais un gros capitaliste sans m'en être jamais douté. Si le hasard ne m'avait procuré en ce moment un petit trésor, j'aurais accepté avec empressement ses offres faites de si bonne grâce. Elles me font cent fois plus plaisir que l'arrêt de Messieurs ne me cause de dérangement. A cinq heures trois quarts, c'est-à-dire cinq minutes après l'arrêt, je m'étais persuadé que l'on m'avait volé un billet de 1 000 francs, et que j'avais eu l'imprudence d'entrer dans un lazaret, deux accidents dont je me suis consolé immédiatement[1].

Libri, de Londres, dès qu'il connaît la condamnation, écrit de son côté impétueusement[2] :

1. *Lettres de Mérimée à la famille Lagrenée*, XXXI, p. 47.
2. Libri à F. Buloz, 27 mai 1852.

Mon cher Monsieur,

J'apprends par M. Collig, le triste résultat de l'audience d'hier et quoique je souffre horriblement d'une fluxion de dents, je veux vous écrire un mot pour vous dire toute la part que je prends à ce déplorable jugement. Je ne sais comment exprimer mes sentiments à M. Mérimée qui est si rudement frappé, et d'une manière qui ne me permet pas de prendre pour mon compte les conséquences les plus désagréables de ce jugement. C'est là pourtant ce qui me tourmente.

... Il faut que j'abrège, car en vérité je n'en puis plus tant je souffre! Vous comprenez bien que toutes les *conséquences pécuniaires de cette affaire me regardent uniquement*. M. Barthe m'a écrit que l'article, etc. vous a coûté en tout 1 100 francs. M. Collig m'annonce une amende de 1 000 francs pour M. Mérimée et de 200 francs pour la *Revue*. Je vous enverrai au commencement de la semaine prochaine 2 300 francs par l'intermédiaire de M. de Friddani[1] que vous connaissez. Veuillez vous charger d'acquitter l'amende de M. Mérimée en même temps que celle de la *Revue*, en disant à M. Mérimée que c'est la *Revue* qui doit payer tout cela, et que vous vous en chargez. Vous m'obligerez beaucoup en ne disant pas à M. Mérimée que je vous ai envoyé cet argent; en tout cas, veuillez lui dire que c'est la *Revue* qui est condamnée, qu'on ne peut pas scinder votre affaire de la sienne et que l'amende est unique, quoique divisée en deux parties. Enfin je compte

1. « Le baron de Friddani et l'abbé Gioberti avaient été tous deux investis d'une mission diplomatique auprès du Gouvernement français » (Lacroix).

sur vous et sur votre amitié pour arranger cette affaire de la manière la plus convenable.

... Si M. Mérimée entendait parler de moi, qu'il comprenne bien que je ne fais que remplir un *devoir rigoureux*. Je remplis un devoir à l'égard de M. Mérimée et de la *Revue*, et j'espère que vous ne verrez, ni l'un ni l'autre, dans ma conduite, que l'exécution d'un devoir rigoureux.

S'il y a d'autres frais de justice, etc., veuillez, je vous prie, me les faire connaître[1].

Après avoir refusé de faire appel au jugement du Tribunal, F. Buloz se ravisa-t-il? Voulut-il reprendre les débats? Mérimée lui écrivit le 28 mai[2] :

Mon cher Monsieur Buloz,

Restons, je vous en prie, chacun avec nos horions; vous n'avez pas voulu, je ne veux plus, n'en parlons plus.

Tous les gens de palais que je vois me disent que les substituts et autres chats fourrés trouvent que la justice a été indulgente. Je suis convaincu qu'il y a plus à risquer à un appel qu'à gagner. Cependant voyez, moi je me tiens pour content. Peut-être que vous présentant seul pour l'appel, les juges prendront en considération la position particulière où vous met la loi nouvelle.

Mille amitiés et compliments,

P. MÉRIMÉE.

1. Inédite.
2. 1852, inédite.

Ni F. Buloz ni Mérimée ne firent appel. Mérimée passa quinze jours en prison, et cela paraît vraiment une chose absurde. Pourtant cette captivité de Mérimée nous a valu une charmante lettre à madame de Lagrenée, pleine de philosophie souriante :

Paris, 11 juillet 1852.

Madame, je m'étais toujours douté que dans le vaste établissement que j'habite en ce moment, il y avait une compagnie fort mêlée. Je passe une partie de mon temps dans une espèce dè garde-manger dont j'ai fait un divan, et tandis que je lisais l'*ope otb yma*[1] j'ai entendu le dialogue suivant entre un Monsieur en habit noir, et un autre en veste rouge et pantalon jaune : *L'habit noir* : — Pourquoi que t'es là? *Le pantalon jaune* : — Parce que j'ai tué mon oncle. — Y avait donc des circonstances atténuantes? — Faut bien. — Pourquoi que tu l'as tué? — Cette bêtise! Pour avoir son argent. — Qu'est-ce qu'il avait? — 250 francs. — C'est pas gros. — Cette bêtise! Je croyais qu'il avait plus. C'est pas l'embarras, je l'aurais tué tout de même. Je n'avais pas 17 francs dans ma poche.

Ce Monsieur en pantalon jaune a une figure très douce, mais le front un peu déprimé. Il dit qu'il n'est pas socialiste, et qu'il n'a jamais travaillé que pour lui seul. Voilà cinq jours passés, madame, assez doucement et sans m'ennuyer. Je ne peux guère travailler, je ne sais pourquoi, car j'ai une chambre assez fraîche, et nulle envie de promenade. Je me

1. *Malheur à qui a de l'Esprit!* comédie de Griboïédov.

crois dans un caravansérail de l'Asie Mineure, arrêté faute de chevaux dans quelque khani. Il me faut du temps pour m'habituer à ma table, et au mur en face pour y trouver des inspirations[1]...

P. Mérimée expia donc assez durement son geste d'amitié à l'égard de Libri. Il n'en demeura pas moins convaincu de l'innocence, et disait en 1853 à M. Mocquart en lui recommandant madame Libri : « Il faudrait des volumes pour rendre compte de cette affaire, et pour exposer toutes les bêtises et toutes les iniquités qui s'y rattachent. » Et encore : « ... On regarde cette condamnation comme un des crimes de la défunte République, et l'on ne comprend pas que ses effets aient survécu au régime dont le 2 décembre nous a débarrassés[2]. »

En 1859 Libri écrivait à F. Buloz et lui annonçait qu'il quittait Londres à cause de la santé de madame Libri et de la sienne. « J'ai employé, disait-il encore, tout ce qui me restait d'yeux et de force à préparer deux catalogues de vente : l'un de manuscrits (qui va paraître à la fin de la semaine), l'autre de livres imprimés qui paraîtra dans un mois .. je compte travailler dans la retraite où nous irons, et dont le choix n'est pas encore fixé... »

A cette vente, Mérimée consacra un article

1. *Lettres de Mérimée à la famille Lagrenée*, déj. cit., p. 49.
2. *Intermédiaire* du 20 novembre 1893, XVIII, 575, 576, citée par Chambon, Lettres inédites de P. Mérimée, p. xxxvii.

dans le *Moniteur* du 1er août. C'est encore lui qui présenta au Sénat deux ans plus tard la pétition de madame Libri : tendant à « faire casser une instruction irrégulière, flétrir une expertise coupable, et annuler un jugement erroné ».

Cette pétition était signée[1] Guizot, marquis d'Audiffret, Mérimée, Laboulaye, Victor Lecler et Paulin Pâris.

Elle n'eut pas de succès. Mérimée prononça pourtant devant le Sénat un discours très documenté et d'une logique rigoureuse, à la suite d'un rapport assez hostile du président Bonjean. Après Mérimée, M. Delangle prit la parole, et aussi M. le procureur général Dupin. Pendant cette séance ces Messieurs s'occupèrent surtout à défendre les magistrats, attaqués par Mérimée (qui n'acceptait pas la procédure irrégulière du procès Libri), peu de Libri lui-même.

Hélas! depuis longtemps Libri fatiguait ses amis et ses juges. « Il a fait, reconnaît Mérimée, toutes les bêtises imaginables, il a bombardé de ses lettres amis et ennemis, et les a tous mis en fureur[2]. » Bref, le Sénat ne jugea pas utile de remettre la pétition de madame Libri entre les mains du garde des Sceaux; Mérimée fut encore une fois vaincu et fort en colère, car en sortant de là il écrivit : « Je ne saluerai plus le président Bonjean : *He is no gentleman*. Cela est clair. Toutes

1. 16 décembre 1860.
2. Citée par Chambon, p. XXXVIII, Lettres inédites de P. Mérimée.

ces robes noires sont comme des hannetons. Ils se tiennent tous, et qui en prend un, les a toutes après soi[1]. »

Libri mourut dans la misère.

En 1869, Philarète Chaslés voyageait en Italie. Après Ravenne, Padoue, Florence, il visita Fiesole et sa cathédrale. Comme il s'y rendait un jour d'automne, en suivant la route bordée de haies en fleurs, deux petites mendiantes l'accostèrent et lui offrirent des roses. Le voyageur admira le vieux porche et pénètra dans l'église, mais en s'avançant, il vit qu'un cercueil ouvert était posé devant le maître autel. Dans ce cercueil était Libri.

Chasles dit qu'il considéra longtemps ce mort, qu'il avait naguère connu à l'apogée de sa célébrité, puis il déposa ses fleurs sur le bord du cercueil, et s'en fut « plus rêveur que jamais ».

A. Houssaye a écrit : « La plupart des rédacteurs des *Revues Buloziennes* habitaient des taudis et vivaient en Spartiates[2]. » Cette boutade pouvait être vraie pour G. Sand et G. Planche, Sainte-Beuve ou Philarète Chasles.... Mais à côté de ceux-là, il y eut des rédacteurs « fastueux », Musset à ses heures fut du nombre; Eugène Sue, Lerminier fin gastronome, d'Alton Shée, Roger de Beauvoir, Paul de Molènes prétendaient le plus

1. Citée par Chambon, p. XXXVIII. Lettres inédites de P. Mérimée.
2. A. Houssaye, *Confessions*.

souvent mener joyeusement la vie, et festoyer avec quelque élégance. Et la gastronomie fait partie du dandysme de l'époque : « Je te pends, maroufle! disait Roger de Beauvoir à l'un des cuisiniers du Café de Paris, si tu t'avises de me servir des sauces rousses, ou de me faire manger des viandes rôties autrement qu'au bois[1]! » C'est l'époque où Briffault, commensal et ami du docteur Véron, se sert de la cloche à fromage comme coupe de champagne[2], et où le docteur lui-même se plaint avec quelque amertume, qu'on ne sache plus « faire un coulis! »

Les frères Bonnaire, commanditaires de la *Revue des Deux Mondes*, et bientôt de la *Revue de Paris*, accueillaient volontiers les jeunes rédacteurs à leur table, qui était « somptueuse ». F. Buloz les traitait plutôt chez Lointier, ou aux *Frères Provençaux*, et ne les reçut chez lui qu'après son mariage en 1835; quant aux dîners du docteur Véron, cuisinés par la célèbre Sophie, ils sont demeurés fameux. Autour de Véron, une troupe d'amis, collaborateurs ou parasites évoluait : Malitourne et Lassigny, J. de Saint-Félix, Roqueplan, Lautour-Mezeray. Parmi eux se montrait souvent un personnage bizarre, mais fin ; d'esprit délié, au fait des questions les plus subtiles de la

1. Claudin, *Mes Souvenirs*.

2. Beauvoir rapporte un mot de ce Briffault : « Il faut être deux pour manger un poulet, disait un jour un gastronome à Briffault. — Oui, reprit celui-ci : soi, et le poulet. » (*Les Soupeurs de mon temps*, R. de Beauvoir).

politique. Élégant, pommadé, tiré à « dix-huit épingles », frisé et jaboté, Loève-Veimars fut, en son temps, un des plus célèbres dandys; on copiait la forme de ses vêtements, et à l'Opéra, au Théâtre Italien, on faisait la haie sur son passage. « Au spectacle, dit Maxime Du Camp, sur les promenades, on se le montrait du doigt et l'on disait : « C'est lui! »[1] Vif, mince comme une épée, audacieux, toujours prêt à la lutte et prompt à la riposte, il aimait les polémiques, et l'intrigue ; assez mystérieux en somme, avisé, adroit, souple; d'ailleurs, en amitié, fidèle. L'esprit de cet original fut fort goûté de F. Buloz; Blaze le désigne comme faisant partie de la « trilogie préférée du directeur ».

On ignorait l'origine de Loève-Veimars. H. Blaze dit de lui qu'il « était Français comme Henri Heine était Allemand ». Mais, Loève-Veimars se défendait beaucoup de ce mystère. « Je vous supplie, si on m'attaque, recommandait-il à F. Buloz en s'embarquant pour l'Egypte, de répondre, et si c'est pour la nationalité qu'on conteste à Benjamin Constant, à Mallac et vous, ce mot seulement qui est un fait : M. L.-V. est né de parents qui étaient naturalisés Français et établis à Paris, dix ans avant la réunion sous l'empire de leur pays à la France. »

Au début, il écrivit une série de portraits d'hommes d'État, qui eurent l'honneur d'intri-

1. Maxime Du Camp, *Mémoires littéraires*, déj. cit.

guer G. Sand, c'étaient : Casimir Périer, Benjamin Constant, Villèle, le général Sébastiani, Guizot, et aussi Thiers. Mais que reste-t-il de lui? La première traduction d'Hoffmann, on la lui doit, elle est excellente. On lui doit aussi beaucoup d'études allemandes, des traductions de Heine. Il commença réellement à la *Revue de Paris*.

Comme il se spécialisait volontiers dans la littérature allemande, le docteur Véron, qui dirigeait alors la *Revue de Paris*, se figurait — à bon droit d'ailleurs — que Loève-Veimars parlait couramment la langue de Gœthe. Un soir, dans un de ses dîners célèbres, Véron plaça l'écrivain à table à côté de Fanny Essler et dit à celle-ci : « Vous pouvez causer en allemand! » Mais Loève-Veimars partit d'un grand éclat de rire : « Je ne sais pas un mot d'allemand, mais mademoiselle Essler sait le français, je garde ma place [1]. »

Quand Véron quitta la direction de l'Opéra il présenta Loève-Veimars à M. Thiers, comme son successeur. M. Thiers était alors ministre, et il agréa ce successeur. Mais le général Sébastiani, qui était aussi ministre, se souvint d'avoir été fort malmené par Loève-Veimars à la *Revue* en 1833, et ce fut Duponchel qui succéda à Véron. Comme compensation Loève-Veimars devint baron, fut décoré, et chargé par Thiers d'une mission en Russie [2].

1. Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*.
2. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, déjà cité.

On a dit de ce baron que « s'il avait des principes, il avait peu de scrupules », car il fut accusé d'avoir publié *le Violon de Crémone* et de l'avoir signé de son nom. Mais un journaliste dévoila la supercherie... « Loève-Veimars ne se déconcerta pas pour si peu... »

En 1840 Loève-Veimars fut nommé Consul à Bagdad, où il résida huit ans. Il consacra ces huit ans avec beaucoup de zèle aux affaires assez embrouillées de la légation, il ne trouva guère alors le temps d'écrire pour la *Revue*, mais il ne cessa de correspondre avec son directeur. Bien qu'éloigné de tout, et passant de longues semaines sans autres nouvelles que celles que lui apportaient les journaux, il suivait les affaires de France avec intérêt, et même les luttes de Thiers et de Guizot avec quelque passion. Il faut dire qu'il devait sa nomination à Molé et à Thiers.

Faisant allusion dans une de ses lettres à F. Buloz à l'attitude du ministère Thiers après le traité de Londres, attitude que le Roi désavoua, et qui amena, comme l'on sait, la chute de Thiers... : « On ne peut pas savoir en France combien la démonstration sérieuse qu'il a faite pendant son ministère nous a donné de poids. L'Europe sait aujourd'hui qu'en mettant la France de côté, on ferait naître un ministre décidé à repousser l'offense, et pareille attaque se renouvellera difficilement. Il est inutile, dans la haute position de M. Thiers, d'être toujours ministre, mais il est

bon d'avoir été le ministre nécessaire devant un tel événement. »

Le 1er mars 1843, Loève-Veimars écrit de nouveau : « J'ai beaucoup d'affaires, outre les travaux intérieurs et la misère. La Perse et cette province ont d'anciens démêlés, vieille étoffe que je raccommode depuis deux ans à Bassorah, à Bagdad, etc. et qui se déchire sans cesse de nouveau. En ce moment les habitants de Bagdad déménagent, sans égard pour le fatalisme; le pacha de Bagdad ayant massacré à quelques lieues d'ici bon nombre de personnes, on s'attend à des représailles. Mais c'est ici l'état normal, guerre ou paix mes devoirs sont tracés....

» Je vois par le *Journal des Débats*, le seul que je lise, que vous avez quelque prospérité en France. Du moins, le budget le dit. C'est un grand point, et l'Angleterre ne peut en dire autant. Je voudrais que nos députés vinssent passer quelque temps en Asie et dans la Mer de l'Inde. Ils rectifieraient quelques-unes de leurs idées, et verraient qu'il y a quelque chose de plus important que le sucre de betterave[1] ».

Le ministère Guizot faisait alors bien des mécontents, la *Revue* avait fort à s'en plaindre, car la chronique politique, écrite par Rossi, ne satisfaisant point le ministre; celui-ci ne se privait pas de menacer F. Buloz, alors Commissaire

1. Toutes ces lettres sont inédites.

royal, de destitution : « Pour vous, mon cher ami, continue Loève-Veimars, j'espère que vous êtes satisfait du présent, sans détriment de l'avenir, qui est toujours à tout le monde, sauf à compter.

» Je vous vois d'ici, un peu incliné au pouvoir par vos sentiments de modération, retenu ailleurs par quelque sympathie que je partage[1], grondé par vos amis, caressé par ceux qui vous haïssent, et vous tirant de tout avec votre magnifique instinct, qui tient un peu du génie.

» Quelques noms que j'ai lus au dos des pages de la *Revue* m'ont réjoui pour vous. La *Revue* continue d'être un port franc où les pavillons se mêlent, sans que le port abaisse le sien. Mais ne pourriez-vous me dire quelques mots de M. Molé; je n'ai, malgré mes lettres, pu obtenir une ligne de lui. La hauteur n'est pas de notre temps, pas même envers un pauvre Consul qu'on a fait. Mais n'importe, vous pouvez être sûr que je ne me dispenserai jamais de la reconnaissance et des devoirs qu'elle impose.

» Ce mot m'amène à M. Thiers. Je vois avec joie avec quel tact exquis il s'est ouvert une route inattendue, en jetant M. de Lamartine dans le fossé... »

Cependant, le pauvre Loève-Veimars mène à Bagdad une vie singulière. Accablé de travail et d'affaires, il ne reçoit jamais de ses chefs un

1. Loève-Veimars fait ici allusion à Molé.

encouragement, ils l'oublient, semble-t-il. Dans ce pays, « on en est encore à l'assassinat » : en août 1844 le Consul a failli être massacré avec toute la légation, il s'en plaint à F. Buloz et lui déclare : « Ne me demandez plus rien de Bagdad, ce n'est pas au milieu d'un combat qu'on peut faire une conversation intéressante avec ses amis..., adieu, mon cher Buloz, conservez-moi votre amitié et votre souvenir, et ne me laissez pas oublier par nos amis. Veuillez aussi vous rappeler en temps et en lieu que je suis à présent le plus ancien Consul général français qui réside dans l'empire turc, y étant déjà depuis quatre ans... et en outre le plus misérablement payé... » Cette question d'argent est, en effet, une grosse question pour le Consul, qui doit faire face à des dépenses, trop fortes relativement à son état de fortune, « nul pour Bagdad », écrira-t-il plus tard; « je ne puis y soutenir la tête que je porte. La dépense est excessive, les exigences énormes, et si je consens volontiers à ne boire que de l'eau par économie, comme je fais depuis un an, je ne puis au moins vendre mes derniers chevaux, lorsque le plus misérable effendi de la ville ne sort qu'avec deux ou trois gens, à cheval comme lui! Il vaudrait mieux supprimer le Consulat... je prêche tout cela dans le désert depuis quatre ans... »

Et en vérité on peut se demander quel mobile inconnu de nous, poussa Loève-Veimars ainsi sur les bords du Tigre? Cet élégant, ce dandy, qui

ne pouvait à Paris se passer d'un baigneur, portait perruque, teignait ses favoris, garnissait de dentelle ses jabots, et ne comptait plus ses succès féminins (suivant la chronique), qu'était-il venu faire en Asie, puisque la question d'argent ne contentait ni ses ambitions ni même ses besoins? C'est incompréhensible.

En 1845, le 12 février, il écrit à F. Buloz :

« Les antiquités de Ninive sont emportées à Bagdad, et me donnent beaucoup de peine, car nous n'avons rien de ce qu'il faut pour débarquer ces masses, les voilà répandues sur le bord du fleuve sous ma fenêtre, et j'espère bien que le Tigre les emportera dans un mois, sur de bonnes barques, à Bassorah, où nous les remettrons à notre marine. C'est une trouvaille qu'on nous envie beaucoup, et qui, en effet, est faite pour exciter l'envie. Vous verrez cela dans un an sans doute. Il y a deux taureaux que j'attends de Mossul qui sont deux colosses. Toutes les fois que vous m'écrirez, songez que vous faites une bonne action car je n'ai rien d'intéressant de Paris que par vous. »

Au milieu de toutes ses occupations (il affirme qu'elles sont multiples et inattendues) le Consul a trouvé le temps d'envoyer à son directeur en mars 1846 un travail... « C'est une sorte de statistique agricole, sociale et pittoresque, ou plutôt descriptive des populations de l'Irak et du Désert, avec un appendice sur le Kurdistan arabo-persan.

Il n'est question là-dedans que de chevaux, de chameaux, de moutons, de pasteurs, de mûriers, de dattiers (à propos, dites au spirituel auteur de tant de jolies poésies, notre ami Henri, que les dattiers, que vous nommez en Europe les *Palmiers*, ne sont pas odorants), et enfin de la vie de voleurs ou de patriarches, et souvent toutes les deux, que mènent les populations de ce pays. »

Cette observation de Loève-Veimars, vieil asiatique, au jeune Henri Blaze a trait au dernier poème de Blaze, paru en janvier précédent : *Franz Coppola*[1]. Imprudemment, en effet, Henri Blaze, qui connaît mieux les sapins de la forêt Noire que les palmiers d'Asie, a écrit :

Sous les cèdres touffus, les palmiers odorants.

Avant lui, Musset, il est vrai, avait dit aussi :

Sous le tiède oasis du désert embaumé.

En 1848, le Consul de Bagdad revint à Paris. C'est à cette époque que Maxime Du Camp, sur le point, à son tour, de visiter l'Orient, alla demander à Loève-Veimars des « renseignements pratiques » sur ces pays. Mais Loève-Veimars s'indigna à la pensée qu'on pût quitter Paris et le boulevard des Italiens, pour son plaisir.

« Il rapportait du Tigre, écrit Du Camp, des impressions qui m'ont paru médiocres. » Le

1. Ce poème est signé encore Hans Werner dans la *Revue des Deux Mondes*.

diplomate dit au voyageur d'une voix navrée : « Mais, malheureux jeune homme, vous ne trouverez pas même un filet de bœuf, dans tout le pachalik ! » Et comme Du Camp l'assure que d'autres choses l'attirent là-bas, et que le filet de bœuf pour lui, est de moindre importance que le reste, Loève-Veimars s'attriste, et lui dit : « Eh bien, allez, mais à votre place, je ferais le voyage du boulevard des Italiens ! »

Maxime Du Camp fut fort peu satisfait de cette visite ; il comptait trouver, suivant la légende, un Brummel fringant, et il vit un homme fardé, usé, ridé, quoique Loève-Veimars n'eût à cette heure que quarante-sept ans ; sans doute le séjour des bords du Tigre lui avait-il moins réussi que celui du boulevard des Italiens, qu'il recommandait avec tant d'insistance. Pourtant, il repartit pour Caracas, et il y mourut. Au moment de s'embarquer à Marseille, il écrivait encore à F. Buloz :

« Vous avez mon dernier mot, je pars à l'instant, le bateau à vapeur m'emporte », etc.

Il ne semble pas que Caracas, plus que Bagdad, lui ait plu. Pourtant, en arrivant il déclare : « Sortant d'un pays turc on est bien partout. »

A peine arrivé en Amérique, il s'occupe de l'extension de la *Revue* ; il est vrai que F. Buloz le presse. Après les événements de décembre, voici ce que Loève-Veimars écrit :

« Vous me demandez ce que je pense depuis décembre. Je pense qu'un certain passage de je

ne sais quel roman de Balzac, où il punit la catin recevant de toutes mains, et acceptant bénéfices et présents sans en tenir compte à personne, est un passage très applicable à la France. N. B. est le troisième homme providentiel qui lui est envoyé depuis cinquante ans pour la sauver d'elle-même et vous verrez que sa reconnaissance sera celle des dames de Balzac en question. Tenez-vous à cet homme-là, soutenez-le, et buvez frais; voilà, mon cher ami, tous les conseils que j'ai à vous donner pour l'heure[1]. »

Telle est l'opinion de ce diplomate sur le 2 décembre. A première vue elle semble assez légère? Malgré cette légèreté, Loève-Veimars fut, je l'ai dit, pour la *Revue des Deux Mondes* un excellent correspondant, actif et ingénieux; il collabora avec zèle à l'entreprise nouvelle dont F. Buloz eut l'idée en 1850 : *l'Annuaire*, travail considérable pour lequel ses amis résidant à l'étranger ou voyageurs, le servirent, car c'est d'eux qu'il tint les renseignements politiques, commerciaux, économiques, financiers, etc., de toutes les parties du monde.

« Je ne vous ai pas envoyé de notice, écrit Loève-Veimars dans une de ses dernières lettres à F. Buloz, il est vrai, mais depuis que je sais que vous êtes autorisé à dépouiller ma correspondance[2], je la rédige *ad hoc*; et j'y fais entrer une

1. 8 mai 1852, inédite.
2. En décembre 1853 déjà il écrivait : « Vous avez eu une

foule de faits et de détails, afin que son ensemble soit une histoire complète de l'année.

» Celle de 1853 sera très intéressante, car nous avons depuis trois mois une révolution assez originale, et qui s'est terminée par un coup de théâtre très inattendu; le siège de l'insurrection qui était Cumano a été détruit le 15 juillet par un tremblement de terre et l'insurrection s'est rendue, ou plutôt a expiré sous les ruines. Cependant je ne considère pas les choses comme finies. Mais à mon sens, tout est impossible ici, monarchie, comme république, tous les principes sociaux sont oubliés et l'anarchie est le Mal Roi... que ce pays aura longtemps. »

A cette époque, Loève-Veimars, qui signe depuis qu'il est à Caracas « Loève de Veimars », songeait à la France, et à son retour en France. Mais, il écrivait mélancoliquement : « Des mauvais sujets français, comme nous en avons partout, font travailler contre moi, à Paris, et se vantent de me faire récompenser de mes soucis par une disgrâce.

» A tout le sage est préparé! »

A tout? sauf à la mort; et c'est en France, dans ce Paris qu'il aimait, qu'elle surprit ce Parisien d'adoption. « Quel aimable volume on pourrait faire, disait F. Buloz, avec ses impressions de

très bonne idée de faire dépouiller ma correspondance officielle », etc.

voyage et d'art, ses récits, ses nouvelles et sa correspondance si alerte. »

Si Loève-Veimars fut bonapartiste à la fin de sa vie, il eut pour la République, aussi bien celle de l'Amérique du Sud que toute autre, une répulsion très marquée : « Règle générale, il n'y a pas un homme honnête, et propre, selon nos idées, dans toute la République de l'Amérique du Sud, écrit-il en 1852, et si vous voulez, moins encore dans toutes les Républiques du Monde. C'est la forme du gouvernement qui mène le plus droit à l'immobilité politique et à l'immobilité personnelle. Voilà mon *de profundis*, sur la défunte République française, descendue aux enfers d'où elle est sortie. »

A Loève-Veimars succéda Rossi, comme chroniqueur politique de la *Revue*, puis Forcade. Le nom de Loève-Veimars maintenant est tombé dans l'oubli, celui de Forcade survit.

Forcade n'écrivit régulièrement la chronique qu'en 1858, mais depuis 1844, déjà, il collaborait à la *Revue*. Questions politiques et commerciales, finances, économie politique, histoire, littérature étrangère, il avait, depuis douze ans, apporté largement son tribut, quand il parut, après quelques essais, désigné à F. Buloz pour se charger de l'histoire politique de la quinzaine. Il s'en occupa dix ans, avec un succès si grand, que son nom restera parmi les meilleurs.

Ch. de Mazade a dit de lui que « c'était certai-

nement un des esprits politiques les mieux doués... » et aussi, qu'il avait « le goût, le culte, le sens pratique de la liberté »; mais c'était un terrible collaborateur que Forcade, et inexact, d'ailleurs écrasé de charges, et menant une vie assez aventureuse. On s'étonne en parcourant sa correspondance, qu'il n'ait pas perdu plus tôt la raison. F. Buloz supportait toutes choses de lui, car il estimait son talent, mais que de marches et de contre-marches, que de lettres, et de promesses, pour obtenir une chronique! Parfois il était insaisissable. Qu'on en juge par cette lettre du directeur de la *Revue* :

7 novembre 1857.

Mon cher Forcade,

Je vous ai attendu et je vous attends encore. J'ai envoyé chez vous également, mais en vain. On ne peut pas pénétrer, ou vous *oubliez de rentrer*.

Je vous demande néanmoins une réponse : ferez-vous, ou ne ferez-vous pas cet article?...

La légende raconte que, pour plus de sûreté, F. Buloz enfermait quelquefois son collaborateur des journées entières à la *Revue*, où il écrivait l'article du moment. Forcade se soumettait volontiers à ce traitement, à condition de composer lui-même son menu, que le restaurateur voisin lui apportait dans sa prison, et de choisir ses crus, qu'il souhaitait excellents.

Quoi qu'il en fût, Eugène Forcade, pendant les

périlleuses années impériales et jusqu'en 1868, sut maintenir l'indépendance de la *Revue* : ce n'était pas alors chose aisée, et il le fit avec un talent souple et vivant, malgré les « avertissements », qui auraient pu le paralyser ou l'éteindre. Je reviendrai à Eugène Forcade en son temps.

Henri Blaze prétendit que d'une part Thiers, Cousin, Mignet, de l'autre Guizot, Rossi et Vitet, composèrent le double triumvirat qui pesa lourdement sur la *Revue*, tout en faisant sa gloire ; car « ces grands hommes-là », dit-il, n'aimaient que leur littérature, et pratiquaient le *nescio vos* avec sérénité. Il ajoute : « M. Guizot est mort sans avoir connu de Musset autre chose que la *Ballade à la lune* » ; et après tout, cela est bien possible?

Certes, F. Buloz fut attaché à Thiers et le servit, il lui donna maintes preuves de son dévouement, et déclarait : « A la *Revue* on ne le combattra pas. » Il disait *Monsieur* Thiers, comme il disait *Madame* Sand. Il admira sans doute Cousin, et reconnut la supériorité de cet esprit, son charme brillant, il garda aussi à Victor Cousin un vif sentiment de reconnaissance : celui-ci crut, un des premiers, à la fortune de la *Revue*, lorsque F. Buloz la réorganisa en 1845 ; mais les allures fréquemment doctrinales, et la morgue du grand maître de l'Université, n'étaient pas pour lui plaire. Car il y a deux Cousin, le grand Universitaire, directeur de

l'École Normale, « apôtre de l'Éclectisme », et celui de Louise Colet et de la princesse Belgiojoso. Intime ami de la première, fervent admirateur de la seconde — ne grimpait-il pas dans la mansarde de celle-ci, alors qu'elle était proscrite, et se croyait pauvre, en 1831? Il y rencontrait le général de La Fayette, et le « beau Mignet », qui déjà s'y installait; ensemble on faisait le ménage, on parlait carbonarisme, en surveillant la cuisson des haricots secs.

Mais la princesse, qui était belle et fantasque, traça quelque jour du grand maître, un portrait assez sévère, — malheureusement inachevé, que j'ai eu la bonne fortune de retrouver; — il est écrit tout entier de sa main, et d'après l'écriture, doit dater de 1840 à 1848 environ; le voici :

« M. Victor Cousin n'aime pas que l'on fasse allusion à ses commencements et à son origine. Il lui est bien arrivé quelquefois dans les jours d'émeute, de s'écrier avec transport qu'il était fils du peuple, que ses sympathies appartenaient au peuple, etc. Il lui est arrivé aussi, dans une de ces bienheureuses leçons, qui ont commencé sa fortune, de poser comme les deux extrémités de l'échelle des êtres, *sa pauvre mère*, disait-il, d'un côté, c'est-à-dire en bas; et lui-même de l'autre, c'est-à-dire en haut. Tous ses élèves se souviennent de l'avoir entendu exposer en soupirant qu'il y a des êtres humains à peine distincts de la bête (c'était là qu'arrivait la comparaison avec

sa mère), et d'autres êtres, à peine distincts de Dieu. Pour le coup il était du nombre.

» Les souvenirs de M. Cousin sont fugitifs. Il a bien quelque part un frère, dont il ne sait que faire et qu'il tient aussi éloigné que possible, mais il n'en parle pas. Sa vie officielle, la vie qu'il aime à rappeler commence avec son cours de philosophie, elle continue dans les prisons prussiennes, d'où il est sorti tout imbibé d'allemand, d'esprit allemand, d'imagination allemande, et de nuages allemands. De retour en France, il se posa comme une victime de la liberté et du roi de Prusse, et comme un penseur profond, nourri de Kant et de Fichte, de Hegel et *tutti quanti*. C'était le temps des apothéoses aux victimes de la liberté, et M. Cousin prit goût à son rôle. Il se fit carbonaro, il conspira contre les tyrants (*sic*) et cela tout en déclamant dans sa chaire contre ceux qui avaient confondu le libéralisme et le matérialisme, tout en expliquant à tort et à travers Kant, et en se posant comme le traducteur de Platon. Ses leçons sur Kant sont parsemées d'erreurs grossières, qu'on appellerait volontiers des contre-sens. Ainsi Kant dit une chose, fort connue d'ailleurs, et que voici : « Trois » points peuvent toujours donner lieu à une superficie, » et M. Cousin traduit qu'il y a toujours trois points sur une superficie... »

Ici s'arrête la critique de Cousin; elle est sévère, venant de cette amie, et je ne vois pas

trop si elle a écrit ce portrait pour elle seule, ou dans un but de publicité! pourtant cette dernière intention me semble peu probable.

La princesse et Cousin ne me paraissent pas brouillés, d'ailleurs, vers ces années 1840-48, et Mérimée, écrivant à madame de Montijo, et lui communiquant les nouvelles de Paris, signale la présence de Cousin dans le salon de la princesse, car il dit méchamment : « Les chiens de la princesse Belgiojoso ont mordu le bras de Cousin qui gesticulait dans le salon de leur maîtresse, et qu'ils ont pris pour le bâton avec lequel on les faisait jouer. » Mais la belle Christina était rancunière, savait sourire et haïr. On aura remarqué cette phrase sur Cousin, *qui se faisait passer pour le traducteur de Platon.* La princesse fait, assez perfidement, allusion à la traduction du *Timée* de Platon, travail de Jules Simon, alors jeune agrégé volant de philosophie, que Cousin s'appropria. Cousin oublia même si bien que Jules Simon en était l'auteur, qu'un jour, celui-ci abordant le maître et lui demandant comment il allait :

« Assez mal, répond Cousin, je suis très fatigué. On ne saura jamais combien cette traduction de *Timée* m'a fatigué. »

Puis se rappelant tout à coup à qui il parlait :

« Mais si fait, ajouta-t-il, avec le plus grand sang-froid, vous le savez aussi bien que moi[1]. » Et il parla d'autre chose.

1. Jules Simon, *Premières années.*

Comment la princesse connaissait-elle cette histoire?

Mais la princesse connaissait bien des histoires. Le Cousin qu'elle dévoile dans le fragment qu'on a lu plus haut est bien celui dont on a dit qu'il n'a été « sobre que de choses qu'il ne désirait pas » ; le même aussi qui faisait répondre à un auteur qui souhaitait d'écrire sur un sujet dont il s'était occupé (lui, Cousin) : « Il le peut maintenant, *j'aime ailleurs*[1]. »

Sous la monarchie de juillet, le rôle de Victor Cousin comme directeur de l'École normale et responsable de l'enseignement de ses professeurs, aussi bien à la Sorbonne qu'au Collège de France, ne fut pas aisé. Il eut contre lui, Jules Simon le note, le clergé violent avec Veuillot. M. de Montalembert « dirigeait le clergé habile », Pierre Leroux menait les radicaux. « Ces deux ou trois armées tenaient Cousin bloqué en quelque sorte. On ne lui reprochait pas seulement ce qu'il disait, mais ce que nous disions. — Vous êtes tous des panthéistes, criaient à la fois Veuillot et Montalembert, en s'adressant au corps enseignant, et les libéraux, les cléricaux interpellaient, les journaux injuriaient, les prédicateurs tonnaient, la reine gémissait, et le roi disait à son grand maître de l'Université : Vous me faites des affaires avec cette bonne reine![2] »

1. Sainte-Beuve.
2. Jules Simon, *Premières années*.

Vers 1840, Victor Cousin, chargé d'honneurs, pair de France, membre de l'Académie française, professeur à la Faculté, membre du conseil royal de l'Instruction publique[1], etc., fut un collaborateur assidu, en somme, de la *Revue des Deux Mondes*, quoique insuffisant encore, au gré de F. Buloz. Difficile et sournois, au dire de Sainte-Beuve, égoïste et peu dévoué à ses élèves, suivant J. Simon, on l'a vu supporter pourtant, rue des Beaux-Arts, un assez maussade refus, au sujet d'un article sur Kant; de cette déception (car c'en fut une), cet homme « si dur » ne garda rancune à personne; ses contemporains l'auraient-ils noircí? Voici une lettre de Cousin, très postérieure à ceci. Elle concerne un de ses articles sur *Mademoiselle de Bourbon*, travail trop rempli, de l'avis de F. Buloz, de motets, de quatrains et d'élégies. Cette lettre, il me semble, est affectueuse et conciliante :

« Voici la fin de l'article, j'y ai fait encore quelques retranchements dans ces malheureux vers, qui ne peuvent trouver grâce devant vous. Tel qu'il est, il ne vaut pas le premier[2], mais je le crois assez intéressant... Pour vous plaire je vous ferai un autre article, où il n'y aura pas un seul vers, où il ne sera question que d'une seule chose, d'une seule aventure. » Et il termine en adoptant le titre que F. Buloz lui propose : « Votre titre est bon. »

1. Jules Simon, *Victor Cousin*.
2. *Mademoiselle de Bourbon aux Carmélites*, 15 mai 1832.

Plus tard encore, lorsque Cousin fut attaqué au *Correspondant*, G. Planche écrivit dans la *Revue* un article très lumineux sur l'œuvre du philosophe, ou tout au moins ses principales œuvres; et Cousin en remercia F. Buloz : « Vous aviez bien raison de me dire que je serais content de l'article de M. G. Planche, j'en suis ravi, et je ne suis pas faiblement reconnaissant d'être défendu pour mon humble part, avec des maîtres tels que M. Royer Collard. Ma principale satisfaction se tire du service que promet à la critique littéraire et à la critique des arts, le spiritualisme dont M. Gustave Planche fait profession. C'est au nom du spiritualisme, qu'il faut balayer devant soi les basses complaisances de certaines critiques, par la satire du vice et des honteux dérèglements... Je suis mort, ou du moins incapable de sérieux travaux. Dans ma retraite, il m'est doux de voir que mes amis ne m'oublient pas[1]. »

Sainte-Beuve, qui pourtant ne l'aimait guère, disait de Cousin : « Il a une éloquence qui fait qu'on lui pardonne tout, dès qu'on l'entend », et, de fait, je l'ai su par les miens, sa conversation était « sans rivale ». « C'était comme une magie », sa voix prenait tous les tons, sa parole forte ou émouvante à son gré, séduisait. « Cette fascination que Beyle redoutait, devenait un charme irrésistible pour les auditeurs à qui la subtilité

1. Inédite.

de son esprit, la richesse, l'originalité de son élocution, rendaient les questions les plus ardues faciles à résoudre. »

Jules Simon, dans sa belle étude sur le maître de l'Éclectisme, remarque : « Sainte-Beuve n'avait d'esprit qu'avec les hommes d'esprit ou les jolies femmes; je n'ose pas dire que Saint-Marc Girardin en avait surtout quand on était entre cuistres; à Villemain il fallait une chaire ou un salon, Cousin était prêt partout, sur tout, et avec tous. » Voilà la vraie note pour définir l'éloquence.

F. Buloz reprocha à Victor Cousin ses longs silences, qu'il prenait pour des défections. Il lui reprocha aussi les articles qu'il portait au *Journal des Savants!* En janvier 1855, il lui écrit : « Vous nous abandonnez tout à fait, vous ne donnez rien à la *Revue*, et voilà plus de six mois que nous ne vous avons vu ici. » (En général, Cousin venait volontiers le samedi soir, au whist de madame Buloz, ou entrait chez le directeur, les jours de séances à l'Institut)... « Vraiment, à vous voir vous éloigner ainsi, on ne dirait pas que vous avez *un intérêt* dans la *Revue*, et je vous prie de faire bientôt votre rentrée, et de ne pas donner ce fâcheux exemple d'un écrivain intéressé à la *Revue*, et qui se consacre à peu près exclusivement à un autre recueil.

» Je profite de l'occasion pour vous dire que vous courez le risque à l'Académie, d'après ce que j'apprends, de nommer à la place de M. An-

celot un candidat impérial ou un socialiste; mais vous autres immortels, vous ne daignez pas savoir ce que disent et ce que savent les simples mortels[1]... »

Voici la réponse de Cousin :

Mon cher Buloz,

Votre épître m'a trouvé au milieu d'une mortelle crise de rhumatisme, elle m'a donné un tout petit moment de gaieté. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en voyant que les lauriers du *Journal des Savants* empêchaient la *Revue des Deux Mondes* de dormir. Et voilà ! il n'y a pas de quoi. Mon cher, j'écrivais dans le *Journal des Savants* quand vous étiez encore en nourrice, et j'y écrirai tant que je pourrai tenir une plume : laissez-moi dormir pendant tout l'hiver comme les marmottes de votre pays, à Pasques je me réveillerai j'espère, et vous proposerai quelques articles. D'ici là je serai enfoncé dans la métaphysique et dans l'histoire.

Si pour l'Académie vous avez découvert de bons candidats, et quelqu'un qui vaille mieux que M. Ponsard, envoyez-moi votre microscope, je vous prie...

Ampère nous lit de charmants morceaux sur l'histoire romaine, d'après la vue même des lieux et des monuments subsistants, voilà du gibier pour vous : tourmentez-le et il cédera[2].

F. Buloz répond à cette lettre le 11 janvier :

... « Vous me paraissez vous être mépris sur

1. Inédite, 5 janvier 1855, *Correspondance* de Victor Cousin, bibliothèque V. C. à la Sorbonne, f. 1000.
2. Inédite.

la portée de ma faible plainte : je ne vous demandais pas, je serais ridicule de le faire, de ne pas écrire au *Journal des Savants*; je vous priais seulement de ne pas vous consacrer exclusivement à ce recueil, et de ne pas oublier si longtemps la *Revue*. Si ma lettre vous a distrait un moment de vos rhumatismes en vous faisant sourire, je m'en réjouis sincèrement. »

Ensuite le directeur de la *Revue* reprend le sujet de l'élection académique prochaine. Sur le fauteuil de M. Ancelot, Legouvé se présente, puis Ponsard, puis E. Augier, mais ce dernier se retire bientôt devant l'auteur de *Lucrèce*. Et la *Revue* dans sa chronique s'indigne : « La lutte va-t-elle se restreindre à ces deux candidats? » Elle propose Brizeux, de Laprade, Gustave Planche, Jules Sandeau.

« Quant à mon microscope pour les candidats », écrit F. Buloz, j'aurais beau vous l'envoyer, vous refuseriez de vous en servir; je vous demande seulement de lire ou de relire le poème sur Homère, et les tragédies de M. Ponsard, et si vous n'y découvrez pas de choses à scandaliser un écrivain tel que vous, je me charge de vous les signaler. Je me demande comment un homme de votre goût et de votre style, peut mettre en balance les ouvrages de M. Ponsard avec les œuvres plus nombreuses, et le plus souvent charmantes, de tel autre candidat que je pourrais vous nommer, si vous consentiez à les lire. Me per-

mettrez-vous à ce sujet, de rappeler que vous n'avez eu d'admiration pour madame Sand que dix ans après nous, et que vous n'admettiez guère Alfred de Musset il y a quelques années. Eux aussi étaient des enfants de la *Revue*; mais vous ne les lisiez guère alors, et je m'aperçois avec regret qu'il y en a d'autres, que vous ne lisez pas toujours[1]. »

Ici l'opinion de F. Buloz rappelle celle d'Henri Blaze : « ces grands hommes n'aimaient que leur littérature », et M. Guizot est mort « sans avoir connu de Musset autre chose que *la Ballade à la lune* ».

Parlant de Villemain, Henri Blaze dit encore qu'il traversait la *Revue* de loin en loin, mais n'y fut jamais à demeure, et il le compare en cela à Michelet : « Il était de ceux qui ne s'assimilent pas. Au contraire, Ch. de Rémusat, comme G. Sand, s'habitua aux critiques du directeur, et s'en étonnait : « Quel que soit son avis, j'ai pour règle de m'y conformer. » Et encore : « Singulier homme! je lui donne un article, il le lit, et quelques jours après il me le rapporte en me disant : — C'est excellent, mais je voudrais que ce qui est au commencement fût à la fin, et que ce qui est à la fin fût au milieu[2]. »

1. Inédite, *Correspondance* de V. Cousin, bibliothèque V. C. à la Sorbonne, f. 1001.

2. H. Blaze, Mes souvenirs de la *Revue des Deux Mondes*, déjà cité.

Je ne sais d'où venait l'antipathie du très vindicatif Heine pour Cousin. Peut-être d'une rivalité d'amour dont la belle princesse était la cause; ne l'avaient-ils pas courtisée tous deux? sans succès d'ailleurs. Heine aimait à raconter la déception du philosophe, s'élançant un soir chez la princesse Belgiojoso au moment du dîner, « à travers fauteuils et convives », pour lui offrir son bras. « Oh! la comique expression que prit son air grazioso, lorsque la princesse, d'un sourire enchanteur encadré de fossettes, le refusa net, avec ces paroles prononcées d'une voix *harmonicale* : — Pardon, monsieur Cousin, vous ne voudriez pas me brouiller avec la Russie? et elle prit le bras de l'ambassadeur Pozzo di Borgo; oh! la rude leçon de savoir-vivre », disait Heine en se moquant[1].

« Imaginez, racontait-il encore à madame Jaubert, la précieuse marraine de Musset qui le visitait pendant ses cruelles maladies, imaginez que je viens de voir, de mes yeux voir, des courses auxquelles tout Paris prenait part; et les coureurs n'étaient autres que MM. Thiers, Guizot et Cousin, montés chacun sur une autruche. Au lieu de mettre des costumes de jockeys, comme le bon goût l'exige, M. Thiers portait un uniforme de général, M. Guizot, coiffé d'une tiare, une crosse à la main en guise de cravache, avait

1. *Souvenirs de madame C. Jaubert.*

son habit boutonné selon sa coutume, et M. Cousin s'était déguisé en philosophe allemand. Mais dans le rêve, tout de suite, sans hésiter je l'ai reconnu! » Et Heine, « riant à gorge déployée, agitait ses mains pâles, satinées et fluettes, seule partie de son être qui fût demeurée libre ».

Quel étrange personnage ce Heine, de caractère si bizarre, si heurté avec ce « cerveau lumineux, pétri de rayons et d'idées, d'où les images sortaient en bourdonnant comme des abeilles d'or[1] ». Th. Gautier, qui a admirablement esquissé cette figure, écrit encore : « A la fois gai et triste, sceptique et croyant, tendre et cruel, sentimental et persifleur, classique et romantique, allemand et français, délicat et cynique, enthousiaste et plein de sang-froid, tout, excepté ennuyeux. C'était vraiment l'Euphorion, enfant de Faust et de la belle Hélène. » Le charmant portrait!

Le nom de Henri Heine paraît dans la *Revue* pour la première fois en 1832, avec des *Récits d'excursions aux Montagnes du Harz*, et *le Tambour Legrand*[2]. C'est aussi l'époque où Heine connut la Belgiojoso. Il est impossible de séparer leurs noms alors. On a dit qu'il la rencontra pour la première fois chez le général de La Fayette[3], et peut-être en effet leur situation politique d'exilés les rapprocha-t-elle d'abord, mais bientôt

1. Th. Gautier.
2. Reisebilder.
3. Remson Whitehouse.

la politique fut un élément très secondaire dans l'affection de Heine... qui écrivait à la belle Cristina : « Vous êtes la personne la plus complète que j'aie trouvée sur la terre. »

S'il fut jaloux de Mignet, il n'y parut guère, et s'écriait : « Voilà un écrivain! une belle âme! » Mais comme il est méchant pour le pauvre Bellini, à qui il prédit une mort prochaine, rit de l'impression que cette gentillesse laisse au jeune homme, et prononce froidement quand en effet quelque temps après on lui annonce la mort de Bellini : « Je l'avais prévenu! »

La princesse Belgiojoso exerça sur l'esprit et la vie de Heine une influence profonde; excellente influence. Heine exilé, ou exilé volontaire, au début, peu connu en France, protégé par cette femme belle et célèbre, lui fut redevable de mille choses qu'il ignorait. L'amitié vigilante de la « Principessa » l'introduisit dans une société choisie, où il rencontra Thiers, Mignet, Augustin Thierry, Scheffer, Musset, Victor Cousin, Chenavard, etc., et la culture du poète, semblable sans doute à celle de son pays, toute neuve, comme il l'a écrit lui-même, et « sentant encore le vernis », que ne gagna-t-elle au contact de celle de cette patricienne? Non seulement la princesse l'aida de façon effective par ses relations, en obtenant pour lui, de Thiers, sur les fonds secrets une pension de 4800 francs que Guizot, en 1840, continua de lui faire servir, mais elle devint « la

confidente des mouvements de son cœur », car la première déception une fois passée, déception causée par son échec amoureux auprès d'elle, il éprouva à son égard une sorte d'amitié amoureuse assez singulière et rare, dont la coquetterie, en ce qui le concerne, est exclue, mais dont la ferveur ressemble terriblement à celle de l'ancien amour.

La coquetterie est exclue de son amitié, car il n'hésite pas à se montrer à cette femme tel qu'il est, avec ses rudes défauts, souvent grossiers ou cyniques, défauts dont la fine princesse lui fait honte. Bientôt les relations, à Paris, ne lui manqueront pas; mais le choix de ses affections féminines est médiocre, et lorsque la princesse « veut le détourner de vulgaires amours », c'est chez elle, à la Jonchère, qu'elle le prie, et qu'elle s'efforce de l'en distraire. Son influence s'exerce aussi sur ses opinions. D'Aix, en 1836, désenchanté et souffrant, il dit à sa grande amie ses doutes. Ne craint-il pas par-dessus tout de perdre sa précieuse amitié?

« Est-ce que, madame, je ferai bientôt ma paix, paix ignoble avec les autorités d'Outre-Rhin, pour pouvoir sortir des ennuis de l'exil et de cette gêne fastidieuse qui est pire qu'une pauvreté complète? Hélas! les tentations deviennent grandes depuis quelque temps... Mais qu'est-ce que signifient toutes ces paroles oiseuses, et qui pourraient vous faire croire que l'homme qui les écrit suc-

combe au plus grand malheur, au malheur d'être indigne de votre amitié, princesse! Non, très belle et très compatissante princesse! Je ne suis que malade », etc.[1].

Il vint un temps où Mathilde Morat, d'abord maîtresse de Heine, puis sa femme, « femme dont la tête était aussi vide que le corps était splendide[2] », l'éloigna de toute société choisie; elle fut « passivement pour lui son mauvais génie dans la seconde moitié de sa vie », elle l'éloigna aussi de ses premières amitiés, les plus précieuses.

En septembre 1847, déjà cruellement atteint par cette paralysie qui devait le terrasser huit années et jusqu'à la fin, il écrivait à la princesse Belgiojoso : « Ma maladie est devenue insupportable, la paralysie a gagné aussi les pieds, les jambes, et tout le bas-ventre, de sorte que depuis une quinzaine, je ne puis plus marcher du tout... » Cette année 1847, Heine donna à la *Revue* : *Atta-Troll*, « cette fantaisie qu'il rapporta naguère de Cauterets », singulier poème dont un ours est le héros. Dans ce poème, d'une imagination brillante, paraît une Juliette. Cette Juliette c'est Mathilde Morat : « Juliette n'a pas l'âme allemande. Son baiser est enchanteur et enivrant.

» Ses regards sont comme un filet de lumière dans les mailles duquel notre cœur se prend, tressaille et palpite éperdu, etc. »

1. Legras : *Henri Heine poète*, appendice.
2. Madame C. Jaubert, *Mes Souvenirs*, déjà cité.

Fort bien... mais voici la vraie Juliette :

« Juliette était près de moi et contemplait les étoiles.

» — Ah, se prit-elle à dire en soupirant, les étoiles sont bien plus belles à Paris, lorsqu'en hiver elles se mirent dans le ruisseau du faubourg Montmartre! »

Et c'est l'âme de Mathilde.

Le 15 mars 1847, la *Revue* publia *Atta-Troll* et F. Buloz écrivit à Saint-René Taillandier, qui avait débuté à la *Revue* dans la critique allemande[1].

« ... A propos de Heine, *Atta-Troll* m'a fait grand plaisir. Si vous connaissiez dans ce qui paraît en Allemagne, quelque chose de cette valeur, vous devriez nous la faire connaître, même la traduire.

» Le pauvre Heine va bien mal; il a un pied dans la tombe, et il rit toujours. Il n'a plus qu'un œil à moitié ouvert. Il y avait fort longtemps que je ne l'avais vu quand il m'a apporté *Atta-Troll* et il m'a fait peine à voir[2]. »

Lorsqu'il envoya à F. Buloz son livre de poèmes et légendes, Heine lui écrivait[3] :

Mon cher Buloz,

Atta-Troll qui a l'honneur de vous présenter aujourd'hui ses respects, n'est pas pour vous un

1. Situation intellectuelle de l'Allemagne, septembre 1843.
2. 2 avril 1847, F. Buloz à Saint-René Taillandier, inédite.
3. Paris ce 7 juillet 1855.

étranger, vous avez assisté à sa naissance, vous avez guidé ses premiers pas dans le monde, vous étiez pour ainsi dire son parrain; veuillez donc lui continuer votre puissant patronage, il en a besoin plus que jamais dans ce moment où il fait de nouveau ses débuts, après avoir longtemps vécu éloigné de la scène littéraire.

Protégez, mon cher ami, ce vertueux enfant des montagnes, dont la candeur chevelue est exposée à bien des chutes, sur le sol glissant de notre société pourrie et démoralisée. Je vous envoie donc votre filleul, avec la plus chaude recommandation.

Votre tout dévoué,

HENRI HEINE[1].

Cette gaieté, ce léger persiflage, cet esprit endiablé sont inséparables du pauvre être torturé, qui signe quelquefois aussi ses lettres : « le moribond H. Heine ».

On a raconté que H. Heine, d'origine juive, exécrait ses coreligionnaires. Un soir, à table, à côté d'une voisine israélite qui lui demande (imprudente dame!) d'où vient ce nom singulier de *Lacryma Christi* donné à un vin : « Cela signifie Larme du Christ, répond Heine avec férocité, et on appelle ainsi ce vin parce que le Christ pleure chaque fois qu'un Juif en boit. » A la *Revue*, les mots de Henri Heine furent célèbres. Cruellement, n'avait-il pas appelé Alfred de Musset « le jeune homme d'un beau passé »?

1. M. Legras a publié dans l'appendice de son livre sur H. Heine le brouillon (?) de cette lettre dont je possède l'original.

F. Buloz, qui aimait tant Musset, n'appréciait pas le mot.

En 1849, toujours malade, il écrit au directeur de la *Revue*. « Je voudrais bien vous voir, et causer avec vous de choses assez importantes, mais mille raisons, non moins importantes, m'empêchent de me rendre chez vous; la première de ces raisons est que depuis sept mois je n'ai pas quitté le lit, condamné de rester couché sur le dos, où on m'a brûlé quatre grandes plaies qui me font beaucoup souffrir, à l'heure qu'il est; il faut donc que vous veniez chez moi, et je vous prie de ne pas me faire trop attendre votre visite, qui en outre me fera grand plaisir [1]. »

Après cela, il se relèvera peu, et le temps des espiègleries est passé, il ne mystifiera plus personne, ou du moins ses malices, il les décochera du matelas où nuit et jour il gît... et souffre, car il restera « malin comme un diable », jusqu'à la fin, mais « il est bon », dit Gautier qui le connaissait.

Un des derniers *mots* de H. Heine fut prononcé par lui vers 1846 ou 1847, et le voici :

Heine arrive à la *Revue* dans le bureau de F. Buloz, l'air absorbé, ce qui n'est pas dans ses habitudes; F. Buloz s'étonne, lui demande ce qu'il a, s'il est souffrant?

... « J'ai, répond Heine, que je viens de rencontrer X... devant la porte, je me suis arrêté

1. Septembre 1849, inédite.

avec lui un instant, nous avons échangé nos idées, et *je me sens tout bête...* »

Sur une organisation aussi sensible, sur un système nerveux aussi ébranlé, les ennuis matériels laissaient Heine frémissant, et ensuite prostré; puis de nouvelles crises survenaient... Sous le coup d'un procès avec l'éditeur Lecou, qui sans son aveu lança une édition nouvelle du *Reisebilder*, en 1852, Heine, tout ému, écrit au secrétaire de la *Revue*, M. de Mars :

... Si vous avez un moment à me donner, venez me voir sans retard; vous me rendrez un grand service en me donnant des conseils dans un moment où la passion pourrait me conduire à de fausses démarches. Il m'arrive la chose la plus inouïe. Ce n'est que depuis hier au soir, que je sais qu'un libraire de Paris, M. Lecou, a fait à mon insu et sans ma permission, une réimpression de mes tableaux de voyage, réimpression qui me fait un tort, non seulement matériel, mais aussi moral, vu que la vieille préface que j'avais mise dans la première édition est très malencontreuse en ce moment, et que sauf les morceaux que j'avais dans le temps empruntés à la *Revue des Deux Mondes*, où Loève-Veimars les avait traduits, le reste du livre est du plus mauvais français, parce que j'avais à cette époque un très lourd traducteur, dont j'ai corrigé et refait alors la traduction, avec moins d'élégance que je ne pourrais le faire à présent... »

Et le pauvre poète s'indigne :

Je n'ai jamais vu M. Lecou, qui cependant doit savoir

où je demeure parce qu'un jeune homme de ses amis est venu un jour me proposer de le prendre comme éditeur de mes publications. Il est très lié avec Gautier, et avec Gérard, que je n'ai pas vu depuis des années. Il était facile d'éventer mon projet de réimprimer mes ouvrages. On a peut-être cru pouvoir tout se permettre dans l'état de moribond où je suis. C'est toujours une ténébreuse histoire que je ne comprends pas.

Henri Heine appelle F. Buloz à son secours, « il me dira ce que j'ai de mieux à faire », — en cas qu'un procès soit nécessaire, il le recommandera à l'avocat le plus capable en ces sortes d'affaires et — il faut venir le voir.

Si vous ne pouvez pas venir en personne, envoyez-moi quelqu'un. Je suis encore sous le coup de ma grande indignation, et il m'a frappé précisément à un moment où je suis plus souffrant qu'à l'ordinaire. Je suis très malade.

Votre tout dévoué,

HENRI HEINE.

Quelques jours après, l'affaire est en train. F. Buloz a envoyé l'avoué, et Me Paillet s'occupera de Heine. Celui-ci écrit alors :

« Mon cher Monsieur Buloz, j'ai encore bien des remercîments à vous faire, pour l'empressement que vous m'avez montré dans mon grand embarras. L'avoué de Me Paillet a été chez moi lundi, il m'a dit qu'il mettrait l'affaire en train. Comme il me disait qu'il vous verrait, je l'avais chargé de vous prier de vouloir faire

mettre quelques lignes sur cette affaire dans les journaux, en indiquant tout simplement que M. Henri Heine a intenté un procès à M. Lecou, pour avoir réimprimé à son insu, et sans permission, les *Reisebilder*... »

Henri Heine eut, lui aussi, entre les mains, le fameux album de madame F. Buloz, qu'illustrèrent Vigny, et les autres poètes de son temps. Voici la poésie qu'il y transcrivit. La même page contient le texte allemand écrit à la plume, et la traduction française au crayon.

Mademoiselle Bonne Fortune est une fille légère, elle n'aime pas à rester en place.

De sa douce main, elle écarte les cheveux de ton front, y pose un baiser, et s'envole.

Madame Infortune au contraire, est une personne bien posée et t'enlasse (*sic*) de ses bras avec passion.

Elle dit qu'elle n'est pas trop pressée, elle s'assied à côté de ton lit, et se met à tricotter (*sic*).

HENRI HEINE.

Moribond connu sous le nom de Henri Heine[1].

Heine, dans les années les plus cruelles de sa vie, les dernières, badinait sans cesse, plaisantant de ses maux, se moquait d'eux, de lui, et de tous. Il arrivait ainsi parfois « à donner le change » : « Je suis adonisé à l'heure qu'il est, jusqu'au squelettisme. Les jolies femmes se retournent quand je passe dans les rues; mes yeux fermés

1. 1853.

(l'œil droit n'est plus ouvert que d'un huitième), mes joues creuses, ma barbe délirante, ma démarche chancelante, tout cela me donne un air agonisant, qui me va à ravir! Je vous assure, j'ai dans ce moment un grand succès de moribond. Je mange des cœurs, seulement je ne peux pas les digérer. Je suis à présent un homme très dangereux, et vous verrez comme la marquise Christine Trivulzi [1] deviendra amoureuse de moi, je suis précisément l'os funèbre qu'il lui faut [2]... »

Souvent Heine écrivait : « Mon mal est incurable, je vais me coucher et je ne me relèverai plus », puis il se relevait, se faisait mener chez un ami, et retombait. Quand il fut frappé d'hémiplégie, il disait à madame C. Jaubert « à travers mille plaisanteries » :

« Hélas! je ne puis plus mâcher que d'un côté, pleurer que d'un œil! je ne suis plus qu'un demi-homme. Je ne puis exprimer l'amour, je ne puis plaire que du côté gauche ; ô femmes, à l'avenir, n'aurais-je droit qu'à la moitié d'un cœur! » Sans cesse torturé de souffrances il fut, avec cela, jaloux de sa Mathilde, et n'est-ce pas ainsi qu'il écrivit :

« La mort m'appelle, je voudrais, ô mon enfant bien-aimé, te laisser dans une forêt, dans une de ces forêts de sapins où hurlent les loups, où nichent les vautours... Paris contient des bêtes plus méchantes encore. Paris la splendide

1. C'est ainsi qu'il désigne alors la Belgiojoso.
2. A madame Jaubert.

et riante capitale du Monde... le beau Paris, enfer des anges et paradis des diables! *Penser que je dois te laisser seule ici.* Ah! cela me bouleverse le cerveau, cela me rend fou... »

Mais Mathilde Morat pouvait-elle comprendre cette folie? Mathilde, qui avait « un goût prononcé pour l'hippodrome ».

Vers la fin de la vie de Heine, la princesse Belgiojoso, de retour d'Orient, où elle avait fait mille tours, chevauché en Syrie, visité maints harems, et planté de ses mains des rizières, la princesse eut l'idée de convertir Heine, car il parlait volontiers de la Bible, dont il aimait la poésie; elle crut donc le moment venu, et lui envoya l'abbé Caron. « L'abbé éveilla quelques velléités religieuses », dit Heine, et il ajoute : « Mais décidément je reviens aux cataplasmes : le soulagement est plus immédiat! » Terrible homme!

Pendant les années 1837-38, F. Buloz fit appel à deux célébrités bien différentes : Béranger — Silvio Pellico; ils se récusèrent tous les deux... le second parce que la *Revue* était interdite en Italie : « J'aurais pu vous donner de loin en loin quelque article, écrit mélancoliquement l'ex-pensionnaire du vieux François Ier d'Autriche, mais ce journal n'est pas permis ici... il m'est impossible d'y contribuer, car tout ouvrage défendu chez nous, est censé avoir quelque chose d'hostile contre les principes que suit notre gou-

vernement[1]. » On sent que Silvio Pellico regrette ce refus qu'il est forcé de faire... Il est libre depuis sept ans, mais quelle singulière liberté? et après dix ans de captivité, il est las, et sans doute aussi il est devenu prudent?

Béranger, lui, refuse de collaborer à la *Revue*, parce que, dit-il, il est vieux et oublié. Vieux? il a cinquante-huit ans? — Oublié, certes non. — « Quoi! vous pensez encore, mon cher Monsieur, à m'ouvrir les portes de votre excellente Revue! Tant qu'un auteur a la vogue, quel que soit son mérite réel, je conçois que vous désiriez en obtenir quelques articles, mais poète ou prosateur, s'il est tombé dans l'oubli, de quelque manière que la chose soit arrivée, il ne vaut plus la peine qu'un directeur de journal aille frapper à sa porte. J'en suis là, mon cher ami, et pour la satisfaction de ma vanité littéraire, car les chansonniers en ont aussi, je puis dire que j'ai tout fait pour être mis dans l'ombre; l'oubli ne serait pas moins arrivé, mais moins vite si je n'y avais aidé de tout mon pouvoir. Et vous voudriez me faire l'honneur de m'associer aux sommités qui illustrent la *Revue!* aux G. Sand, aux Sainte-Beuve, aux Lerminier, aux Planche, aux Musset, etc., etc.; renoncez à une si fausse spéculation... »

Ce n'est certes pas pour son style que F. Buloz recherche cette collaboration, et Béranger n'a pas besoin d'y insister. « Si vous refusez de croire

1. Turin, 28 août 1838.

au besoin que j'ai de vivre désormais ignoré au fond de la province, rappelez-vous du moins ce que je vous ai toujours dit de mon incapacité à écrire en prose, et surtout à écrire pour les feuilles publiques. Si je devenais jamais un homme de style (ce qui serait presque miraculeux à mon âge), ce ne serait vraisemblablement qu'à la condition d'être complèttement (*sic*) moi, ce qui ne serait pas une fortune pour ceux qui oseraient vouloir tirer parti de ces élucubrations malencontreuses. La prison me fait encore moins peur aujourd'hui qu'autrefois, car je suis plus vieux; mais un directeur de journal est forcé à des considérations, qui ont un côté respectable, et qui contrarieraient sans doute les pensées d'un solitaire, blanchi dans l'opposition. » — Non, le style de Béranger n'est ni original ni charmant; sans doute le directeur pensait-il que le nom du chansonnier donnerait quelque éclat à la *Revue*[1]?

Depuis quelques années « le poète national » vivait à la campagne. Il habita Fontainebleau, puis la Grenadière, près de Tours, « dans la retraite », et il disait : « Je suis las du monde, chaque jour je m'en éloigne davantage, la retraite est le but de mes désirs. » A Lamennais il écrivait aussi : « Mon petit crédit a disparu d'une part, et de l'autre, j'ai vu sans influence, des avis que pourtant la suite des événements n'a que trop justifiés...

1. Béranger publia en 1847 dans la *Revue des Deux Mondes* quelques vers : *Les Pigeons de la Bourse*, fort médiocres en vérité

Enfin, c'en est fait de la popularité bruyante des anciens jours, Lisette a la goutte, et Hortense Allart, pétulante et active, qui l'invite à la rejoindre en Toscane, s'attire cette réponse : « Tout cela serait charmant, mais je suis trop vieux maintenant pour faire de si longues courses. »

En 1834, F. Buloz joignit la direction de la *Revue de Paris*, à celle de la *Revue des Deux Mondes*[1]. G. Sand, à Venise, s'inquiéta de cette nouvelle charge, et écrivit à son ami : « On me mande que vous avez fait une mauvaise affaire en cela, qu'en sait-on? Vous avez de l'activité, du génie, de l'obstination, et... Gerdès! » (Gerdès était ce camarade du lycée Louis-le-Grand, devenu caissier à la *Revue des Deux Mondes*, et tout dévoué aux entreprises de son ancien condisciple).

Il semble que F. Buloz ait considéré la *Revue de Paris* comme un recueil moins brillant que l'autre; il admettait plus volontiers à l'essai dans le premier, des écrivains qu'il ne lui plaisait pas d'admettre dans le second. Quand George Sand, excellente camarade, le sollicite pour son amie madame Jal : « Qu'elle se contente de la *Revue de Paris* », accorde F. Buloz. Même réponse, on l'a vu, à Vigny quand il recommande les articles de M. de La Grange, ou de cette « gentille petite madame Stewart », « si timide ». Certains collaborateurs de la *Revue de Paris* y seront can-

1. Le bail est signé en juin 1834; le loyer est de 1500 francs.

tonnés et en sortiront peu : les noms de Nodier, Asseline, H. Monnier, Castil-Blaze, duchesse d'Abrantès, L. Gozlan[1], E. Sue, Ourliac, ne se rencontrent presque exclusivement que dans la *Revue de Paris*. D'autres rédacteurs écrivent dans les deux recueils, comme Sainte-Beuve, Lerminier, Alexandre Dumas, G. Sand, A. de Musset, et son frère Paul. Aussi, la *Revue de Paris*, paraissant hebdomadairement, prenait par ce fait, un caractère d'actualité, qui permettait la publication de travaux plus rapides.

Il semble que les bureaux de cette *Revue de Paris* fussent encore plus familiaux que ceux de la *Revue des Deux Mondes*; dans les cartons poudreux qui renfermaient tant de documents intéressant cette dernière, j'ai trouvé des comptabilités, des reçus, des relevés de frais généraux inscrits sur des bandes de papier, concernant la *Revue de Paris*; ils n'ont aucun caractère de solennité! J'ai sous les yeux un bout de papier volant, sur l'un des coins sont notés ces mots : « frais généraux », et ensuite :

Paris, 4 juillet 1834.

Reçu dix francs pour courses en cabriolet chez MM. Hugo, Balzac et madame de Baur.

Signé : ACHILLE BRINDEAU.

1. L. Gozlan, collaborateur violent, écrivait à F. Buloz : « J'arrive de Corbeil, d'où je rapporte un article d'une feuille et demie sur *les Villes d'Europe* de M. Nisard, le dictateur de *la Littérature fétide*, etc., 23 juin 1835. »

La *Revue de Paris*, qui était installée au début, 17, rue des Filles-Saint-Thomas, est située dix ans après, 17, quai Malaquais. Ses rédacteurs sont alors le bibliophile Jacob, Granier de Cassagnac, Lavergne, Gozlan, Méry, Louandre et Lerminier, Chaudes-Aigues, Taxile Delord, Esquiros, Jules Sandeau, Paul de Musset, etc. D'après les reçus et les quittances, les prix de rédaction paraissent modestes : un article d'Arsène Houssaye sur *David Téniers*, est payé 185 francs; un autre, d'Ourliac sur *Hubert Talbot*, 243 francs; et le seul prix important est versé à Alexandre Dumas, qui touche 2 500 francs pour *Albine*.

F. Buloz, qui se méfia, avec quelque raison, de l'exactitude de Balzac, ne voulut admettre *Séraphita* que dans la *Revue de Paris*, bien lui en prit... Ses abonnés durent bientôt interrompre la lecture de *Séraphita*, dont la publication fut suspendue, l'auteur ayant abandonné ce premier roman. *Le Lys dans la Vallée* le remplaça... la publication en fut d'ailleurs suspendue aussi, Balzac s'étant subitement décidé à ne plus écrire dans la *Revue de Paris*[1].

En janvier 1836, F. Buloz annonce pour ce recueil, un supplément musical « qui paraîtra à la fin de janvier » tous les dimanches, tiré à part. Je possède cette annonce, écrite de la main du directeur; plusieurs musiciens ont signé après lui

1. Voir *Le Procès de la Revue de Paris* dans le chapitre VI.

l'engagement de composer pour ce supplément, deux, quatre ou six morceaux de chant par an; parmi les signatures est celle de Boieldieu. Plus tard Meyerbeer mettra en musique les romances du jeune Henri Blaze.

Cette double direction des Revues, dura peu en somme, et F. Buloz dut, au bout de quelques années, abandonner la *Revue de Paris*, pour se consacrer exclusivement à la première. En 1851, Arsène Houssaye, Gautier, Du Camp, Louis de Cormenin, en reprirent le titre, et publièrent cinq ans plus tard *Madame Bovary*, et Madame Bovary fit scandale. On sait que Flaubert travailla trois ans à ce roman, et dit : « C'est le livre que j'ai le plus lestement enlevé! » A la lecture de ce livre, les abonnés « s'insurgèrent, crièrent à l'immoralité »; ils écrivirent aux directeurs de la *Revue de Paris* : « Quoi! il y a des femme comme cela! des femmes qui trompent leur mari[1]! » Le recueil alors menacé, ne fut pourtant supprimé qu'en 1858, après les attentats qui eurent lieu sous l'empire.

Dans la première *Revue de Paris*, dirigée par Buloz et Bonnaire, on rencontre fréquemment le nom de Jules Sandeau. Il y collabora quelque temps avant de donner — en 1841 — le *Docteur Herbeau* à la *Revue des Deux Mondes*. Il avait déjà écrit à cette heure un fort beau livre :

1. Maxime Du Camp, déjà cité.

Marianna, « avec le sang de ses blessures ». « Ce livre », disait J. J. aux *Débats*, « a été inspiré à son auteur par une de ces douleurs profondes et sincères, qui remplacent, et au delà, l'inspiration la plus puissante... L'auteur vous est connu à plus d'un titre, il s'appelle Jules Sandeau. Avec la moitié de son nom, a été composé le nom le plus célèbre, le plus mystérieux, et le plus terrible de ce temps-ci. »

Pontmartin, qui fut introduit plus tard par Sandeau à la *Revue*, affirme aussi que « l'illustre auteur d'*Indiana* », prit encore au romancier « la moitié de son cœur et de son repos ». La douleur de cette rupture (dont on prétendit qu'il ne guérit jamais), ne rendit cependant Sandeau ni plus énergique, ni plus laborieux, car il fut paresseux « sans délices [1] », ce qui signifie, sans doute, que cette paresse lui coûta, et qu'il en souffrit à ses heures.

Sandeau, comme Sand, était Berrichon ; il était né en 1811 à Aubusson, et fils d'un employé aux Contributions indirectes. Jeune, c'était un garçon paisible et doux, « blondin frisé comme un petit saint Jean de Nativité ». Il semblait mal taillé pour supporter les rafales, et pourtant il débuta dans la vie par cette lamentable histoire d'amour...

Parlant des préliminaires de cette histoire, et du jeune amant, M. Doumic a dit : « On ne sait

1. Brunetière, J. Sandeau, *Revue des Deux Mondes*.

pourquoi, tout ce qui a trait au petit Jules prend un caractère de niaiserie[1]. » Pourtant, c'est l'heure où George écrit : « Vivre! que c'est doux! que c'est bon! malgré les chagrins, les maris, l'ennui, les dettes, les parents, les cancans... Vivre! c'est enivrant! aimer, être aimé! c'est le bonheur, c'est le ciel[2]! » Et c'est le petit Jules qui l'inspire! Par contre, la description de leur intimité, qui attendrit sa maîtresse, est peu entraînante : « Cette petite chambre sur le quai, où je vois Jules en redingote d'artiste crasseuse et déguenillée, sa cravate sous son derrière, étalé sur trois chaises, tapant du pied, ou cassant la pincette dans la chaleur de la discussion[3].... »

C'est l'époque où tous deux écrivent *Rose et Blanche*. « George compose, et Jules anime le dialogue... » Mais pendant que George travaille sans relâche, le petit Jules se montre paresseux, il a des caprices d'enfant gâté... des humeurs noires. Enfin, bientôt George « en a assez ».

Ma grand'mère disait : « Un jour George le surprit avec la blanchisseuse »; puis elle ajoutait : « il est vrai que c'était la blanchisseuse de fin! », et elle semblait trouver, à cette distinction, une excuse. Cette... défaillance de Sandeau arrivait donc à point : « On pardonne tant que l'on

1. *George Sand*, R. Doumic.
2. Nous savons qu'à Jules, George résista trois mois, ce n'est guère?
3. Correspondance inédite d'Em. Regnault, cité dans *George Sand*, R. Doumic, déjà cité.

aime », a prononcé notre La Rochefoucauld, et George n'aimait plus. Le petit Jules fut déclaré indigne, et répudié. « La rupture fut immédiate et définitive[1] »; George écrivit à Émile Regnault : « J'ai été trop profondément blessée des découvertes que j'ai faites sur sa conduite, pour lui conserver aucun autre sentiment qu'une compassion affectueuse[2]. »

Cet homme si doux eut, dans sa vie, affaire à deux femmes redoutables. La seconde fut Marie Dorval, la fougueuse, la jalouse, l'impétueuse, la géniale Dorval... Celle-ci est l'incarnation même de l'héroïne romantique, qu'elle ait nom Kitty Bell, ou Adèle d'Hervey. Comparée à George, fort bien équilibrée, Marie, c'est la tempête; le petit Jules dut souvent en être étourdi... Car Jules n'est pas Antony! et voici ce que Marie Dorval écrivait à son amant vers 1841 : — « Ah! que tu m'as fait de peine, en ne me demandant pas la petite relique que j'avais tant de bonheur à voir à ton cou. Je n'ai osé te la rendre. Si tu me l'avais demandée, je t'aurais baisé les pieds. De la joie ou du tourment c'est toi, et il faut que ce soit toi, pour que je vive[3]! »

On a raconté que cette année 1841, Sandeau réunit quelques amis à dîner. Gautier, Arsène

1. Karénine.
2. *George Sand*, René Doumic, déjà cité.
3. *Correspondance autographe* de Marie Dorval, Catalogue Lemasle, 1917.

Houssaye, Gérard de Nerval furent du nombre. Au dessert, Sandeau, très ému, prit la parole :

« Mes amis, dit-il, c'est à un dîner d'adieux que je vous ai conviés. Oui, le moment est venu : je dis adieu à ma jeunesse. Demain...

Il dut s'interrompre pour hocher la tête.

— Demain, j'aurai *trente ans*[1] !

A quelque temps de là, Sandeau, se maria; et il écrivit à Gustave Planche : « Oui, mon cher Gustave, je suis marié, marié selon mon cœur et selon mon goût, heureux bien au delà de mes espérances, car je ne devais guère espérer une si belle fin *à une si triste, et si misérable jeunesse...* »

On ne lit plus les romans de Sandeau, ils sont démodés, et charmants. Pourtant depuis que le marquis de la Seiglière a pris le parti de passer dans la comédie, il demeurera immortel; les situations des romans de Sandeau ne sont pas seulement agréablement étudiées, ses personnages sont d'un fort plaisant esprit. Je ne sais dans lequel de ces romans j'ai noté ce trait, décoché aux maris :

« Les maris, en général, aiment leur femme comme la santé, c'est par la privation qu'ils arrivent à l'apprécier. »

Quand Sandeau écrivit *Fernand*, il pensa, et ce

1. Jules Claretie, *La Vie à Paris*, 1880. Quelques années après ce dîner de Sandeau, Em. Augier dans la liste de personnages d'une de ses pièces, écrivait cette indication : Un tel, *vieux débauché* : trente-trois ans.

fut sans doute présomptueux, qu'on dirait : « C'est Adolphe. » — « On n'y manquera pas (c'est à F. Buloz qu'il écrit). Vous-même l'avez dit : c'était inévitable. Réfléchissez, vous verrez bien que la position n'est pas la même. Il n'y a d'Adolphe, que le caractère faible et indécis. Fernand est, comme Adolphe, un cœur sans méchanceté plutôt que bon, ayant tous les instincts du bien, sans en avoir l'énergie. Mais je persiste à dire et à écrire, que la position est tout autre. »

Ce romancier si doux, prononça cependant quelquefois de méchantes paroles :

« Vous avez avec moi, mon cher Buloz, des façons d'agir, qui sont peut-être de votre goût, mais qui ne sont pas du mien. J'ai lieu de m'étonner qu'il n'y ait, de vous à moi, que de mauvais procédés, lorsque de moi à vous, il ne s'en trouve que de bons », et Sandeau expose ses griefs : terribles griefs ! — F. Buloz a oublié d'envoyer des places à mademoiselle Sandeau, pour la Comédie Française : « Ma sœur vous a écrit, vous n'avez pas répondu : c'est impoli, pour ne pas dire plus »; et les numéros de la *Revue* contenant son roman (*Fernand*), sa famille devait les recevoir, elle n'a rien reçu. Comment lui paiera-t-on ce qui est dû pour *Fernand*? il l'attend encore. « Ce qu'il y a de triste à penser, c'est *que si j'étais moins pauvre, vous auriez pour moi plus d'égards*... et maintenant adieu. Je ne

vous fatiguerai plus de mes importunités; sachez seulement que je vous ai été assez attaché pour me résigner à solliciter de votre mauvaise grâce, moins qu'on ne me sollicitait ailleurs d'accepter. »

C'est dur? Mais dix jours après :

« Il est vrai, mon cher Buloz, qu'en lisant votre lettre, j'aurais bien voulu pouvoir rattraper la mienne; il n'était plus temps. Excusez-moi. Quant aux coupures que vous avez faites[1], vous avez eu raison de penser que je vous en remercierais : tout est pour le mieux, et je vous remercie bien sincèrement.

» Je vous aurais écrit plus tôt pour solliciter mon pardon, si je n'avais passé tous ces derniers jours dans une affreuse anxiété, qui dure encore. Ma femme s'est obstinée à nourrir son enfant; elle a voulu cacher le mal qu'elle en ressentait. Depuis qu'on lui enlevait son petit, de graves accidents sont survenus; nous avons tremblé pour sa vie, et encore à cette heure, le danger n'est pas entièrement passé.

» Vous me demandez si je veux que vous vous adressiez encore une fois à M. Mallac, mon cher ami, c'est absolument comme si vous demandiez à un homme qui se noie, s'il veut qu'on lui jette une planche, je vous devrais plus que la vie.

» J'ai bien deux bons tiers de volume : mais

1. A *Fernand* qui paraissait alors dans la *Revue*, 1er et 15 octobre 1843.

c'est moral en diable[1]. Je reçois votre lettre, et je rouvre la mienne. Merci mille fois! Ma femme est encore bien souffrante, mais que vous nous donnez du courage et de confiance! Adieu! et à bientôt!... »

F. Buloz s'occupait alors à trouver pour Sandeau une situation de conservateur, peut-être, ou de bibliothécaire, qui lui permît de travailler avec moins de préoccupation. Sandeau s'adressa à Villemain, qui ne répondit « qu'une lettre de bureau », et aussi à Dubois (de la Loire-Inférieure). Il comptait sur son appui, « et au besoin, sur l'appui d'autres gens, assez bien placés, tels que députés, amiraux, et maréchal de France. » Il demandait à son directeur : « Me conseillez-vous d'adresser ma pétition tout de suite? je n'agirai que sur votre avis. »

En 1845, sous le masque d'*Eutidème*, Pontmartin fait le portrait de Sandeau :

« J'avais devant moi un gaillard de bonne mine, aux larges et robustes épaules, menacé d'un embonpoint précoce, de petits yeux vifs, doux et fins, le front dénudé comme un genou... » Mais qu'est devenue la chevelure frisée du petit saint Jean[2]? H. Blaze nous le dit : « Il y perdit (à ses chagrins d'amour), en plus, tous ses cheveux. C'est à cette crise qu'il doit sa calvitie devenue

1. Il doit être question de *Mademoiselle de la Seiglière* que la *Revue* commença de publier l'année suivante.
2. *Mes Souvenirs*... d'H. Blaze, déjà cité.

légendaire. » Rencontrant un jour Murger, qui marchandait un coffre-fort : « Mais à quoi diable, s'écria Sandeau, ce meuble-là pourrait-il jamais vous servir? Autant me vaudrait, à moi, d'acheter un peigne! »

Murger, Pontmartin l'appelle *Schaunard* (car il donne à tous des masques, bien transparents d'ailleurs, et qu'il lève même à la fin de son livre[1]), il le présenta à F. Buloz, qui se plaignait à ce moment-là de la pénurie de jeunes auteurs de talent :

« Je ne sais ce que nous allons devenir, me dit M. B..., les vieux s'en vont, et les jeunes n'arrivent pas.

— C'est que vous ne voulez pas les voir. Tenez, *Schaunard* par exemple! il vient de faire un livre qui est amusant, et qui a du succès. »

Suivant Pontmartin, M. B... s'indigna : « Schaunard, le bohème par excellence! » Mais M. B. ne dut pas s'indigner, car la correction extérieure de ses rédacteurs était le cadet de ses soucis, on l'a vu pour Planche; plutôt, il devait craindre la fantaisie un peu prononcée de Schaunard. Mais, toujours suivant Pontmartin, *Schaunard* était un homme d'ordre, du moins, un homme que le souci de payer ses dettes inquiétait, et quand Pontmartin emmène Murger-Schaunard à la *Revue* pour le présenter à F. Buloz, dans le

1. *Les Jeudis de madame Charbonneau.*

« fiacre à l'heure », une singulière conversation s'engage entre les deux hommes de lettres, l'ancien rédacteur, et le néophyte. Celui-ci, qui n'est, au dire de l'autre, « préoccupé que de questions d'argent », se demande comment il parviendra à payer son loyer (Brave Murger, que cette question tourmente!) et puis il a des dettes, le tailleur, le bottier, bref, un *passif* lamentable... Pour changer le cours de ses idées, Pontmartin parle du matérialisme naissant. (Ce matérialisme, à l'époque, est représenté par Champfleury et Max Buchon!) Pontmartin s'échauffe : « Relevez, régénérez les lettres, s'écrie-t-il avec feu, ramenez-les dans des sphères supérieures, où l'âme garde sa vraie place. » Mais Schaunard, qui suit son idée, l'interrompt au milieu de cet élan :

« Croyez-vous que M. B. me paiera ma première feuille? [1] »

Ce livre dont parle Pontmartin, et que Murger venait de publier, c'était la *Vie de Bohème*. Les romans qu'il donna ensuite à la *Revue*, paraissent écrits moins librement, et semblent plus gourmés. Ce fut, en 1851 : *Claude et Marianne*, puis *le Dernier rendez-vous*, *Adeline Protat*, qu'il dédia à F. Buloz, *les Buveurs d'eau*, etc.

La collaboration de Murger, d'après les quelques lettres adressées à F. Buloz, qui sont en ma possession, dut être incertaine. Hélas! Schaunard

1. *Les Jeudis de madame Charbonneau*, Pontmartin, déjà cité.

était souvent, disons toujours, gêné; et comment travailler avec quelque fruit, lorsqu'on est endetté, fréquemment malade, inquiet d'une situation perpétuellement menacée? F. Buloz cependant ne manque pas de rappeler Murger à l'ordre, aux conventions des traités.

Je remarque, lui écrit-il [1], que vous laissez réimprimer une partie de vos articles, avant le temps voulu. Je remarque, avec plus de peine encore, que vous ne donnez pas ce que vous avez promis, que vous ne paraissez pas vous préoccuper assez des époques fixées par vous-même, que vous ne vous souciez guère des lettres de M. de Mars, qu'on ne vous voit pas du tout, que nous vous attendons, etc., etc., etc.

A vous cependant,

F. BULOZ.

Ces *et cætera* sont menaçants. Mais Murger désarme son directeur, en lui promettant de travailler...

« Je voudrais aller à Marlotte pour le mois de septembre, et vous livrer une nouvelle. Je suis gêné... Je vous demande une avance de 150 francs. Je n'ai pas d'autre ressource actuelle que la *Revue*. » C'est navrant.

A la fin de la même année, répondant aux mêmes reproches, Murger le fait avec une dignité et une conscience de son devoir littéraire, qui durent favorablement plaider pour lui.

1. Le 25 mai 1855.

Mon cher Monsieur Buloz[1],

Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas répondu plus vite. J'étais à Marlotte quand vous m'avez écrit, et je n'ai reçu votre lettre que le 28. Vous sachant très occupé par votre numéro, je n'ai pas voulu aller vous voir, ni vous répondre en ce moment, craignant que vous ne *lisiez* pas bien ma réponse. La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir au Théâtre Italien, vous m'avez dit vous-même qu'il valait mieux ne rien faire, que de faire mauvais. Eh bien, je suis depuis longtemps dans une disposition d'esprit qui ne me permet pas de produire des choses de nature à satisfaire les autres, et à me satisfaire moi-même. Pour ne pas me décourager, sans doute, vous ne m'avez trop rien dit à propos de mes dernières insertions dans la *Revue*, mais je ne me suis pas fait illusion sur leur valeur. Mon volume des *Buveurs d'Eau* n'a aucun succès, et les quelques mentions qui ont été faites dans la presse, étaient plutôt défavorables que bienveillantes. Si j'avais moi-même meilleure opinion de mon livre, je ne me préoccuperais pas de cet insuccès, mais malheureusement je me trouve presque d'accord avec ceux qui n'en pensent pas de bien. Bref, j'ai besoin d'une revanche, et pour la prendre bonne, je ne suis pas dans les conditions voulues. Ne vous épouvantez pas, ce n'est pas pour arriver à une nouvelle demande d'avance. Je suis à la vérité fort embarrassé dans mes affaires, je suis préoccupé de contrariétés morales sans nombre, mais il n'y a qu'une chose qui puisse me tirer de cette mauvaise situation, c'est la production de quelque chose qui me satisfasse.

1. Timbre de la poste : septembre 1855, inédite.

Voilà une année presque entière de perdue pour moi, à une époque de la vie où les années comptent double. Vous me savez assez raisonnable, pour comprendre combien cette perte de temps, et de tout m'afflige. N'ayant pas d'autres ressources pour vivre que ma plume, j'ai dû pour exister, demander à l'emprunt ce que le travail aurait dû me donner plus honorablement; il en résulte pour moi une espèce d'humiliation, qui n'est pas étrangère à cette maladie morale qui cause mon impuissance. Croyez bien que je ne vous fais pas de phrases, et que tout ceci n'est pas la préface d'une demande. Je ne vous demande rien que du temps.

Je pense que c'est à propos de la publication des *Vacances de Camille*, que Murger écrivait :

... Je n'ai pas cessé de travailler depuis jeudi. S'il y a un peu de lenteur, c'est que je suis dans une partie de narration et d'analyse, ce qui est long à faire... L'achèvement de cette nouvelle m'importe assez pour que j'y donne tout mon temps, et aussi tous mes soins. Ma bonne volonté veut répondre à la vôtre. Ne vous inquiétez donc pas, cela me trouble de vous savoir tourmenté. Il n'y a que l'apoplexie qui puisse m'empêcher de finir à temps...

Cette lettre de Murger doit être écrite en 1856. C'est l'année où parut *Madame Bovary*. F. Buloz n'aimait pas ces audaces...

J'ai le regret (dit Murger) de ne pas me trouver d'accord avec vous, à propos de *Madame Bovary*. Il n'y a pas grande dépense d'invention, il est vrai, mais il y a ce que l'on ne trouve pas dans les

feuilletons du jour, des caractères, des passions, et un grand souffle de vérité et d'émotion. Et ma foi, dans une époque de pauvreté littéraire comme celle que nous traversons, si M. Flaubert vous paraît peu de chose à côté de madame Sand, MM. de Musset, Mérimée, de Vigny, il me paraît, à moi, d'une jolie taille, parmi les petits bonshommes de lettres qui cherchent la vogue. Je crois que c'est plutôt le genre du livre, que le livre même qui ne vous plaît pas. Le seul reproche que je fais à madame Bovary, c'est de venir après madame Marneffe. On ne fera jamais plus haut, ou plus bas, comme vous voudrez l'entendre [1].

Il arriva que Murger écrivit au *Moniteur* en même temps qu'il écrivait à la *Revue des Deux Mondes*; quoique F. Buloz n'aimât guère cette double collaboration, il y consentit, en faisant même une avance de 1 500 francs à Murger, pour l'aider à « sortir d'embarras ». Pourtant : « les gens mêmes qui m'engagent à vous faire cette avance, dit-il à l'écrivain, m'affirment qu'elle est insuffisante à vous tirer d'affaire. »

« Elle le serait, répondait Schaunard, si je devais employer mes premiers travaux à rembourser la *Revue*, mais en me laissant écrire au *Moniteur*, où l'on me paie relativement très cher, vous m'aiderez à me mettre la tête hors de l'eau... »

« Vous avez le travail très lent, pourrez-vous

1. Inédite.

fournir à deux journaux en même temps? Votre collaboration à la *Revue* ne sera-t-elle pas illusoire? » Murger répondit victorieusement à cette objection, en disant que sa lenteur était due à ses ennuis et que ses ennuis disparaissant.... « Là-dessus M. Gerdès m'a emmené auprès de sa sainte armoire et m'a compté 1 500 francs, *dont un billet déchiré que j'ai dû repriser religieusement.* » Comme on était en carnaval, Gerdès suggère : « Vous devriez emmener les vôtres à la campagne », ce qui fut exécuté fidèlement deux jours après[1].

Mais l'écrivain s'était engagé encore à fournir à l'*Artiste* une chronique théâtrale! Il la fit « sur les brochures » et ne se dérangea que pour deux pièces pendant son séjour.

Telle était la vie de Murger, laborieuse, pénible, encombrée d'usuriers, de dettes sans cesse renaissantes, et de séjours à l'hôpital. A la fin, quand il fallut le transporter d'urgence à la maison Dubois, le pauvre Murger soupira : « J'aurais préféré Saint-Louis, on y est plus *chez soi.* »

On a vu que F. Buloz s'inquiétait de ne plus trouver à cette époque cette abondance de génie que 1830 apporta. Cette préoccupation se manifeste dans une lettre, évidemment adressée à Pontmartin, écrite en 1851.

1. Inédite à M. de Mars, timbre de la poste, Bourbon, 16 juillet 1858.

Revue des Deux Mondes, Paris, 20, rue Saint-Benoît.

1er octobre 1851.

Mon cher ami[1],

Je ne puis me décider à brûler votre lettre, qui est excellente, et qui est en sûreté en mes mains. Je prends part à tous vos chagrins, moi qui en ai eu d'un autre genre, et non moins poignants; mais enfin c'est une raison de plus de nous réfugier dans le travail et d'oublier en faisant de bonnes choses. J'adopte tout à fait votre idée d'article sur les jeunes gens de talent, malheureusement trop rares, qui nous arrivent; il faut les encourager et les aider contre le joug des vieux hommes de lettres qui nous oppriment, et cela en politique comme en littérature. C'est toujours la même troupe de comparses et de chefs de chœur, qui passent et repassent, sur des terrains ou des théâtres divers.

Moi qui vieillis, sans cesser d'aimer les jeunes gens qui peuvent surgir, et qui ai tant de bonheur à les accueillir, lorsque je vois une étincelle, je suis d'avis que la *Revue* doit faire appel aux *dei ignoti*, et je vous engage fort à toucher ce coin des mœurs littéraires et politiques de notre temps : la persistance et l'oppression des vieilles réputations, toutes vermoulues qu'elles soient, et toutes étourdies qu'elles sont. C'est un beau chapitre à faire, en préambule à l'article dont vous me parlez. N'y oubliez pas les vieux enfants de lettres qui battent le pavé depuis vingt ans, sans devenir des hommes, et ceux qui crient comme Gautier et toute cette folle école : « La poésie n'est pas morte puisque je vis!... » Oh!

1. Inédite.

que Molière était grand : il n'a pas vu, heureusement pour lui, les misères dont nous sommes témoins; il les a devinées. La poésie est bien morte jusqu'à ce que de nouveaux adeptes viennent la cultiver, car aucun de ces tristes enfants n'a pu atteindre l'âge viril. Vous rappelez-vous ce mot cruel de Heine : « C'est un jeune homme d'un beau passé »? Ce devrait être notre épigraphe, sans toucher cependant le charmant poète qu'il désignait, et que j'aimerai toujours [1].

Tout en faisant cela pourtant, n'oubliez pas *Françoise*; votre lettre me prouve que vous êtes arrivé au bon moment pour aborder le roman avec audace et franchise. Ce que vous ajoutez sur le roman vertueux et souffreteux de Sandeau me le confirme. Entrez hardiment dans ces deux voies; le roman tel que vous le pressentez, et la peinture vraie de nos mœurs littéraires, et un nouveau Pontmartin se révélera, j'en suis sûr, mûri, plus vrai et plus fort. Sachez vous dégager des liens de la jeunesse, sans cesser d'être jeune — tout est là.

Notre *Annuaire* a paru en un très beau volume de 1200 pages avec portraits; c'est réellement une publication unique, et très importante, et je suis dédommagé de tout ce qu'elle m'a coûté de travail, d'efforts, de soins et de recherches par le succès qu'elle obtient... surtout à l'étranger, notre pays ne sait plus guère lire et apprécier, voilà encore un côté à toucher, les Trissotins l'ont abêti... »

Vers 1848, je crois, madame Buloz eut la fantaisie d'emmener un soir sa petite fille aux Ita-

1. Musset.

liens. Mario chantait. Mais ce furent moins la voix de Mario et la représentation, qui frappèrent ma mère enfant, que la vue d'une petite vieille dame qu'on lui désigna avec solennité : « Regarde cette dame, dit madame Buloz à sa fille, regarde-la bien. Ne l'oublie jamais : c'est madame Récamier. »

« Je vis, disait ma mère, une dame habillée de blanc, coiffée d'un grand chapeau cabriolet à brides, avec des frisons dans son chapeau. Belle encore ? je ne sais, elle me fit l'effet d'une apparition, peut-être en raison de la curiosité qu'elle excitait autour de moi, et aussi, je le vis bien, dans la salle. M. Ampère l'accompagnait. »

La petite fille connaissait M. Ampère, familier de la *Revue*.

« M. Ampère l'accompagnait »..., il l'accompagna toute sa vie, il l'aima toute sa vie depuis qu'il la vit à l'Abbaye au Bois pour la première fois; elle avait quarante-trois ans, lui vingt, et dix ans après il lui écrivait le jour de cet anniversaire :

« Ce moment où je vous vis paraître tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée, ne sortira jamais de mon souvenir... » Pendant la longue période de son attachement fidèle, il avait bien été question pour Ampère d'un mariage avec mademoiselle Cuvier, mais il s'était dérobé, craignant l'omnipotence du père, sur sa nature indépen-

dante, et Sainte-Beuve, malicieux, déclare : « Ce vague besoin qu'Ampère prenait pour de l'indépendance, n'était au fond chez lui, que l'assujettissement à l'Abbaye au Bois. »

Mérimée, qui ne croyait pas à grand'chose, a dit son mot aussi sur ce célèbre attachement : « Un de mes amis intimes a été amoureux d'elle très violemment. C'était un homme d'un caractère très passionné, très capricieux, très original. Petit à petit, elle l'a façonné de telle manière qu'il est devenu doux, bénin, poli et médiocre, comme tout le monde ». Et encore : « Lorsqu'elle est morte, il m'a paru qu'il en éprouvait une sorte de soulagement. »

Quoi qu'il en fût, après la mort de cette amie, en mai 1849, Ampère se rapprocha d'Alexis de Tocqueville, mais il avait pris auprès de la divine Julie la nostalgie de la présence et de l'influence féminines, aussi s'attacha-t-il encore, à la fin, à une autre charmante femme, auprès de laquelle il alla passer en Italie, la mauvaise saison. On m'a dit autrefois, que la mère de cette jeune dame posa la *Psyché* de Gérard.

Plusieurs des lettres d'Ampère à F. Buloz — de 1848 à 1859 — sont datées de Tocqueville, mais alors le temps de sa jeunesse a passé, c'en est fini avec le « libre promeneur » qui flânait de Rome à la Suède, et visitait le Mexique entre deux cours de littérature.

Son père, ne pouvant en faire un savant, dit

Sainte-Beuve, rêva de le voir « apothicaire » instruit; puis il céda devant le goût que le fils manifestait pour les lettres et la poésie. Jeune, Ampère écrivit des tragédies, et naïvement, le père demandait à Ballanche : « Jean-Jacques a-t-il du génie? » Le voyage qu'il fit à Rome en 1823 avec madame Récamier et Ballanche lui donna à jamais la passion de l'Italie, il travailla à son *Histoire Romaine* jusqu'à sa mort[1].

Ampère ne se rallia jamais à l'Empire; dans ces lettres toutes familières, on sent la répugnance qu'il éprouve pour « l'état actuel ».

Tocqueville, 25 novembre 1856.

Mon cher Monsieur,

Vous aurez mon article dans les premiers jours de décembre, il pourra paraître le 15, j'en aurai, j'espère, deux autres à vous donner consécutivement, réservez-moi vos colonnes jusqu'au 15 janvier. Votre ancien collaborateur[2] me travaille à ce qu'il paraît dans *le Constitutionnel*, mais il ne me convertira pas. J'en reste au jugement porté sur l'Empire par tout le monde, depuis Tacite jusqu'à Voltaire, et ne puis pas laisser si bonne compagnie pour passer du côté de M. Troplong; au reste, l'esprit restera le même, mais le danger des ressemblances est passé[3].

Mille amitiés,

J.-J. AMPÈRE.

1. Parlant de l'érudition d'Ampère, un de ses auditeurs a écrit : *C'est de la littérature à dos de mulet*, voulant dire sans doute que le lecteur accomplissait là un travail pénible.

2. Sainte-Beuve.

3. Inédite. Ampère fait ici allusion aux travaux sur l'Histoire

En novembre 1857, renvoyant l'épreuve de son dernier article sur *la Rome impériale*, il écrivait...

Je vais maintenant m'occuper de la Rome moderne, mais c'est un travail énorme, dont pendant assez longtemps je ne pourrai que rassembler les matériaux, ce dont je m'occupe dès à présent. Je tâcherai cependant, cet hiver, de vous envoyer quelque article détaché sur les travaux importants faits dans les derniers temps, et qui ont pour objet les antiquités chrétiennes.

Je n'ai point cherché, et point évité l'allusion au présent, quand la ressemblance du temps le commandait sous peine de complaisance. Mais j'ai la prétention d'avoir écrit une histoire très étudiée, et de n'avoir pas fait un pamphlet de l'état actuel. C'est pourquoi j'ai insisté en finissant sur ce qui est la vraie partie du livre, faire voir où le pouvoir absolu conduit les peuples qui en attendent leur salut. C'est là une allusion générale, ou plutôt une remarque historique à laquelle j'attache beaucoup d'importance, parce qu'elle peut être utile.

Mille amitiés.

Présentez, je vous prie, mes respects à madame Buloz.

Tout à vous,

J.-J. AMPÈRE.

7 novembre 1859.

Dans son article sur Ampère, Sainte-Beuve a écrit : « Son *moi* sensible n'était pas moins insa-

romaine, les derniers temps de la République, et l'Empire romain, qu'il publiait alors dans la *Revue*. On y cherchait des ressemblances avec la République défunte et l'Empire français.

tiable que son *moi* intellectuel... Il avait besoin d'un *ami du Monomotapa* à qui courir raconter dès le matin le songe de la nuit [1] ». Cet *ami du Monomotapa* ce fut, pour Ampère, le comte Alexis de Tocqueville, à qui il voua « l'amitié passion » dont parla le judicieux Sainte-Beuve.

Homme politique, membre de l'Académie des Sciences morales depuis 1836, auteur célèbre de cette *Démocratie en Amérique* dont les premiers volumes firent sa réputation, le comte de Tocqueville collabora peu à la *Revue des Deux Mondes*, et vraiment, de façon insignifiante. Je possède cependant plusieurs de ses lettres adressées à F. Buloz, elles répondent à des demandes de collaboration; ces demandes échouaient, on le verra, presque constamment, faute d'entente sur le choix d'un sujet. Cette hésitation du comte de Tocqueville, ces scrupules comme homme politique à aborder certaines questions, je les retrouve indiqués dans sa correspondance publiée, et notamment dans une lettre, datée de Sorrente, adressée à M. de Kergorlay, sorte de confession de ses hésitations d'écrivain. Il note (en 1850) :

« J'ai souvent cherché depuis quelques années... quel sujet je pourrais prendre, et jamais je n'ai rien aperçu qui me plût complètement ou plutôt, qui me saisît. » Et déjà en 1840, à F. Buloz, il écrivait :

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis* : J.-J. Ampère.

Je ne vois pas encore quel sujet je pourrais traiter, c'est sur ce point que je serais bien aise de vous consulter, peut-être pourriez-vous m'indiquer un livre nouveau, dont l'analyse pût porter au développement de quelques vérités politiques; peut-être même apprécierez-vous, au point de vue où vous êtes placé, un sujet de nature à saisir l'attention du public, et que je ne vois pas dans la solitude où je vis...

Et quelques jours après, en réponse à la proposition du directeur :

Aucun des sujets que vous me proposez, quelque importants d'ailleurs qu'ils soient, ne me paraît de nature à être traité par moi en ce moment. La question des ouvriers, question très grande, mais que je n'ai pas encore suffisamment étudiée, exigerait de ma part des travaux auxquels je ne puis me livrer. Quant à la question d'Orient et à celle d'Afrique, je vois deux grands inconvénients à m'en occuper, bien que j'aie beaucoup de notes prêtes, sur la dernière particulièrement. Le premier, c'est que ces deux grandes affaires sont à la veille d'une crise qui peut, d'un jour à l'autre, en changer complètement la face; ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, les questions les plus ambulatoires du moment. De pareils sujets, qui prêtent à des articles de journaux, peuvent difficilement devenir matière d'un article de revue pour un homme sérieux, qui ne veut pas parler au hasard, et qui n'étant pas ministre, ne sait jamais précisément où en sont les choses, et si l'État dont il parle n'a pas changé, au moment où il cherche à le peindre.

Le second inconvénient que je trouve à ces deux grands sujets est encore plus grave... Je ne crois pas qu'un député fasse sagement d'écrire sur un sujet dont deux mois après il va peut-être être obligé de parler à la tribune ; ce qui convient, à un homme qui est engagé dans la politique pratique, et qui n'a pas seulement à écrire, mais à parler et à voter, ce sont des questions de grande importance, mais dont le gouvernement ni la législation ne sont pas encore actuellement saisis. Il y en a plusieurs dans ce cas, je citerai un exemple : il n'y a rien de moins connu en France que les causes qui ont produit et qui soutiennent l'étonnante grandeur des Anglais dans l'Inde. Ce sujet, qui a été intéressant dans tous les temps, l'est prodigieusement maintenant que toutes les grandes affaires européennes ont leur nœud en Asie. Il l'est particulièrement pour nous, depuis que nous avons la colonie d'Alger. Ce sujet se rattache donc à tout ce qui intéresse et agite les hommes de nos jours, et cependant, il n'est pas à l'ordre du jour de nos Assemblées, c'est un sujet pareil que je croirai utile et convenable de traiter...

Malgré cette conviction, M. de Tocqueville ne signa à la *Revue* aucun travail sur l'Inde, et son nom n'y réapparut qu'en 1860.

CHAPITRE VI

ELLE ET LUI

MUSSET ET LE DIRECTEUR DE LA « REVUE ». — LÉLIA. — LETTRES DE VENISE. — LES RUPTURES.

Et Musset? — On parlait de lui. Jadis enfant gâté du cénacle (Sainte-Beuve n'avait-il pas dit : « Nous avons parmi nous un enfant de génie »?) en 1830, il avait donné *les Contes d'Espagne et d'Italie*, écrits à dix-neuf ans[1]. Le livre fit du bruit, et eut un vif succès. Mais sa pièce, *la Nuit vénitienne*, montée la même année par Harel à l'Odéon, et fort bien jouée, dit Paul de Musset, par Lockroy, Vizentini, et mademoiselle Béranger, fut sifflée ; ce soir-là, Musset s'écria : « Je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver à Paris de quoi composer un public aussi sot que celui-là. » Puis il écrivit dans le *Temps* des Revues

1. Le livre parut en 1829, portant la date de 1830.

fantastiques, et rima dans la *Revue de Paris*. Enfin, en 1832, il publia un second livre[1], qui n'eut, lui, qu'un succès médiocre. Pourquoi? fut-ce rancune de l'École que Musset se vantait d'abandonner? jalousie pour un auteur dont le premier essai avait réussi à l'élever si haut? Hélas! n'avait-on pas déjà reproché à cet original d'imiter Byron, Victor Hugo, et Mathurin Régnier? Cette fois, on lui reprocha encore de n'avoir « ni foi ni loi ». Sans doute parce qu'il écrivait :

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui! j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu.
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique,
. . . . . .
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres.
Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Oui! j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards, et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs[2].
. . . . . .

Ces « Messieurs de la critique » furent nombreux à houspiller le nouveau livre. Le public, au milieu de tout cela, hésitait, et le volume ne se vendait guère.

Voici l'avis de J. S. sur *le Spectacle dans un fauteuil* (J. S. critique aux *Débats*); il paraît d'ail-

1. « L'ouvrage parut à la fin de l'année 1832, portant la date de 1833. » (Paul de Musset.)
2. *La Coupe et les Lèvres.*

leurs que son opinion n'impressionna guère Musset, qui « essuya ses rasoirs » sur cette prose.

« Sur la foi de quelques feuilles indulgentes ou louangeuses, M. de Musset s'est mis en tête qu'il était poète au berceau, que ses moindres bégaiements respiraient, sinon la plus pure, du moins la plus belle poésie, que rien ne pourrait détruire en lui cette nature poétique... « *Quidquid tentabam scribere, versus erat. Les Contes d'Espagne et d'Italie*, que M. de Musset publia presque au sortir du collège, accusaient en lui une verve chaleureuse, un goût assez peu formé, quelques intentions poétiques... etc. » (Voilà tout ce que le chroniqueur accorde aux *Contes d'Espagne et d'Italie*. Quant au *Spectacle dans un fauteuil*, il l'apprécie encore moins. Ah! c'est un critique sévère ce J. S.). « M. de Musset devait s'attendre à trouver des juges », et voici ce que dit ce juge : « M. de Musset à nos yeux n'est qu'un *poète médiocre*. » Après cette sentence, le pauvre poète médiocre doit subir encore quelques assauts, et d'abord il imite Byron, une imitation « assidue et persévérante ». Tout en critiquant, J. S. parle des « poèmes » de M. de Musset, puis il s'arrête, et dit dédaigneusement : « C'est, je crois, le nom qu'on donne à ces compositions? » et il les traite plus loin de « poésie rocailleuse qui ressemble furieusement à de la mauvaise prose ».

Bref, il ne trouve aucun salut pour le poète, hors du genre descriptif, « le genre descriptif de

l'abbé Delille! *Non canimus surdis* ». Et il termine en conseillant à la Muse de M. de Musset, qui n'a plus qu'un reste de fraîcheur, le voyage d'Italie.

Le plus piquant est que ce J. S. c'est Jules Sandeau[1].

Cependant F. Buloz, toujours à la recherche des jeunes, et du génie des jeunes, avait suivi le poète depuis ses débuts, et lu le livre inapprécié : ce livre lui plut. Il faut dire qu'il contenait : *A quoi rêvent les jeunes filles*, et *Namouna*.

« Il y avait quelqu'un, dit Émile Montégut, qui avait lu ce livre avec admiration, quelqu'un qui, pour avoir une opinion, n'attendait pas que le voisin la lui apportât. » Et l'opinion de la *Revue* fut celle de Sainte-Beuve, qui prononça : « *Le Spectacle dans un fauteuil*, que M. Musset vient de publier, classe définitivement son auteur parmi les plus vigoureux artistes de ce temps ». Il trouve que « ces vers sont d'une telle qualité poétique, que bien des gens de mérite arrivés à l'Académie (M. Delavigne si l'on veut) n'en ont peut-être jamais fait de ce ton[2]. » Pauvre M. Delavigne! La louange — cette louange-ci surtout — fut douce au cœur du poète, et lorsque F. Buloz lui écrivit pour lui demander sa collaboration à la *Revue*, sa réponse fut *André del Sarto*. Henri Blaze remarque que c'est au plein de sa « défec-

1. 28 juillet 1833, les *Débats*.
2. 15 janvier 1833.

tion romantique », que Musset apporta à Buloz son drame d'*André del Sarto*[1] ; et il est assez plaisant, en effet, de noter que la *Revue*, créée au début du romantisme, presque sous sa protection, devint le refuge des dissidents, des « défroqués du romantisme » comme Sainte-Beuve et Planche.

Dès lors, tout ce que Musset écrivit, sauf pour le théâtre, *Lorenzaccio*, *Louison*, et *Carmosine*, fut publié par F. Buloz[2]. D'ailleurs, par la suite, un attachement très sûr, fait d'admiration chez l'un, de reconnaissance chez l'autre, devait unir le directeur de la *Revue* à son poète préféré.

Paul de Musset rend hommage à l'amitié de F. Buloz, quand il dit : « Tout ce que le poète nouveau offrit à la *Revue*, y passa sans difficulté ; je dois même ajouter que son admission à la collaboration de ce recueil littéraire, ayant éveillé des jalousies, et donné lieu à des récriminations, le directeur prit sa défense, et le maintint dans sa position avec une fermeté, qu'il fallut pousser jusqu'à l'entêtement[3]. »

Au moment où il écrit dans la *Revue* pour la

1. J'avais bien entendu parler d'une collaboration anonyme de Musset, antérieure à *André del Sarto*, mais je n'en avais aucune preuve. Elle m'est fournie aujourd'hui par M. P. Peltier, vice-président de la *Société des Mussettistes*, qui me dit avoir vu l'épreuve de l'article de Musset sur Gustave III (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1833) à une réunion de la Société de l'histoire du Théâtre, le 14 juin 1909.

2. Sauf aussi quelques contes et quelques rares poésies, car F. Buloz publia aussi le *Rhin allemand*, dans la *Revue de Paris* qu'il dirigeait alors.

3. P. de Musset, *Biographie d'A. de Musset*.

première fois, Musset a vingt deux ans. Pourrait-on deviner ces vingt-deux ans dans l'auteur de *Namouna*?

> Pauvres gens que nous tous! Et celui qui se livre
> De ce qu'il aura fait, doit tôt ou tard gémir!
> La coupe est là, brûlante, et celui qui s'enivre
> Doit rire de pitié s'il ne veut pas frémir!
> Voilà le train du monde, ...

Cependant, quelque désabusé qu'il veuille paraître, sa jeunesse rayonne dans tout son génie; et son ardeur à mépriser, à haïr, à aimer, puis à maudire et à désespérer, c'est sa jeunesse encore. Et voici l'époque du Musset de la légende : il a une tournure de page, il est mince, blond, fin, hautain un peu; spirituel, beau comme un dieu. Autour de sa tête, flotte une auréole de gloire et de mélancolie. « Voltaire semble toujours avoir été vieux, comme Alfred de Musset toujours jeune », disait Henri Blaze... non sans un peu de dépit.

F. Buloz, qui était « attiré par les supériorités » et « sensible au talent à un point extraordinaire [1] », ne pouvait pas ne pas ressentir l'attrait de cette nature, si richement douée. « Il avait voué à Musset une affection profonde; quelle admiration émue lorsqu'il s'exprimait sur le génie du poète, quelle énergie à le défendre lorsqu'il le sentait attaqué! »

Musset le savait. Et puis, le poète, qui travaillait à ses heures, était toujours désargenté. La

1. E. Montégut, *Nos morts contemporains.*

Revue n'était guère riche, pourtant son directeur ne savait rien refuser à Musset. Un contemporain a écrit : « On a souvent parlé de conditions coercitives, donnant donnant : « Apportez-moi une » comédie, et vous aurez vos 500 francs... » Comme c'est connaître Musset que de croire qu'il eût plié sous un tel joug, lui, cet ombrageux, ce hautain, ce casseur, et cet indépendant, jusqu'à la sauvagerie! Le secret de l'influence de Buloz fut, au contraire, dans cette sollicitude, et cette absolue confiance, manifestée dès l'origine. Ce rude homme savait, au besoin, être un brave homme[1]. »

Musset disait de F. Buloz : « Il a respecté ma vocation. Ces choses-là ne s'oublient point. » Et ses dettes (Dieu sait s'il en avait!), il ne consentait pas à ce que sa Muse les payât. F. Buloz eut le tact de lui « venir en aide, en lui laissant comprendre que tout se réglerait entre eux au petit bonheur », et « comme il plairait à la vocation ». Bref, comme il avait été l'enfant gâté du Cénacle, il fut l'enfant gâté de la *Revue*.

Souvent, de bonne heure F. Buloz recevait du poète des poulets de ce genre :

Mon cher ami, vous m'avez proposé hier de m'envoyer quelque chose aujourd'hui, le pouvez-vous?

Votre très panier percé serviteur,

A. DE MUSSET.

1. Henri Blaze, *Mes souvenirs*, déjà cité.

Je vous envoie ma cuisinière parce que mon gnome a un coup de poing sur l'œil.

De tels billets, j'en possède en quantité. En voici quelques-uns qu'on lira avec plaisir : ils sont spirituels et amers, et gamins aussi, comme l'était si souvent Cœlio :

Mon cher ami,

Je suis gai ce matin comme une potée de cadavres : vous est-il possible de me donner cent francs pour me débarrasser d'une affaire très ennuyeuse, et passablement dégoûtante? Ce serait un vrai service d'ami que vous me rendriez. Je vous dirai, à vous, quand je vous verrai, quelle est (*sic*) le sot ennui qui me décide à vous importuner ainsi à mon grand regret[1]..., etc.

Et encore :

Mon cher ami,

Cela vous sied-il aujourd'hui de m'envoyer notre reste de compte? Je sors des horreurs des sangsues et des cataplasmes pour une bêtise que j'ai faite, c'est pourquoi je ne vais pas moi-même à la *Revue*.

A vous,

ALFRED DE MUSSET.

Après une nuit de travail, sur du papier à chandelle, il griffonne :

Voilà, mon cher, une pièce de bœuf que j'ai tirée de mes côtes cette nuit. Il faut, sacredieu, que ce

1. Inédites.

soit pour vous. Il ne m'est guère arrivé d'en tant faire sans démordre. Je vais me coucher, la prose m'embête.

A vous,

ALFRED DE MUSSET.

ou ceci :

J'ai passé la nuit, et je suis éreinté.

Voilà, c'est long. Mais je ne veux pas couper, ni rien changer. Arrangez-vous. Donnez-moi cinquante francs. Quand j'ai travaillé, il faut que je sorte, autrement *cela ne va pas*[1].

A vous,

ALFRED DE MUSSET.

Quelque admiration qu'il eût pour son poète, F. Buloz ne lui épargnait point les critiques, témoin ce billet :

« J'ai passé la nuit en votre honneur à refaire mes vers. Ne vous effrayez pas s'ils vous semblent un peu *excentriques*, je vous en prie, j'en brave les dangers[2] ! »

Le vrai reproche, le reproche fondamental que faisait F. Buloz à Musset, c'était l'insouciance du poète, sa paresse. On se souvient de la réponse de Musset à ce sujet, réponse qui est dédiée au directeur de la *Revue* :

« Oui, j'écris rarement, et me plais à le faire :
Non pas que la paresse en moi soit ordinaire ;

1. Tous ces billets sont inédits.
2. Inédit.

Mais, sitôt que je prends la plume à ce dessein,
Je crois prendre en galère une rame à la main. »
Qui croyez-vous, mon cher, qui parle de la sorte?
C'est Alfred, direz-vous, ou le diable m'emporte!
. . . . . .

Et la fin :

Après cela, mon cher, je désire et j'espère
(Pour finir à peu près par un vers de Molière),
Que vous vous guérirez du soin que vous prenez
De me venir toujours jeter ma lyre au nez[1]!

J'ai souvent interrogé ma mère au sujet d'Alfred de Musset; elle avait gardé de lui, au fond de sa mémoire, deux images puériles et singulières, l'une du poète jeune, l'autre, d'un Musset vieilli et attristé, qu'elle ne pouvait oublier. Voici la première. Musset habitait alors rue de Grenelle. Un matin, F. Buloz vint l'y voir avec sa petite fille; la visite terminée, et en causant, le poète reconduisit son directeur rue des Beaux-Arts; à son tour, F. Buloz ramena Musset rue de Grenelle; bref, toujours discutant, les deux hommes firent le trajet plusieurs fois de suite : Musset et ses amis aimaient fort ce genre de promenade... Cependant, la petite fille, qui ne prenait, elle, aucune part à la conversation, s'ennuyait beaucoup; elle tenait bien serrée dans sa main la grande main de son père, et elle était si petite, si petite, que son petit nez arrivait à la hauteur du genou paternel.

Dans ces allées et venues sur le quai, et pen-

1. *Sur la paresse* : à F. Buloz.

dant son désœuvrement, elle avait remarqué une boutique de quincaillerie qui lui semblait la plus belle du monde; il y avait là des petites casseroles brillantes, et quelques-unes étaient si mignonnes, que sûrement c'étaient des casseroles de poupées! Il y avait aussi des passoires, dont les formes étaient étranges, des moules, des cafetières, et des bouillottes de cuivre pansues et luisantes, qui s'alignaient sur le trottoir par rang de taille, et en flûte de Pan. Tout cela tentait l'enfant, et chaque fois que l'on passait devant la boutique, elle tirait son père par la main. Pour en finir, F. Buloz acheta une cafetière, qu'il donna à sa fille. Alors Musset rit, et dit à son ami : « Mon cher, vous avez une fille, qui me semble avoir des dispositions bien déplorables pour les joies du ménage! »

Le second souvenir datait de moins loin. « Une fois, me disait ma mère, il y avait un dîner à la maison, je m'étais faufilée dans la salle à manger pour tâcher de pincer un petit four, avant qu'on ne desservît; mais je m'arrêtai interloquée, car il y avait encore un convive attardé dans la pièce, un homme blond, beau, qui me sembla d'abord tout jeune, et à qui je trouvai l'air las et épuisé, après l'avoir regardé plus attentivement : je le verrai toujours, il tenait un verre, et il buvait lentement, la tête renversée en arrière, sa main tremblait : c'était Musset[1]. »

1. C'est sans doute à ce dîner, qu'Alfred de Musset avait vio-

L'image de ce Musset vieilli, dont la main tremblante tient un verre, n'est-elle pas saisissante? Entre celui-ci et le blond Cœlio, auréolé de grâce et de jeunesse, poète de la légende, des années ont coulé; la vie, si belle pour lui au début, l'a fait souffrir et blasphémer, et puis, dans sa vie une femme a passé : — est-il besoin de la nommer?

Il la rencontra pour la première fois à un dîner offert à ses rédacteurs par F. Buloz, dîner qui eut lieu chez Lointier, et non aux *Frères Provençaux*, comme on l'a tant de fois écrit. Depuis, tout les réunit, le hasard, leur désir, et enfin, leur destinée : on n'échappe pas à sa destinée.

Il est aussi difficile de séparer leur histoire, à cette époque, que de la séparer de celle de la *Revue*... F. Buloz joua souvent ici le rôle de confident et de mentor, peu écouté, il est vrai; il aimait fort les deux antagonistes, et les blâmait fréquemment tour à tour; mais ils trouvèrent en

lemment scandalisé madame Scribe. — Il y avait eu, parmi ces dames, un mouvement d'indignation, elles avaient même esquissé une retraite...

On parlait de Rachel, et de la sœur de Rachel, Sarah, que ces dames se refusaient à trouver jolie. Quelques-unes s'expliquaient même difficilement l'engouement des hommes à son endroit :

— Qu'a-t-elle de si séduisant, s'écria honnêtement madame Scribe, son visage, même, est insignifiant?

— C'est possible, madame, tonna Musset, mais quand elle est couchée, et qu'on soulève la couverture... ce qu'on voit, ce qu'on voit!

Il y eut un petit scandale. Enfin madame Buloz intervint, et changea le sujet de cette dangereuse conversation.

lui cette chose rare et précieuse : un ami, car c'est à lui qu'ils eurent recours, quand leur amour sombra dans la détresse...

L'année 1833 avait apporté à la *Revue* la collaboration de George Sand.

Sa gloire se levait à peine. George habitait depuis peu de temps Paris, sur le quai Saint-Michel, dans un modeste cinquième, avec sa fille Solange. Elle commençait à écrire, sous le patronage un peu rude de Delatouche, rédacteur en chef du *Figaro*, et disait : « Si j'avais 1 500 francs de plus par an avec ma pension, je ne demanderais plus rien au ciel, — pas même une barbe[1]. »

En attendant, habillée en homme, elle court Paris avec ses amis, Delatouche, Sandeau, Alphonse Fleury; elle mène une charmante vie de jeune étudiant; elle a laissé au loin, dans le Berry, le fâcheux Dudevant; elle se grise d'air et de liberté... De taille moyenne, plutôt petite, le teint mat, le menton un peu fuyant, les autres traits... mais les autres traits ne comptent pas, tout est absorbé dans cette figure de femme par les yeux : ils occupent, ils poursuivent, ils inquiètent : ils sont immenses, noirs et impassibles; les cheveux admirables.

Elle dit souvent d'elle-même qu'elle n'a pas de conversation, qu'elle est bête. La vérité est qu'elle est souvent absorbée, alors son regard

1. *Histoire de ma vie.*

devient fixe, et elle a ce regard, lourd et superbe, qu'Homère attribue à Junon : Ἥρα βοῶπις. Ma mère, qui l'avait bien connue, ne se rappelait pas l'avoir vue habillée de cette redingote à la propriétaire, qui la travestissait[1]; elle se souvenait, au contraire, d'une George Sand, très féminine, très séduisante aussi. Elle la revoyait le soir, à la *Revue*, dans le salon étroit que présidait, de la cheminée, un Esculape de bronze; elle la revoyait avec des « anglaises » noires, et de fins souliers de satin, brodés de perles de couleur; elle représentait, aux yeux de la petite fille, une élégance qui lui semblait un peu Espagnole, et qui l'éblouissait.

Mais, lorsque la bonne avait oublié de fermer la porte du salon, cette Espagnole se levait vivement, la fermait avec énergie, et appelait la bonne « sacrée bigresse! »

George Sand, — Mme Sand, comme on l'appelait rue des Beaux-Arts, — fut la grande amie. En parlant de Loève-Veimars, on a dit : « Il fut avec Planche et Musset une des trois prédilections du cercle intime, étant admis que George Sand plane au-dessus! » On lira plus loin une partie de la charmante correspondance de l'écrivain et de Mme François Buloz. Celle-ci était souvent chargée de missions délicates auprès de George Sand : elle plaidait gentiment et bravement les causes de son mari.

1. Ma mère ne la connut que vers 1847.

Ces deux femmes, si dissemblables comme existence, idées, croyances, et que le hasard réunit, eurent de l'affection l'une pour l'autre, et une admiration réciproque : Mme François Buloz révérait le génie de l'écrivain, — George Sand les vertus de son amie.

Plus tard, Jules Sandeau montrait à la petite Marie, fille de François Buloz, des photographies dans un album. Il tenait l'enfant sur ses genoux, et pendant qu'elle tournait les pages, il lui nommait les personnes qu'elle ne connaissait pas. L'image de George Sand passa; alors Sandeau dit, d'un ton tragique : « Regarde bien cette femme, petite, regarde-la : c'est un cimetière, tu entends? un cimetière! » Mais la petite fille n'y comprenait rien, naturellement.

Lorsqu'elle eut quinze ans, cette même petite fille, devenue une grande jeune fille, ayant sans doute entendu sur l'écrivain beaucoup d'appréciations semblables, — et les comprenant mieux, peut-être, — se montrait, avec George Sand, assez froide : cet âge plein de grâce ignore l'indulgence. Alors, un jour, George Sand lui dit : « Ah! je comprends! on vous a parlé de moi! » et doucement elle ajouta... « Plus tard, vous absoudrez! » N'est-ce pas charmant?

En 1832, — mai, — elle venait de publier *Indiana*. *Valentine* suivit quelques mois après. G. Planche fit dans la *Revue* du 15 décembre[1] un

1. 1832.

très élogieux article sur ces deux romans. Il écrivit :

« Qui a fait ces deux livres? Que signifie cette signature de George Sand? » En vérité n'en savait-il rien? Et puis sur *Valentine* : « C'est un livre de femme, car c'est aux femmes seulement qu'il est donné d'avoir de l'esprit avec du cœur. » « Comme je ne travaillais pas encore à cette *Revue*, dit George Sand, l'hommage était désintéressé, et je ne pouvais que l'accueillir avec gratitude[1] ».

Bientôt Planche, sur l'instigation de F. Buloz, demanda à G. Sand sa collaboration pour la *Revue*. « Je fis pour ce recueil *Metella* et je ne sais plus quoi d'autre! » — Et voilà vraiment une étonnante assertion, car ce « je ne sais plus quoi d'autre », représente toute son œuvre (l'a-t-elle oublié en écrivant *l'Histoire de ma Vie?*) sauf les romans qu'elle signa de 1841 à 1851, époque de sa rupture avec la *Revue*.

« La *Revue des Deux Mondes*, et la *Revue de Paris* se sont disputé mon travail », écrit-elle à sa mère en 1833. « Enfin, je me suis livrée à la *Revue des Deux Mondes* pour une rente de 4 000 francs, trente-deux pages d'écriture... » 4 000 francs, soit, mais rapidement la situation changea, et j'ai retrouvé dans le dossier du procès Buloz-Sand, qui eut lieu plus tard, parmi de nombreux papiers, comptes, traités, lettres

1. *Histoire de ma vie.*

d'affaires, etc., une feuille volante, « Compte de madame Dudevant depuis 1836, » relevé de sept mois tout à fait curieux et imprévu :

Le voici :

Compte de Madame Dudevant depuis 1836.

DOIT :		AVOIR :	
Madame Dudevant redevait après le compte arrêté en avril dernier.	8 769 »	**1836** : Juin 30, 6e lettre d'un voyageur .	500 »
1836 : Avril 19, A elle payé.	500 »	Août 1er, La Morte.	100 »
Id.	150,50	Novembre 15, 7e lettre d'un voyageur.	700 »
Avril 27, payé loyer.	154,70	Total.	1 300 »
Mai 4, payé à la couturière.	92 »	Redû par Madame D.	9 446,35
Son marchand de bois.	68,70	Totaux.	10 746,35
Sa bonne.	429,30		
Juillet 1er, acheté la *Physiologie végétale.*	18 »		
15, A elle payé. . .	200 »		
20, acheté l'*Astronomie* en 29 leçons.	5,85		
Août 2, payé un effet.	172,30		
12, à Maurice. . . .	20 »		
18, à Maurice pour ivres	15 »		
22, 12 portraits et ports de lettres. . .	51 »		
24, payé à sa bonne.	100 »		
Total	10 746,35		

Cela se passait sans cérémonies : Maurice, la bonne, le marchand de charbon... Mais enfin nous sommes loin des 4 000 francs de rente du début.

Une grande partie de la correspondance de

G. Sand et de F. Buloz a été enfermée par lui dans des chemises de papier blanc : chaque chemise porte une date d'année, et un commentaire concernant le contenu de cette correspondance. Une épingle ferme le tout.

Sur la première de ces liasses, F. Buloz a écrit : « G. Sand 1832. — Premières lettres. — C'est Planche qui la fait entrer à la *Revue*; le premier arrangement pour *le Secrétaire intime* et *Metella* est du 25 novembre 1832 (ci-joint). »

Voici, je pense, une de ces premières lettres :

Monsieur,

Je vous donnerai certainement un article pour le 1er février, jusque-là je ne peux pas m'arracher de mon livre. Si je le faisais, mon travail se ressentirait de ma préoccupation, et nous désirons, vous et moi, que je vous fournisse la moins mauvaise chose possible.

Vous concevez bien que j'accepte l'augmentation de salaire que vous m'offrez. Je n'aurais pas pu faire paraître *Trenmor* après mon livre sans ennuyer, je crois, le public. Je ne me plains pas du tout de votre objection, elle ne me porte aucun préjudice, et je ferai toujours de mon mieux pour vous être agréable, utile surtout.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre servante.

G. SAND.

Puis vient l'année 1833. Il n'y a plus dans cette liasse-ci qu'une lettre commençant par « Monsieur », la voici :

Monsieur,

J'étais fort malade hier, quand vous avez pris la peine de monter chez moi. Je ne sais pas si ma servante, qui est fort bête, vous aura fait toutes mes excuses. Recevez-les aujourd'hui, Monsieur, et donnez-moi bientôt l'occasion de vous les renouveler.

GEORGE SAND.

J'ouvre ma lettre parce que je reçois la vôtre. J'accepte votre invitation avec reconnaissance. Si vous voulez venir demain, dans la matinée je vous attendrai.

Après cela, il est clair que l'intimité se fait plus grande, entre le rédacteur et son directeur :

Je vous remercie, mon cher Buloz, de votre empressement et de votre bonté. Je suis encore malade, et je ne sais pas quand je pourrai quitter mon lit.

J'accepterais bien volontiers vos offres obligeantes, pour le sixième concert, si je n'avais prié M. Planche de prendre deux places pour le même jour précisément, et de me donner le bras, etc.

Ce mot est signé : « George[1]. »

Sur la liasse de cette année 1833, de la main de Buloz encore, on lit : « *Dîner Lointier*. Planche règne, première insertion, fragment de *Lélia*. Les demandes d'avances naissent, et vont leur train. » — Ces deux mots « dîner Lointier » soulignés,

1. Inédit.

prouveraient bien que le fameux dîner, où George Sand rencontra Musset pour la première fois, n'eut pas lieu aux *Frères Provençaux*, mais chez *Lointier*[1]. C'est ce qu'affirmait d'ailleurs Sainte-Beuve; il est vrai que le même Sainte-Beuve a écrit également que Musset n'assistait pas au repas; pourtant la lettre de G. Sand, qui suit, semble assez claire. Sans nommer personne, elle remercie F. Buloz de l'avoir fait dîner en très bonne compagnie[2].

Vendredi soir.

Mon cher Buloz, vous savez pourquoi je ne vous ai pas donné ma *Vieille Histoire*[3]. Je ne l'ai pas trouvée assez sérieuse pour votre recueil, et je veux tâcher de faire, pour vous, quelque chose de mieux.

Je vous remercie des choses bonnes et obligeantes que vous m'en dites, et je les prends pour une marque de votre bienveillance pour moi. J'aurai toujours un grand plaisir à vous voir quand vous passerez chez moi, et je vous promets de travailler pour vous, aussitôt après que j'aurai fini mon livre.

Je ne sais pas quels remerciements vous avez à me faire. Il me semble que c'est moi qui vous en dois, pour m'avoir donné un très bon dîner, en très bonne compagnie, j'en avais chargé Planche, je ne sais s'il a fait ma commission.

1. C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours entendu affirmer aussi par les miens.

2. Suivant Sainte-Beuve, à ce dîner assistaient Jouffroy, Alexandre Dumas, Aug. Barbier. Il n'en donne pas la date : d'après les lettres de G. Sand, le dîner Lointier serait de la fin de mars 1833.

3. *Une Vieille Histoire* : *Lavinia*, mars 1833, chez Canel et Guyot.

Ce livre dont elle parle, c'est *Lélia*, que l'éditeur Dupuy doit publier. F. Buloz a demandé des fragments de *Lélia* pour la *Revue*, et l'auteur répond : « Dupuy tient beaucoup à ne pas voir paraître un fragment de mon livre, plus de quinze jours avant le jour de la mise en vente. Malheureusement, je n'aurai pas terminé le manuscrit du second volume de *Lélia* avant la fin d'avril. Dès que j'aurai fini, vous me trouverez disposée à vous laisser choisir un fragment complet qui puisse vous convenir[1]. »

Des fragments de *Lélia* parurent, en effet, dans la *Revue des Deux Mondes*, en avril de cette même année, 1833.

Nous ne pouvons pas, je crois, nous faire actuellement une idée des enthousiasmes, des indignations, des scandales, des discussions, des polémiques, dont *Lélia*, en 1833, fut la cause, à une époque où les événements littéraires absorbaient et passionnaient la jeunesse française. Aussi *Lélia*, dans une société divisée et toute vibrante de libertés nouvelles, sembla-t-elle, tantôt une œuvre de génie, tantôt un blasphème : pour tous elle parut un défi aux mœurs et à la société.

Sur ce livre de *Lélia*, la presse se déchaîna. Ce ne sont que dithyrambes ou anathèmes : on adore ou l'on hait, aucune opinion tiède ne se manifeste, aucun « juste milieu. » Je retrouve quelques

1. Inédite.

pages de la main de Musset concernant *Lélia*[1]. Les voici, malheureusement tronquées :

» Quoi qu'il en soit, ce livre n'en est pas moins l'ouvrage le plus important de l'école nouvelle. Il s'en distingue par une qualité éminente, la pureté du style, et l'originalité de la forme. Il est écrit de verve, et il ne s'est glissé sur le tissu de cette belle étoffe, aucun des fils, un peu épais, qui cousent la trame de nos drames modernes dans leurs pourpoints de pacotille. Certaines coteries ont prétendu que *Lélia* était l'étendard d'une levée en masse contre la littérature réelle, et qu'il ne s'y agissait de rien moins que de faire crouler tous les romans visibles (comme on dit) et une grande partie du moyen âge. Nous sommes obligés de déclarer, sur ce chapitre, ne comprendre absolument rien à des questions de cette nature.

» On dit que deux ou trois articles de ce livre ont donné lieu à des affaires particulières, entre quelques journalistes distingués ; nous ne pouvons que regretter de voir chez les uns, une fâcheuse habitude de faire descendre la critique à des personnalités qui devraient lui être étrangères, et chez les autres, trop peu de philosophie dans un siècle de liberté ! »

Les *affaires particulières* auxquelles Musset ici fait discrètement allusion, il s'y intéressa vivement, et surtout à l'affaire du duel Planche-Capo

1. Dans sa correspondance avec F. Buloz.

de Feuillide, conséquence d'un feuilleton de M. Capo de Feuillide, rédacteur en chef de *l'Europe littéraire*, et auteur aussi de la *Sémiramis la Grande. Journée de Dieu en cinq coupes d'amertume*[1] (en vers). Ce duel passionna la société d'alors, et l'article vaut qu'on s'y arrête. Le roman en cause y est violemment critiqué, au nom de la morale, de la famille, etc. Ce morceau est un échantillon curieux de la mauvaise rhétorique du temps. D'abord l'auteur trouve, et très sérieusement, que notre littérature est en danger, il trouve aussi que cette œuvre nouvelle sent « la boue et la prostitution »; il trouve... mais laissons-le parler. En secouant son glaive, il dit : « Il faudrait que les lèvres de la critique, comme celles du Prophète, fussent purifiées par un charbon ardent, afin qu'il ne s'en échappât aucune parole devenue ignoble et dévergondée, au frottement des pensées ignobles et dévergondées. » Et, encore plus terrible, il poursuit : « Le jour où vous ouvrirez le livre de *Lélia*, renfermez-vous dans votre cabinet (pour ne contaminer personne). Si vous avez une fille dont vous voulez que l'âme reste vierge et naïve, envoyez-la jouer aux champs avec ses compagnes. » Mêmes conseils pour une jeune femme, il faut l'éloigner aussi, l'envoyer au bal. « Car, votre fille, loin de vous, ne courra pas autant de dangers que sous vos yeux, si ce livre

1. H. Blaze. Voir aussi Quérard qui attribue à Capo de Feuillide certain ouvrage signé J. Desjardins.

lui tombait sous la main, et quelque légers que soient les propos nés de la liberté d'un bal, ils ne glisseront jamais autant de poison dans une âme, que les pages corrosives de *Lélia*[1].... » Et il y en a comme ça des pages!

Les amis de G. Sand s'émurent en lisant cet anathème. Sainte-Beuve écrivit une lettre au *National*, et Planche[2] se battit pour George. Musset prit mal l'indignation de Planche et son intervention, car l'intervention revenait de droit à Musset... puisque...

George Sand écrit à Sainte-Beuve le 25 août : « Je suis très insultée, comme vous savez, et j'y suis fort indifférente. Mais je ne suis pas indifférente à l'empressement et au zèle avec lequel mes amis prennent ma défense... »

Pourtant, le zèle de Planche fut mal accueilli, car, à la suite des premières attaques, G. Sand ayant eu l'idée — assez bizarre en vérité — « d'annoncer publiquement ses relations avec Alfred de Musset... », afin de « trouver en lui sans opposition un défenseur à opposer aux attaques des journaux... », Planche, se substituant à ce défenseur « légitime », devenait l'intrus, l'ours armé de son pavé malfaisant.

1. *L'Europe littéraire*, 22 août 1833.

2. Planche défendit aussi le roman dans la *Revue* le 15 août 1833, il en fit un grand éloge. Je pense que les pages de Musset que l'on a lues plus haut, devaient primitivement former un article, confié ensuite, vu le bruit qui s'était fait autour de Musset et Sand, à Planche.

Planche avait d'ailleurs déploré la publicité donnée à cette liaison nouvelle. « Chacun de nous (les amis) pense qu'un aveu de ce genre, encourant les chances de publicité, peut porter un préjudice irréparable à l'avenir de George... » Alors? « Pour prévenir, autant qu'il est en nous, les conséquences de cette démarche, un de mes amis et moi, nous chargeons des deux insulteurs qui ont paru jusqu'à ce jour, Léon Gozlan et Capo de Feuillide.... »

Le parti que prenait Planche : se battre pour éviter le scandale, semble médiocre... Un scrupule le saisit. Après avoir tonné un soir contre toute cette publicité, il a peur qu'on ne l'accuse de prendre trop à cœur « l'honneur de George », et le lendemain, il écrit à Sainte-Beuve : « Promettez-moi, mon cher ami, de ne parler à personne absolument, des paroles hautes et dures que j'ai prononcées hier soir devant vous.

» Si j'avais pour G. S. autre chose qu'une intense amitié, ma conduite d'hier serait une grossièreté : j'aurais l'air d'user d'un droit, comme un homme brutal, sans éducation. Ce droit, je ne l'ai pas, je ne suis que ridicule, mais le monde n'est pas obligé de savoir la vérité, et ne s'en soucie guère.

» Notre amitié et la loyauté de votre caractère, me font espérer que vous ne tromperez pas mon attente, et que vous serez discret. »

De son côté Musset, mécontent de s'être laissé

devancer, et mécontent de lui-même, après une conversation à la *Revue*, écrit le lendemain au directeur :

Mon cher Buloz,

J'apprends que G. Planche et M. E. Regnault ont provoqué hier M. Capo de Feuillide, et l'un des rédacteurs du *Figaro*. Lorsque vous m'avez parlé de l'article qui a donné lieu à cette affaire j'ignorais complètement que vous fussiez instruit de mes relations avec madame Sand. J'espère que la manière un peu trop légère dont vous m'avez vu traiter cet article, vous paraîtra toute simple de ma part, et que si, maintenant ou plus tard, on vous adressait quelques questions à ce sujet, vous voudriez bien répondre que mon intention était de me battre, et que j'ai été prévenu. Si vous voulez me rendre service, vous ajouterez même que je regarderais comme une insulte, aussi grave pour madame Sand que pour moi, qu'on parût douter de ma détermination à cet égard, et qu'il me serait impossible de le souffrir, quelle que fût la personne qui le soutiendrait. A vous de cœur,

ALFRED DE MUSSET[1].

En vérité, cette histoire est épique. Elle transforma en haine l'animosité de Musset pour Planche, haine d'où sont nés ces quatre vers atroces :

Par propreté laissons à l'aise
Mordre cet animal rampant,
En croyant frapper un serpent
N'écrasons pas une punaise!

1. Inédite. — La lettre porte en première page cette seule date : 1833.

Et Planche se battit avec Capo de Feuillide. D'ailleurs ce duel, — où F. Buloz fut l'un des témoins (assistant Planche), — ne fit pas couler de sang, il fit plutôt naître des chansons.

Voici une complainte, que l'on connaît sans doute, mais qui doit, malgré cela, trouver sa place ici, car elle résume de façon plaisante toute cette ridicule aventure. Elle est intitulée :

COMPLAINTE[1]

Historique et véritable
Sur le fameux duel qui a eu lieu
Entre plusieurs
Hommes de plume,
Très inconnus dans Paris, à l'occasion
D'un livre
Dont il a été beaucoup parlé
De différentes manières
Ainsi qu'il est relaté dans la
Présente complainte.

Air de *la complainte du Maréchal de Saxe* :

I

Monsieur Capot de Feuillide
Ayant insulté Lélia,
Monsieur Planche, ce jour-là,
S'éveilla fort intrépide,
Et fit preuve de valeur
Entre midi et une heure!

1. Faut-il dire que cette gaminerie, que G. Sand avait attribuée d'abord à la collaboration de Vigny et de Brizeux, est de Musset? Cette complainte a été publiée pour la première fois dans la *Véritable Histoire d'Elle et Lui* de M. S. de Lovenjoul. Calmann Lévy, 1897.

II

Il écrivit une lettre,
Dans un français très correct,
Se plaignant que sans respect,
On osât le méconnaître;
Et, plein d'indignation,
Il passa son pantalon.

III

Buloz, dedans sa chambrette,
Sommeillait innocemment.
Il s'éveille incontinent,
Et bâilla d'un air fort bête,
Lorsque Planche entra soudain,
Un vieux journal à la main.

IV

Il avait trouvé en route
Monsieur Regnault tout crotté [1];
Après l'avoir consulté,
Comme il n'y comprenait goutte,
Il l'avait pris sous le bras,
Pour se sortir d'embarras.

V

Ayant écouté l'affaire,
Buloz dit : « En vérité,
Ne soyez pas irrité
Si je ne vous comprends guère;
C'est que j'ai l'esprit très lourd,
Et que je suis un peu sourd. »

VI

Alors Planche, tout en nage,
Leur dit : « C'est pourtant très clair
A *l'Europe littérair*,
On doute de mon courage;
Afin de le leur prouver,
Je suis venu vous trouver. »

1. Émile Regnault, un ami de Balzac et de Jules Sandeau. (Note de M. de Lovenjoul.)

VII

Ils allèrent chez Lepage
Pour chercher des pistolets;
Mais on leur dit qu'il fallait
Mettre cent écus en gage.
Alors Buloz prudemment,
Dit : « Nous n'avons pas d'argent ».

VIII

Ils prirent *les Dames Blanches* [1]
Pour s'en aller à Meudon
Acheter des mirlitons,
Afin que Gustave Planche
Pût faire baisser le ton
A Messieurs du Feuilleton.

IX

L'ennemi se fit attendre
Jusqu'à quatre heures un quart,
Ce qui fut canulant, car
Buloz brûlait de se rendre
Chez madame Dudevant,
Qu'il aimait passionn'ment.

X

Enfin, dans un beau carrosse,
Par deux beaux chevaux tiré,
Feuillide parut, paré
Comme pour un jour de noce;
De plus, Lautour Mézeray
Et deux petits pistolets.

XI

Alors les témoins, tous quatre
Devant donner le signal,
Retardent l'instant fatal
Où l'on allait voir combattre
Ces deux grands littérateurs,
C'qui faisait frémir d'horreur.

1. Voitures publiques.

XII

Regnault regardait ses bottes
Sans pouvoir dire un mot;
Feuillide dit : « A propos,
Je vais enlever ma culotte,
Afin d'être plus dispos
Et de n'être pas *capot.* »

XIII

Buloz, s'asseyant par terre,
Saisi d'un effroi mortel,
S'écria : « Au nom du ciel
Mes amis, qu'allez-vous faire
Que deviendra mon journal?
Je m'en vais me trouver mal. »

XIV

« Messieurs, écoutez de grâce,
Dit Regnault aux assistants;
Je ne suis pas éloquent,
Mais mettez-vous à ma place,
Je crois que, certainement,
Nous sommes tous bons enfants.

XV

Monsieur Planche a du courage
Et Monsieur Feuillide aussi;
Pour nous, nous sommes ici
Pour empêcher le carnage.
Votre journal est charmant,
Le nôtre pareillement.

XVI

Vous avez raison entière,
Et nous, nous n'avons pas tort.
Vous ne craignez pas la mort
Et nous ne la craignons guère.
Je crois, sans vous offenser,
Qu'il est temps de s'embrasser. »

XVII

« Messieurs, c'est épouvantable,
Leur dit Buloz tout suant,

George Sand, assurément,
Est une femme agréable
Et pleine d'honnêteté,
Car elle m'a résisté!!

XVIII

« Messieurs, ce n'est pas pour elle,
Dit Planche, que je me bats,
J'ai ma raison pour cela;
Je ne sais pas trop laquelle;
Si je me bats, c'est pour moi,
Je ne sais pas trop pourquoi. »

XIX

Buloz qui chargeait les armes
Avec du plomb à lapin,
Le prit alors sur son sein,
Et le baigna de ses larmes
En lui disant : « Mon enfant,
Vous êtes trop véhément. »

XX

Feuillide, le gigantesque,
Lui dit : « Monsieur, s'il vous plaît,
Donnez-moi mon pistolet,
Tous ces discours-là me *vesque*,
Je ne viens pas de si loin
Pour voir pleurer les témoins. »

XXI

Les combattants en présence
Firent feu des quatre pieds.
Planche tira le premier,
A cent toises de distance;
Feuillide, comme un éclair,
Riposta, cent pieds en l'air.

XXII

« Cessez cette boucherie,
Crièrent les assistants,
C'est assez répandre un sang
Précieux à la Patrie;
Planche a lavé son affront
Par sa détonation. »

XXIII

Dedans les bras de Feuillide,
Planche s'élance à l'instant,
Et lui dit en sanglotant :
« Nous sommes deux intrépides,
Je suis satisfait vraiment,
Vous aussi probablement. »

XXIV

Alors ils se séparèrent,
Et depuis ce jour fameux,
Ils vécurent très heureux.
Et c'est de cette manière
Qu'on a enfin reconnu
De George Sand la vertu.

A la suite du duel, dont la presse se divertit fort, *le Petit Poucet* raisonna ainsi : « Si *Lélia* est de M. Sand, je ne sais trop à quel titre M. Planche s'est constitué *le bravo*, *le majo* de cet écrivain. A moins que M. Sand ne soit impotent ou cul-de-jatte, la conduite de M. Planche est incompréhensible. Si M. Sand est une femme, ce dont il est permis de douter en lisant *Lélia*, ce rêve de dévergondage et de cynisme, cette femme doit savoir peu de gré à M. Planche de l'avoir compromise par une démarche, beaucoup moins chevaleresque qu'inconséquente et irréfléchie[1]. »

Battez-vous donc pour vos amis !

Quelque temps avant le duel Planche, F. Buloz était allé à Londres pour les affaires de la *Revue*;

1. *Le Petit Poucet*, 1er septembre 1833.

il s'y trouvait en juillet 1833. C'est à Londres, à la date du 4 juillet, qu'il reçut la lettre qu'on va lire, signée G. Sand, mais écrite peut-être avec la collaboration de Musset. Quoi qu'il en soit, cette lettre renferme la première idée du *Songe d'un Reviewer* que Musset écrivit à son tour à F. Buloz, en novembre de la même année : il serait curieux que cette première idée fût de George Sand.

Mon cher Buloz,

Avez-vous fait un bon voyage? Êtes-vous vivant, avez-vous oublié nos querelles, mes violences, vos fureurs, les rages de Planche, les grincements de dents de Dumas, etc., etc.? Nous nous sommes quittés comme une bande de chiens hargneux; depuis ce temps, Planche a sommé Dumas de lui rendre raison. Dumas a tué Planche. Planche a fait son testament en votre faveur, et vous a légué ses œuvres complètes en 42 volumes in-8°, composés d'un discours sur la modération, d'un traité sur les ophtalmies, et d'une dissertation sur les racines grecques. Sainte-Beuve est sur le point d'épouser une jeune personne qu'il a enlevée; M. Alfred de Musset s'est brûlé la cervelle après avoir perdu 37 000 francs au jeu. M. Ampère est parti pour l'Allemagne, M. Lacordaire pour l'Amérique du Sud; Barbier va épouser une lady et se fixer en Angleterre. M. de Vigny est devenu fou, et M. Magnin aveugle. Voilà ce que c'est que d'abandonner la *Revue*. Quand on revient, on ne trouve plus personne. Il ne vous reste plus que Lord Fee-

ling [1], qui est revenu d'Espagne, et le poète de Dieu [2], qui vient de faire paraître un très beau poème sur les étoiles fixes. Pour moi je suis veuve. J'ai eu le bonheur d'enterrer mon mari, je suis rentrée dans la jouissance de mes biens, et suis décidée à ne plus m'occuper de littérature.

Néanmoins, comme il me reste quelques dettes à payer, provenant du cher défunt, je vous prie, mon ami, de ne pas mettre en oubli l'affaire dont vous avez eû la bonté de vous charger, et de me dire si vous voyez quelque apparence de traité entre moi, et les libraires de Londres.

J'espérais que vous me donneriez de vos nouvelles; mais n'en recevant point, je suis partagée entre le désir de terminer l'impression de mon livre, et celui d'attendre l'effet de vos démarches obligeantes.

Recevez d'avance tous mes remerciements, et faites-moi un peu savoir où en sont mes affaires *extérieures*. Je compte toujours sur votre bonne amitié.

G. SAND [3].

On voit la parenté : elle est curieuse, et je transcris ici *le Songe d'un Reviewer*, pour qu'elle apparaisse mieux encore, à la suite de la lettre de George Sand.

1. Fontaney.
2. Il existe une copie de cette lettre de la main de F. Buloz. A côté de ces mots « Poète de Dieu » entre parenthèses, il a écrit *Duveyrier*.
3. Inédite.

SONGE D'UN REVIEWER

Buloz est sur la grève,
Pâle et défiguré;
Il voit passer en rêve
Gerdès [1] tout effaré.

La matière abonnable
Se meurt du choléra,
L'épreuve est déplorable,
Il faut un errata.

Il voit son typographe
Transporter ses placards,
Des fautes d'orthographe
Errent de toutes parts.

Des lettres retournées
Flottent en se heurtant;
Des lignes avinées
Dansent en tremblotant.

De tous côtés aboient
Des contre-sens obscurs,
Et les marges se noient
Dans les déléaturs.

Il pleut des caractères;
Le 6 manque dans tous,
Et des pages entières
Boivent comme des trous.

Loève a fait héritage
De quatre millions;
Dumas meurt en voyage,
Faute d'impressions.

Dans les filles de joie
Musset s'est abruti;
Ampère en bas de soie
Pour l'Afrique est parti.

Brizeux est à la Morgue,
Sainte-Beuve au lutrin;
Quinet est joueur d'orgue
A Quimper-Corentin;

1. Caissier de la *Revue*.

Delécluze est modèle
A l'Atelier de Gros;
Roulin est infidèle
A ses choux les plus beaux.

George Sand est abbesse
Dans un pays lointain;
Fontaney sert la messe
A Saint-Thomas-d'Aquin.

Fournier aux inodores
Présente le papier;
Et quatre métaphores
Ont étouffé Barbier.

Cette nuit Lacordaire
A tué de Vigny;
Lerminier veut se faire
Grotesque à Franconi;

Planche est gendarme en Chine;
Magnin vend de l'onguent;
Le monde est en quine;
Bonnaire n'a plus d'argent!!!![1]

ALFRED DE MUSSET.

Cette dernière pièce est restée longtemps en la possession de ma famille... je n'en ai plus qu'une copie, de la main de F. Buloz, avec la date[2], et cette mention : « L'original au crayon entre les mains de mademoiselle Blaze. » Or, mademoiselle Blaze, fille de Castil-Blaze, fut fiancée à F. Buloz en 1835, deux ans après que la pièce fut écrite. L'original, que l'on conservait rue des Beaux-Arts, *dans une boîte en fer-blanc*, ma mère l'a vu cent fois, car on l'a lu et relu devant elle. Qu'est-il devenu ?

1. Je transcris ces deux derniers vers conformément au texte de la copie que j'ai entre les mains.
2. Novembre 1833.

F. Buloz revint d'Angleterre à la fin de juillet 1833, et dès son retour George Sand annonce : « J'ai entrepris pour vous un petit roman » ; ce petit roman qui « formera tout au moins six feuilles d'impression dans la *Revue* », c'est *Metella*. Mais il semble que le romancier soit gêné, malgré ses offres, peut-être par d'autres engagements, et hésite... Il y a un *M. trois étoiles* qui l'incommode [1]. « Je crois que j'ai trouvé moyen d'arranger l'affaire que vous savez. Ne soufflez mot à personne. Il est nécessaire que *M. trois étoiles* n'ait pas le moindre soupçon de mes projets, ainsi n'ayez pas l'air d'avoir avec moi aucune relation d'affaires, autre que celles de la *Revue*. »

Ensuite ce mot concernant *Metella* encore :

« Mon cher Buloz, apportez-moi les mille francs. Décidément je travaille pour vous. Mais n'en parlez pas. Je vous envoye de la copie, et je vous prie de revoir mes épreuves. Je ne sais pas l'orthographe du mot Aix, ou Aixe... [2] »

Ceci est bien pour *Metella* où il est question d'Aix en Savoie. Et lorsque *Metella* est terminée (George y a travaillé toute la nuit), elle écrit de suite à F. Buloz qui est devenu, on le voit, un véritable confident :

1. Je pense qu'il s'agit du volume contenant *Le Secrétaire intime* (qui devait d'abord s'appeler *Quintilia*), *La Marquise*, *Metella*, *Lavinia*, etc., et qui parut chez F. Bonnaire en avril 1834. G. Sand avait sans doute d'autres engagements avec un autre éditeur : M. Trois Etoiles.

2. Inédite.

« Mon cher Buloz, *Metella* est finie. Nous avons 60 pages de mon griffonnage. Venez les chercher ce soir. Je ne vous les envoye pas, parce que je veux les relire à A. qui dort comme un loir à l'heure qu'il est. Je vais en faire autant. Venez à six ou sept heures... Je veux vous proposer encore quelque chose, sans toutefois rien déranger à ce qui est convenu entre nous. » Cette lettre est datée : 2, sept heures du matin[1].

Inutile d'indiquer qui est cet A. qui dort comme un loir. « Malgré la discrétion à toute épreuve de leur confident, a écrit P. de Musset (et ce confident, c'était lui-même) on sut bientôt qu'Édouard et Olympe étaient enfermés ensemble[2]. » Et voilà F. Buloz, par la force des choses, dans l'intimité des deux amants. On a dit, on a écrit, que pendant cette période des premières félicités, ils ne travaillèrent pas plus l'un que l'autre... Ceci, pour Musset, est peut-être exact; mais George Sand, elle, ne cessa de travailler. On a vu qu'en septembre, et pendant le séjour à Fontainebleau, elle pensait à *Metella*, achevée le 2 octobre; ce « petit roman », comme elle dit, parut le 15. Puis, elle s'essaya dans la critique : elle ne s'y plut guère, témoin la lettre au directeur de la *Revue* qu'on lira plus loin, écrite à la veille du départ pour l'Italie, le 11 décembre. Car nous touchons à l'époque du voyage à Venise. Une

1. Inédite. F. Buloz a ajouté : octobre 1833.
2. P. de Musset. — *Lui et Elle.*

note de F. Buloz nous le dit : « 1833, 2e liasse. Métella. A. de Musset règne, départ pour Venise le 9 ou le 10 décembre[1] 1833. Reçu 4 000 francs pour ce voyage. »

Le mercredi 5, George Sand demande à F. Buloz de l'accompagner chez le commissaire de police, pour son passe-port : elle s'apprête. Le lendemain elle lui écrit encore :

« Mon cher Buloz, Alfred vient de s'informer du départ du bateau à vapeur de Lyon. C'est le jeudi et le dimanche seulement. Ainsi il faut que nous soyons à Lyon d'aujourd'hui en huit; pour cela, il faut que nous partions d'ici lundi prochain, autrement nous ne serons point à Marseille le 15, et nous serons forcés d'y attendre jusqu'au 15 janvier le départ du bâtiment pour Gênes. Ainsi il faut que vous me donniez mes 5 000 francs dimanche, ou que je renonce à ce voyage. Car, si je passe encore un mois ici, j'aurai déjà dépensé presque la moitié. Donnez-moi donc une réponse définitive, je vous en prie. Puisque vous avez consenti à cet arrangement, que vous importe de le remplir quelques jours plus tôt ou plus tard? Pour moi, c'est d'une telle importance, que c'est à choisir entre partir tout de suite, ou rester tout à fait. N'y mettez pas d'indolence, je vous en prie. Si vous ne voulez pas de ma nouvelle pour le prochain numéro, je vous l'enverrai

1. Ils partirent pour Lyon le 13.

plus tard... Allons, allons, mon petit Buloz, ne me négligez pas, vous savez que moi, je suis de parole avec vous.

» Je vous envoie la fin de *Quintilia*[1].... Il n'y a pas un mot à changer dans le manuscrit, si ce n'est les fautes de français; etc. Vous êtes plus capable que moi de vous en apercevoir, en corrigeant les épreuves[2]. »

Du 9 décembre, je trouve un reçu de 4000 francs sur les 5000 francs que F. Buloz a promis à G. Sand, pour « un roman intitulé *Jacques*, que je dois lui livrer d'ici au 1er juin ». Enfin, deux jours après, le 11 décembre, cette lettre :

Paris, 11 décembre 1833.

Mon cher ami, vous devez me prendre pour un gascon ou un peureux. Je suis pourtant plus à plaindre qu'à blâmer. Je me reproche de ne pas mieux reconnaître votre obligeance pour moi. Mais, pour la troisième fois, je viens de déchirer et de brûler les feuillets que j'avais écrits. J'ai essayé de la sculpture, de la peinture, de la littérature; Phidias, Delaroche, B. Constant, chaque phrase que j'écris me semble imprimée pour la millième fois. Je garde mes derniers feuillets pour l'avenir. Je suis forcé d'en venir à mon premier projet. Je vous ferai pour le mois de janvier une très longue nouvelle, qui m'acquitte absolument, et je ne vous demanderai plus rien que le pistolet sur la gorge, c'est-à-dire

1. Pour le volume publié par F. Bonnaire.
2. Inédite.

manuscrit à la main... Pourquoi n'envoyez-vous pas à l'imprimerie *la Nouvelle levantine* que je vous ai donnée? Je corrigerais les épreuves. Adieu, ne m'en veuillez pas.

Tout à vous,

G. SAND [1].

Elle offre de corriger des épreuves... Mais elle part après-demain !

Elle part avec Musset dans la malle-poste de Lyon, libre (car Dudevant est en Berry avec Solange, et Maurice confié aux grand'mères), légère, heureuse, avide de voir et de connaître, hantée d'ailleurs toujours, par le charme de cette Italie qui l'attire.

Loin de moi le projet de disserter, après tant d'autres, sur ce voyage célèbre; il est impossible, pourtant, de le passer ici sous silence, car après les jours heureux, vinrent les sombres jours d'amertume et de détresse, et les lettres de George Sand à F. Buloz sont là; elles se suivent régulièrement, depuis la maladie de Musset, en février 1834, et pendant le séjour de sa compagne en Italie.

On connaît les débuts de ce voyage. La descente du Rhône avec Stendhal, et l'opinion de George Sand sur la Provence. Elle a écrit à Boucoiran : « Votre pays est très beau le long du Rhône. Du reste les villes de Lyon, Avignon et Marseille sont

1. *Collection S. de Lovenjoul F. I.* Inédite.

Portrait de George Sand, d'après le croquis d'A. de Musset.

(Collection S. de Lovenjoul)

stupides »... et elle trouve que la mer à Marseille ressemble à la mare aux canards de Nohant! Pour émouvoir Lélia, il faudra les beaux jardins de Gênes[1], et plus encore, les Palais dorés de Venise, ses étroits canaux silencieux, où glissent les gondoles noires; ces gondoles qui ressemblent — c'est elle qui le dira — à des cercueils...

Les voyageurs arrivèrent à Venise le 19 janvier; à peine remise des fièvres qu'elle avait contractées à Gênes, G. Sand travailla. Bientôt elle tomba de nouveau malade, et Musset à son tour. C'est alors qu'elle écrivit à F. Buloz les lettres qui suivent, conservées soigneusement rue des Beaux-Arts, et rue Saint-Benoît, et qu'on appelait *les Lettres de Venise*.

Ce n'est jamais sans émotion que je touche à ces *Lettres de Venise*![2] Leur mince papier jauni, plié tant de fois, et éraillé, renferme un parfum de fièvre et d'angoisse. On voit que la femme qui a tracé ces lignes pâlies était tremblante : son écriture même est incertaine, s'arrête soudain, et reprend brusquement, hachée, et

1. Casimir lui-même remarquait sa froideur, car il lui écrivait de Nohant le 20 janvier 1834 : « Je vois avec peine que ton imagination ne soit pas aussi délicieusement flattée que tu l'avais espéré dans tes projets de voyage. Tu vois d'un œil froid et tranquille et pour ainsi dire avec les yeux d'une bonne philosophie, les monuments, les sites, et le luxe en tout genre, qui a fait palpiter tant de cœurs, etc. »

2. Quelques extraits de ces lettres ont été publiés par M. S. de Lovenjoul dans la *Véritable Histoire d'Elle et Lui*, et par M. R. Doumic dans son ouvrage : *George Sand*.

différente... On la sent frémissante, elle a peur, elle se lève vingt fois de sa table à écrire, pour aller vers le lit où lutte son ami, une grande ombre est là, qui le menace.... George Sand se penche, écoute, touche le front du malade, retourne écrire cette lettre, qu'elle a mis neuf heures à écrire; dans son trouble elle perd son style, elle oublie même parfois son orthographe :

4 février.

Lisez quand vous serez seul !

Mon cher Buloz, vos reproches tombent sur moi dans un triste moment. Si vous avez reçu ma lettre, vous savez déjà que jusqu'ici je ne les ai pas mérités. Enfin, depuis quinze jours j'étais bien et je travaillais, Alfred travaillait aussi, quoiqu'il fût un peu souffrant, et qu'il eût de temps en temps des accès de fièvre. Il y a environ cinq jours, nous sommes tombés malades à peu près ensemble. Moi d'une dysenterie qui m'a fait horriblement souffrir, et dont je ne suis pas rétablie, mais qui m'a laissé du moins la force de le soigner, lui d'une fièvre nerveuse et inflammatoire qui a fait des progrès rapides, au point qu'aujourd'hui il est très mal, et le médecin déclare qu'il ne sait qu'en penser. Il faudra attendre au douzième ou treizième jour pour sa vie! Et que sera le douzième ou treizième jour! Le dernier peut-être! Je suis au désespoir, accablée de fatigue, souffrant horriblement, et attendant quel avenir?

Comment voulez-vous que je m'occupe de littérature et de quoi que ce soit au monde, en ce moment-ci? je sais seulement qu'il nous reste pour fortune

soixante francs, que nous allons dépenser énormément en pharmacie, en gardes-malades, en médecins, etc., que nous vivons dans une auberge très chère. Nous allions la quitter et habiter dans une maison particulière. Alfred n'est pas transportable, et ne le sera peut-être pas d'un mois, en supposant tout au mieux. Nous serons forcés de payer un terme de loyer inutilement, et nous retournerons en France, s'il plaît à Dieu. Si mon malheur va jusqu'au bout, et qu'Alfred meure, je vous avoue que ce qui arrivera après, de moi, m'est assez indifférent. Si Dieu permet qu'Alfred se rétablisse, je ne sais avec quoi nous paierons les frais de sa maladie, et son retour. Les mille francs que vous devez m'envoyer n'y suffiront pas. Et je ne sais comment nous ferons. Ne retardez pas du moins l'envoi de cette somme. Quand elle arrivera, elle sera plus que nécessaire. Je suis fâchée du désagrément que vous avez d'attendre votre publication, mais voyez si c'est ma faute. Si Alfred avait quelques jours de calme, je pourrais bien vite terminer mon travail. Mais il est dans un état d'agitation et de délire épouvantable. Je ne puis pas le quitter un instant, j'ai mis neuf heures à vous écrire cette lettre.

Adieu, mon ami, plaignez-moi.

GEORGE.

Surtout, pour quelque raison que ce soit, ne dites à personne, à personne au monde, qu'Alfred est malade. Si sa mère l'apprenait (et il suffit de deux personnes pour dire un secret à tout Paris), elle en deviendrait folle. S'il faut qu'elle apprenne son malheur, se charge qui voudra de le lui apprendre. Mais si dans quinze jours, Alfred est

hors de danger, il est inutile qu'elle se désole à présent. Adieu, tout à vous.

Alfred se tourmentait beaucoup hier, pendant sa fièvre, de ce que vous n'aviez pas payé cette dette de 360 francs. C'était une dette de jeu, envers des gens assez grossiers, et qu'il connaît peu. Cela peut l'exposer à de mauvais propos de leur part. Et même plus tard à se battre. Je vous en prie, acquittez cette dette. Si j'avais le malheur de le perdre, soyez sûr que j'acquitterais toutes les avances que vous lui auriez faites, et celle-là n'est pas considérable.

Il n'a plus le délire ce matin, mais il est accablé par la fièvre. Je crains qu'il ne soit plus mal. Je suis dans une incertitude affreuse. Il ne veut rien faire de ce que lui prescrit le médecin. Il prétend que ses remèdes lui font du mal [1]. D'une part, je crains que le traitement doux que je lui fais suivre, ne suffise pas. De l'autre, je crains que les médecins d'ici ne soient des empyriques qui le tuent. Ah! quelle position! Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu?

13 février.

Mon ami, Alfred est sauvé, il n'a pas eu de nouvelles crises, et nous touchons au quatorzième jour, sans que le mieux se soit interrompu. A la suite de l'affection cérébrale, il s'est déclaré une inflammation de poitrine qui nous a un peu effrayés pendant deux jours. Il y avait déjà un crachement de sang, mais les vésicatoires ont fait un très bon effet, et les méde-

1. Musset était soigné par le Dr Santini, auquel succéda l'illustre Pagello. Alfred Tattet écrivait que Pagello avait remplacé auprès de Musset « un âne qui le tuait tout bonnement ». (Lettre d'Alfred Tattet à Sainte-Beuve. *La Véritable Histoire d'Elle et Lui*, op. cit.)

cins n'ont plus aucune inquiétude. Je ne serai tranquille pourtant, que quand cet affreux quatorzième jour sera passé. Alors j'écrirai à sa mère, jusque-là une rechute est encore possible, cependant il y a tout à espérer que cela n'arrivera pas. Il est en ce moment d'une faiblesse extrême, et il extravague encore de temps en temps. Il demande des soins continuels, le jour et la nuit. Ainsi, croyez bien que je ne cherche pas de prétexte pour retarder mon travail. Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée, je dors sur un sofa, et à toutes les heures, il faut que je sois sur pied. Malgré cela, je trouve encore moyen, depuis que je suis rassurée sur sa vie, d'écrire quelques pages dans la matinée, aux heures où il repose. Et cependant, j'aimerais bien à en profiter, pour reposer moi-même. Soyez sûr, mon ami, que ça n'est ni le courage ni la volonté qui me manquent. Vous ne désirez pas plus que moi que je remplisse mes engagements. Vous savez qu'une dette me cuit comme une plaie. Mais vous êtes assez notre ami, pour avoir égard à ma situation, et pour ne pas me laisser dans l'embarras. Je passe ici de bien tristes jours, seule, auprès de ce lit où le moindre mouvement, le moindre bruit est, pour moi, un sujet d'effroi perpétuel. Dans cette disposition, je n'écrirai pas des choses bien gaies, et je ne brocherai pas des œuvres légères. Elles seront lourdes, au contraire, comme ma fatigue et ma tristesse.

Ne me laissez pas sans argent, je vous en prie, je ne sais pas ce que je deviendrais. Je dépense vingt francs par jour en drogues de toute espèce. Nous ne savons comment le faire vivre. Il est tellement dégoûté de tout, qu'il faut changer sa boisson à

chaque instant. Les médecins sont au bout de leurs inventions. On lui compose à chaque instant des sirops qu'il demande avec impatience, et dont il est dégoûté après y avoir trempé les lèvres.

J'ai à payer deux médecins, qui font trois visites par jour, et qui souvent, passent la nuit auprès de lui. Pour surcroit de dépense et de malheur, cette maladie nous cloue dans une auberge ruineuse[1], que nous étions à la veille de quitter. A peine sera-t-il guéri, qu'il voudra partir, car il a pris Venise en horreur, et s'imagine qu'il y mourra s'il y reste. Pour subvenir à tout cela, je compte sur vos mille francs, et sur mille autres que j'emprunte à M. de la Rochefoucauld. Je reconduirai Alfred à Paris, et comme je n'aurai pour toute fortune que des dettes, j'irai sur-le-champ m'enfermer trois ou quatre mois en Berry, où je travaillerai comme un diable. De cette manière, vous aurez *Jacques* dans le temps convenu, et je vous enverrai, avant de quitter Venise, une nouvelle, que vous pourrez mettre dans la *Revue*, et qui complétera nos deux volumes avec *Metella*. Fiez-vous à mes bonnes intentions, et prenez patience. J'ai besoin d'amitié maintenant, plus que de reproches. Je vous prie en grâce de payer la dette d'Alfred, et de lui écrire que c'est une affaire terminée. Vous ne pouvez pas imaginer l'impatience, et l'inquiétude, que cette petite affaire lui cause. Il m'en parle à tout instant, et me recommande tous les jours de vous écrire à cet égard. Il doit ces trois cent soixante francs à un jeune homme qu'il connaît peu, et qui peut s'en plaindre dans le monde. Alfred est très chatouilleux pour ces sortes de choses, et ne

1. Hôtel Royal Danieli.

rêve déjà que soufflets à donner, et coups d'épée à échanger. Vous lui avez déjà fait des avances bien plus considérables, il s'est acquitté, et vous ne craignez pas qu'il vous fasse banqueroute. Si par suite de sa maladie, il restait longtemps sans pouvoir travailler, soyez tranquille, mon travail subviendrait à cela. Faites-le donc, je vous prie, et écrivez-lui vite une petite lettre bien courte, et bien rassurante, que je lui lirai et qui tranquillisera un des tourments de sa pauvre tête[1]. Ah! si vous saviez, mon ami, ce que c'était que ce délire! quelles choses sublimes et épouvantables il disait, et quelles convulsions, quels cris! Je ne sais pas comment il a eu la force d'y résister, et comment je ne suis pas devenue folle moi-même.

Adieu, adieu, mon ami.

Tout à vous,

GEORGE.

(Ne parlez pas encore de sa maladie, à cause de sa mère.)

Un peu plus tard, dans une autre lettre, non datée, elle répète : « Alfred est sauvé et va de mieux en mieux, je travaille beaucoup... » Et elle annonce, en effet, un manuscrit « assez considérable pour faire vingt feuilles d'impression,

1. On voit par cette lettre que la fameuse histoire de la dette de 10 000 francs est réduite à néant. En effet, on a raconté qu'une dette de jeu de 10 000 francs pesait sur Alfred de Musset, qu'à Venise, G. Sand l'avait payée par son travail ; tout cela se réduit à la petite somme de 360 francs, que F. Buloz paya pour ses amis, et dont il ne fut plus question. Nous sommes loin de cette forte dette contractée par un homme, payée par une femme, etc.

peut-être plus... Elle envoie *Léone Léoni* et bientôt *André*... « que vous recevrez dans huit jours ».

« Il était fini aux trois quarts quand Alfred est tombé malade, mais la triste disposition d'esprit où je me suis trouvée, alors, m'a rendu ce sujet *tranquille et pastoral*, absolument impossible à traiter. Vous savez qu'on n'écrit pas comme on tourne une roue. J'ai donc fait *Léoni* en quatorze jours, j'ai passé plusieurs nuits, et je ne me suis pas épargnée. C'est pourquoi je me trouve très insultée par l'impatience brutale de M. Bonnaire[1]. Des gens comme cela vous verraient crever avec joie, pourvu qu'ils aient mille écus à gagner sur la sueur de vos veilles, et les frissons de votre fièvre. Mais n'en parlons plus. Cela heureusement ne vous regarde pas, je jure bien que sans vous, et l'amitié que vous m'avez toujours montrée, je romprais avec la *Revue* aussitôt que mes engagements seraient remplis.

Je vous disais donc que vous auriez *André* dans huit jours, et que vous le publieriez inédit. Quant à *Léoni* qui est moins long, à ce que je crois, vous devriez tâcher de le mettre en deux ou trois volumes dans la *Revue*. C'est une chose qui a beaucoup d'action, et qui peut très bien supporter le morcellement.

Quant au paiement, nous nous entendrons à l'amiable.... Je vous prie seulement de m'envoyer mille francs à la réception de *Léoni*, et cinq cents francs à la réception d'*André*.

1. F. Bonnaire refusait de faire de nouvelles avances a l'écrivain (qui avait touché 13 500 francs) avant d'avoir reçu ses manuscrits.

Adieu, mon ami, remerciez pour moi Sainte-Beuve de la part qu'il a prise à mes chagrins, et demandez-lui comme un véritable service à me rendre, de corriger les épreuves de *Léone Léoni*, les fautes d'orthographe, les mots répétés, les phrases anti-françaises, les mots de mauvais goût, etc. Donnez-lui plein pouvoir en tout cela.

S'il en est temps encore, faites ces mêmes corrections sur *Melchior*, et *la Marquise*.

Adieu, mon ami, je tombe de fatigue et de sommeil. J'ai travaillé onze heures cette nuit; si je ne tombe pas malade, et j'espère que non, car je me sens très forte en ce moment, je porterai à Paris au mois d'avril le premier volume de *Jacques*. Il est commencé, et j'y ai travaillé alternativement avec *André*, lorsque j'étais souffrante. Je vous remercie encore de votre intérêt, et je vous quitte pour aller avec M. Tattet au théâtre de la Fenice, où chantent madame Pasta et Donzelli. Je n'y ai pas encore été depuis que je suis à Venise. Je commence seulement à pouvoir quitter Alfred une heure ou deux le soir, pour prendre l'air. Il fait ici un temps délicieux, un clair de lune fantastique comme le style d'*Ahasvérus*, et Venise est belle comme Gerdès.

Tout à vous,

GEORGE.

Dès que vous aurez reçu le manuscrit, veuillez envoyer les mille francs à M. Boucoiran, passage Choiseul, 18[1].

Alfred Tattet, pendant ce temps, est en effet passé à Venise, pour voir son ami malade. Il l'a

1. Inédite.

trouvé bien faible, et il écrit à Sainte-Beuve de Florence, après cette visite[1] : « Je ne sais quel bon génie m'a conduit à Venise, et m'a fait exécuter par moi-même et d'inspiration, ce que votre lettre me recommandait avec tant d'insistances.

» J'ai tâché, pendant mon séjour à Venise, de procurer quelques distractions à madame Dudevant, qui n'en pouvait plus; la maladie d'Alfred l'avait beaucoup fatiguée. Je ne les ai quittés que lorsqu'il m'a été bien prouvé que l'un était tout à fait hors de danger, et que l'autre était entièrement remise de ses longues veilles.

» Soyez donc maintenant sans inquiétude, mon cher monsieur de Sainte-Beuve, Alfred est dans les mains d'un jeune homme tout dévoué, très capable, et qui le soigne comme un frère », etc....

Ce jeune homme « tout dévoué », c'est Pagello. Son personnage, en vérité assez effacé et falot, va changer le cours des choses; il apportera avec lui le drame et la rupture. A cause de ce piètre Pagello, que de larmes versées, que d'anathèmes, de malédictions, et de serments! Et l'on s'étonne de voir ce paisible et honnête docteur-pharmacien, « qui ne comprendait rien à *Lélia* », causer de pareils tumultes. Mais il est venu à son heure, et George Sand lui a prêté toutes les séductions qu'elle aimait : c'est l'histoire habituelle de la passion. Pagello n'est rien que l'instrument du

1. Le 17 mars 1834.

Destin; pourtant il a inspiré à Lélia une de ses plus belles pages : la lettre fameuse dans laquelle elle lui déclare son amour, avec tant d'impétuosité, qu'il en demeura « abasourdi » : « Nés sous des cieux différents nous n'avons ni les mêmes pensées, ni le même langage : avons-nous du moins des cœurs semblables?... Je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu? » etc.

On connaît la suite, et la suite aussi de ce malencontreux amour. Si je parle ici, après tant d'autres, de cette aventure, c'est pour y ajouter un document : les confidences que F. Buloz reçut de Musset, après son retour en France, et qu'il nota, assez curieusement, sur le dos d'une lettre d'Alfred de Vigny. Celle-ci porte le timbre de la poste : juin 1834. Cette lettre est sectionnée en deux parties; l'une a été publiée déjà, l'autre, égarée, est restée inédite, elle est maintenant entre mes mains. Voici les deux pièces :

... « à son retour au sujet des recherches qu'on avait faites pour retrouver le docteur. Comme on voit, la confiance avait disparu entre les deux amants; le soupçon tourmentait A. de M.; souvent, il avait surpris des signes d'intelligence entre G. S. et le docteur; il devinait jusqu'au moindre mouvement, et ne ménageait pas G. S. « Tu es une catin, lui dit-il un jour; tout mon regret, c'est de n'avoir pas mis vingt francs sur ta cheminée, le jour où je t'ai eue pour la pre-

mière fois. » On se ferait difficilement une idée des cris, et de la violence des apostrophes à de pareilles scènes. Mais ce qui faisait le plus grand tourment de G. Sand, c'était l'instinct si profond avec lequel A. de Musset pénétrait le moindre signe, la moindre démarche. « J'ai en horreur les hommes qui devinent tout, » disait-elle. A. de M. eut bien à souffrir pendant cette maladie; souvent il surprenait des caresses dérobées, de tendres attouchements entre les nouveaux amants. Dès qu'il put se traîner, il se faisait presque porter à un café voisin, et abandonnait la place à l'amour naissant du docteur[1].

» Enfin un matin à son lever, il découvrit dans une pièce voisine une table à thé servie encore, mais avec une seule tasse. « Tu as donc pris le thé hier soir? — Oui, dit G. Sand, j'ai pris le thé avec le docteur. — Ah! comment cela se fait-il, il n'y a qu'une tasse? — On aura enlevé l'autre. — Non, on n'a rien enlevé, vous avez bu dans la même tasse. — Quand cela serait! *Vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là.* — J'en ai toujours le droit, puisque je *passe* encore pour votre amant. Vous devriez encore au moins me respecter, et puisque je pars dans trois jours, attendez ce départ qui vous mettra si à l'aise! »

» Le soir de cette scène, A. de M... surprit

1. Inédite.

G. S., accroupie sur le lit et écrivant une lettre! « Que fais-tu là? — Je lis... et elle souffla la chandelle. — Si tu lis, pourquoi éteindre la chandelle? — Elle s'est éteinte d'elle-même, rallume-la. » A. de M. la ralluma en effet. — « Ah! tu lis, dis-tu et tu n'as pas de livre. Dis plutôt, infâme prostituée, que tu écris à ton amant! » G. S. eut recours à ses cris ordinaires, elle voulut s'échapper de la maison. A. de M. la devina : « Tu nourris une pensée horrible; tu veux courir chez ton docteur, me faire passer pour fou (dire que je veux attenter à tes jours). Tu ne sortiras pas, je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir ceux qui la liront », lui dit Alfred avec une horrible énergie. G. S. pleura, et se plaignit ensuite de coliques.

» — Je ne t'aime plus, disait A. à G. S. C'est le moment de prendre ton poison, ou de te jeter à l'eau.

» Aveu à Alfred de son secret sur le docteur; rapprochement. — Départ d'Alfred. Lettres de G. S. tendres et enthousiastes. »

Est-ce bien le même Musset qui dit, méprisant : « Je ne t'aime plus, c'est le moment de te jeter à l'eau », et qui écrit le jour où il quitte sa maîtresse :

« Rien d'impur ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé. Celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait, peut encore y voir clair à travers ses larmes, et t'honorer dans son cœur, où

ton image ne mourra jamais. Adieu, mon enfant[1]. »

Et elle répond :

« Adieu, mon petit oiseau...

» Je ne te dis rien de la part de Pagello, sinon qu'il te pleure presque autant que moi[2]. »

Cependant, elle se remet petit à petit au travail; elle voudrait aussi aller à Constantinople... du moins elle le croit; mais avant de partir, il lui faut « remplir ses engagements vis-à-vis de Buloz ». Elle n'a pas encore touché à *André*, car il y a bien peu de jours qu'elle a la force de travailler; pourtant : « *Jacques* est commencé (dis-le à Buloz) », écrit-elle à Musset, et en attendant que le courage revienne, elle « fume des pipes de quarante toises de longueur, et prend pour vingt-cinq mille francs de café par jour ». Enfin le 6 mai elle écrit de Venise :

Mon cher Buloz,

Je vous envoie la fin d'*André*. Je vous l'ai fait un peu attendre, parce que ce roman s'est prolongé au delà de ce que je croyais, et parce que j'ai eu dans la tête des choses un peu plus sérieuses que tous les romans du monde. Rassurez-vous, ce sont des choses qui n'arrivent pas tous les jours dans la vie, et mon travail n'en souffrira plus. *Jacques* est assez avancé, et avant la fin du mois vous en recevrez une bonne partie. Je vous prie de vous entendre

1. Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset.
2. *Id.*, de Trévise, 30 mars 1834.

avec Alfred pour le payement de mes quatre volumes de petits romans. J'ai besoin d'argent tout de suite, un peu ici, et beaucoup à Paris. Alfred vous dira cela.

Alfred aura, je crois, la charité de corriger mes épreuves, avant de mettre sous presse la dernière portion du manuscrit que je vous envoie. Faites-la lui lire, je vous prie, afin qu'il corrige et retranche ce qui serait trop bête. Écrivez-moi, et parlez-moi de lui, dites-moi au vrai si sa santé est aussi bonne qu'il me l'assure.

Avec *Jacques* je vous enverrai des lettres sur l'Italie, que je vous prierai de me payer tout de suite, parce que je n'aurai plus que ça pour vivre, en attendant que *Jacques* soit fini. Je vous en ferai une par mois. Cela vous convient-il?

Adieu, mon ami. Dites à Sainte-Beuve que je lui ai écrit une longue lettre, et qu'en la relisant, je l'ai trouvée si maussade et si ennuyeuse, que je l'ai déchirée. Dites-lui qu'il serait bien bon de m'écrire deux ou trois lignes de souvenir. Je suis triste, cela me ferait du bien. Adieu, mon cher, êtes-vous content de vos affaires, de votre santé et de votre ami[1].

GEORGE.

Cependant F. Buloz a reçu le manuscrit qu'elle lui a envoyé par Musset; et tout de suite, il l'a lu et fait lire à ses amis; enthousiasmé de cette lecture, il écrit :

Mon cher George,

Alfred m'a remis vos fragments de lettres. Nous n'y avons retranché que quelques mots, et le tout

1. Inédite.

paraît dans le numéro d'aujourd'hui[1]. Vraiment, mon cher George, vous êtes en progrès. Comme cela est poétiquement et vigoureusement écrit!... Le monde ne vous rend pas encore la justice que vous méritez; vous serez grande dans l'avenir. *Léoni*, si beau, si saisissant, a suscité des cris d'enthousiasme et de colère, tout à la fois. On a crié à l'immoralité vraiment; d'un autre côté, on dit que c'est ce que vous avez fait de plus vigoureux, de plus fort. Laissez dire et marchez : l'envie et la pruderie ne doivent pas arrêter une âme comme la vôtre. Ni l'enthousiasme, ni la critique ne doivent avoir grande prise sur vous. Continuez à marcher dans votre indépendance et votre individualité; le seul frein mis à votre pensée devra l'être par vous-même; qui pourrait se permettre de guider un tel essor? Continuez, mon cher poète, et ne vous inquiétez pas de la foule envieuse et stupide.

Je vous écris sous l'impression d'enthousiasme que m'inspire une organisation comme la vôtre. Ne vous moquez pas de moi, c'est un ami sincère qui vous parle, et qui serait heureux que vous vissiez en lui autre chose que votre éditeur, c'est-à-dire un ami dévoué. J'espère que cela sera un jour. Mais quand reviendrez-vous? Je désire votre retour, et cependant je ne puis désapprouver votre résolution de rester là-bas jusqu'au mois de septembre, si vous y êtes heureuse...

Puisque vous avez commencé des lettres sur vos voyages, j'espère que vous m'en enverrez d'autres. C'est un cadre assez heureux, pour placer toutes vos sensations. Continuez donc.

1. *Lettres d'un Voyageur*, 15 mai 1834.

Et *André*[1]? et *Jacques*? Adieu, mon cher George, comptez sur moi pour tout ce qui dépendra de moi. Mais diable, écrivez-moi un peu plus souvent. Vous faites la paresseuse.

Tout à vous,

BULOZ.

Sainte-Beuve me charge de vous faire ses amitiés. Alfred va bien, et vous[2]?

« Alfred va bien », était, je pense, pour la rassurer : mal remis de la maladie qui l'avait terrassé en Italie, Musset était reparti pour la France le 29 mars, et avait averti sa mère de son retour par ce billet :

« Je vous apporterai un corps malade ; une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore[3]. »

Et madame de Musset lui écrivait : « Oh! mon pauvre fils, mon pauvre fils! Quel fatal voyage tu as fait là... J'ai une bien grande reconnaissance pour madame Sand et pour tous les soins qu'elle t'a donnés. Que serais-tu devenu sans elle? »

Dans les lettres de George Sand, de Venise, pas un mot à son ami F. Buloz de la rupture avec Alfred de Musset ; pas un mot, naturellement, de Pagello non plus : on pourrait croire que Musset

1. F. Buloz n'avait pas encore reçu à cette date le manuscrit d'*André*. Celui-ci parut le 15 mars 1835.
2. *Collection S. de Lovenjoul*. Inédite.
3. *Biographie d'A. de Musset*, par Paul de Musset, p. 124.

est revenu pour se rétablir en France, et qu'elle-même est restée uniquement à Venise pour travailler. Mais toujours à la fin de ses lettres : « Écrivez-moi à M. Pagello Farmacia Ancillo Piazza San Lucca (pour remettre à Mme Sand); de cette manière, si je suis en voyage, vos lettres ne s'égareront pas. »

Cependant, l'existence que mène George Sand à Venise pendant ce temps, est loin d'être monotone. Elle l'a décrite dans une lettre à Musset, avec une charmante franchise :

« Je suis entre une existence qui n'est pas bien finie, et une autre qui n'est pas encore commencée. J'attends, — je me laisse aller au hasard, je travaille, j'occupe mon cerveau, et je laisse un peu reposer mon cœur. »

Elle a loué un appartement, « un primo piano », et là, elle organise sa vie modestement : les locataires, qui sont ses amis, l'aident à clouer les rideaux, elle a eu « la main-d'œuvre pour rien ».

« Pagello est dehors toute la journée et s'endort méthodiquement sur le sofa après le dîner. » — Et plus loin : « Le brave Pierre n'a pas lu *Lélia*, et je crois qu'il n'y comprendrait goutte. Je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête. Pour la première fois, j'aime sans passion [1]. »

Mais à la fin de sa lettre, lasse déjà sans doute

1. *Correspondance* de George Sand et d'Alfred de Musset.

d'aimer sans passion, elle ajoute : « Oh! nous nous reverrons, n'est-ce pas? »

Pendant ce temps, et malgré les orages qui ont bouleversé son cœur et sa vie, avec acharnement, avec régularité et suite, nuit et jour, elle écrit. Elle a besoin de travailler, car elle n'a plus d'argent, et elle a promis des manuscrits à Buloz... Successivement elle lui enverra les deux *Lettres d'un voyageur*, elle finira *André* et aussi *Jacques*. Elle a écrit *Léone Léoni* en quatorze jours, au milieu des angoisses que lui a causées la maladie de son amant.

Nous nous la figurions brisée par ses émotions passées, hésitante au seuil d'une nouvelle vie, cherchant dans le travail une discipline morale... Il n'en est rien. Il est vrai qu'elle a des heures d'accablement; elle pousse alors des cris de détresse vers « son petit oiseau »; mais la nouvelle vie qu'elle s'est créée, pour bizarre et inattendue qu'elle soit, ne lui déplaît pas.

Figure-toi, que j'ai été jetée de prime abord dans un tissu d'aventures romanesques, écrit-elle à Musset. M. Pierre Pagello est un Don Juan sentimental, qui s'est trouvé tout à coup quatre femmes sur les bras. Tous les jours, tragédie et comédie nouvelle de la part de ses amantes, et de ses amies. C'est un imbroglio à n'en pas finir, et je t'en ferai le récit épique, quand nous nous reverrons, au mois d'août.

Au milieu de tout cela, il a eu des tracasseries

avec sa maîtresse de maison, et nous avons fait une association et un arrangement.

Comme j'établis mon quartier général à Venise j'ai pris le primo piano d'une maison qui sera toute à nous. Pagello et son frère au second, et près de moi, Guilia Puppati. Ah! qu'est-ce que Guilia Puppati? Certainement M. Dumas dirait de belles choses là-dessus. On dit dans la maison Mezzani que c'est la maîtresse des deux Pagello, et qu'elle et moi sommes les deux amantes du Docteur. C'est aussi vrai l'un que l'autre; Guilia est une sœur clandestine, fille non avouée de leur père. Elle est jolie comme un ange, et chante comme un rossignol.

C'est une pincée, demi-anglaise, demi-italienne, avec de grands cheveux noirs, de grands yeux bleus toujours lévés au ciel, maniérée avec grâce et gentillesse, exaltée, un peu folle, bonne comme Pagello. Elle chante divinement, et je l'accompagne au piano. Le reste du temps, elle fera l'amour, ou lira des romans[1].

Le 30 mai, de Venise, G. Sand écrit à F. Buloz :

Mon cher ami, je vous envoie la moitié du premier volnme de *Jacques*.

Dans trois jours vous recevrez une seconde lettre sur l'Italie, elle est prête. Le 20 juin, vous recevrez la suite de *Jacques*. Vous pouvez donc commencer à la mettre sous presse.

Vous devez avoir reçu la fin d'*André*. Vous voyez

1. *Correspondance* de George Sand et d'Alfred de Musset publiée par M. Decori, 1904.

que je suis aussi exacte qu'il est humainement possible de l'être, avec tous les chagrins, et les malheurs que j'ai eus à supporter.

Dans ce moment, je suis horriblement inquiète de mon fils, dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis deux mois. Tâchez de m'en donner. J'en demande à tout le monde, personne ne s'en soucie. Je n'en suis pas plus gaie pour cela.

Car au milieu de tout cela, c'est une très bonne mère.

A Musset, elle écrit : « Je suis triste de n'avoir pas ma fille.

» Qu'est-ce donc que cet amour des mères? C'est une chose mystérieuse pour moi. »

Elle n'ose pas demander à son amant d'aller voir Maurice à sa pension, parce qu'elle craint que cela ne le trouble, mais à Buloz elle écrit, le 14 juin, de Venise :

Arrangez-vous de manière à ce que je puisse bientôt vous donner une poignée de main, et embrasser mon enfant, que je suis malade de revoir. En remettant les 100 francs à Papet pour M. de la R., dites-lui, je vous prie, qu'il les remette à lui-même, mais qu'il refuse un reçu, au cas où M. de la R. voudrait lui en donner un.

Je vous enverrai ou je vous porterai une nouvelle vénitienne. Ayez de l'argent, car je travaille, mais pour Dieu, sachez ce qu'est devenu Boucoiran. Ayez la bonté de faire passer la lettre ci-jointe à monsieur mon fils. Si vous aviez la bonté de le voir quelquefois le dimanche ou le jeudi, de midi et demi

à une heure, et de lui porter quelque bâton de sucre d'orge, ou quelque poignée de cerises, de ma part, vous me feriez bien plaisir...

Adieu, soyez un brave Buloz, et comptez sur le zèle de votre ami George.

Et le 5 juin :

Mon cher Buloz,

Je vous envoie la seconde *Lettre* sur l'Italie; comme elle est adressée à Alfred, j'aurais beaucoup de plaisir à ce qu'il la lût le premier, mais comme dans sa dernière lettre il me mandait qu'il était prêt à partir pour les eaux d'Aix, je crains qu'il ne soit déjà plus à Paris, et je vous la fais passer, pour que vous ayez l'obligeance de la lui remettre. Après quoi vous la ferez paraître dans le n° du 15 juin, si cela vous convient. Tenez vos comptes avec moi en règle, car nous sommes loin l'un de l'autre, et l'un de nous peut crever, passez-moi l'expression, avant de les avoir terminés. Vous avez dû recevoir le commencement de *Jacques*. Vous recevrez la suite le 20.

Si Alfred n'est plus à Paris, ouvrez le paquet et mettez le manuscrit que je vous envoie sous presse. Faites-y les corrections de langue et d'orthographe qui seront nécessaires.

Adieu, mon ami. Ayez la bonté de faire jeter le billet ci-joint à la poste. Mille amitiés.

Tout à vous,

GEORGE[1].

5 juin 1834.

1. Inédite.

Je n'ai pas entendu parler des cinq cents francs que vous avez remis pour moi à B... »

Cette seconde *Lettre sur l'Italie*, dès sa réception, fidèlement, F. Buloz la porte à Musset; et se met à la lui lire. Mais Musset la lui arrache des mains. Buloz ne comprend rien à cette lettre, et dit à Musset : « Qu'a-t-elle donc? comme cela est triste!... Mais vous ne l'avez pas quittée? Vous ne l'avez pas abandonnée? »

Le 26 juin, toujours de Venise, elle écrit encore :

Je veux être à Paris (sans la fièvre) le 16 août, jour de la distribution des prix. Mon fils est un des fameux de sa classe, jugez quel chagrin pour lui et pour moi, si je n'assistais pas à ses petites gloires! Je tiens plus à cela, qu'à toutes celles qu'on me promettrait pour moi-même. Soyez un bon Buloz, et non un monstre furieux, comme je vous ai vu quelquefois...

On me mande que vous avez acheté la *Revue de Paris* et que vous avez fait une mauvaise affaire en cela. Est-ce vrai? On me dit que M. Sandeau publie des articles dans la dite *Revue*; si c'est maintenant à vous qu'il a affaire, je désire de tout mon cœur que vous lui soyez utile, et comme c'est un homme d'esprit, vous ne vous en repentirez pas, mais j'espère que vous ne lui laisserez point signer du nom de *Sand*, c'est un nom qui m'appartient, même avec l'initiale de J. ou le prénom de Jules. Car j'ai fait, en grande partie, le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand. Il aura, je pense, assez de raison

et de fierté pour changer sa signature littéraire, mais au cas où il serait mal conseillé, faites-le lui sentir, si vous avez quelque rapport avec lui.

Adieu, mon ami, vous aurez la fin de *Jacques* le 15 juillet, si la chose est humainement possible, et au plus tard le 20.

Tout à vous,

GEORGE[1]

Cependant, elle se plaint de ne recevoir ni nouvelles ni argent : rien ne lui parvient. Boucoiran néglige de lui envoyer la somme que Buloz lui a versée pour elle, et elle attend, et elle est triste, « le tout par la négligence et l'apathie incroyable de Boucoiran », écrit-elle à Musset. « Il y a plus de huit jours que j'ai reçu une lettre de Buloz qui m'annonce qu'il a remis 500 francs à Boucoiran, — donc Boucoiran n'est pas malade! il est amoureux certainement, parce que d'ordinaire, il est d'une exactitude extrême. Mais quand l'amour le tient, il est impossible d'en obtenir le moindre souvenir[2]. »

Et à Buloz elle écrit le 4 juillet :

J'envoie à la poste restante trente fois par semaine, mais toutes les lettres s'y perdent, ou y font des sommes de six mois. Envoyez-moi *vous-même* les mille francs, le 15 juillet au plus tard. Je compte sur vous, mon ami, sur votre parole, et sur votre amitié, pour ne pas me faire partir plus tard que le 25. Je

1. Inédite.
2. *Correspondance* de George Sand et d'Alfred de Musset.

suis très mal portante, et incapable de voyager vite; un jour de repos de plus ou de moins à prendre en chemin, me sera précieux comme la vie, si toutefois la vie est précieuse, ce dont je vous laisse la décision, mais j'ai le mal du pays, non pour le pays, mais pour mes enfants qui y sont, et que je suis malade de ne pas voir depuis si longtemps. Je vous remercie mille fois de la bonne intention où vous êtes, d'aller voir mon fils...

Je suis charmée que vous ayez la *Revue de Paris* pour mon compte, espérons que vous y trouverez le vôtre, on m'a écrit que ça n'était pas une bonne affaire, mais qu'en sait-on? Vous avez de l'activité, du génie, de l'obstination, et Gerdès!

Pour moi, je travaillerai pour celle que vous voudrez, et même pour toutes deux, si toutes deux payent bien. Ayez encore quelques sous à me donner quand j'arriverai, car je vous porterai une *troisième lettre*, et j'aurai à changer de logement, ce qui ne m'amuse guère. Si vous en savez un qui n'ait aucun défaut, qui soit vaste, beau, situé en belle vue, en bon air, et qui ne coûte presque rien, indiquez-le moi, et dites au propriétaire qu'il sera assez payé par les grâces de mon esprit, et le charme de mon regard; les hommes d'aujourd'hui sont des butors, de demander toujours de l'argent à des gens comme nous. . . . . .

Savez-vous que j'ai horriblement souffert de la misère? J'en ai maigri, et pâti à la lettre.

Adieu, mon ami, je viens de finir *Jacques*, et le soleil se lève. Je vais aller me promener sur les lagunes, et chanter une hymne à Buloz le grand, à Buloz le généreux, à Buloz le magnifique; toutes les écrevisses répondront : *Amen*!

Faites bien attention à *Jacques*, à toutes les fautes de français, à tous les mots répétés, à toutes les contradictions qui peuvent se trouver dans certaines dates, et dans certains détails, car à mesure que je vous envoyais mon manuscrit, j'en oubliais le contenu exact.

Adieu, mon ami. Tout à vous,

GEORGE[1].

Enfin la dernière lettre de George Sand est du 19 juillet : « Au bout du compte, je serai bien contente de vous donner une poignée de main; vous m'avez envoyé une lettre de mon fils, je vous en remercie. J'ai une extrême impatience à le revoir, comme vous pouvez croire. »

Et la voilà en France.

A Venise aucun souvenir d'Elle n'est resté, ni de Lui. A peine quelques gondoliers, près de la Corte Minelli, se souviennent-ils d'avoir entendu « les vieux », parler de la *Sardella*... pauvre petite *Sardella* de France, si menue, si consumée!

Donc, en mars, Musset à peine guéri, faible, défaillant à chaque pas, était revenu en France, accompagné d'un brave homme de perruquier appelé Antonio, à qui George Sand l'avait confié[2].

1. Inédite.

2. Cet Antonio bientôt s'ennuya : on le renvoya à ses lagunes — en juillet, je pense — comme en témoigne cette lettre, car le projet de départ pour Aix est de juillet.

A F. Buloz.

Lundi.

Mon ami, si vous ne venez pas à mon secours, je suis fort

« La première fois, dit Paul de Musset, que mon frère voulut nous raconter sa maladie, et les véritables causes de son retour à Paris, je le vis tout à coup changer de visage, et tomber en syncope. Il eut une attaque de nerfs effrayante... etc. »; puis, petit à petit, il aima sa douleur « avec tout son être et tout son génie », son âme de poète glorifia Pagello, dont elle fit « un frère sublime », à qui il avait donné, lui, Musset, sa maîtresse. Loin de l'apaiser, les lettres ardentes de son « Georgeot » attisaient en lui tous les feux d'autrefois.

Enfin, après une séparation de cinq mois, il revit George Sand — et aussi Pagello, — car elle ramenait, hélas! Pagello... et tout recommença. Le docteur d'ailleurs, dépaysé, refroidi, manifestement déplacé, dans un milieu où il se sentait mal à l'aise, le docteur, « frère sublime », ennuya. Quoi de pire pour un amant? On le confia à Boucoiran, qui fut chargé de lui montrer les curiosités de la métropole, et Boucoiran l'amena à la *Revue*! Je laisse la parole à Pagello :

« Boucoiran portait un gros paquet; il le lui

embarrassé pour renvoyer l'espèce de perruquier que j'ai ramené de Venise, il va partir, et comme je ne vais pas à Aix, il faut que je lui donne de quoi s'en aller. Pouvez-vous me donner 200 francs. Répondez-moi un mot, car je suis fort pressé par ce pauvre diable qui a le mal du pays, et je ne sais trop à qui m'adresser, si vous ne pouvez me rendre ce service.

Tout à vous.

ALFRED DE MUSSET.

(Inédite.)

remit (à F. Buloz) : c'était le second volume de *Jacques*, écrit chez moi, à Venise.

» Elle est donc arrivée? dit Buloz. — Oui, répondit Boucoiran. — Depuis quand? — Depuis deux jours. — Cette diablesse de femme me fait devenir fou; voici un volume que j'attends depuis un mois! Mais on m'a dit qu'elle s'était entortillée dans un nouvel amour, avec un comte italien. » Boucoiran sourit, et moi je rougis. Buloz demeura comme une statue; pendant ce temps-là, je me détournai pour regarder quelques estampes, qui ornaient la pièce, et Boucoiran dit quelques mots à l'oreille de Buloz; après quoi celui-ci, qui m'avait à peine remarqué, prit ses lunettes et, me regardant avec discrétion et courtoisie du seul œil qui lui restait, me fit les plus gracieuses questions, les offres les plus courtoises, et finit par me donner une carte avec laquelle je pouvais entrer en qualité de journaliste, dans quelque théâtre, ou spectacle que ce fût. »

Voilà Pagello enchanté, trouvant que cette carte équivaut à une « nomination » de journaliste... Il est si satisfait qu'il prétend même, plus loin, que F. Buloz « lui a offert de travailler à sa *Revue* »... Et ici, je crois que Pagello exagère...

Donc, pendant que Pagello visite la capitale, G. Sand et Musset se sont revus, quittés, enfin s'enfuient, lui à Bade, amoureux comme un fou, elle à Nohant, amoureuse autant que lui. — A Nohant, Pagello la rejoint, et de Bade, le pauvre

Musset, ballotté par mille sentiments divers, essaie du voyage pour se distraire d'une peine qu'il emporte avec lui, — toutefois il en essaie, et si bien, qu'après un séjour à Strasbourg, le voici sans le sou de retour à Bade, le 15 septembre :

« Mon séjour à Strasbourg, mes frais de transport et de voyage depuis que je l'ai quitté, m'ont mis à sec », écrit-il à son ami Buloz. « J'ai agi trop légèrement, et j'en porte la peine. Ma mère est aux eaux de Lucques, en sorte que je me trouve vraiment dans la position la plus pénible, et tout à fait sans ressources, ici où je ne connais personne. » Bref, il demande à F. Buloz de lui faire parvenir 500 francs, par madame Levreault. « Vous avez toujours été si obligeant pour moi, que j'espère que vous m'épargnerez cette triste affaire, dans un pays où je ne connais personne, ce serait à ne savoir que devenir... »

Bien entendu, F. Buloz écrit à madame Levreault. Mais il n'a pu, sans doute, en rassurant Musset, se priver de lui faire quelques remontrances, car Musset riposte :

Vous me dites que je ne travaille pas, je voudrais bien savoir ce que vous en savez. Vous commencez au mois d'octobre à vous plaindre, pour un travail qui ne doit finir qu'au 1er janvier; c'est vous plaindre trop tôt. Attendez, surtout pour déclarer que je ne travaille pas, qu'il vous soit possible d'en savoir quelque chose. Et souvenez-vous qu'il est beaucoup plus pressant de tirer de l'eau un écolier

qui se noie, que de lui faire tous les sermons de la terre »[1]!

Et encore le 3 octobre :

« Je vous en prie, ne me faites pas de morale. Tout cela est moins plaisant qu'on ne pourrait le croire. »

Tout cela n'était guère plaisant, en effet, car à côté de la plaie d'argent, il y en avait une autre, et qui ne voulait pas guérir.

Pourtant, après les premiers jours de cette séparation de Baden, il ne semble pas que Lélia fût en proie à la crise amoureuse du début. La lettre qu'elle écrit à Boucoiran, le 31 août, fait allusion à l'exécution de « volontés sacrées », et puis : « Faites carder mon matelas. Je ne veux pas être mangée aux vers de mon vivant, etc. ». Au bout de quelques semaines, et pendant que *lui* écrit ses lettres si ardentes :

Je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour, je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle, je sais que j'aime...

Elle semble, elle, projeter quelque voyage en Suède, et plaisante agréablement F. Buloz sur un séjour en prison qu'il subissait, comme garde national inexact[2]!

Mon brave Buloz, on me mande que vous êtes en prison. Parbleu, je n'en suis pas fâchée! vous l'avez

1. Inédite, *Collection S. de Lovenjoul*, f. 167.
2. 15 septembre 1834.

bien gagné, et pourvu que vous n'y passiez qu'un jour ou deux, que vous y trouviez bonne table, et bon lit, et bonne compagnie, je pardonne au gouvernement cet acte de justice, le premier peut-être qu'il ait fait.

Vous devez avoir reçu ma *Lettre* sur l'Italie, l'avez-vous insérée? Envoyez-moi donc le numéro du 15... Je vais avoir besoin d'une certaine somme pour me remettre en route, non pour l'Italie, mais, je crois, pour la Suède. Je vous recommanderai mon fils, je vous confierai mes papiers, et bonsoir, Buloz. Si je meurs en chemin, vous me ferez dire des messes magnifiques, avec la vente de mes mémoires. Messes en musique, entendez-vous? et ne lésinez pas sur les violons.

Adieu, vieux Buloz, restez, *quoi qu'on die*, fidèle au souvenir de votre ami.

GEORGE.

Puis le 22 septembre :

Mon vieux Buloz, j'ai reçu *Jacques* qui est très bien exécuté... Je serai à Paris vers le 3, sans un sou, mais avec du manuscrit, entendez-vous? Bonsoir, mon vieux, Maurice vous embrasse, et je vous donne une brave poignée de main.

GEORGE.

Vous n'avez rien changé à ma Lettre sur Venise, êtes-vous bien sûr que si elle tombe sous les yeux de M. de Lamennais, elle ne le fâchera pas? J'y traite peut-être un peu lestement, non sa personne, Dieu m'en préserve, mais sa mission. Je vous ai fait juge : s'il m'en veut, ce sera votre faute.

On voit le ton. Il n'est pas celui d'une désespérée. Enfin en octobre, Lélia revoit Cœlio, et

de nouveau, les voilà amants. Cette fois, ce sont les orages déchaînés, les reproches, les aveux, les supplices. C'est à cette heure qu'elle lui écrit, le « lendemain du bonheur rêvé » :

« Si je suis galante et perfide, comme tu sembles me le dire, pourquoi t'acharnes-tu à me reprendre et à me garder? Je ne voulais plus aimer, j'avais trop souffert », etc.

Et lui : « Le bonheur, le bonheur et la mort après, la mort avec. Oui, tu me pardonnes, tu m'aimes », etc.

Encore : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime, adieu, ô mon George. C'est donc ainsi pourtant... Adieu. Toi, toi, toi, ne te moque pas d'un pauvre homme. »

C'est du délire, et il y aura encore une rupture, mais avant cette rupture, les scènes vont se multipliant; F. Buloz en est souvent le confident, et quelquefois le spectateur. Ainsi il note, sur une lettre de G. Sand (du 24 novembre) :

« Elle avoue tout, tristement, en se jetant aux genoux d'Alfred et s'écriant : « Pardonne-moi ! »

» Brouille avec Al..., affaire Pagello. Confession de Tattet à Al...[1]. Scènes terribles.

» Chez Dorval 17 décembre :

» — Croyez-vous à Dieu? — Je crois à Buloz.

1. « Lorsque les amants de Venise furent rentrés en France et que, à la suite d'un article injurieux de Gust. Planche, Musset fut sur le point de se battre en duel pour G. Sand, Tattet n'hésita pas à lui raconter ce qu'il avait appris à Paris de la bouche même de Pagello. » (*A. de Musset*, Séché, t. I, p. 101.)

» Répit momentané. »

C'est, ce répit momentané, la fuite à Nohant, — la seconde fuite depuis le retour d'Italie, — Musset était déjà parti, lui, réfugié chez des parents à Montbard. Pour cette fuite, « George », comme l'appelle toujours F. Buloz, demande au directeur de la *Revue* son aide, car, bien entendu, elle n'a pas un sou, etc. « Gardez-moi le secret de cette nouvelle tentative de séparation, lui écrit-elle, aidez-moi à réussir cette fois; si je n'avais pas d'argent, il n'y aurait pas moyen. Envoyez chez moi avant midi, je vous en supplie. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret d'ici à demain... »

Mais la fugitive ne s'éloigne pas longtemps cette fois; la voici revenue, et à son tour, éperdue d'amour. C'est à cette époque que se rapportent les lignes suivantes (notes de F. Buloz) : « Alfred revient — portrait chez Delacroix. — Scène nouvelle avec Alfred le soir. »

Ce sont les débuts des tentatives qu'elle fera pendant deux mois et demi, pour reprendre Musset, qui, à son tour, se dérobe, car il n'en peut plus. C'est aussi le moment où elle écrit ce fameux journal, soi-disant inédit, et que tous les écrivains depuis trente ans ont pillé. Magnifique journal d'une nouvelle Marianna Alcaforado, plus vivante, plus terrible encore que la première. Ce sont d'orageuses périodes : bonnes périodes romantiques, avec tous les accessoires de l'époque :

imprécations, rugissements d'amour, ruisseaux de larmes, nuits passées devant la porte de l'amant, chevelure coupée pour lui — et l'indispensable crâne romantique. — F. Buloz note : « *Achat d'une tête de mort pour enfermer la dernière lettre d'Alf.*, et de nouveaux pleurs chez moi le 13 novembre; Sainte-Beuve s'interpose entre G. et A. ».

L'achat de ce crâne, coffret macabre, n'est-il pas une chose étonnante ? Quel dessin de Célestin Nanteuil pourrait illustrer assez magnifiquement ce geste de l'amante éperdue, enfermant la dernière lettre de l'amant dans une tête de mort! et qui dira jamais le rôle triomphant que joua, en France, le crâne humain de 1820 à 1848?

Les notes qu'on a lues sont écrites au dos d'une lettre de George. Cette lettre porte aussi cette remarque : « 29 novembre 1834. Les dîners chez Pinson à la suite de la rupture avec A. de Musset », et la lettre : « Venez me voir tantôt, mon ami. Je tâcherai que vos placards soient corrigés, et nous irons dîner avec mes enfants chez Pinson, à cinquante centimes par tête[1]. »

Enfin, en janvier, elle réussit à reprendre

1. Voici une seconde lettre de George où elle donne rendez-vous encore à F. Buloz chez Pinson :

« Mon cher Buloz, renvoyez-moi donc mes revues, sacrebleu! quelle tête que la vôtre! C'est la vivante image de la *Revue des Deux Mondes*! on croit qu'il y a quelque chose dedans et précisément il n'y a rien! Et mon argent, bourreau!! A ce soir chez Pinson. »

Musset, et l'annonce triomphalement à A. Tattet, qu'elle n'aime guère, car il est depuis longtemps partisan de la séparation définitive : « Monsieur, il y a des opérations chirurgicales fort bien faites, et qui font honneur à l'habileté du chirurgien, mais qui n'empêchent pas la maladie de revenir... »

La maladie cette fois, et vraiment c'en était une, et terrible, ne dura que deux mois : en mars tout était fini. F. Buloz le note sur les lettres de George : « 11 mars 1835, sa séparation nouvelle avec A. de Musset. » Voici la première de ces lettres, qui est de Nohant :

« Mon cher ami, je suis arrivée en bonne santé, je suis triste, mais calme. Je travaille. Dans cinq ou six jours vous aurez une nouvelle appelée *Mauprat*[1]... Payez mes dettes, je vous prie, et donnez-moi surtout des nouvelles d'Alfred. Faites-m'en donner par Guéroult aussi. Ayez soin de mes enfants. Je vous les recommmande. Vous avez été déjà bien bon pour eux, soyez-le encore. Adieu, mon ami. Si on parle de moi autour de vous, dites bien que je ne suis pas brouillée avec Alf., surtout qu'il n'a pas de torts envers moi... »

Visiblement, cette pensée des torts qu'on pourrait imputer à Alfred la préoccupe, — et aussi la santé du poète. Comment aura-t-il pris la nouvelle de sa fuite ? Eh bien, il s'est soumis, comme un homme qui est à bout.

1. *Mauprat* à l'origine ne devait être qu'une nouvelle.

Un peu plus tard, à Buloz qui s'inquiétait, et se demandait si tout cela n'allait pas recommencer :

... Je vous remercie de votre bonne volonté, je suis parfaitement bien, soyez sûr qu'il n'y a plus de danger pour moi. Je ne reverrai point A. et si je suis forcée de le voir une fois, ce sera la seule. Je suis tranquille, je suis en bon chemin de guérison morale, sous tous les rapports, et n'ai nulle envie d'échanger cette bonne disposition, pour les agitations de l'amour. J'en ai assez comme cela... Vous êtes bien bon pour Maurice, mille fois merci, et adieu. Je travaille.

GEORGE[1].

Mais voici qu'elle projette un voyage en Suisse, « fin d'avril » : « Je ne veux pas retourner à Paris avant que le danger de retomber dans ma galère soit passé, car on ne guérit pas en un jour, et j'ai été blessée grièvement. Adieu, ayez donc toujours soin de mes pauvres mioches, que je suis toujours forcée de fuir... »

Quelques jours plus tard, elle annonce qu'elle ira à Paris pour faire quelques emplettes, surtout pour embrasser ses enfants, « mais je n'irai pas à Paris même, je me tiendrai aux environs, à moins que M... ne soit parti de son côté... » et elle ne veut voir « absolument personne ». Que Buloz ne la trahisse pas surtout! qu'il s'occupe plutôt de lui avoir des lettres de recommandation

1. Inédite.

pour Genève, car l'idée du voyage à Genève (qu'elle ne fera pas d'ailleurs) la hante... et toujours aussi, les enfants. A Pâques ils vont sortir, qui hébergera Maurice? — Buloz. — « Je m'en remets à vous, donnez-moi de ses nouvelles[1]. »

Pendant ce temps, Sainte-Beuve, un peu las de son rôle de directeur de conscience, ne répond guère aux demandes de secours moral, dont George a besoin, quoi qu'elle en dise : « Dites-moi si Sainte-Beuve a reçu une lettre de moi, et s'il ne me répond pas par fâcherie, ou par oubli. J'écris comme un cochon, n'importe. Tâchez de comprendre mes phrases, ça vous regarde. » Dans cette même lettre, elle remercie F. Buloz « des deux bijoux » qu'il lui a envoyés; « vous savez combien j'aime ces brimborions, et vous les avez choisis avec un goût exquis. Il n'est pas possible que vous ayez eu ce coup d'œil-là sans Margarita : c'est elle que je remercie. » Margarita?... Ce nom paraît maintenant dans la correspondance... C'est celui que G. Sand donne à la fiancée de F. Buloz, Christine Blaze... « J'ai reçu tous vos envois. Le Malgache vous remercie. Dutheil vous remercie, que tout le monde s'embrasse et que ça finisse[2]. »

Du 3 avril 1835.

... Boucoiran fait avec moi l'*important* et le *nécessaire* à un point qui me devient insupportable. Je ne veux point l'en gronder, parce que je sais qu'au

1-2. Inédites.

fond de tout cela, il y a bien de l'amitié vraie, mais je voudrais qu'il se bornât aux petits services que je lui demande, et qu'il ne me rendît pas de ceux que je n'ai pas coutume d'accepter au hasard...

J'ai écrit à Sainte-Beuve[1], non pour me justifier de l'avoir négligé, mais pour me plaindre, au contraire, d'avoir été négligée par lui... il m'a répondu une lettre très belle et très bonne, vous seriez bien heureux d'en pouvoir fourrer de pareilles dans votre *Revue*.

Ma santé est assez bonne maintenant, et je suis toujours dans les mêmes dispositions de calme et de fermeté, mais n'étant pas très à mon gré ici, tant que M. le baron y exercera toujours son autorité; je désirerais voyager, en attendant l'automne, époque de mon *avènement* au trône domestique. Mettez-moi donc à même d'aller en Suisse à la fin d'avril, ou je serai forcée de vous retomber sur les bras à Paris, et je n'en ai nulle envie. Fournissez-moi beaucoup de lettres de recommandation pour Genève... Je compte sur vous à Nohant, à la Saint-Martin au plus tard. Et avant même, aux vacances, si vous voulez m'amener mes enfants, vous serez très bien reçu par le baron, qui ne manque pas de grâce dans son hospitalité...[2] »

En effet, Casimir, baron Dudevant, était toujours à Nohant, maître de la place en somme, s'y installant, et y recevant sa femme, quand elle revenait des « lointains pays ». La situation était

1. Voir ces lettres de G. Sand à Sainte-Beuve de mars 1835, dans la *Véritable Histoire d'Elle et Lui*.
2. Inédite.

particulièrement bizarre; mais chacun s'y faisait, sauf, je pense, la transfuge elle-même, qui aurait préféré un Nohant libre de Casimir; mais Casimir aimait aussi Nohant, et la vie des champs.

Pendant cet été 1835, « G. Sand, note F. Buloz, avait disparu ». Elle était cachée à Paris dans un logement vide, « sans portes ni fenêtres, donnant sur un petit jardin ». Elle y travaillait dans le jour, fuyant son logis brûlant. « Enchantée d'avoir trouvé, au centre même du bruyant Paris, la solitude, la liberté dans le calme, et le comble de ses rêves, « une maison déserte ». Elle s'empara sans hésiter du logement, et y installa son cabinet de travail, en transformant un établi de menuisier en table à écrire[1]. » Après cette retraite, elle fit un court séjour à Nohant, où Casimir, une fois de plus, lui sembla intolérable, — et puis Michel de Bourges « règne », comme dit F. Buloz, et c'est pour se rapprocher de lui qu'elle s'installe à Bourges. C'est de Paris, qu'elle a dû écrire cette lettre au directeur de la *Revue*. Elle n'est pas datée; F. Buloz a noté sur la première page : été 1835.

Mon cher Buloz,

Ma majesté n'est pas encore visible. Vous qui m'avez élue reine de France et de Navarre, et qui tout seul à l'unanimité, avez proclamé mon règne, vous devriez bien donner l'exemple de la soumis-

1. Karénine, *G. Sand*, t. II, ch. XI.

sion, et ne pas percer le voile sacré dont ma divinité a jugé à propos de s'envelopper. Dans quelques jours, je vous appellerai à venir baiser le bout de ma pantoufle, et vous y viendrez, car j'ai du *nanan* pour vous, et l'odeur du manuscrit vous alléchera.

Nous parlerons affaires, et vous me conterez vos soucis d'amour. Il paraît, mon pauvre fou, que vous vous étiez laissé prendre[1]; vous ne voulez pas que je vous raille, et Dieu m'en garde, si vous avez réellement du chagrin, mais votre manière de parler est si énigmatique, que je ne sais pas encore si c'est une peine de cœur pour vous, ou une affaire d'argent échouée, que ce mariage manqué. Si vous êtes blessé par Cupidon, je vous plains sincèrement, si c'est Plutus qui vous fait la grimace, je vous dirai : travaillons et réparons le temps perdu. Je vois dans tout cela un grand bonheur pour vous, c'est que vous avez échappé au mariage, c'est-à-dire à une chose que vous désirez beaucoup, et dont vous vous seriez beaucoup repenti.

Adieu, mon vieux... Envoyez-moi le numéro du 1er, et le matelas qui est chez vous.

Tout à vous,

GEORGE[2].

C'est ainsi que George console son ami Buloz, et lui parle de son mariage, momentanément rompu, avec mademoiselle Blaze.

La lettre suivante porte le timbre de la poste :

1. Il est assez plaisant de voir « George » gourmander quelqu'un à qui il est arrivé d'être amoureux, et « de s'être laissé prendre! »

2. Inédite.

24 juillet 1835; elle a dû être écrite à Bourges, et mise à la poste à Paris :

Mon cher Reviewer, je ne suis ni assassinée ni enlevée. Je me porte assez mal d'ailleurs, mais moralement, très bien. Je suis enfermée dans une maison déserte, et je travaille énormément. Je n'ai pas été en Bretagne, craignant d'y tomber malade, je ne vous dis pas où je suis, vous êtes trop bavard (pour les petites choses). Dites à ceux qui vous demanderont de mes nouvelles, que je suis en Chine, et qu'ils me laissent en paix... Si vous avez quelque chose à me dire, ou à me demander, Boucoiran nous fera passer les précieux autographes l'un de l'autre...

Il m'est revenu par hasard d'affreux propos contre M... Soyez-moi témoin, qu'aujourd'hui et toujours, non seulement je n'y prends aucune part, mais je les démens de toute ma force. Je sais pertinemment que Planche est la source de toutes les versions qui, selon les gens, et selon les sociétés, se sont répandues différemment par le monde[1]. Cela me blesse et m'afflige profondément. Ne laissera-t-on jamais les gens s'aimer, se quereller, se quitter, ou se raccommoder sans prendre acte de ces puérilités, et sans entasser des matériaux pour leurs biographes? Quelles niaiseries! Tous les hommes et toutes les femmes n'ont-ils pas eu le droit d'être jeunes, malheureux, fous, violents, amoureux, injustes, etc.? Haussez donc les épaules quand on vous parle de tout cela, et quand on va jusqu'à de graves impu-

1. Si cela était, Planche avait tort, mais aussi quel traitement avait subi Planche!

tations contre lui ou moi, défendez paternellement, cher Reviewer, celui des deux qu'on attaque, sans jamais accuser l'autre...

Je vous enverrai bientôt *Lavater*[1] pour la *Revue*[2].

Le 25 août elle écrit de nouveau :

Illustre ami, je reçois hier vos épreuves... et vous les renvoie pour les fautes de français. Je ne me mêle pas de cela... Êtes-vous à Genève, occupé à faire des élégies sur les bords du lac, ou bien êtes-vous incessamment aux pieds de la beauté qui vous enchaîne, poussant des soupirs à faire tourner tous les moulins de Montmartre? C'est peut-être là, la cause des grandes tempêtes que nous avons ici.

Adieu. Salut et fraternité!

Il paraît que *le National*[3] vous a donné un joli coup de patte. C'est bien fait, j'en suis enchanté[4].

Il faut constater ici, à cette date, que l'entourage de *la Reine de France* eut sur elle une mauvaise influence, concernant ses anciens amis, en l'indisposant souvent contre eux, contre F. Buloz surtout. Après avoir reçu tant et tant de preuves de son dévouement, et de son amitié,

1. *A Liszt sur Lavater et une Maison déserte*, 1er septembre 1835.
2. Inédite.
3. *Le National* du 3 août, en effet, avait attaqué les opinions politiques de la *Revue de Paris* et celles de la *Revue des Deux Mondes*. F. Buloz, qui ne s'occupait plus de la rédaction politique de la première, répondit le 5 août que la chronique de la *Revue des Deux Mondes* était « rédigée par un écrivain connu, qui ne déclinait pas la responsabilité de ses écrits ».
4. Inédite.

elle a, dans cette fin d'année, toujours quelque reproche à lui faire, des mots blessants se glissent dans ses lettres. Ne sont-ils pas suggérés par les amis nouveaux, qui composent son entourage? Petit à petit, sa *bonhomie* amicale, son laisser-aller sans façon feront place à une acrimonie persistante : bientôt ses lettres deviendront méchantes, menaçantes même. Michel règne, et sous l'influence de Michel, la voici qui devient homme de loi, et qui se méfie de son ami, — ou presque; c'est tout à fait curieux.

Sur une lettre de George, du 6 octobre, F. Buloz écrit : « Tentative pour arriver à la rupture du traité des *Mémoires*. Lettre amicale encore pour moi, mais sans justice pour mes associés[1]... »

Dans cette lettre, qui est uniquement une lettre d'affaires, George Sand reproche à F. Buloz son mariage, « qui dure depuis deux ans, et qui, dit-elle, l'empêche de songer aux affaires des autres ». Cette lettre est assez vive, et se termine ainsi : « Adieu, mon ami, parlez-moi de votre mariage, portez-vous bien, restez honnête homme, vous ne ferez pas fortune, mais vous n'en serez que plus heureux[2]. »

F. Buloz va se fâcher sans doute? Avec le caractère rude qu'on lui prête, il va répondre rudement? — Non, il sera d'une patience parfaite à l'égard de la Reine, et, se rendant compte que

1. Ses associés Félix et Florestan Bonnaire.
2. Inédite.

l'influence actuelle s'exerce contre lui, il fera observer : « Je sais qu'on vous monte la tête. »

Vous êtes souverainement injuste avec moi, mon cher George, vous le reconnaîtrez plus tard; vous m'écrivez de rester toujours honnête homme; j'ai donc songé à ne plus l'être? Certes, on ne peut rien écrire de plus blessant à un homme. Mais je ne vous en veux pas de tout cela, *je sais qu'on vous monte la tête*, et que vous êtes bonne et juste, tant que vous n'écoutez que vos propres inspirations...

Vous avez toujours trouvé, j'ose le dire, l'ami avant l'éditeur, je n'ai jamais reculé, lorsqu'il s'est agi de vous rendre service, même en me privant. C'est la première fois que je me permets de vous le faire observer, parce que vous êtes fort dure dans vos lettres : toutes les fois que je vous ai vue malheureuse, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous aider à supporter votre mauvaise fortune, et je croyais que je ne méritais pas les deux dernières lettres que vous m'avez écrites.

Maurice m'a écrit mercredi pour l'envoyer chercher. Il a passé la journée avec nous. il a été charmant[1] ».

Mais quels sont ces *Mémoires* auxquels la note de F. Buloz fait allusion dans une des lettres précédentes? Quelques lignes de sa main nous donnent l'explication indispensable; elles commentent aussi les changements survenus dans la correspondance de George... Ces lignes sont écrites le 21 novembre 1835, et résument la situation.

1. Inédite. *Collection S. de Lovenjoul.*

« Nouvelle lettre... sur ce fameux traité des *Mémoires* par lequel G. S. m'avait forcé de contracter un emprunt de 40 000 francs, et dont elle veut maintenant se dégager.

» Dans l'hiver 1834 à 1835, lors de la rupture avec Alfred de Musset, George Sand (qui joua une comédie dont nous fûmes tous dupes), voulait, disait-elle, se tuer, mais faire ses *Mémoires* avant, ses *Mémoires*, mais en 4 vol. pour laisser une dot à Solange. Elle fit venir Dutheil, l'avocat de la Châtre, à Paris, pour faire le traité, me forçant à la mener chez un notaire, pour le signer. Une fois signé, et ayant touché 10 000 francs, au lieu de penser à mourir, elle pensa à se consoler dans les bras de Michel de Bourges. De là une intrigue pour me forcer à rompre le traité, de là cette lettre... »

Dans la lettre qui indigne si fort F. Buloz, George le raille précisément, sur cet emprunt qu'il a contracté, pour lui rendre service... Elle affirme : « Le temps a des ailes,... je vous conseille d'y suspendre les énormes intérêts que vous payez pour les 40 000 francs d'emprunt ; je me porte bien, Dieu merci, et nous sommes plus près du 2 décembre que de ma quatre-vingtième année, et je ne veux pas mourir, ne vous déplaise, avant d'avoir été trois fois grand'mère... » On voit combien ce ton est différent de celui des lettres de Venise, alors que, dans sa détresse, elle demandait à son ami un appui et une aide... les choses

ont changé, d'ailleurs elle le dit : « N'ayant plus de ces dettes criantes, et de ces impérieux besoins d'argent[1] qui m'eussent fait prendre la lune avec les dents... » elle n'offrira plus à personne, elle y est décidée, « l'occasion de ces générosités, de ces dévouements sublimes, de ces ennuyeux services[2]... »

Après cela, F. Buloz partit pour Nohant, une explication eut lieu, que suivit une réconciliation.

Le 25 décembre, G. Sand écrivait :

« Je m'étonne que vous ne m'ayez pas donné de vos nouvelles en arrivant à Paris. Cependant, je sais que vous êtes arrivé vivant, présentez tous mes compliments à madame Margarita[3]. On m'a dit qu'elle s'appelait ainsi, est-ce vrai? C'est un nom charmant, que je fourrerai dans quelque roman, si elle le permet. J'ai travaillé beaucoup, et *Engelwald*[4] n'est guère plus avancé que vous ne l'avez laissé. J'ai refait presque tout le premier volume. Je pourrais vous l'envoyer, si vous en aviez absolument besoin,

1. Nous ne sommes déjà plus au temps où George écrivait :

Cher Buloz!!!

Le concierge du quai Malaquais ira après-demain vous réclamer cent cinquante-quatre francs. Veuillez être en mesure de les payer.

Je vous *adore*

comme on adore Dieu.

G.

(Inédite.)

2. Inédite.

3. C'est ainsi que G. Sand appelle alors la jeune madame Buloz.

4. *Engelwald*, dont il sera souvent parlé dans cette correspondance, n'a jamais été publié.

mais j'aimerais mieux l'avoir entre les mains pour faire le second. Vous savez qu'avec mon peu de mémoire, il est souvent fort nécessaire que je relise chaque jour ce que j'ai fait la veille, ce qui ne m'empêche pas de répéter, ou d'omettre encore..

L'article sur M. Thiers est fort remarquable. extrêmement vrai, et plein de sens[1]. J'en avais fait une partie dans ma tête, en lisant l'histoire de Thiers, seulement je ne l'aurais pas si bien dit. Qui fait ces lettres sur les hommes d'État? Je ne m'en souviens plus.

L'article de Sainte-Beuve sur M. Beyle est une des plus charmantes choses que je connaisse. Votre revue est très belle à présent. On dit pourtant que vous allez la mettre aux pieds de M. Guizot. J'espère que c'est un cancan, et que je ne serai pas forcée de quitter si honnête, et si honorable compagnie.

Adieu, vieux. Dutheil et Planet, le Malgache et *tutti quanti*, même la Rozane, vous disent mille amitiés. Moi, je vous donne une tape, et je vous prie de m'envoyer de l'argent subito. J'ai des gens de loi plein le dos...

D'après cela, les relations se sont sensiblement améliorées : rien ne vaut une honnête explication face à face, — entre amis. A cette lettre F. Buloz répondait le 29 décembre :

A propos de la *Revue*, n'écoutez donc pas les cancans[2] que l'on fait Je vous donne ma parole, que

1. Loève-Veimars, *Lettres sur les Hommes d'État de la France*, M. Thiers, IV, 15 décembre 1835.

2. On disait que F. Buloz avait vendu la *Revue* à Guizot. E. Mirecourt dans sa notice sur G. Planche l'affirme.

tant que je l'aurai, elle ne sera aux pieds de personne; ni de M. Guizot, ni d'aucun ministre; elle ne sera qu'aux vôtres, illustre reine de France et de Nohant.

Si vous avez lu l'article de Didier, vous aurez vu que la *Revue* ne peut être aux pieds d'un homme qu'elle traite si durement[1]... Les lettres sur les hommes d'État sont de Loève-Veimars; nous en aurons une prochaine sur de Broglie, Duprez, etc.

Adieu, mon cher George, tenez-moi au courant de votre procès, j'espère que tout ira bien. Pour moi je vous aime, et ne croirai plus le mal qu'on dira de vous, j'ai appris à vous apprécier.

Tout à vous.

BULOZ.

Ma Margarita se porte très bien, et me charge de vous faire ses compliments, et de vous exprimer toute l'admiration qu'elle éprouve pour la reine de France. Ma Margarita se laissera bien volontiers fourrer dans le roman que vous voudrez[2].

George Sand, de son côté, écrivait à son directeur le 30 décembre 1835 :

Depuis que je suis revenue de Nevers, je suis enfermée dans mon cabinet, et je n'ai vu âme qui vive.

Ah! si, cependant, j'ai causé toute une nuit sur la trinité, et sur la transubstantiation, avec le curé dont je vous ai parlé. C'est un garçon très remarquable, je lui ai prêté le Coran; il m'a lu deux

1. Ch. Didier, *l'Espagne depuis Ferdinand VII*, 15 décembre 1835.
2. Inédite. *Collection S. de Lovenjoul.*

chapitres, très bien faits, d'un roman qu'il est en train d'écrire. Je ne sais ce que sera le reste, mais ce que j'ai entendu est bien. Si le reste est (à) l'avenant, je vous le dirai, et nous verrons ce qu'il y a à en faire. En attendant, ne parlez de ce curé à personne. Tout se redit, tout s'ébruite, et si l'on savait qu'un curé vient faire du schisme avec moi, on saurait bientôt quel est ce curé, et on le mettrait en fourrières. De plus, on me le donnerait pour ami intime, malgré *l'odor di selvaggiume*. Vous ne comprenez pas cela? Vous êtes trop bête. Moi je le comprends depuis tout à l'heure, c'est un joli mot qui est dans *la Mandragore* de Machiavel. Quel chef-d'œuvre à propos, et Calderon? Et moi qui n'avais jamais lu tout cela! Ne manquez pas de me compléter ce théâtre[1]. Ce sont mes récréations tous les matins à six heures, entre mon souper et mon *dodo*. Voyez-vous mes mioches? Donnez donc à Maurice des étrennes de ma part, je vous en tiendrai compte; demandez-lui ce qu'il veut, jusqu'à concurrence de 20 francs[2]... »

Souvent, dans ses lettres, F. Buloz fait allusion au procès en séparation de George. « Comment va votre affaire à la Châtre? J'espère que tout finira bien. Papet craignait, il y a quelques jours, de l'opposition de M. Dud.[3] »

Depuis octobre, en effet, elle avait formé une demande en séparation contre son mari. Elle écrivait à sa mère le 25 octobre : « J'ai formé

1. Le *Théâtre Européen* que F. Buloz lui avait envoyé.
2. Inédite. *Coll. S. de Lovenjoul.*
3. 24 décembre 1835.

une demande en séparation contre mon mari. Les raisons en sont si majeures que, par égard pour lui, je ne vous les détaillerai pas. » D'ailleurs ils sont d'accord : nettement, la femme a posé au mari des conditions que celui-ci a acceptées. Le jugement sera basé sur ces clauses... « Mes biens seront certes, mieux gérés qu'ils ne l'étaient par lui, et ma vie ne sera plus exposée à des violences qui n'avaient plus de frein. » Et elle ajoute, prévoyant peut-être les objections de sa mère, que « rien ne l'empêchera de faire ce qu'elle veut faire » ; et ceci, qui est admirable : « Je suis la fille de mon père, et je me moque des préjugés, quand mon cœur commande la justice et le courage. » Elle suivra l'exemple d'indépendance et d'amour paternel que son père lui a laissé ; elle le suivra, dût l'univers s'en scandaliser. Elle ajoute bravement et joliment : « Je me soucie fort peu de l'Univers, je me soucie de Maurice et de Solange. »

FIN

APPENDICE

A [1]

Notes pour Madame Marie-Louise Pailleron, qui les a demandées au maire de Vulbens. Elles ont été dressées le 15 juillet 1907, par un nonagénaire, Victor Gay, ancien notaire (né à Vulbens le 24 janvier 1816).

... Le frère de Jean-Louis Buloz, fils de feu François Buloz, qui se nomme Claude-Marie Buloz, était prêtre. Il est porté en 1792, comme émigrée dans le registre de la commune de Vulbens, d'où il s t natif, au moment où la République est proclamée en Savoie, — il a dû être curé d'Evian. — Il me souvient d'avoir lu qu'il accompagna et conduisit, comme curé, les Clarisses d'Evian à Turin, au moment de la Révolution.

Jean-Louis Buloz (père de François Buloz) meurt à Vulbens, le 14 juin 1814, âgé de 52 ans. Il était marié à Louise Gaillard, morte à Vulbens le 17 novembre 1835. Elle était devenue aveugle. Son fils, François Buloz, lui envoyait de Paris, les 3 ou 5 années ayant précédé sa mort, quelques centaines

de francs annuellement, par l'entremise du notaire, Antoine Gay, mon père.

La cote entière de Jean-Louis Buloz, son père, et celle du curé Claude-Marie Buloz, son oncle, sur la réquisition d'Antoine Buloz, de Paris, sont passées en entier au nom de celui-ci vers l'année 1829.

. . . . . .

En 1849 les biens d'Antoine Buloz sont vendus, et il quitte dès lors Vulbens.

A[2]

TRAITÉ PASSÉ ENTRE ANTOINE BULOZ ET M. LE DUC DE ROVIGO[1]

Entre messieurs le Duc de Rovigo, demeurant rue de Matignon, n° 16, et Antoine Buloz, demeurant rue de Vaugirard, n° 57, il a été convenu ce qui suit :

ART. Ier.

M. le Duc de Rovigo remet l'ébauche de ses Mémoires à M. Buloz.

ART. II.

M. Buloz se charge de refondre le travail, de faire disparaître les erreurs qui ont échappé à la première rédaction, d'ajouter les pièces nécessaires, telles que les instructions, lettres de l'Empereur, etc., qu'il tient dans son portefeuille, il se charge en un mot d'en faire un corps d'ouvrage, propre à honorer l'Empereur, et le Ministre qui l'a servi.

1. Orthographe respectée.

ART. III.

L'ouvrage sera livré à l'impression par un ou deux volumes à la fois, selon que le sieur Buloz le jugera convenable, mais de manière que la première publication comprenne au moins l'an 1805.

ART. IV.

Le Duc de Rovigo ne pourra, sous aucun prétexte, en retarder la publication, qui devra commencer au mois de novembre prochain.

ART. V.

M. Buloz sera exclusivement chargé de tout ce qui a rapport au matériel de l'opération, il traitera du manuscrit avec les libraires, fixera l'impression, disposera en un mot de l'ouvrage comme s'il lui appartenait à lui seul, bien entendu cependant que cela ne s'applique qu'à la plus-value des mémoires, c'est-à-dire que le Duc de Rovigo ne renonce à la faculté de traiter lui-même, qu'autant que le sieur Buloz lui présenterait des conditions plus avantageuses que celles qu'il aurait directement reçues, et que l'acquéreur offrirait des garanties suffisantes, l'intention formelle de M. le Duc de Rovigo étant qu'à prix égal, la préférence soit donnée à M. Bossange, rue Cassette, n° 22.

ART. VI.

Le produit de la publication sera divisé par parties égales entre le Duc de Rovigo, et le Sr Buloz.

ART. VII.

Comme les additions, les développements auxquels sera entraîné le sieur Buloz, porteront probablement les Mémoires au delà de six volumes,

nombre présumé par M. le Duc de Rovigo et que ni le caractère ni la position sociale de celui-cy ne lui permettent de spéculer par une extension qui serait le travail exclusif du Sr Buloz, l'excédent de volume s'il y en a, sera au profit du Sr Buloz, seul. Le Duc de Rovigo accède d'autant plus volontiers à cet article, que le bénéfiee d'opinion sera à lui seul, et que l'historique des années 1812, 1813, 1814 et 1815 est à reprendre par la base.

ART. VIII.

Le Duc de Rovigo encaissera directement la part de bénéfice qui lui reviendra de la publication.

ART. .

Le Duc de Rovigo aura seul le droit de mettre les bons à tirer; responsable seul des Mémoires, il doit s'assurer par lui-même, qu'il dit bien ce qu'il veut dire.

ART. X.

Les réimpressions vont de droit, ni l'un ni l'autre des contractants ne pourra les arrêter, sous aucun prétexte

Fait double à Paris le 12 juin 1827.

Signé : LE DUC DE ROVIGO.

Approuvé l'écriture ci-dessus : BULOZ.

A[3]

LETTRE DU DUC DE ROVIGO A ANTOINE BULOZ[1]

Paris, le 20 septembre 1829.

Vous m'avez quelquefois entendu vous entretenire, mon cher Buloz, de mes regrets de la perte

1. Orthographe respectée.

de ma rente du Mont de Milan, malgré que l'on nous avait si solennellement promis de nous les conserver. Je crois bien que bien que la question de droit ne soit pas douteuse, je ferais d'inutiles efforts pour obtenir qu'elle me soit rendue, aussi je ne me détermine à en parler, que parce que je sçais que S. M. l'Empereur est éminament juste et consciencieux, par caractère naturel[1]. Si par le moyen de vos amis à Vienne, vous pouviez me faire rentrer dans ce qui fait le sujet de mon ardent désir, je vous en aurais une obligation d'autant mieux sentie, que vous sçavez combien le bienfait serait nécessaire à mes enfants. Je vous donne donc pouvoir, par cette lettre, de terminer cela d'une manière quelleconque, et j'approuve d'avance ce que vous aurez fai .

Ma rente était de 60.000 francs, et voilà bientôt 15 ans qu'elle m'est retirée.

Je vous renouvelle, mon cher Buloz, l'assurance de mes sincères sentiments.

Signé : LE DUC DE ROVIGO .

Je vous attends à 5 h. 1/2, je partirai demain[2].

A[4]

TRAITÉ

Entre M. Alexandre Baudoin, libraire, demeurant à Paris, rue de Vaugirard, n° 17.

Et M. F. Buloz, demeurant aussi à Paris, rue de Fleurus, n° 10.

1. L'empereur d'Autriche.
2. Cette pièce et la précédente sont inédites. Elles sont la propriété de M. Philippe Buloz.

Il a été convenu ce qui suit :

M. F. Buloz s'engage à traduire exclusivement pour le compte de M. A. Baudoin, sous le titre de *The Modern Traveller*, à raison de cinquante francs la feuille in-18 imprimée, en anglais. L'ouvrage français paraîtra dans le format, et de la manière que M. Baudoin jugera convenable, soit en volumes ou par livraisons. Six feuilles in-8° du manuscrit doivent être prêtes à imprimer au commencement d'octobre prochain ; les autres livraisons se succéderont de quinzaine en quinzaine, et plus rapprochées si besoin est. Les frais d'achat de l'ouvrage anglais sont au compte de M. Baudoin.

M. Baudoin, de son côté, s'engage à payer à M. Buloz moitié en argent comptant, en livrant le manuscrit, et l'autre moitié en billets payables à un an.

M. Buloz donnera tous ses soins à l'ouvrage, il recevra les épreuves de chaque feuille, et donnera le bon à tirer.

Il est convenu que si au bout de onze livraisons, formant un ou plusieurs ouvrages complets, l'opération ne réussit point, M. Baudoin se réserve de suspendre la publication, en soldant à M. Buloz tout ce qui avait été fait.

Fait double, entre les soussignés à Paris, le quatorze septembre mil huit cent vingt-neuf.

Signé : BAUDOIN.

Approuvé : F. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I. — FRANÇOIS BULOZ 1

CHAPITRE II. — Les premiers collaborateurs : Alfred de Vigny. — Edgar Quinet. — Augustin Thierry 22

CHAPITRE III. — Félix Bonnaire et Jules Simon. — Les originalités de Gustave Planche. — Lerminier. — Charles Labitte; sa mort. — Brizeux et Souvestre. — Nodier. — Janin et Louise Colet. — Les nomades : Marmier. — Montalembert, écrivain catholique. — La duchesse d'Abrantès. — La maison de la rue des Beaux-Arts. . . 92

CHAPITRE IV. — Sainte-Beuve : La vocation. — Les débuts. — Les inimitiés. — Balzac. — Les voyages de Sainte-Beuve 172

CHAPITRE V. — Prosper Mérimée rue des Beaux-Arts. — Philarète Chasles. — L'affaire Libri. — Correspondances. — Loève-Veimars consul. — Victor Cousin et le *Journal des Savants*. — Henri Heine. — Son esprit. — Béranger. — La *Revue de Paris*. — Jules Sandeau. — Pontmartin et Schaunard. — Les amis d'Ampère. 252

CHAPITRE VI. — Elle et Lui : Musset et le directeur de la *Revue*, Lélia. — Lettres de Venise. — Les ruptures . . . 364

APPENDICE 455

611-19. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 9-19.
9232-19

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

— Format in-8° —

PAUL ARBELET

L'Histoire de la Peinture en Italie et les plagiats de Stendhal, 1 volume..... 9 fr.

H. DE BALZAC

Lettres à l'Étrangère, 2 vol. 18 »

BARON DE BATZ

La Vie et les Conspirations de Jean, baron de Batz, 1 volume..... 9 »

Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz. 1 volume..... 9 »

LORD BYRON

Lettres..... 9 »

MARQUIS CALMON-MAISON

Le Général Maison, 1 volume . 9 »

ANATOLE FRANCE

Vie de Jeanne d'Arc, 2 volumes 18 »

PHILIPPE GONNARD

Les Origines de la Légende Napoléonienne. 1 volume.. 9 »

COMTE D'HAUSSONVILLE

La Duchesse de Bourgogne, 4 volumes..... 36 »

COMTE O. D'HAUSSONVILLE et G. HANOTAUX

Souvenirs sur Madame de Maintenon, 3 volumes..... 27 »

J. LEMOINE et A. LICHTENBERGER

De La Vallière à Montespan, 1 volume..... 9 »

J. LEMOINE

Sous Louis le Bien-Aimé, 1 vol. 9 »

PIERRE LOTI

Œuvres complètes t. I à XI.. 99 fr.

BARON DE MÉNEVAL

L'Impératrice Joséphine, 1 vol. 9 »

LUCIEN PEREY

Une Reine de Douze ans — Marie Louise Gabrielle de Savoie, 1 volume..... 9 »

PRIMI VISCONTI

Mémoires sur la Cour de Louis XIV, 1 volume..... 9 »

ERNEST RENAN

Nouveaux Cahiers de Jeunesse, (1846), 1 volume..... 9 »

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

Lettres sur la Cour de Louis XIV, 2 volumes.. .. 18 »

MARQUIS DE SÉGUR

Au Couchant de la Monarchie — Louis XVI et Turgot (1774-1776). — Louis XVI et Necker (1776-1781), 2 volumes... 18 »

ANDRÉ TARDIEU

Le Mystère d'Agadir, 1 vol. .. 9 »

COMTE DE VILLENEUVE-GUIBERT

Correspondance entre Mademoiselle de Lespinasse et le comte de Guibert, 1 vol. 9 »

EUGÈNE WELVERT

Autour d'une Dame d'Honneur, 1 volume..... 9 »